



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

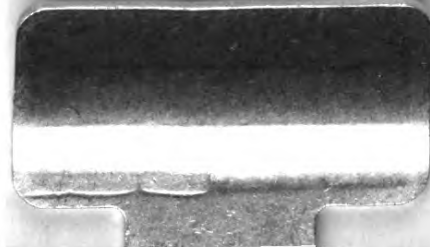
1871

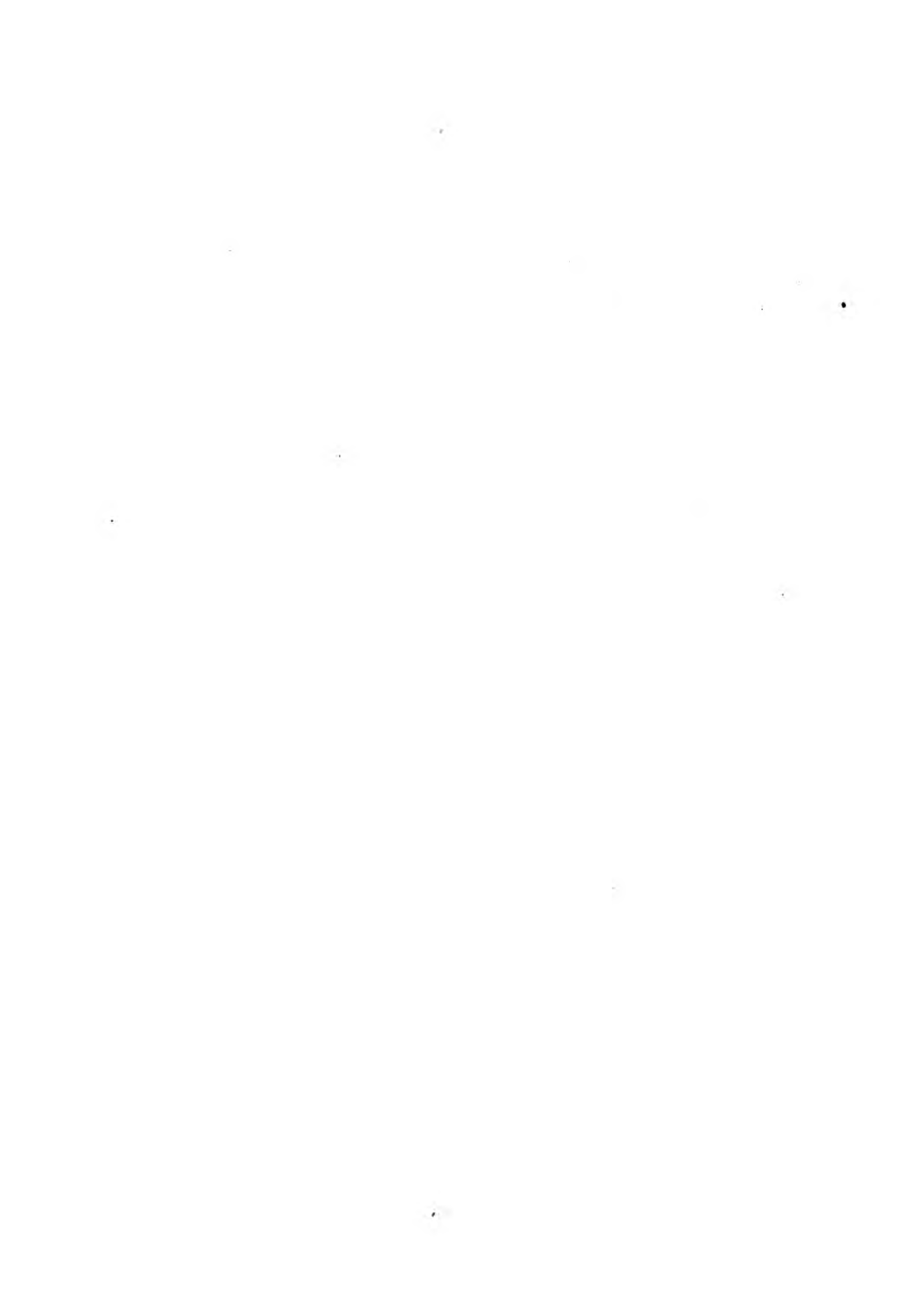
1871

~~MS 29 e 6~~



1/k 5513 A. 3





CORRESPONDANCE
DE
PAUL VERLAINE

TOME TROISIÈME

ŒUVRES COMPLÈTES DE PAUL VERLAINE

Avant-Propos de CHARLES MORICE

Nouvelle édition revue et corrigée sur les manuscrits originaux et les 1^{re}s éditions
7 vol. in-16 de 450 p. sur beau papier vergé, le vol. br. : 24 fr.

Le TOME I contient : Poèmes saturniens. - Fêtes Galantes. - La Bonne Chanson. - Romances sans paroles. - Sagesse. - Jadis et Naguère (*vers*).

Le TOME II : Amour. - Parallèlement. - Bonheur. - Chansons pour elle. - Liturgies intimes. - Odes en son Honneur (*vers*).

Le TOME III : Élégies. - Dans les limbes. - Dédicaces. - Epigrammes. - Chair. - Invectives (*vers*).

Le TOME IV : Les Poètes Maudits. - Louise Leclerc. - Les Mémoires d'un Veuf. - Mes Hôpitaux. - Mes Prisons (*proses*).

Le TOME V : Confessions. - Quinze jours en Hollande. - Vingt-sept biographies de Poètes et Littérateurs (*proses*).

ŒUVRES POSTHUMES. — LE TOME I (*vers et proses*) contient : Vers de Jeunesse. - Varia. - Parallèlement (*additions*). - Souvenirs. - Histoires comme ça. — LE TOME II : Charles Baudelaire. - Voyage en France par un Français. - Souvenirs et Promenades. - Vers, Critiques et Conférences. - Dessins de Paul Verlaine.

ŒUVRES DE PAUL VERLAINE (VERS)

POÈMES SATURNIENS, 6 ^e éd.... 8 »	CHANSONS POUR ELLE, 2 ^e éd. .. 7 »
IÊTES GALANTES, 6 ^e éd..... 7 »	LITURGIES INTIMES, 2 ^e éd..... 7 »
LA BONNE CHANSON, 4 ^e éd.... 7 »	ODES EN SON HONNEUR, 2 ^e éd.. 7 »
ROMANCES SANS PAROLES, 5 ^e éd. 7 »	ÉLÉGIES, 2 ^e éd 7 »
SAGESSE, 10 ^e éd. 8 »	DANS LES LIMBES, 2 ^e éd..... 7 »
JADIS ET NAGUÈRE, 3 ^e éd..... 8 »	DÉDICACES, 2 ^e éd..... 8 »
AMOUR, 3 ^e éd 8 »	ÉPIGRAMMES, 2 ^e éd..... 7 »
PARALLÈLEMENT, 3 ^e éd..... 8 »	CHAIR, 2 ^e éd 7 »
BONHEUR, 3 ^e éd..... 8 »	INVECTIVES, 2 ^e éd..... 8 »

PROSE

LES POÈTES MAUDITS, 3 ^e éd.... 8 »	MES PRISONS, 2 ^e éd..... 8 »
LOUISE LECLERC, 2 ^e éd..... 8 »	15 JOURS EN HOLLANDE, 2 ^e éd.. 8 »
MÉMOIRES D'UN VEUF, 2 ^e éd.. 8 »	CONFESSIONS, 2 ^e éd..... 8 »
MES HOPITAUX, 2 ^e éd..... 8 »	Voyage en France par un Français 10 »
LES UNS ET LES AUTRES, comédie en 1 acte en vers..... 6 »	

POÉSIES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

18 volumes tirés à 500 exemp. sur Vélín de cuve (numérotés)

Illustrations en couleurs de Picard Le Doux, Bonfils, Ed. Voguet, André Cahar, Daniel Girard, Bouché-Leclerc, etc.

Reste quelques exemplaires des titres suivants : ÉLÉGIES - DANS LES LIMBES - LITURGIES INTIMES - CHAIR - ÉPIGRAMMES - INVECTIVES - DÉDICACES - ODES EN SON HONNEUR.

CORRESPONDANCE

publiée sur les manuscrits originaux avec une préface et des notes par
AD. VAN BEVER

TOME I. — Lettres à EDMOND LEPelletier, EDMOND VALADE, A. POULET-MALASSIS et EMILE Blémont. — TOME II. — Lettres à EMILE Blémont (*suite*), LÉON VANIER, A. SAVINE, AUX CHÈRES AMIS, etc.

Chaque volume in-16 (form. des Œuvres complètes), br. 15 fr.

CORRESPONDANCE
DE
PAUL VERLAINE

PUBLIÉE SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX

AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR

AD. VAN BEVER

TOME TROISIÈME

LETTRES AUX CORRESPONDANTS ANGLAIS, A ANATOLE BAJU, F.-A. CAZALS,
FRANÇOIS COPPÉE ERNEST DELAHAYE, LÉON DESCHAMPS, ÉDOUARD
DUJARDIN. RENÉ GHIL, VICTOR HUGO, J.-K. HUYSMANS, DOCTEUR JULLIEN,
GUSTAVE KAHN, ÉMILE LE BRUN, ROBERT DE MONTESQUIOU ET GABRIEL
DE YTURRI, JEAN MORÉAS, LÉO D'ORFER, RACHILDE, JULES RAIS, ERNEST
RAYNAUD, HENRI DE RÉGNIER, ARTHUR RIMBAUD, FÉLICIEŒ ROPS,
MARCEL SCHWOB, CHARLES DE SIVRY, JULES TELLIER, GABRIEL VICAIRE, ETC.



PARIS
ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1929



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE :

- 15 exemplaires sur Japon à la forme, numérotés de 1 à 15*
- 25 exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés de 16 à 40*
- 30 exemplaires sur Vélin de Rives, numérotés de 41 à 70*



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Les lettres que nous publions aujourd'hui constituent le troisième et dernier volume de la Correspondance de Paul Verlaine. Cette publication, entreprise par Ad. van Bever, risquait d'être compromise du fait de la disparition prématurée de son attentif commentateur. Cependant nous nous flattons de livrer aujourd'hui aux admirateurs du poète de Sagesse un volume qui, pour l'intérêt, nous paraît ne le céder en rien aux précédents. C'est aussi que la matière de ce troisième tome avait été, de longue date, patiemment réunie et annotée par Ad. van Bever. Notre travail a donc surtout consisté à mettre en ordre et à éclairer de quelques notices le texte abondant qui comprend des lettres de Verlaine à ses correspondants anglais, à Anatole Baju, à F.-A. Cazals, à F. Delahaye, à Edouard Dujardin, à Victor Hugo, à J. K. Huysmans, au docteur Jullien, à Emile Le Brun, à Robert de Montesquiou et Gabriel de Yturri, à Jean Moréas, à Jules Rais, à Félicien Rops, à Marcel Schwob, à Jules Tellier, à Gabriel Vicaire, etc..., pour ne citer que les correspondants les plus importants.

Ce grand nombre de correspondants explique suffisamment que nous ayons jugé bon, dans le classement par destinataires, d'adopter l'ordre alphabétique,

le seul, en dépit de ses inconvénients évidents, qui permît aux chercheurs de se retrouver sans difficulté dans notre travail. Chaque fois que nous avons eu les originaux entre les mains, nous en avons donné la description, ainsi qu'il avait été fait dans les tomes précédents ; mais très souvent, nous n'avons pu agir ainsi, les lettres déjà publiées dans des volumes ou des revues étant devenues la propriété de collectionneurs inconnus et qu'il nous a été impossible de retrouver.

Il nous a paru opportun, à plusieurs reprises, de pratiquer des suppressions dans telle ou telle correspondance à la fois volumineuse et monotone : citons entre autres les lettres à Robert de Montesquiou et à Edouard Dujardin. Nous avons pris soin, quand le cas s'en présentait, de signaler ces suppressions dans les notices préliminaires. D'autres lettres enfin, ne livrant que des redites, ou des variations sur des thèmes connus pour ceux qui ont suivi notre publication dès le début, ont été délibérément écartées par nous, ou rejetées à l'appendice. Le lecteur comprend bien au reste qu'il ne saurait être question, dans une publication de cette nature, de reproduire toutes les lettres écrites par l'écrivain. Un grand nombre de ces lettres ont été détruites, d'autres restent la propriété de leurs destinataires qui se refusent à les communiquer.

Nous sommes ainsi amenés à déplorer l'absence dans ce dernier tome, des lettres adressées par Verlaine à Maurice Barrès et à Jean Richepin.

Ces lettres avaient été promises par les destinataires eux-mêmes, de leur vivant, à Ad. van Bever. Quand nous avons rappelé cette promesse aux héritiers, nous nous sommes heurté à une fin de non-recevoir que nous voulons croire motivée par la difficulté de retrouver ces lettres dans des papiers non classés.

Tel qu'il se présente, malgré des lacunes que nous n'avons pu combler et contre lesquelles la profonde érudition d'Ad. van Bever lui-même ne pouvait rien, nous pensons que ce troisième tome de la Correspondance de Verlaine remplira parfaitement son objet, qui est d'aider à établir une image définitive de l'émouvant poète de Sagesse. Dans la variété des personnalités qu'on y retrouve et qui renouvelle constamment l'intérêt, c'est tout le mouvement littéraire de la fin du XIX^e siècle qui se dessine avec une vie et un relief saisissants. Et Verlaine, au-dessus de tous y apparaît, Orphée tour à tour poignant et goguenard, tirant d'une lyre qui, trop vite, échappera à ses mains souffrantes, des accents de la plus suave et de la plus humaine poésie, — brisé par la vie, mais élu par la gloire.

M. B.



LETRES

AUX CORRESPONDANTS ANGLAIS

1893-1895

Paul Verlaine séjourna en Angleterre à sept ou huit reprises. M. G. Jean Aubry a consacré à ces divers séjours une fort intéressante étude sous ce titre : *Paul Verlaine et l'Angleterre*, dans la *Revue de Paris* du 15 octobre au 1^{er} décembre 1918. C'est à cette étude que nous empruntons les lettres ou fragments de lettres qu'on lira ci-après et qui présentent un intérêt biographique certain. Nous nous excusons de ne donner aucun renseignement matériel sur les manuscrits mêmes, M. G. Jean Aubry qui, seul a pu avoir les originaux entre les mains, ayant négligé de le faire.

Il convient d'ajouter que les lettres en question procèdent toutes du séjour que Verlaine fit en Angleterre en novembre 1893. Le poète avait été appelé à Londres pour une tournée de conférences qu'il fit successivement dans la capitale, à Oxford et à Manchester, sur l'initiative d'un groupe de jeunes artistes anglais, parmi lesquels il faut citer au premier rang le poète Arthur Symons, l'éditeur William Heinemann, l'écrivain Edmond Gosse et le jeune dessinateur William Rothenstein. Les correspondants de Verlaine sont les trois derniers nommés. La correspondance du poète avec Heinemann comporte, suivant les dires de M. G. Jean Aubry, « une douzaine de lettres et cartes postales qui s'étendent du 31 décembre 1893 jusqu'au 27 mars 1895 ; il y est surtout question d'épreuves retournées et de chèques dont il accuse réception ».

Les lettres ou cartes postales adressées à William Rothenstein sont au nombre de vingt et une, allant du 12 septembre 1893 au 13 décembre 1895. On y assiste, pour l'année 1893, aux « démarches faites par M. Rothenstein pour la conférence à Oxford » ; pour l'année 1894, on y trouve un état des collabo-

rations du poète et leur rémunération. On lira plus loin celles de 1895.

Quant à M. Edmund Gosse, M. G. Jean Aubry ne cite qu'une lettre à lui adressée et que nous reproduisons intégralement.

LETTRE A EDMUND GOSSE (1894)

CDXXXIX

Paris, 21 mars 1894.

Cher Monsieur,

En souvenir de notre bonne fréquentation à Londres, en novembre dernier, permettez-moi de vous dédier le petit poème et le puéril dessin ci-joint (1).

A ce propos, ne vous serait-il pas possible de me procurer le moyen d'avoir soit un croquis, soit une photographie de la si amusante salle, sans doute pas vraisemblablement cinq fois centenaire (la poésie a des audaces, vous savez), mais en tout cas, vénérable et très charmante salle de « Barnard's Inn ».

Je compte sur vous pour m'envoyer la chose, contre indemnité immédiate, bien entendu.

(1) Le dessin en question « très puéril, mais amusant » selon M. G. Jean Aubry, a pu être vu par ce dernier chez M. Edmund Gosse. Il représentait « un tout petit Verlaine assis sur un fauteuil immense et derrière une chaire excessivement large. » Le poème, publié à l'époque dans l'*Atheneum*, a été reproduit dans les *Œuvres Posthumes*, I, p. 64, mais assez incorrectement

Et avec, je vous prie, mes amitiés à M^r Heinemann, agréez, je vous prie mon meilleur shake-hand.

P. VERLAINE

Ces jeunes messieurs Horne et Symons sont en Italie, heureux mortels. Moi, c'est Paris, peu joyeux en ce moment pourtant joli de l'année, qui me retient par la patte. Car j'ai une rechute de mes rhumatismes, peu grave, je l'espère, mais combien longue.

Pensez donc bientôt à votre.

P. V

187, rue Saint-Jacques.

pour que nous croyions à propos d'en donner ici la version originale :

PAUL VERLAINE'S LECTURE

in Barnard's Hall, 21 nov. 1893.

(*Memento dédié à Edmund Gosse.*)

Dans ce hall cinq fois séculaire,
Sur ce fauteuil dix fois trop grand,
A ce pupitre révérend,
Qu'une lampe, vieux cuivre, éclaire

J'étais comme en quel temps ancien !
Et l'âme un peu du moyen âge
M'investissait d'un parrainage
Grave, à mes airs mûrs séant bien.

Ma parole, en l'antique salle,
Ne jurait pas trop, célébrant
La foi du passé, sûr garant,
L'éternel Beau, vérité sainte.

LETTRES A HEINEMANN (1894)

CDXL

3 juin 1894.

Cher Monsieur Heinemann,

Vous souvenez-vous que, lors de votre visite chez moi quelques jours avant Pâques, j'attendais du *Fortnightly Review* une somme d'environ 20 livres que Mr Frank Harris (1) m'avait promis de me faire

J'entretenais de mon pays,
De cette France athénienne,
Une élite londonienne
Dont les vœux furent obéis,

Puisque de l'estrade sévère
Il ne tombait, conformément
Au réel devoir du moment,
Que ces mots : « Bien dire et bien faire ».

Et tel bel autre *et cetera*
Dont s'esjouit la bonne salle,
Coin de la ville colossale
Où ce soir l'Esprit se terra.

Je conserverai la mémoire
Bien profondément et longtemps,
De ces miens sérieux instants
Où je revécus de l'histoire.

(1) Sur Frank Harris, journaliste et écrivain anglais, cf. *La Vie et les Confessions d'Oscar Wilde*, par Frank Harris, traduction de H. D. Davray et Madeleine Vernon, Paris, Mercure de France, 1928, 2 vol. in-8°. La préface des traducteurs contient des détails intéressants sur F. Harris, directeur de la *Saturday Review*

tenir. Je n'ai reçu le mercredi de la semaine suivante que 10 livres « on account ». Mr Harris m'expliquait le lendemain qu'il n'avait pas pu obtenir pour le moment davantage de MM. Hall et Chapman de qui l'envoi de la veille provenait. Les trois articles qu'on m'avait demandés ont été envoyés et sont parvenus au *Fortnightly*. J'ai même reçu, corrigé, et renvoyé les épreuves définitives du premier article intitulé *Choses d'Angleterre, moi professeur* (1).

J'ai, depuis, écrit à Mr Harris (je ne connais pas MM. Hall et Chapman) pour le prier ; en présence de très pressants besoins pécuniaires, d'activer auprès de ces messieurs, l'envoi d'une nouvelle avance, sur du travail fait et livré, qui me serait de la plus grande utilité.

Ma situation a, depuis lors, empiré. Voilà un mois et trois jours que je suis, pour ma jambe qui me refuse à nouveau tout service, à l'hôpital, où je dois payer 6 francs par jour (six francs).

Dans ces conditions, je prends la liberté, cher monsieur Heinemann, de vous prier, s'il vous est possible, d'agir auprès de ces trois messieurs pour que quelque argent me soit envoyé sans retard. Aussi bien, mon premier article, tout au moins a dû paraître, je vous prierai en ce cas, de m'en avertir.

Excusez mon indiscrétion qui s'explique par ma situation pénible et soyez assuré de toute ma recon-

(1) Cf. *Mercur de France* du 15 juin 1926, p. 541.

naissance ainsi que de mon bien affectionné souvenir.

Votre

PAUL VERLAINE

Hôpital Saint-Louis, pavillon Gabrielle, chambre 2, rue
Bichat, Paris.

CDXLI

24 septembre 1894.

.

Quant au petit poème que je vous confie, il a été écrit à propos d'une petite fille très « diable » et naturellement si gentille ; non sans une allusion à une aventure qui remonte à peu après la publication de la *Bonne chanson*.

Dans mon accusé de réception, je vous ferai une proposition corroborée d'avance par le tapage qu'on fait autour de mon nom, ma seule ressource hélas, dans les grands quotidiens français.

.

CDXLII

8 novembre 1894.

.

Avez-vous lu les journaux français et tout le bien qu'on y dit de moi depuis quelque temps ? Quand vous verrez Gosse, rappelez-moi à son souvenir, et rappelez-lui aussi sa promesse d'une photographie de « Barnard's Inn ».

Il n'est bruit ici que du succès au théâtre « l'Œuvre » (théâtre nouveau, rue Blanche) de la traduction par Maeterlinck de la pièce de votre

Elizabethian compatriote, Ford : *It's a pity she is a whore* ; j'y assistai avant-hier, et fut remué vraiment par cette poésie brutale et délicate, et le sujet terrible : l'Inceste prenant la tournure du Martyre.

LETTRES A ROTHENSTEIN (1894)

CDXLIII

16 mars 1894.

Cher Mr Rothenstein,

J'ai reçu avant-hier de Symons la nouvelle que lui et Horne sont en Italie. J'ai envoyé tout récemment l'article second de mon travail : *Choses d'Angleterre* (Shakespeare et Racine) que m'avait demandé Mr Frank Harris du *Fortnightly Review* à Horne, Temple, King bench walk, London, pour être remis au *Fortnightly*, neuf pages très serrées. Préalablement, je lui avais envoyé le premier (*Moi professeur*), dont je lui ai renvoyé les épreuves corrigées toujours pour être remises au *Fortnightly*.

Enfin ce magazine a aussi deux poèmes de moi, — épreuves corrigées et qui devaient paraître en février.....

CDXLIV

Dimanche 27 mai 1894.

Mon cher ami,

Que devenez-vous ? Moi toujours ici. Mieux, mais que lent à redresser ce pied qui n'en veut pas finir. Et 6 francs par jour...

Symons est à Paris. Il est venu me voir deux fois déjà dans mon ermitage, où je suis très bien d'ailleurs (Hôpital Saint-Louis).

Vu hier Mallarmé qui attend des nouvelles d'York Powell (1). Moi aussi et du livre, et de Lane. Pouvez-vous, le plus tôt qu'il vous sera possible m'informer du tout

.....

CDXLV

Paris, le 18 août 1894.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre bonne lettre et j'attends bien impatiemment de vos nouvelles. N'oubliez pas « Barnard's Inn », quand possible.

J'ai reçu également avant-hier, le *Hobby Horse* avec un poème de moi, *Visiteurs*.

Je vous envoie, pour en faire usage aussi monnayable que possible et le plus tôt possible un poème non en librairie, inédit absolument.

Et quoi de Heinemann et de vos affaires artistiques ? Moi toujours même santé, bonne en somme, sauf la patte.

J'ai envoyé mon dernier « paper » au *Fortnightly*, je voudrais bien qu'ils m'envoyassent une nouvelle avance, le terme (vous savez) nous a vaguement « drained ».

(1) York Powell, professeur anglais et grand admirateur de Verlaine, avait formé le projet de traduire et de publier à Londres des *Poèmes choisis* de l'auteur de *Sagesse*.

Amitiés à Lane, York Powell, quand vous le verrez. Et à quand le *Choix des poésies* et l'argent y afférent.

Tout à vous bien cordialement. P. VERLAINE.

Mon ménage est dans la joie, nous allons avoir des petits... canaris et nous nous sommes enrichis d'un aquarium avec deux cyprins dedans.

CDXLVI

20 avril 1895.

Mon cher ami,

Pouvez-vous m'envoyer un exemplaire du *Fortnightly Review* où ont paru mes articles sur *Moi professeur* et *Mon avis sur Shakespeare et Racine*. Ils ont paru en 1894, si je ne me trompe, ou peut-être bien 93. Quant au troisième (conférence), je ne sais ce qu'il est devenu dans le changement d'éditeur du *Fortnightly*. Le nouvel éditeur, Mr Fullerton, m'avait dit qu'il en prendrait connaissance, et m'en écrirait. Ceci en février dernier. Depuis, pas de lettres. Tâchez de m'avoir des renseignements.

Tout à vous de cœur. P. V

CDXLVII

1^{er} août 1895.

Cher ami,

Comment allez-vous, depuis un véritable siècle que je n'ai eu de vos nouvelles. Peut-être êtes-vous en voyage. Si ce mot vous trouve à Londres et que vous préméditez de passer par Paris quelque jour,

n'oubliez pas la rue Saint-Victor, 16. C'est près de l'entrepôt des vins et situé entre la rue des Écoles et le boulevard Saint-Germain. Quartier de modèles. Pas d'Espagnols, par exemple. Tous et toutes Italiens. Enfin nous comptons toujours sur votre bonne visite.

Et le dessin de la salle de « Barnard's Inn » ?

P. V.

LETTRES A ANATOLE BAJU

1887-1888

Verlaine entretint avec Anatole Baju, directeur-fondateur du *Décadent*, revue littéraire bi-mensuelle fondée en 1886, une correspondance suivie dont on trouvera ci-après huit lettres offrant un très vif intérêt à la fois documentaire et littéraire. La première a été publiée intégralement dans *Le Décadent* du 1^{er}-15 janvier 1888. Les cinq suivantes ont été publiées par M. Armand Lods dans *Le Figaro* du 7 janvier 1922. Les deux dernières enfin nous ont été communiquées par le même obligant érudit.

CDXLVIII

Décembre 1887.

Mon cher Anatole Baju,

Voudrez-vous rectifier dans votre prochain numéro le titre :

Ballade pour les Décadents
en celui

BALLADE pour nous et nos amis

qui est plus juste, plus joli ici et qui me permettra de donner le premier, perfectionné, à une ballade spéciale à laquelle je pense.

Vous annoncez pour justement le prochain numéro en question une « déclaration de principes »

et grosse tâche dont comment me tirer ? sinon en profitant de cette feuille de papier à lettres pour citer quelques paroles, concluantes, j'espère, encore *inédites* de moi sur la Décadence, les Décadents et le Décadisme. Celui-ci, une merveille de vous, mon cher ! un maître vocable tout battant neuf, sur lequel je m'exprimais ainsi dans une biographie d'Anatole Baju à paraître incessamment ès *Hommes d'Aujourd'hui* de notre sage et temporisateur ami Vanier :

... « *Décadisme* est un mot de génie, une trouvaille amusante et qui restera dans l'histoire littéraire ; ce barbarisme est une miraculeuse enseigne. Il est court, commode, « à la main », *handy*, *éloigne précisément l'idée abaissante de décadence*, sonne littéraire sans pédanterie, enfin fait balle et fera trou, je vous le dis encore une fois... »

Le membre de phrase souligné dans ce passage détermine bien, je crois, ce que nous entendons, vous et moi, en Décadisme, qui est proprement une littérature éclatant par un temps de décadence, non pour marcher dans les pas de son époque, mais bien tout « à rebours », pour s'insurger contre, réagir par le délicat, l'élevé, le raffiné si l'on veut, de ses tendances, contre les platitudes et les turpitudes, littéraires et autres, ambiantes — cela sans nul exclusivisme et en toute confraternité avouable.

Dans la même biographie d'Anatole Baju, je classais parmi les Décadents ; « injure, entre parenthèses, disais-je encore ailleurs, pittoresque, très

automne, bien soleil couchant, à ramasser en somme » outre Mallarmé et moi baptisés d'autre part Décadents par qui donc déjà ? « un certain nombre de jeunes poètes, las de lire toujours les mêmes horreurs, appartenant d'ailleurs à une génération plus désabusée que toutes les précédentes, d'autant plus avide d'une littérature expressive de ses aspirations vers un idéal dès lors profondément sérieux, fait de souffrance très noble et de très hautes ambitions... »

Ces citations, dont mille excuses ! ont du moins ce mérite d'être courtes et peu nombreuses. De plus elles abondent tellement dans votre sens que je vous les envoie, puisque vous voulez bien avoir besoin de mon avis, en forme d'absolue adhésion à votre vaillant entêtement dans une cause si bonne, aussi !

A vous et à vos collaborateurs.

Paul VERLAINE (1).

CDXLIX

Vendredi matin, [1887].

Mon cher Bajou,

Si vous pouvez, venez donc, du Plessys (2) et vous,

(1) Cette lettre a été publiée dans le n° du *Décadent* du 1-15 janvier 1888, pp. 1 et 2. On lit, à la dernière page du numéro, la note suivante : Au lieu du tirage ordinaire à 4.500 exemplaires, exceptionnellement, ce numéro a été tiré à près de 10.000, afin de propager le plus possible la déclaration de principes que le Maître nous a adressée sous forme de lettre.

(2) Sur Maurice du Plessys, cf. le tome I de la *Correspondance*, p. 235, en note.

dimanche prochain (je vous écris ce vendredi), me voir en cet, hélas ! encore

Hôpital Broussais

Salle Follin, 22, rue Didot, Paris, et où je pense, d'ailleurs, qu'on va me soigner sérieusement cette fois (jeudi et dimanche de 1 à 3).

Apportez *Documents Bajou*.

Si pouvez, l'un ou l'autre, de très petites monnoyes à rembourser le 16 novembre prochain, pour quelque tabac et chocolat — et des timbres, si possible, n'est-ce pas ? Et à dimanche.

Amitiés à Cazals si le voyez.

Un article a paru *sur moi* dans *Parti National*, n° de jeudi (du mercredi plutôt antidaté jeudi). Achetez et apportez, n'est-ce pas ?

Excusez, vu la grande misère du

PAUVRE LÉLIAN.

P. S. — Et Tailhade ? Enfin, venez le plus tôt et le plus souvent possible. Pas ? Timbres... et toutes petites monnoyes.

CDL

Vendredi 25 novembre 1887.

Mon cher Bajou,

Que devenez-vous, du Plessys et vous ?

Pourquoi du Plessys se fait-il invisible ainsi ? Est-ce à cause qu'il y a des gens venant me voir qui l'effarouchent ? Bien inoffensifs, pourtant,

eux. Qu'il vienne donc et pense à moi. (Je lui serai bien reconnaissant quand il pourra de m'envoyer quelques timbres et *Figaros*, vieux ou non, les *Figaros*).

Et le *Décadent* ?

Et le recueil de sonnets ?

Quid de Tailhade ?

J'ai quelques idées touchant le *Décadent*. Savez-vous d'abord si l'*Encyclopédie des Poètes* de Lemerre (est-ce bien ça le titre ?) a inséré des vers de Pétrus Borel ? Il y en a de fort beaux que le *Décadent* pourrait reproduire. La pièce commençant par « De bonne foi, Jules Vabre », des Rhapsodies et la Préface de M^{me} Putiphar, entre autres. Il pourrait aussi reproduire un ou deux contes de Champavert.

D'autres idées encore. Une série de petits articles mis sous le pseudonyme Georges Dehée. Nous en causerons. Enfin venez me voir le plus souvent possible. A vous.

P. VERLAINE.

*Hôpital Broussais, salle Follin 22, 16, rue Didot, jeudis
et dimanches, de 1 à 3.*

CDLI

[1887].

Chers amis (1),

Je compte à peu près sur vous jeudi « according to thy word » et dimanche pour sûr, indépendam-

(1) Verlaine s'adresse ici à Anatole Baju et à du Plessys, comme on le voit par le contexte.

ment des jours de visites subséquents. Je crois que je partirai d'ici le 31 courant. D'ici là, voyez si vous me trouvez quelque petite chose, emploi ou n'importe quoi. A la rigueur, je tâcherai d'entrer à Laënnec, hôpital où l'on soigne les « chroniques ». Parlez-en donc à Weiss si vous le voyez. J'ai une *ankylose incomplète du genou gauche, consécutive à une hydarthrose rhumatismale, remontant, l'hydarthrose, à septembre 1885.*

J'ai l'intention, ceci à l'adresse de du Plessys et non à vous, mon cher Baju, qui êtes moins libre, de faire, le jour même ou le lendemain de ma sortie, une excursion au cimetière de Batignolles où est mon caveau de famille. Nous nous donnerons rendez-vous. On prendrait l'omnibus de l'Odéon. On casserait une pure croûte chez un troquet et on reviendrait assez à temps pour prendre le tramway Cluny-Vitry qui pour sept sous nous mènerait au cimetière d'Ivry, commune où est Létinois. Excursion funèbre, mais qui, à deux, serait encore agréable. *Quid dicis ?*

Avez-vous des nouvelles de Tailhade ? Et le recueil de sonnets ? Excusez ces demandes bien excusables, n'est-ce pas ? Votre

P. V.

A jeudi donc, ou à dimanche. Quelques timbres, n'est-ce pas ? Quand verrez-vous Raynaud, qu'il veuille bien, s'il peut, remettre pour moi chez

Vanier *L'Eve future* et *L'Amour suprême* (1) qu'i a à moi. J'aurai sans doute jeudi la nouvelle pour Magnard (2) finie.

CDLII

Paris, le 18 janvier [18]88.

Mon cher Bajou,

J'apprends par quelqu'un vu à l'instant que, en dépit de ma prière de ne pas insérer encore la *Ballade touchant un point d'histoire*, celle-ci a paru dans le n° 3 du *Décadent* (15-31 janvier 1888).

De plus, je ne reçois *décidément* pas le journal, ce qui m'empêche nécessairement de juger de la polémique d'un journal qui prétend s'autoriser d'une lettre mienne qu'on intitule pompeusement *Déclaration de principes* — et ce qui n'est pas gentil, surtout moi étant où je suis.

Ces deux raisons me déterminent, d'une part, à ne vous plus rien envoyer et à retirer mon sonnet à du Plessys ; d'autre part, à publiquement déterminer la part jusqu'ici prise par moi dans votre journal et mes raisons de m'abstenir désormais d'y écrire.

Nos relations ont été trop bonnes jusqu'ici pour que je craigne d'en venir là. Pourtant, avouez que j'ai de quoi n'être pas très flatté, ni très content

(1) *L'Eve future* et *L'Amour Suprême*, de Villiers de l'Isle Adam, alors dans leur nouveauté.

(2) Albéric Magnard, directeur du *Figaro*, dont Verlaine était alors le collaborateur intermittent.

— surtout de la publication d'une chose mienne à mon insu.

J'attends votre réponse ou votre visite.

Amitiés à du Plessys, dont le sonnet, celui à lui adressé, veux-je dire, est sous presse dans *Amour*, ainsi que le *Crucifix* (du même volume à vous dédié). J'ignore l'adresse de du Plessys, sans quoi je lui eusse écrit, j'eusse également écrit à Raynaud, pour bien leur expliquer que c'est *au journal* que j'en veux et non du tout à eux, mais j'attends votre réponse (non sans impatience) et reste votre

P. V.

CDLIII

Dimanche, 8 heures matin.

Mon cher Bajou,

Annoncez donc à paraître prochainement (sans nom d'éditeur) : *Les Amis* (1), poésies, par Paul Verlaine.

Ce sera toutes les choses purement cordiales et amusantes qu'il y a dans *Parallèlement*, plus quelques ballades et sonnets tout simples et, le titre l'indique, amicaux.

Inutile de préciser ça. Faut que ça fasse — ce titre — encore un peu gueuler, puis la surprise éclatera, en admettant qu'un livre de vers éclate.

(1) Ce livre, que Verlaine avait eu le projet de publier à petit nombre chez l'éditeur Savine, forma la matière d'une partie du recueil *Dédicaces*, paru en 1890, à la Bibliothèque Artistique et Littéraire.

A mercredi.

J'ai bien regretté de n'être pas là avant-hier quand du Plessys est venu. J'étais à la Bastille à la conquête de mon ange (1) et j'en revenais en voiture quand lui y allait en voiture aussi à ma recherche.

Dites-lui aussi à mercredi.

P. V.

CDLIV

Paris, 7... 18...

Mon cher Bajou,

Il paraît — je veux dire j'apprends de source sûre, que Leconte de Lisle, pas plus tard qu'hier, a exprimé sur le compte de tous les décadents et symbolistes une haine féroce (2). Il voudrait nous voir tous « pendus », moi compris et en tête bien entendu. Il est vrai qu'en 1871, il voulait me voir fusillé.

Je crois qu'il serait bon de commencer une campagne. A cet effet, fixez-moi le jour où du Plessys, Raynaud, vous et moi pourrions nous voir chez moi pour en discuter le plan. Pas demain dimanche.

A vous de cœur

P. V.

Mes respects à M^{me} votre mère et mes amitiés à votre frère.

(1) Vraisemblablement une « chère amie » du poète.

(2) Voir à ce propos *Mes Hôpitaux* (*Œuvres Complètes*, IV, 350), et le tome I de la *Correspondance*, p. 120.

CDLV

Paris, le 4 juillet 1888.

Mon cher Anatole Baju,

Je viens vous remercier de l'article que vous me consacrez en tête de votre numéro du 1^{er} courant et en même temps vous faire remarquer qu'il a été écrit *absolument à mon insu*.

Au cas contraire, je vous eusse dissuadé de toutes mes forces de prononcer les noms de mes chers maîtres et amis de la façon que vous avez fait, croyant, j'en suis sûr, bien faire.

Je n'ai jamais eu qu'à me louer d'eux et de leur bon souvenir.

Même satisfaction pour la presse qui, surtout dans ces derniers temps, m'a été si favorable et cordiale.

En vous priant instamment d'insérer le présent mot dans votre prochain n^o, je vous serre la main en toute amitié (1).

PAUL VERLAINE.

(1) Lettre reproduite dans le *Verlaine* d'Ernest Delahaye p. 347.

LETTRE A NINA DE CALLIAS

1869

L'importante lettre que nous reproduisons ci-après a été publiée pour la première fois dans la revue *La Connaissance* (novembre 1920). Elle est datée de Fampoux (Pas-de-Calais), où Verlaine était hébergé, par son cousin Julien Dehée. Sur Nina de Callias et son salon, on consultera avec fruit le *Paul Verlaine, sa vie, son œuvre*, d'Edmond Lepelletier, et particulièrement le chapitre VI de cet ouvrage. Cf. également la *Correspondance*, I, p. 28, en note.

CDLVI

Fampoux, le 17 juillet [18] 69.

Chère Madame,

Vous avez — et combien vous en suis-je reconnaissant ! — pardonné à Gwinplaine (1) de n'avoir pu rire lundi dernier, puisque vous avez eu la gracieuseté de lui écrire en termes si amicalement charmants. Le pauvre diable vous en remercie du fond de la solitude — rien d'Hugo — et se sent presque tenté de se féliciter d'une aussi heureuse

(1) C'est lui-même que Verlaine désignait ainsi. Il avait emprunté ce surnom à *L'Homme qui rit* de Victor Hugo.

maladie qui lui procure des correspondantes aussi précieuses. Mais trêve aux madrigaux

Je suis en effet, chère Madame et Amie, extrêmement souffrant et c'est à peine si le bon air que je respire ici parvient jusqu'à mes poumons dérisoires. La vue de la « belle nature » distrait peu mes yeux et rien n'est égal à mon cœur comme la paix des champs si ce n'est la calme horreur des forêts. Les paysans m'horripilent : les paysannes, inutile de parler, n'est-ce pas ? bref, ennui monstrueux sur toute la ligne. Sauf un brave archéologue de mes vieux amis, retrouvé ici comme un bouquin ancien qu'on relit non sans joie, je n'ai ici aucune, aucune distraction, sinon d'excellents amis, connaissances, cousins-sines, oncles et tantes, *banaux* comme la bonté à mon spleen ingrat. Restent les contemplations, renvoyées à Hugo déjà nommé. Les « travaux » littéraires pourraient m'être, allez-vous peut-être dire, d'un grand secours contre le Monstre Fastidieux. Las ! je ne sais plus ce que c'est qu'un vers et je n'ai jamais su ce que voulait dire « écrire » ! Et quand même — ô orgueil ! — j'aurais pu m'en jamais douter, je ne pourrais m'en souvenir... Tenez, parlons d'autre chose.

Figurez-vous que je n'ai pas encore été chez les Ledieu ! — Non que je n'aie déjà fait (— à pied, s'il vous plaît —) le voyage d'Arras. Seulement c'était pour affaire. Mon état mental, nerveux et intellectuel m'a absolument interdit cette porte. Si le calme, relatif, bien relatif de mon esprit actuel,

se continue q(uel) q(u)e jour encore, peut-être alors risquerai-je une visite bizarre et pleine d'arrière-pensées : la première sera pour vous et vous recevrez alors plutôt dix milliards de lettres qu'une.

Veillez transmettre à M^{me} Gaillard avec mes hommages les plus sincèrement dévoués et toute ma gratitude pour son charmant souvenir. Une poignée de main bien cordiale à l'ami Albert et dites à Lanterne que je reste son fidèle, plus admirable en cela que sa blanche et noire fiancée, qui lui fait, en ce moment même, dans le jardin de mon oncle, d'affreuses infidélités avec d'indignes et rustiques rivaux.

L'excellent Sivry (1) me donne sur votre soirée de lundi des détails qui me font presque venir le punch et les petits papiers à la bouche. Le Rhinocéros, paraît-il, a été dit par vous avec un brio qui, prenez-y garde, va susciter ma jalousie d'artiste !...

Hélas ! à causer avec vous, je m'oublie et j'enfreins les ordonnances qui m'enjoignent de tôt me coucher, afin d'invoquer un sommeil, sourd d'ailleurs. Je finis donc cette épître trop longue et trop courte en vous assurant de mes meilleures sympathies et en vous priant de ne pas trop oublier le pauvre malade, votre ami si dévoué.

P. VERLAINE.

(1) Charles de Sivry, frère utérin de la femme de Verlaine, cf. tome I de la *Correspondance*, p. 27 en note.

Mes amitiés à tous ces Messieurs et mes compliments bien sympathiques et reconnaissants à M^{me} Revillon, vis-à-vis exquis et femme charmante.

P. V.

LETTRES A F.-A. CAZALS

1889-1893

Verlaine s'était pris, pour le jeune peintre-dessinateur F.-A. Cazals, d'une amitié qui dura de longues années et qui fournit le sujet d'une intéressante correspondance dont on trouvera l'essentiel ci-après. Sur cette amitié, cf. le classique *Paul Verlaine* d'Edmond Lepelletier, et *La Dernière Bohême*, de Lucien Aressy (Paris, Jouve et C^{ie} éditeurs, 1923, in-8°), *passim*.

En 1889, sur les conseils de son médecin, le docteur Jullien, Verlaine allait faire une cure à Aix-les-Bains. C'est alors qu'il écrivit à son jeune ami, qu'il laissait malade à Paris, une série de vingt-quatre lettres, dont la plupart ont été publiées en 1896, dans la *Revue Blanche*. Nous empruntons le texte des autres à *La Dernière Bohême* de Lucien Aressy, et au volume de souvenirs de F.-A. Cazals et G. Le Rouge : *Les derniers Jours de Paul Verlaine*, Paris, Mercure de France, 1923, in-8°.

Il convient d'ajouter qu'un grand nombre de lettres de Verlaine à Cazals sont illustrées de croquis du poète, soulignés eux-mêmes de légendes bouffonnes. Nous avons signalé et décrit au passage légendes et croquis, qu'il ne nous était pas possible de reproduire ici.

CDLVII

27 mai [18] 89.

«... Oui j'ai eu tort et t'ai méconnu un instant et me suis trompé, et je suis capricieux, plein de dessous, d'arrière-pensées de colères, et de brutalités, avec cela, franc, bon, — j'ose le croire du

moins : on ne sait pas trop ces choses-là soi-même, — sincère et très affectueux, jusqu'au bout, absolument, mais, devant Dieu qui nous voit ! (mais, comme dit Baudelaire : « Doublé de soupçon » soupçon en tout bien tout honneur, soupçon de ceci et de cela, n'entachant en rien ni ta ni ma susceptibilité, mais soupçon cruel, aigu, farouche — et Bête comme tout soupçon. (Un peu basé, — — mal, stupidement basé sur inexactitude, grosses paroles, etc.)... (1).

CDLVIII

Dimanche, 7 juillet [18]89.

Cher ami,

« J'ai la tristesse et j'ai « la Joie » de te dire qu'il est plus que probable que j'irai lundi (demain) te voir, et rester en Broussais, pour Aix, si possible, après un séjour à Plaisance (préparatif). Veilles en parler au chef (2) ou à l'interne à son défaut. Je sors de chez Jullien (3) qui adopte ces conclusions.

« Tous intérêts (4) seront en mains sûres et actives.

(1) Fragment de lettre à Cazals publié dans *La Dernière Bohême*, p. 61.

(2) Le docteur Chauffard.

(3) Le docteur Louis Jullien, frère du littérateur Jean Jullien.

(4) Verlaine fait ici allusion à une collaboration avec F.-A. Cazals.

« Et je te serre bien tes mains fidèles comme ton vieil

P. V. (1)

CDLIX

Mâcon, 5 heures [19 août 1889] (2).

Ereinté. Ceci seulement.

Sais-tu impression 1^{re} en me réveillant vers trois heures du matin ??

Solitude ! Pélican... us solitud... inis !

Fais-la cesser en écrivant, pas ? A demain lettre.

Ne serai à Aix que très tard.

Et tout tien. Amitiés chez toi.

Ton P. V. (3)

CDLX

Mercredi matin [Aix, 21 août].

Cher ami,

Enfin ! je me retrouve. Mais quelle horreur de voyage ! Cette solitude !

— Ceci est un pays qui me rappelle l'Ardenne paternelle, sauvage en diable avec des habitants très doux — des savoyards au fond, tiens !

Fait une conquête !! Celle du commissaire de police, qui est charmant et a vu de suite que je

(1) Cette lettre, non publiée dans la *Revue Blanche*, est empruntée à *La Dernière Bohême*, p. 63.

(2) Cette lettre est précédée d'un croquis de la main de Verlaine, intitulé *Salut de poète à poète*, et dédié à *Lamartine*. Sous le croquis, on lit cette légende explicative : « Ça, c'est des peupliers de la Saône. »

(3) *Revue Blanche*, 1896.

n'étais pas un brigand; comme l'insinuerait ma tenue. Vu Cazalis, qui divin ! Vu l'hôpital où sœurs encore. Pas vu la ville qui est terriblement en pente. T'enverrai dessins. C'est très beau.

Bérets, chariots tirés par des vaches. Patois italien. Gens très bons ou paraissant tels, ce qui est les trois quarts de l'être. (Qu'en penses-tu ? Et n'est-ce pas là une observation moins bête qu'elle ne paraît ?)

Quoi de neuf dans ta vie ? Moi, un sérieux étonnement vient de se faire en moi. Je vais prier pour nous, efficacement, je crois bien. Je vais aussi travailler. Fait un quatrain du second sonnet pour Tellier. L'ai oublié. Ça me reviendra.

Ereinté ! abruti ! Mais, je le répète, il y a du mieux moral en moi. Est-ce définitif ? Eh bien, Oui !

Je pense que ton amitié, ta sérieuse et si méritante affection filiale et fraternelle sera heureuse de cette bonne nouvelle : ma résurrection intellectuelle, ma Naissance vraie après toute cette lamentable « fausse couche ».

Je suis la brebis qui était perdue et qui est retrouvée. Tue le veau gras, et aime-moi encore plus et écris-moi *bontément*, comme dit l'Ardennais.

Occupe-toi de Nos affaires. De mon côté, tout sérieux aura lieu. Je te dis, je suis le vrai moi, maintenant. Plains le faux qui est mort. Sois exquis en m'écrivant tout le temps.

Et je te serre les deux mains bien fort.

Ton P. V.

CDLXI

Aix-les-Bains, le mercredi [21 août] 1889.

Cher ami,

Voici mon adresse. Ecris-moy tout de suite, n'est-ce pas ?

Surtout vas (sic) au *Chat* et envoie-moi mandat, fût celui-ci tout petit. Besoin ABSOLU.

Bien tien

P. V.

Pension Héritier
route de Mouxy
Aix-les-Bains
Savoie (1).

CDLXII

21 août.

Établissement Thermal d'Aix-les-Bains.

Mon cher ami, je sors de ma première douche. C'est très amusant. Mais figures-toi que la rue Vaugirard et la rue Monsieur-le-Prince sont de plain pied en comparaison de cet endroit-ci. Aussi ne sors-je presque pas, si j'ose m'exprimer ainsi. Je travaille beaucoup. Je recopie les sonnets que j'ai. Envoie-moi provisoirement *Laurent Tailhade* et la *Ballade des Ennemis*.

D'ailleurs, tu as la liste complète pour moi, n'est-ce pas ?...

(1) Lettre non publiée dans la *Revue Blanche*, mais reproduite en fac-simile dans *La Dernière Bohême*, p. 66.

Avoir aussi les sonnets d'*Amour* et de *Jadis et Naguère*. Vite, ceux-là.

Ecris long à ton P. V.

Tâche de m'envoyer des sous, très, très vite... (1)

CDLXIII

Établissement thermal d'Aix-les-Bains (Savoie).

Vendredi après-midi, s. d. (2).

Cher ami, j'ai reçu à cette adresse-ci ta lettre du 22, et j'ai « dégagé », tant de l'hôpital dont je suis le tout voisin que de la poste, ta carte sous enveloppe japonaise, une lettre de Banville, charmante, mais qui n'a reçu ni *Sagesse* ni *Parallèlement* !!! enfin une Plume, celle où il y a Loti, une lettre de part de Villiers et un billet de la pauvre S... qui a des rhumatismes et une métrite qu'elle refuse de se faire opérer...

Admirablement reçu ici par les docteurs Guillard, Monard et Cazalis. — Vu à l'instant l'économiste de l'hôpital qui se met à ma disposition. Enfin, il n'est pas jusqu'au commissaire de police, comme je te l'ai déjà écrit, qui ne soit très gentil avec moi. Tu vois que je suis entre bonnes mains de toute sorte.

Mais, ami, dès en wagon, quelle solitude ! Mon « Gosse » (3) te concernant est vrai, cruellement

(1) Lettre non publiée dans la *Revue Blanche*. Cf. *La Dernière Bohême*, p. 67.

(2) *Revue Blanche*, 1896.

(3) Un des poèmes en prose d'une série qui, sous ce titre : *Gosses*, fait partie d'un volume de proses encore inédit. Cf. *Œ.* P. I, p. 262. (Note de la *Revue Blanche*).

vrai, de délicieusement vrai qu'il était tous ces temps-ci. Solitude, solitude !

Pris ce matin ma seconde douche. Voici à peu près : on se met nu comme un ver et on entre dans une piscine où deux solides gaillards vous prennent, vous assoient sur un tabouret et allez-y de deux puissants jets d'eau à 35 degrés légèrement sulfureuse et chaude de source. Il y en a pour des cas plus graves à 47. Puis ou plutôt pendant, on vous masse dans un déluge. C'est très agréable, presque voluptueux. Après un quart d'heure de ces exercices, vous vous mettez debout et on vous lance un jet d'eau devant, derrière et de côté sur la partie malade. Un jet d'eau à vous renverser si on ne se cramponnait à des choses au mur là exprès. Après on va dormir ou se reposer. C'est la seule action de ma vie ici. Ça se passe de 5 à 6 heures du matin. Ma journée s'écoule dans du travail. Car je travaille, tu vas en avoir des preuves.

Je pense que cette vie est une préparation bien pour mes très fermes projets.

Le Dr Guillard m'a fait faire la connaissance d'un sculpteur, Boucher, qui veut me prendre en buste. Allons-y !

Ici une sorte de Bournemouth, avec la mer en moins et des montagnes en plus. Des montagnes « sourcilleuses », comme dans Boileau, un peu plus hautes, ah oui, que la T. E. ! avec des cimes qui flânent au-dessus des nuages, et très âpres, très pointues et dentelées ; ville d'eaux et ville pauvre

à la fois. La vie pas si chère qu'on croirait. Des Anglais, beaucoup de curés et de moines blancs en traitement. Ce sont les bains et les douches — 2 francs 50 les uns, les autres depuis 4 francs ! — qui coûtent le plus, et ils ne me coûtent rien, de même que la chambre et la pension. Ces messieurs sont bien gentils. Je voudrais bien, ma cure (20 à 25 jours) terminée, continuer mon traitement à l'hospice longtemps, puis me faire rapatrier pour Broussais ou Saint-Antoine et puis Vincennes et ainsi attendre et préparer affaires enfin bonnes pour nous. Je tâcherai de te faire venir, toi, essaie de ton côté. Vais voir partout, dès un peu remis, car les douches fatiguent beaucoup d'abord.

Ecris ceci pour moi à Jullien, comme venant d'ici sous enveloppe : « Cher docteur, Cazals vous transmettra ce mot d'infini remerciement. Ces messieurs sont charmants pour moi. Je suis en ville, *pension Héritier*, etc. Ecrivez-m'y. Envoyez-m'y *Art et Critique*. Tout à vous de tout cœur.

P. VERLAINE. »

As-tu des nouvelles de Moréas ? Dis-lui qu'*Art et Critique* veulent de sa copie. Dis-le aussi à Vicaire, Echaupre et Bouchor.....

Lu Rodebach sur Villiers. Ne pas mourir si tristement serait mon vœu. Encore lui a sa femme et son fils. Mais, ingrat moi ! N'ai-je pas ton amitié si dévouée ?

Ton P. V.

— D'ailleurs, hôtesse très aimable. Mœurs patriarcales. Je me couche à 7 h. 1/2. Table d'hôte

pas Astierréhuesque (1). Un italien et sa femme. Ancien garibaldien, riches. Une jeune dame et son gosse un peu plus grand que Bébert (2). Sommes très amis l'enfant et moi. Vieilles dames pleines d'anecdotes.

Le samedi, 6 moins le quart du matin.

Sors de ma 3^{me} douche. Fameux ! Le matin à ces heures matutinales où se plonge A.F.C. ès couvertes et linceuls ! Te faut, te dis-je, une saison ici après une saison à Broussais pour t'inciter aux habitudes relevées !

Bref, bonjour ! Je vais me recoucher pour manger, car un ogre, tel moi actuel.

CDLXIV

Le samedi 24 août 1889 (3).

Ami,

Sous peine de ne point passer pour « sentimental », garde précieusement le spécimen ci-dessus de la flore aixoise. Je l'ai cueillie au mur d'en face ma fenêtre, sans danger de chute ni de hernie (fi ! ceci n'a rien d'idéal), attendant que la dite fioretta pousse en masse sur le plan granitique à la base, mi-ardoisier plus haut, d'une maison voisine bornant l'horizon d'une petite terrasse(entre 4 murs) où donne la porte

(1) Adjectif de fantaisie forgé d'après Astier Réhu, personnage de l'*Immortel*, d'Alphonse Daudet.

(2) L'enfant d'une surveillante de l'hôpital Broussais.

(Note de la *Revue Blanche*).

(3) *Revue Blanche*, 1896.

croisée de ma chambre sise pourtant au premier. Que l'architecte qui est en toi se rende bien compte de cette situation en se rappelant ce que disait une de mes dernières (car j'espère que j'écris !) relativement aux énormes inégalités de terrain ici ; que le botaniste qui n'y est pas devine le genre, l'espèce, etc., de cette plante dont, pour moi, j'ignore tout, depuis A jusqu'à Z.

Je recopie à force les sonnets de *Dédicaces*, mais pas encore pour Charavay. J'attends instructions pour commencer ce travail lucratif donc, selon M... J'expecte également les sonnets que je n'ai pas, y compris ceux d'*Amour* et de *Jad[is] et Nag[uère]*, comme t'ai déjà expliqué.

Je ne sors qu'à peine. Il pleut tout le temps ; il fait glissant en diable et c'est un escarpé infernal vraiment. Toujours peur de me casser dès que j'ai le pied dehors.

Monotonie mal agréable et, je le répète, solitude terrible après ces deux si bons derniers mois. Écris donc le plus souvent que pourra.

Sage, moi, — un peu forcé, mais sage avec esprit de suite et sans pensée de retour à d'autres choses. Vrai !

Rien ici que les montagnes de 1.200 mètres de haut et les rues de 3 mètres de large. Peu de boutiques chic. Moins encore de cafés, et très chers. Par contre abondent des bistros où l'on boit du petit vin suret assez aimable. Je m'abstiens généralement des uns et des autres et... « j'ai des raisons »,

en outre de ma cure à faire consciencieusement.

J'irai demain à la messe. Église insignifiante. Musée « minéralogique ». Curiosités, « Casinos », Théâtres !!! excursions d'un prix inabordable. Été en débarquant, dix heures du soir, dans un beuglant passablement médiocre et c'est toutes mes orgies.

Du lieu qui me retient veux-tu voir le tableau ?

Un lit de fer très bon. Une table de nuit et une de jour où je t'écris ceci (ce matin je t'écrivais de l'établissement thermal), deux chaises, une malle (« cette malle doit être à nous » comme dit Banville après Bilboquet) et une cheminée de marbre où j'ai installé : je suis l'ordre :

C... en redingue.

Michel (1).

Létinois.

Verlaire en calotte et pince-nez.

Petit Georges (2) au milieu de la glace, comme là-bas, contre le P. V. d'Estoppey, qui le domine comme un « Pater Dolorosus ».

C... dessinant.

Rubinstein.

Verlaire en calotte et endormi, — tel Booz.

Et C... éphèbe, par Paterne (3) le Baromètre tu sais).

(4).

(1) Le peintre Marius Michel

(2) Georges Verlaine.

(3) Paterne Berrichon.

(4) Ici se place un dessin à la plume de Verlaine représentant le poète environné d'inscriptions burlesques. Cf. *La Dernière Bohême*, p. 73.

A peine arrivé ici, j'apprends par un article de Rodenbach, en tête du Figaro, la mort de Villiers de l'Isle-Adam. Deux jours après j'apprends encore que j'étais parmi les quelques amis qui l'accompagnaient à sa dernière demeure, ceci par lettre de toi qui l'avais ouï-dire à des amis d'après un journal dont tu oublies le nom. Enfin aujourd'hui j'apprends de nouveau qu'on a enterré l'infortuné cher grand ami au cimetière des Batignolles, celui où j'ai mon caveau de famille, tu sais, qui est surmonté d'un tombeau sortable — je le crois parce que c'est moi qui en ai eu l'idée à la mort de mon père, en 1866, et qu'on a profité de la maladie qui me clouait au lit lors de la mort de ma mère en 1886 pour « l'orner » d'un absurde porte-couronnes que, par parenthèse, tu feras bien si je meurs avant d'y avoir pourvu, d'ordonner, de ma part, de démolir. Cette coïncidence dans la mort (ou tout comme, car au fond je suis une façon de mort) après ces similitudes dans la vie, misère, insuccès, même croyances, maladroitement mises en œuvres avec la même bonne volonté, ne peut marquer de te frapper et d'en frapper d'autres qui seront moins indulgents que toi envers ton pauvre vieux P. V. surtout en face de la vie triste aussi, moins pourtant je pense, mais plus vraiment digne malgré tout et pas coupable en somme, elle, de Villiers. Je ne parle pas des œuvres, étant partie. Pourtant j'eusse voulu dire mon mot sur la sienne, après même la vive et tendre admiration exprimée dans *Poètes maudits* (2^e série) et aux « *Hommes d'aujour-*

d'hui » de chez ce Vanier qui eut maille à partir également avec Villiers, de même d'ailleurs qu'avec nous tous un peu de marque, toi compris, cher ami que j'estime presque autant comme artiste et comme esprit que je t'aime comme homme. Je vais essayer de célébrer dignement la mémoire de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre dans un sonnet qui sera le dernier de ma sériette *Dédicaces*. Tu vas l'avoir avec celui de Tellier...

Hier on enterrait ou du moins, on reconduisait à Paris en passant par l'Eglise une dame morte ici d'une maladie de langueur, la femme d'un très riche banquier, tous deux fort bienfaisants et que les pauvres, sous la figure touchante des enfants des écoles chrétiennes de la petite ville accompagnèrent en récitant à haute voix le chapelet et chacun un cierge à la main sous la conduite du clergé et de leurs maîtres et de leurs maîtresses dans le même appareil. Même ce murmure très doux de petites voix bien d'accord avait quelque chose de particulier et de délicieusement étrange, funèbre et joyeux à la fois, comme de vagues litanies à la bonne Mort. Char magnifique à panaches blancs, lanternes allumées enveloppées de crêpes — et un deuil réel qui suivait en une foule à pied de riches et de misérables confondus dans un même respect attendri...

Eh bien, le croiras-tu ? Oui. J'eusse voulu pour mon ami des funérailles ainsi, non le formel, froid et compassé maigrelet cortège de purs hommes de lettres et artistes, tels, mon Dieu, que toi ou moi, —

et ce qu'une grande et heureuse de la terre obtenait de par sa vertu mais aussi, peut-être plutôt pour sa richesse j'aurais préféré le voir dédié au grand de la pensée, au vertueux de l'art que nous pleurons en l'enviant, car l'homme grand d'esprit, l'homme vertueux par la splendeur du vrai qui est le beau et du beau qui est le vrai est plus grand et plus vertueux que toute grandeur et que toute vertu qui ne relèveraient pas directement de la Sainteté.

Nonobstant, je n'ai jamais salué un corbillard orgueilleux avec plus de respect, d'émotion, exempt cette fois de certaine pitié qui est, sans doute, de l'envie, et je me dis finalement en moi-même, pensant aux œuvres immortelles du poète, mort si pauvre et si triste, et aux bonnes œuvres, immortelles aussi, de la haute et puissante dame :

Ames chrétiennes, allez en paix !

.

Domingo, 7 heures.

Dimanche, repos. Ni bain ni douche. J'en profite pour te griffonner ce post-scriptum. Je suis en train de retrouver le sonnet de La Tailhède. Vont venir *Villiers* et *Tellier*, et des proses. Des dessins ? Questions. Mais toi ?

1. — Ah, parle-moi de M^{me} J. ? 82, son n^o ?

2. — *Figaro*, *Chat*, *Revue Indépendante*, aussi, diable !

3. — *Echo de Paris*, sais-tu si ma nouvelle ou article ?

4. — Quid de Pelletan ?

5. — Sivry ? Vas-y donc, autorisé par moi, rue Pigalle, 42. Et Baud ?

— 10 h. 1/2. Je sors de la messe. Reçu à 9 heures ta lettre, le mandat (que tu es gentil !) et le *Chat*. Merci. Demain t'écrirai et t'enverrai littérature. Dessins *chi lo sa* ? Toi, écris un peu vite et dessins, hein ?

Ton P. V.

Ci-joint, La *Tailhède* (1) que j'ai retapé, pour le mieux, je pense...

CDLXV

Aix-les-Bains — dimanche — mais ça ne sera mis à la poste que lundi après le courrier de 9 heures du matin (2).

Ami, ne m'en veuille pas, mais tes lettres très gentilles sont courtes, toutes d'affaires (ça c'est très bien, mais...) — si peu intimes, là ! Déjà dans mes deux dernières peut-être pas reçues à temps — ô moi pointilleux ! — j'ai fait appel à ta causerie. Cause donc. Moi, tu vois, je bavarde et je vais bavarder à la deuxième feuille sous prétexte de littérature, dès fini le sonnet Villiers, s'il doit aboutir *

(1) Dans *Dédicaces*, 1^{re} éd., p. 71, Œ. C. III, p. 104. Ici une variante (2^e quatrain) :

Pensée active emmi le front et sur la joue
 Cette fleur et ce feu de vingt ans pas encore
 Et puis et puis en tout cet être où tout se joue
 Toute vivacité, mercure, éther, phosphore !

(2) *Revue Blanche*, 1896.

* Il a abouti et me semble digne d'être au *Figaro*, mais peut-être n'est-il pas assez mondain, mais... tentons toujours !

(Note de Verlaine).

Rien de rien depuis ce matin. Messe comme je me la figure à Guyancourt avec, en plus, des « mondaines et des gens bien mis » côtoyant les types rudes, mâles et femelles, d'ici, rudes d'apparence, car très doux, peut-être trop : les saisons d'eaux et les *tourisses*, eût dit Rimbaud, les amadouent et les domestiquent, sans les polir. En somme, sauf la nature qui me rappelle mon Bouillon paternel, c'est vulgaire ici. L'ennui surplombe des montagnes, au moins pour moi, qui suis l'Ennuyé par fatalité. Le curé disait au prône que fallait tâcher à convertir les âmes sœurs égarées et les persuader de la beauté du Christianisme, du Catholicisme et de leur suavité basée sur la Vérité. Facile à dire, car avec la « Science » *turris-effelica-ora-pro-nobiesque* qui court jusque dans les artiques (reRimbaud) de Lepelletier comment faire entendre et lire les pourtant si intéressantes réfutations, les si fulgurantes clartés dont dispose la Sainte Église ? J'y suis : — prier et donner l'exemple, mais large et humain ; non sectaire et protestant. Passons.

Ici je laisse place pour le sonnet à Villiers de l'Isle-Adam :

Tu nous fuis comme fuit le soleil sous 'a mer
 Derrière un rideau lourd de pourpres léthargiques,
 Las d'avoir splendi seul sur les ombres tragiques
 De la terre sans Verbe et de l'aveugle éther.

Tu pars, âme chrétienne, on m'a dit résignée ;
 — Parce que tu savais que t n Dieu préparait
 Un salut enfin clair à ton cœur sans secret,
 Une amour toute flamme à ton amour ignée.

Nous restons pour encore un peu de temps ici,
 Conservant ta mémoire en notre espoir t'anssi,
 Tels des mourants savourent l'huile du Saint-Chrême.

Villiers, sois envié comme il aurait fallu,
 Par tes frères impatients du jour suprême
 Où * partager en toi la gloire d'un élu !

Aix-les-Bains, 25 août 1889.

Paul Verlaine.

Il y a des journaux d'« eaux » d'une nullité à ravir.
 Penser que les « rédacteurs » gagnent des sommes
 folles ! Mais c'est bien fait. Banalité, ton nom est
 succès ; bêtise, ton royaume est « de ce monde » !

.

Lundi matin.

Je reçois ta lettre d'hier dimanche 3 heures. —
 Il en est 9. Tu vois que mise à temps la correspon-
 dance est assez rapide. Je porterai celle-ci à la grande
 poste après mon déjeuner (deux plats de viande, un
 de légume et du dessert à profusion, fromage, fruit,
 tarte, gâteaux et en moyenne *une bonne* bouteille
 d'excellent vin de par ici). Le dîner est encore plus
 confortable. J'irai de la poste voir ce M. Boucher,
 sculpteur qui habite un hôtel — à lui — somptueux
 et un atelier terriblement « bo ». Je commencerai
 à poser, probablement.

Merci du « ton » charmant de ta lettre, bien

* Je préférerais « *quand* » mais ça ne serait pas « français »
 pour des gens ! (Note de Verlaine).

qu'encore un brin très discrète. Nouvelles, te prie de la senora Mercedès del et cœtera.

A demain lettre de ton

P. V.

Ci-joint « dessin ». Tu l'as voulu. Je t'en enverrai à gogo maintenant que le pli est pris. Quel marque de ressemblance ! Mais j'espère faire... plus mal, ô involontairement (1).

— C'est ça, tâche moyen d'avoir nouvelles de mon fils et de le voir et de lui parler bien, en lui rappelant Mallarmé.

CDLXVI

Aix-les-Bains, 26 août 1889.

Été « à Vêpres » comme disaient et écrivaient les bonnes gens, du temps qu'il y avait encore des bonnes gens et qu'on disait et écrivait bien. J'aime cet office entre tous. L'assistance à la messe est chose exceptionnellement grave et souvent sinon toujours redoutable — et puis, je l'avoue, elle est *d'obligation*, ce que toute sa sublimité, même humainement parlant, si j'ose ainsi m'exprimer, son intrinsèque beauté de symbole et d'ordonnance en même temps que son manque de symboles et la spontanéité de sa marche vers une tangible réalité ne peuvent rivaliser même ès âmes pieuses, car même un chrétien sentira toujours quelque peu

(1) Ici un dessin de la main de Verlaine représentant le poète, chapeau à la main, parlant à Cazals « une certaine après-midi, à vêpres » et avouant qu'il s'ennuie et voudrait bien s'en aller.

frétiller la queue du vieux serpent dont la plus belle et plus récente ruse est de s'appeler Liberté mais qui se nomme de son nom Révolte. Il y a aussi, hélas, pauvres animaux que de nous tous, une question de digestion à bien parfaire, quelque chose, horreur, comme ce que les gens à théâtre terment l'heure du lever de rideau, qui attire ou doit attirer vers cette partie du temps ecclésiastique. Ce que je goûte surtout dans ces prières d'après-midi, c'est le déroulement, simple ou somptueux, des psaumes de David, où toute la Vérité, toute la Morale, toute l'adoration chantent dans la toute beauté d'un latin merveilleusement, non pas décadent, mais savamment et sincèrement barbare, au contraire. Et j'aime autant, sinon mieux, la psalmodie rudimentaire de nos églises rustiques et surtout celle si douce, si nette en même temps, des Moines qui est presque une récitation, que les troublants, *mais bien* faux-bourbons des grandes églises de nos grands diocèses, Paris, Reims. J'en sors toujours, après ces tendres saluts au sang réel, « au Vrai Pain », meilleur, oui, et résolu à la vertu — avec une pointe de volupté artiste et *d'ennoblissement littéraire*, si je puis dire, qui ne sont pas, j'en suis sûr, pour déplaire au Dieu toute intelligence et toute saveur. (Je m'entends et tu dois me comprendre). Ces impressions sont, hélas ! fugaces, mais il en reste quelque chose dans la mémoire de l'âme et des sens et ces « séances » sont telles par exemple, qu'un bon repas pris de temps en temps parmi une

moyenne alimentaire médiocre. Mauvais style, mais chose ressentie clairement exprimée...

Je repense à Villiers et à ce que j'en disais l'autre fois.

Certes sa vie fut plus *digne* que la mienne, mais pas plus fière, au fond. J'ai fait plus d'efforts que lui et je fus — hélas ! *je fus* ! — un chrétien plus logique. Mes chutes sont dues à quoi ? Accuserai-je mon sang, mon éducation ? Mais j'étais bon, chaste... Ah, la boisson qui a développé l'acare, le bacille, le microbe de la Luxure à ce point en ma chair faite pourtant pour la norme et la règle ! C'est vrai que le malheur, un malheur sans pair je crois, m'a — pour un temps — trempé, puis peut-être détrempe faute d'avoir été pratiqué judicieusement. Je manque de jugement avec tout le bon sens que j'ai. Morale que je n'aime guère, car elle pue la semblant physiologie : je suis un féminin — ce qui expliquerait bien des choses !!

As-tu remarqué qu'Edison était à Paris lors de la mort de Villiers ? Cet Edison qui est peut-être un intelligent comme nous l'entendons et sans doute une brute de mécanicien, sait-il que *l'Eve future* l'a comme héros, et ce que ce héros est une merveille de symbolisme : science moderne aboutissant à une catastrophe énorme : *la mort littérale d'une âme* — puis close subsidiairement par la ruine de la machine inventée par lui, (petit dommage !) Le roman finit par l'anéantissement moral de l'Edison fictif devant ce résultat. Relis donc ça et *Akëdysséiril* (Raynaud a les 2 livres):

Très déclamatoire mais si bien ! Bossuet, Châteaubriand — et Poe, ça me semble la formule, d'ailleurs de moi seul — du génie et du talent de Villiers, — à parler analyse. Oserai-je ajouter Féval un brin ? (Mais Féval n'a rien de méprisable et on y reviendra.)

A demain d'autres divagations. J'ai mille sujets.

PAUL VERLAINE

Pension Héritier, etc.

CDLXVII

Lundi soir (1).

Voici le sonnet à Tellier, la suite logique de l'autre, n'est-ce pas ? Je le crois dans le goût, « quelle soit » au lieu de « quelque soit » compris.

A JULES TELLIER

Ainsi je riais, fou, car la vie est folie.
 Mais je ne savais pas non plus que tu mourais,
 Moi malade et mourant presque, on eût dit exprès,
 Sûr, mort, du cher tribut de ta mélancolie.

Car tu n'aimas de sorte à ne pas qu'on oublie,
 Esprit et cœur enthousiastes, toujours prêts
 A se manifester en quelques nobles traits...
 — Et c'est moi qui sur toi dis la triste lalie !

Hélas, hélas que tout soit ou semble discord
 En ce monde où qui donc a raison ou bien tort
 A ce qu'« assure » une dure philosophie !

Mon ami, quelle soit la dispute ou la loi,
 — Pour reprendre un de mes vers vrais à vous en vie —
 Quand je ne te vois plus, je me souviens de toi !

(1) *Revue Blanche*, 1896.

A tantôt les quelques derniers sonnets sur le chantier et tout sera dit, avec *d ux* encore ballades et les sonnets d'*Amour* et de *Jad. et Nag.* que prière de m'envoyer, puis nous verrons pour le manuscrit Chavaray. Travaillé-je ? Et toi ? Le P. V. pour Rev. illust. ? Et R... ? Qu'au moins ma tête serve à quelque chose avant de rouler sur l'échafaud comme prédit par les légendaires ascendants...

Bonnamour et Sivry fadés comme faut. Gentil à toi de penser que d'avoir des nouvelles de mon fils ça me ferait plaisir. Oui ça me fait plaisir, mais que ça n'empêche pas ce qui est écrit d'être écrit (1). D'ailleurs après débarrassés de V..., on verra à bien régler tout.

Été hier, comme dit, chez le sculpsit, mais il y avait à la porte un LANDAU tellement rupin que j'ai, moi, violette. hésité, puis m'armant de courage, trouvé *copurchic* de calter. J'y retournerai aujourd'hui et entrerais, bouffre ! y eût-il tout un train d'attelages à la Daumont avec des Schahs et des Norodoms dedans !

Profité de cette course que je qualifierai tout simplement d'inféconde pour flânocher un peu plus loin que mon usuel périmètre. (O Adam, ô Guiches, ô Rosny !) Décidément très ville d'eaux avec les dernières élégances, Deux Décembre matiné de quarante neuf, cinquante. Ça me rappelle en plus vieillot mon enfance quand j'allais aux

(1) Testament en faveur de Cazals (Note de *La Dernière Bohême*, p. 84).

eaux pour le compte et sur le dito de mes parents, Vichy et Valéry-en-Caux : jusqu'à la table d'hôte qui me rappelle les fricandeaux d'antan et le poisson du cru, Mossieu ! plein d'arêtes, mais très frais : il arrive de Paris ! — pourquoi pas de l'Exposition !

En attendant courrier, que faire comme « littérature » aujourd'hui ? D'abord quelques apophthegmes et pensées, comme hors-d'œuvres.

— Je me suppose finissant un article sur P. V :

« Bref, cette fin de siècle aura eu en cet auteur
« contradictoire et biscornu, son Saint François
« de Sade et son Saint Ancouenne de Pas doux. »

— Le mot *lalie* employé au sonnet ci-contre t'ennuie peut-être. Ça veut dire, en grec, parole familière, exclamation ou mieux expostulation, propos jaculatoire, et en même temps implique une sorte de rythme monodique. Le nom de femme Eu-la-lie (bonne parole spontanée) en vient. Pour le sens ici visé voir Renan (Les Apôtres, Saint-Paul).

— Tu remarqueras dans ce sonnet des vers que tu qualifierais d' « à la Boileau ». Je n'ose pas insinuer : plutôt à la Racine.

A se manifester en quelques nobles traits

par exemple.

Ne trouves-tu pas que

Car tu m'aimes de sorte à ce qu'on ne l'oublie

a un petit tour cornélien ?

Eh bien je ne déteste pas ces vers, pour mon compte. Je trouve dans leur netteté (je parle de

ces sortes de vers, non des miens : — je suis partie et, dirait Rochefort, n'en fais pas de la Haute-Cour) quelque chose de français (Ah « j'aime la Patrie », moi !) qui sent l'*origine* (sans arrière-pensée de mauvaise plaisanterie, au contraire) et nous rappelle notre puérilité saine, quand nous n'avions pas lu les romantiques, des français en mardi-gras ! De même que nous parlons clair, que nous avons l'esprit vif, incisif, mais pondéré, pas contemplatif, de même écrivons presto quand faut, solide, lourd quand faut, mais clair et net avant tout. Le « reste est musique » que veux-tu, *homo duplex*, P. V. ; j'admets et j'adore en certains cas certain, *certain* vague, de « l'indécis » (mais dans indécis il y a *décis* qui vient de *décision*) mais qui « au précis se joint » en tout cas, et je pense que la clarté et que la force du style sont « idoines » à toute saine littérature, à l'allemande comme à l'espagnole, à l'anglaise comme à l'italienne, mais pas à une comme la française. Et nous sommes français, nom de ... outre !

(— 10 heures, pas de lettre d'A. F. C. Je cours à l'Etablissement thermal acheter mon *Soleil* et jaboter un peu avec mes *Dottori*. O la *converzacione* ! avec des parisiens. Bon, le Savoyard et consorts, mais un peu de parisien c'est toujours un peu d'A. F. C. Puis j'ai remplacé l'apéritif du matin par une petite trotte (ô trotte !) d'une petite heure. La trotte après la frotte ! (Pardon !)...

Car mes douches ne sont rien moins que des

frottes ! Une caresse de mains mouillées simultanée avec une caresse d'eau un peu mieux que chaude, un peu seulement et qui sent bon le soufre, discrètement, ainsi que de droit. O moi, j'aime toutes les odeurs pourvu que ce ne soit ni parfums, aucuns ! ni poudres, ni essences ou fleurs ! ni non plus de positives puanteurs « cruelles », dirait ce Rimbaud que je cite ici... pourquoi ?... — Ça des douches, des « douces » plutôt — mais, fichtre, gazons et, avec « le Bo Moréas », vociférons : DOULCES !

.
 En attendant demain 9 heures je clos ma lettre en t'envoyant

Mon cher Aminche,

La meilleure poignée de mains qui soit

de ton P. V.

Quid de Miss Butterfly ?

.

CDLXVIII

Établissement Thermal d'Aix-les-Bains

Le 28 août 1889.

Cher ami,

Je reçois à *l'instant* ta lettre, ce timbre de Paris est bien en effet de *lundi* et celui d'ici d'aujourd'hui *mercredi*. Informe-toi dans un bureau de l'heure exacte où il faut poster pour que ça arrive le lendemain au lieu du surlendemain...

— Tu pourras, si ça ne te fatigue pas trop et si ça ne doit pas te faire perdre ton temps, faire

un petit mot pour Huysmans, 13, je crois. rue de Sèvres (atelier de brochure) lui souhaitant le bonjour de ma part, lui encartant le sonnet ci-contre (1) avec celui de Bloy, et lui donnant mon adresse, — et le lui porter.

Quid de Lily ? Tous mes meilleurs compliments à elle quand tu la verras ? Quid de Margarita y Mercedes del Mendoza ? Quid de la baronne Esther de qui tu fus l'inclément Assuérus !... (2)

M. Chauffard est-il rentré ? Lui insinuer et à Souques qu'ai l'intention de rentrer en Broussais pour Vincennes après. A moins que Saint-Antoine, pour directeur. De sorte que mes affaires aient le temps de se faire et que triomphal à la rentrée de l'hiver. Aussi songer dès à présent à logis mien ès autres quartiers où pouvoir travailler ensemble...

O continue d'être ponctuel ! Cette correspondance c'est presque aussi bon qu'à Broussais, presque ! Et à quand ce revoir ?

Je compte me *mêler* un peu ici au monde po-

(1) J.-K HUYSMANS

Sa douceur qui n'est pas excessive,
Elle existe mais il faut la voir,
Et c'est une laveuse au lavoir,
Tapant ferme et dru sur sa lessive.

Il la veut bien blanche et sentant bon, (etc.).

Aix-les-Bains, 27 août 1889.

P. VERLAINE.

Le reste est conforme à l'édition première des *Dédicaces*. V. p. 39 ; page 11, dans la deuxième. Œ. C. III, p. 92.

(2) Ici dessin de la main de Verlaine représentant Esther et Assuérus.

table. Verrai à magnifier la position. Si pouvais venir et moi refaire une saison (25 jours) fût-ce à l'hôpital d'ici !

Allons, toute mon amitié ! Nous allons être forts étant bien d'accord. Courage, nous deux, et cette fois pour toujours, pleine confiance. Et de M^{lle} Papillon ? Détaux.

Ton tout dévoué

P. V.

— J'envoie à Echaupre article : 1^{er} sur Hugo. Si le vois, presse-le pour affaire Vanier. — Je travaille à un Darzens et aux deux strophes.

— Article hier de Fouquier sur Villiers. Poivre et sel. Plutôt méchant. Appelle Villiers « tête de mousquetaire fatigué ». Que dira-t-on de la mienne après mon *obit* : « tête de mort bien portant » ? Faciès luxurioso-mystico-rigolo ?

En dépit de fourmillement de sujets, guère d'ardeur dissertatoire aujourd'hui. Vais fumer pipe avant de partir pour la poste. Peut-être idées viendront. D'ailleurs 1 h. 1/2 seulement, jusqu'à 3 h. 1/2, temps.

— Tâche d'avoir les numéros de la *Revue Indépendante* où il y a *Charles Husson*, et *Contes de Fées* (j'adore au moins l'idée de ce petit récit et en trouve la forme bien). Je retaperai *Charles Husson*.

Et ce roman nôtre ? Car décidément collaborons étroitement. J'annoncerai à mon prochain volume et ferai annoncer mes œuvres : suivra la mention :

En collaboration avec A.-F. Cazals :

Histoires comme ça — Contes tout ainsi. Quelques-uns — Chansons — Vaucochard et fils 1^{er}.

Plus tard je détacherai les choses à moi personnelles parmi les petits poèmes en prose pour nouvelle série de *Mémoires d'un Veuf* ; et nous signerons ensemble dans la presse ce que nous aurons fait ensemble. Donc, s'agit de penser à ce roman. Le titre... nous avons : *Fragments*. Et si nous faisons très vite un petit bouquin d'étrennes : *Contes à ma fille*, ou quelque chose d'ainsi ? Et du théâtre ? Mais toi continue ferme le dessin. Nous aurons ainsi la double gloire de chacun une originalité et de tous deux une aussi, car je suis sûr que nous ferons très chic réunis..

Décidément je ne trouve rien de littéraire pour aujourd'hui. A demain pour ça. J'ai « congé » demain. Pas de douche, bain simple ou rien. Temps immense, et je réparerai le temps perdu.

Santé générale bonne et très bonne. Je dors et mange bien, très bien. Genou bien précaire encore, mais seulement six douches. Je pense que bientôt, en outre de la générale, j'aurai des douches en boîtes, dites Berthollet — locales.

Santé intellectuelle, tu vois. Le travail revient, l'idée de lui surtout. Equilibre, calme, *justice et confiance*. Quant aux hautes visées, retour aux bons mysticismes cordiaux et simples du charbonnier, j'espère que ça viendra avec mes petites « pratiques » du soir et du matin, tu sais.

Allons, bonne santé, courage et douceur mutuelle.

Ecris toujours.

P. V. (1).

— Une parole superbe de M^{me} de (Ste) Chantal :
« La Sainte Vierge ne méprisera jamais la conversation de la Madeleine depuis que de pécheresse elle fut convertie en amante ».

N'est-ce pas ? et que profond ?... à bien y réfléchir dans l'espèce.

Sacré bavard de moi !

Hier j'avais lâché la redingue si qu'avec mon bo chapo et un faux-col en linge américain acheté à Mâcon, ô Jocelyn ! ô Elvire ! ô Graziella ! ô Raphaël ! j'avais l'air d'un révérend anglais un peu râpé. Précisément je devais passer, comme du reste je le fais pour revenir du bain, — je t'explique avec dessin à l'appui comment j'y vais — devant a protestant chapel, ce qui me dégoûte un peu du gothique moderne en carton pâte et toit bitumé, à prix réduit, mais ça venge mon orthodoxie romaine des horreurs, si bien flétries par Bloy, de notre rue Saint-Sulpice.

Verso ci-contre barbouillé à regret... mais conformément à ton vœu. Dessins toujours (2).

(1) Ici un croquis de la main de Verlaine représentant Aix-les-Bains, avec diverses légendes : ... « Ça c'est moi allant chez le docteur... » etc.

(2) Au dos, dessin représentant le poète, avec diverses légendes (*Revue Blanche* 1896).

CDLXIX

Jeudi 29 août 1889 (1).

On les appelle ici des *sécheuses*
parce qu'elles portent aux Bains le linge
des clients de l'Hôpital ou de la pension.
Sécheuse, c'est joli dans sa naïveté, n'est-ce pas ?

Cher ami,

Ça c'est moi que la bonne d'ici me conduit à l'établissement thermal à 5 heures du matin par un chemin terrible : je lui donne le bras comme à un simple A. F. C. en avril, mai, juin derniers quand s'agissait de remonter la rue inoffensive au prix de Vaugirard. Seulement, au cas présent, il s'agit de descendre une tonnerre de Dieu de rampe (sans qu'il y en ait une le long des murs) !

Et ça dégringole, toujours sur des cailloux, que la grande rue de St-Cloud est une piste de courses à côté. La bonne est une jeune veuve qui te ferait loucher ; moi j'peux pas, vu que je regarde les femmes pas en face. Je n'ai d'ailleurs guère d'autre dialogue avec elle que celui en exergue de plus haut. C'est le chemin le plus court : deux pas, mais quels pas ! Un puits. — Et je reviens une heure, deux heures plus tard, après petite promenade sur le marché, très animé, ou dans le parc, et petite causerie avec dottori, prendre mon café au lait et attendre lettre d'A. F. C. par le chemin le plus pratique bien qu'encore périlleusement tors et

(1) En tête de la lettre, dessin burlesque.

crochu dont te parlais hier, jusqu'il y a l'Asile Evangéliste, English spoken, water-closets, fixed price, all right...

Réponse à l'incident rapporté dans ta lettre :

Je donne un absolu démenti au propos en question. Comment aurais-je pu inventer une telle chose n'ayant point le moindre motif ni point de départ, ni ombre d'une raison donnée pour cela. Et D... s'il a dit cela en a menti.

P. V.

— Pour complaire à Bajou, que notre ami Paterne ne se fait-il pseudonymer « Burnichon » ? Paterne Burnichon marquerait bien sur un volume de prose, ferait bonne, sur un volume de vers, mine. — Zut alors !...

(A ce propos ne pourrions-nous pas donner quelque chose à la *Lanterne japonaise* contre immédiat paiement. Sarrazin me l'a offert, tu te rappelles.)

Pendant que j'ai des éclairs de mémoire, ne pourrait-on dégager mes livres et correspondances de chez M^{me} Thierry ?

Tailhade est-il de retour ? Quid d'Otto et de la brune enfant tant infortunée, 25 rue Monge ? M'intéresse comme fille sur une pente.

— En attendant que je puisse — argent et santé — (et encore ! économies avant tout, — pas ?) faire quelques excursions autour mais des photos *make for*, j'inspecte les rues, ruelles, tours et détours de ces séjours. Le marché m'amuse mais il ne te

plairait pas à cause du fromage glorieusement puant qu'on y vend par bottes et par mottes. Il y a l'église mi-gothique raccommodée mal, mi-monstrueuse, torchis, plâtres, peinturlurages effacés pour l'intérieur, toit un peu effondré, clocher en tour, pierre, ardoise et zinc, forme en boule, en pointe, en campanile à galerie, total une horreur.

L'Hôtel de ville est une maison d'aspect privé à fenêtres anciennes, trois ou quatre s'élevant deci delà sur un mur de belles larges pierres parmi d'immédiates autres bâtisses. La porte fortement gothique avec ces mots en or dans un cartouche dessus : « **Hôtel-de-Ville** » mais en gothique plus joli que cet essai.

Et c'est tout comme monuments. Car je ne compte pas quelques hôtels très riches à beaux jardins... Ni fontaines (monumentales) car il y en a-t-il mongieu mongieu ! ni statues, ô rareté !

Si, il y en a une dans le *parc* — une promenade assez vaste en pente festonnée bien entendu, — et cette statue, environnée de fleurs au pied — est celle... de Ganymède ! Paraît que c'est le grand bonhomme d'ici. Et ma foi, il y aurait encore des gens pour trouver — voyez-vous ça ! qu'autant, sinon mieux celui-là qu'un autre ! Tu connais la fable prise dans j'ignore quel poète : un jeune pâtre — « *un beau pâtre* », un bo pattre — remarqué par Jupiter — fut enlevé sur son ordre par l'aigle de ce roi des Dieux, pour lui servir d'échanson — *sive* de groom... Cette statue, de qui ? je saurai,

est jolie et à mon sens très voluptueuse. L'enfant nu, un gamin dans les quinze ans, dort, jambes pendantes, au dos de l'aigle qui s'essore en s'appuyant sur ses serres. Ganymède dort ou semble dormir, — tête fine, cheveux bouclés retombant, corps fluet mais au point. Je répète, c'est très voluptueux, mais dans la tradition. Un Rodin eut peut-être, — s'inspirant de la pièce de Gœthe où c'est Ganymède (l'âme humaine) qui aime Jupiter (Dieu, l'infini, l'idéal, l'art, que sais-je) et s'élançe vers lui — mis l'éphèbe hardiment et puissamment à cheval sur l'aigle, les bras étendus vers en haut.

Mythe bizarre que ce rapt de Ganymède.

Rappel évident, mais que perverti et dégradé en passant par l'imagination sensuelle au possible des Grecs ! du char de feu ou plus proprement du tourbillon ravisseur d'Elie, de la disparition aussi de Moïse et de l'enlèvement d'Henoch. Est-ce grand ? « Il marcha avec Dieu et il ne parut plus parce que Dieu l'enleva ».

(*Genèse*, ch. V, v. 24).

L'Assomption, non vivante, mais *ressuscitée* de la Sainte-Vierge vient purifier la fable grecque et magnifier les miracles bibliques.

Pente de la pensée ! De Ganymède à la Vierge Marie ! Un peu ça cependant. C'est bien « parallèlement » en effet, et certes involontaire. Mais ici la progression, tu l'avoueras, est en bien, — quoique mystique (mestèque), eût grommelé ce pauvre

païen (!?) de Tellier avec sa grosse voix que nous n'entendrons plus. P. V. (1).

CDLXX

Samedi 31 [août 1889] (2).

Je travaille à *Bonheur*, trois pièces à la fois. J'ai l'idée d'une quatrième qui serait sous forme de dialogue, sur les causes premières et les causes finales. Ça m'amuse peut-être plus à faire, que le lecteur à lire. Idée aussi pour la deuxième édition de *Parallèlement*. Un dialogue entre éphèbes et vierges, à la Virgile ; le cadre me permettra les dernières hardiesses. Intitulé *Chant alterné*. Je grossirai le *lamento* sur L. L. (3) dans *Amour* mais

(1) *Revue Blanche*, 1896. Dans *La Dernière Bohême*, p. 98, on lit, à la suite : « ... J'arrête ici la littérature. Darzens presse et je veux te l'envoyer. Ça fait qu'il ne me restera plus qu'à finir la *ballade pour les Parnassiens*.

Ça fera...	4 ball[ades]	112
	23 sonnets	322

Total	434 vers.
-----------------	-----------

Envoi *Ballade des Ennemis* et celle (Décadent) *Pour éclairer un point d'histoire*. Mercier et Tailhade si le Chat ne les a pas publiés, aussi celle (Décadent) *Nous sommes les bons écrivains*.

P. V.

Au cours de la lettre, un croquis représente la fontaine d'Aix avec des commentaires bouffons. Après le supplément fourni par *La Dernière Bohême*, se place également un croquis représentant le poète.

(2) *Revue Blanche*, 1896.

(3) Lucien Létinois (Note de *La Dernière Bohême*, p. 99).

laisserai sans doute *Sagesse* tel qu'il est. De la sorte, (car *Parallèlement* sera augmenté de 4 à 500 vers) les volumes de ma tétralogie, si j'ose parler ainsi de mon « élégie » en quatre parties, seront d'importance égale.

Songes-tu à notre roman ? Surtout dessines-tu ? Ce portrait pour *Revue illustrée* ? Ce Rimbaud, ce P. V. pierrot ? Que penses-tu de *Contes à ma fille* pour janvier ? Faudrait que ça *soye* torché en un mois ? Collaborons ferme, mais travaillons aussi chacun de notre côté, moi à mes vers, toi à tes dessins. Et emploi si possible : leçons (toi de dessin, moi d'anglais). Enfin sortir du trou et dans un an vivre à l'aise et — célèbres. Ça se peut avec l'union désormais parfaite, et ce sera-t-il superbe ? Enfin ! — Pour mon humble compte, je veux y tendre de toutes mes forces à cette union tant désirable et tu en as ici ma parole d'homme et d'ami tout dévoué. Je ne doute pas de ton bon désir et de tes efforts efficaces vers le but béni. Ainsi soit-il !

— Cazalis m'a prêté quelques livres. Des Zola, *la Terre*, *Une page d'Amour*, que je repasserai, celui-ci d'abord, que j'ai lu, il y a bien longtemps, à Rethel !! (1878 !) enfin, *Ecrivains francisés* (Heine, Poë, Dickens et des russes). C'est lourdement écrit en mots comme *élation*, *disconnexes* pour *épanouissement* et *à part*, *éventuel*, *accession* et d'un système matérialiste à la Rosny (Larousse aidant). Triste critique enfantine et malsaine, — à mon gré du

moins. Du reste, la critique ! Même Sainte Beuve, même Barbey !! Produisons donc au lieu de cela. Ou faisons ça pour camarades, — ou hélas ! pour copie payée.

CDLXXI

Dimanche 5 h. 1/2, 1^{er} jour de la « purée !!!!! septembrale » comme dict Rabelais, dont le quart d'heure s'approcherait si l'on n'y mettait bon ordre (1).

Cher ami,

Je te commence ceci ce jourd'hui soir, attendu que « j'ai été sorti » toute la journée pour me désennuyer de pas de lettre le matin. D'abord messe et vêpres, puis promenade énorme ès parc, rues et avenues. Dès quelques jours j'irai au lac du Bourget, — c'est au pied de la montagne que j'ai l'habitude de te dessiner (quel toupet !) et qui est en face de ma maison, à quelques kilomètres, bien entendu, qu'on appelle la *Dent du Chat* 1400 et des mètres d'altitude. Ce lac est le fameux lac de Lamartine qui a longtemps vécu à Aix même, dans une maison à deux pas, la *pension Chabert*.

Rien encore du sculpteur. Il travaille aux bustes d'une milliardaire américaine et d'une haute cocotte : le poète passera plus tard, turellement. — Et qui s'en plaint, monguieu ?

P. V. (2).

(1) *Revue Blanche*, 1896.

(2) Au verso de cette lettre, dessin représentant le portrait

CDLXXII

Le 2 septembre [18]89, 5 heures après midi (1).

Ami. Je fais un rêve, non, je formule un dessein qui j'espère est mûr de ton côté. Ayant fini nos vaines querelles, nous n'avons plus qu'à marcher ensemble. Tu vas rire : je me remets en tes mains pour la tenue en général de la conduite envers les éditeurs et les indifférents, depuis la fermeté et la dignité jusqu'à *la tenue*, jusqu'à *la mise*, si tu préfères. Tu es content. Sans compter tes bons conseils sur toute chose, bien que *verts* parfois et (rarement) discutables. Toi, accepte donc un peu mes avis qui ne sont pas toujours mauvais, va.

Ah oui, je suis *converti*, non en sacristain, non comme un protestant, — comme un brave et digne homme se remémorant, en toute humilité, en toute *discretion* aussi, du temps exquis où fut pensé *Sagesse*, — et pratiqué !

Tra-vail-lons ! Et à demain. Je porte mon article ès *Dottore*.

J'ai déménagé de chambre (toujours même maison, route de Mouxy, etc.) sur le devant. Glace épatante, pourrie de photos, la négresse en tête et le masque rouge au-dessus.

Sur ma table de travail, A. F. C. (Rubinstein) sur fond d'or : le machin ecclésiastique de D'Argis.

de Verlaine par Cazals avec cette inscription : Ce qu'il réussira le mieux dans ma tête, c'est mon faux-col.

(1) *Revue Blanche*, 1896.

Au-dessus Charles Morice (chouette portrait de la Plume, par Trillat) et planant, Muse, encore au-dessus (épinglés tous deux) la mère Valmore que connais.

Rencontré hier soir en remontant et en descendant pour la remonter et la redescendre, ma côte, un de mes élèves de Reithel, chasseur alpin, pour l'instant, après une odyssée !

C'est le *Mauvais sujet* dont te parlais dernièrement un jour que Darzens était à Broussais, l'homme du dortoir et du feu (??) Ses camarades dont Létinois et Thomas, l'avaient surnommé, pourquoi ? Verpillon. Un bath gosse alors ! — Un agneau, maintenant, qui boit bien. —

— Vu Blémont qui reviendra me voir. Très gracieux. S'est mis à ma disposition... Sivry ? Manuscrits. Oui, tâche voir G. V. (1), ou d'avoir sa trace. Serait-ce charmant si nous l'avions, G. !

Quand verras Moréas, dis-lui de se mettre à la deuxième journée du Drame Espagnol. Dès fini (très bientôt) *Bonheur*, m'y mettrai, première journée, et à mon *Vive le Roi* qui sera fini avec l'hiver, ès hospices et asiles, s'il faut (2).

CDLXXIII

Vendredi 3 heures.

J'attends anxieusement la « rosée au suc » (dirait

(1) Georges Verlaine.

(2) Au verso, dessin de la main du poète, représentant Verlaine et un chasseur alpin. Conclusion de la légende : « Allons prendre l'apéritif. »

Rimbe). Povre dépense : blanchissage — enfin ! quelques petits pourboires.

Porté article journal local. Enverrai dimanche si paru.

Rhume atroce. Voix de Chopart et d'Hiroux (Je ris pour les dames).

La Vogue sur *Parallèlement*.

Et les vers verts (1), où publiés ? La Plume ? Pourrais donner la pièce ci-jointe à Salis, *Sivry* ? Garde objets si les envoie... Reçu Indépendante par Broussais. Bon article de Huysmans sur tour Eiffm...

Ma plus affectueuse poignée de main...

A CELLE QU'ON DIT FROIDE

Tu n'es pas la plus amoureuse
De celles qui m'ont pris ma chair,
Tu n'es pas la plus savoureuse
De mes femmes de l'autre hiver ;

Mais je t'adore tout de même !
D'ailleurs ton corps doux et bénin
A tout dans son calme suprême,
De si grassement féminin,

De si voluptueux sans phrase
Depuis les pieds longtemps baisés
Jusqu'à ces yeux clairs francs d'extase
Mais que bien et mieux apaisés !

Depuis les jambes et les cuisses
Jeunettes sous la jeune peau,
A travers ton odeur d'éclisses
Et d'écrevisses fraîches, beau,

(1) Voir Bonheur, *Mon ami, ma plus belle amitié*. (Note de *La Dernière Bohême*, p. 103.)

Mignon, discret, strict petit chose
A peine ombré d'un or fluet,
T'ouvrant en une apothéose
A mon désir rauque et muet,

Jusqu'aux jolis tétins d'infante,
De miss à peine en puberté
Jusqu'à la gorge triomphante
Dans sa gracile vénusté,

Jusqu'à ces épaules luisantes,
Jusqu'à la bouche, jusqu'au front
Naïfs aux mines innocentes
Qu'au fond les faits démentiront,

Et des cheveux courts bouclés comme
Les cheveux d'un joli garçon
Mais dont le flot nous charme en somme
Parmi leur apprêt sans façon,

En passant par la lente échine
Dodue à plaisir jusques au
Cul somptueux, blancheur divine,
Rondeurs dignes de ton ciseau.

Mol Canova, jusques aux cuisses
Qu'il faut bien saluer encor,
Jusqu'aux mollets, fermes délices,
Jusqu'aux talons de rose et d'or! —

Nos nœuds furent incoërcibles ?
Non, mais eurent leur attrait leur,
Nos feux se trouvèrent terribles ?
Non, mais donnèrent leur chaleur.

Quant au Point — froide, ô non pas, fraîche —
Je dis que notre sérieux
Fut surtout et je m'en purlèche,
Une masturbation mieux,

Bien qu'aussi bien les prévenances
 Sussent te préparer sans plus —
 Comme tu dis — d'inconvenances,
 Pensionnaire qui me plus,

Et je te garde entre les femmes,
 Du regret, non sans quelque espoir,
 De quand peut-être nous aimâmes
 Et de sans doute nous r'avoir.

PAUL VERLAINE,

Septembre 89.

CDLXXIV

Samedi matin (1).

Zut... M... N... de D... Ça me rend tout ronchon,
 D'faire quand j'crois tout fait, 'cor un' blag' pour Ponchon.

Non pas que je n'aime pas Ponchon comme poète
 et comme bonhomme, mais ça m'obstine. N'importe,
 il le faut. On tâchera d'avoir ça prêt pour demain
 matin et de vous l'envoyer, Mossieu ! Alors Bou-
 chor et *Courrier français* (instruction, s. v. p. quoi
 écrire ?)

Ci-joint 28 vers pour *Bonheur*.

Lundi je verrai si mon séjour est encore pour
 durer. M'arrangerai en conséquence. Vois Lepelle-
 tier ou Bauër pour *Extrêmes Onctions*. J'attends
 toujours lettres Ch. et B... (2) Un peu sans gêne
 ces messieurs. Aussi les A... N'y a que nous pour
 être ponctuels : c'est vraiment bon, pas ? Presque
 être là !

(1) *Revue Blanche*, 1896.

(2) D^r Choffé et Maurice Barrès.

— Et quoi de la doncella de la calle San Antonio, décidément ? (en anglais *decidely*, presque ou tout à fait un calembour).

Et Broussais ?... Quand iras, sonde les reins et les cœurs (Souques surtout) pour si moi y devais rentrer en revenant d'ici pour Vincennes — ou St Antoine à cause du Directeur ?

Viens d'entrevoir Lods l'avocat protestant ami du P. Loyson. Vais me mettre à sa piste. Etait avec dames. —

Demain dimanche matin seront chez Agresch (1) mes italiens : M. et M^{me} Bozzoni (de Gênes) qui j'y envoie — Pourras les voir après déjeuner ou avant. Je leur parle de toi et d'Echaupre — V. Hugo en train. J'écris par ce courrier à M^{me} Verlaine. — (2)

CDLXXV

[s. d.].

... Suis à la fin de ma « cure », d'ailleurs peu réussie, mais je la continuerai à Broussais et à Vincennes, bravement, — tandis que mes affaires de librairie se feront. *La Plume* qui me parvient contient un Vanier suave : te l'envoie avec bo distique et bo renvoi miens en exergue.

Tout seul à la pension. Mange avec ma propriétaire et son fils, un jeune homme très bien.

Vu Blémont hier qui m'a un peu fadé, sans quoi ?

(1) Patron de l'hôtel de Lisbonne.

(2) Une dame se disant parente de P. V.

(Notes de la *Dernière Bohême*, p. 107).

— Enfin, j'écris au *Figaro* — Et j'écrirai bientôt à Broussais (1).

CDLXXVI

Établissement thermal d'Aix-les-Bains (Savoie).

Le lundi 9 septembre 1889 (2).

Cher ami, rien du *Figaro* (si j'en crois mon calcul ce serait 160 fr. à peu près, dont on mettrait de côté 50, pour *Dédicaces*. Mais j'ai une trentaine de francs de faux frais. De train 39 fr. et faux frais de manger en route.

J'écris à Jullien et à Souques pour rentrer à Broussais premiers jours de la semaine prochaine.

CDLXXVII

Aix, 10 septembre [18]89 (3).

Arriverai, sauf contr'ordre à 11 h. 1/4, gare de Lyon, dimanche matin. Prévenu Echaupre par carte postale. J'aurai son Hugo complet.

Dès arrivée, *si veux*, déjeunerions chez mère Allemoz que paierais un peu ainsi que Chanzy (4) (mais tout ceci subordonné à bourse ou chez Agresch (?) On pourrait passer Chat Noir. Vas-y samedi...

(1) Suit un dessin représentant un pasteur en chaire prononçant ces paroles : « Le Seigneur a dit : « Buvez Pernod. C'est très bon. »

(2) *Revue Blanche*, 1896.

(3) *Revue Blanche*, 1896.

(4) Patron d'un logis que Verlaine habita cour Saint-François, et où mourut sa mère en 1886.

Vais refaire *Ch. Husson*. Enlèverai portrait. Nous en servirons plus tard. Travaillerai conformément à tes indications si justes. Acheté *Raphaël* par Lamartine. Ça se passe ici — c'est pourquoi cette dépense de 1 fr. 25. — C'est *Une Page d'amour*, mais mieux et *plus amusante* que la chose de Zola qui porte ce titre. Liras ça. D'abord j'y trouve pour caractériser les montagnes aixoises ce mot « *montagnes murales* » qui me rappelle, et j'en suis fier, ma phrase de la lettre où je te parlais de l'*aspect de fortifications, de château-fort* qu'avaient le Chat, la Beauge et le Revard un jour d'orage.

Faut mettre dans sonnet à Ponchon .

Avec, à tous crins, des, etc.

au lieu de

Avec des barb's à tous, etc.

et

Nous irons, fleurants de, etc.

au lieu de

Nous irons, géant, etc.

Bonnamour me demande un sonnet pour *Dédicaces*. Je le lui ferai. Je n'oublierai jamais que c'est à lui que j'ai tant parlé de toi en termes qu'il te dira, au lendemain de ta visite chez moi, tu sais, quand Echaupre était là. Après vérification, mon train arrive Paris, gare de Lyon, vers 11 h. 1/4 du matin. J'espère que tu y seras dimanche. D'ailleurs t'en écrirai encore.

SUR UNE STATUE DE GANYMÈDE
SITUÉE DANS LE PARC D'AIX-LES BAINS

Eh quoi ! dans une ville d'eaux,
Trêve, paix, repos intermède —
Encor toi de face et de dos,
Beau petit ami Ganymède !

L'Aigle t'emporte, on croirait comme
Amoureux, de parmi les fleurs.
Son aile, d'élan économe
Semble te vouloir par ailleurs.

Que chez ce Jupin tyrannique
(Comme qui dirait au Revard)
Et son œil qui nous fait la nique
Te coule un drôle de regard.

— Bah, reste avec nous, bon garçon !
Notre ennui, viens donc le distraire
Un peu, de la bonne façon...
N'es-tu pas notre petit frère ?

Aix-les-Bains, 9 septembre 1889.

Va suivre (Parallèlement) pour « Bonheur »,
l'Aigle de Saint Jean.

CDLXXVIII

Établissement thermal d'Aix-le-Bains (Savoie).

Le 11 septembre 1889 (1).

Cher ami,

Reçu lettre charmamment (!!) un peu acrimonieuse
de la toute bonne et raisonnante un peu M^{me} J. V.
Lui réponds par ce courrier charmamment très bien
et fier assez.

(1) *Revue Blanche*, 1896.

Rien du *Figaro* qu'une lettre de Bonnetain m'affirmant envoi de 150 francs par la Caisse. Restent dûs 6 francs et des centimes. Dès nouvelles, sauras.

2 h. — Rien ! Rien !...

CDLXXIX

Jeudi [s. d.] (1).

Je reçois tes deux lettres. Merci pour l'adresse (d'ailleurs illisible) de G. V. Nous causerons de cet enfant et verrons quelle lettre je pourrai lui écrire bien que pourtant ce serait peut-être à lui de commencer. Mais tu sais, le « papier timbré » subsiste toujours et ne peut que s'améliorer en tout état de cause. (Sans nul doute cette nouvelle connaissance contribuerait à supprimer en moi deux démons, l'Ivrogne et l'autre, pire !)

Rien du *Figaro*. Ai télégraphié à Bonnetain. Je pense, si je ne reçois pas par toi demain que ce sera pour après-demain et que je pourrai partir comme convenu. En tous cas les bons docteurs sont là.

Je vois Paul Adam parmi les candidats boulangistes à Nancy, côte à côte avec Barrès. Est-ce le romancier ?...

... Je n'aurai pas vu le LAC. Sera pour an prochain.

Ton amicalementissime vieux.

P. V.

Je lis enfin l'adresse du Gosse : rue du Point-de-Vue. Lui écrirai, toi là, dès le débotté. Causé de lui

(1) *Revue Blanche*, 1896.

avec M^{me} de S... (1) ? Que fait-il là à Lisieux ?
Puis-je lui écrire sans crainte de décachetage ?

CDLXXX

Vendredi [s. d.] (2).

Cher, ami, je reçois ta lettre. Merci de ta charmante ponctualité. Que de pas et de démarches je te fais faire là, pauvre enfant.

Et ce docteur Ch...! Je lui retire *Dédicaces*. C'est m'offenser que d'agir ainsi. Je ne pardonnerai pas volontiers à X... qui a agi légèrement avec moi. Je compte toujours partir demain et arriver gare de Lyon vers 11 h. 1/4 dimanche matin. Verrons ce que faire. Tâche placer *Abbé Anne*, ou *Aline allait au lait* ou autres proses à journaux payants. (*Aline au Figaro* ? Qu'en dis-tu ?)

Souques m'écrit qu'on est là-bas tout à ma disposition. J'y rentrerai lundi ou mardi au plus tard.

Ton P. V.

CDLXXXI

Samedi 14, 11 heures.

J'ai toujours aimé l'enfant. — En témoignent : *Gosses*, *Ma fille*, *Pierrot gamin* ; aussi, à G. V. (*Amour*). Plus le garçon que la fille. Celui-là est moins *enfant* que celle-ci et se fourre les doigts dans le nez mieux à l'escient. La fille, coquette déjà, le garçon se repose, se campe sans pose, s'assied, ou plutôt prend

(1) Madame de Sivry.

(2) *Revue Blanche*, 1896.

son assiette, réfléchit à sa manière — et quand il y a à être affectueux mais logique envers papa, maman ou « bon ami » ou bonne amie » généralement de bons vieux horribles à voir, il y va de son cœur. Et il raisonne en baissant la tête sous un reproche ou un conseil et en dressant de bons grands yeux francs, prêts à pleurer — la petite fille, elle, ses yeux « sourient » ou *pleurent*.

— Jeune, même plus très, il y a une quinzaine d'années, je rêvais souvent d'un petit ami, ô en tout idéal, neuf à dix ans, conseiller en même temps que camarade de jeux auxquels il m'invitait de son doigt levé plein de discours... Et de quelle amitié virile nous nous aimions ! Et ce petit Jésus au Temple, ce petit Louis XVII au Temple me conseillait, — et quels bons conseils ! m'encourageait...

C'est drôle qu'à cette époque là Létinois, que je ne connaissais pas, avait un peu plus de cet âge, que toi, inconnu plus encore et venant de plus loin (côté des anges) avais cet âge aussi. Le petit d'ici m'a rappelé tout CELA qui est « bête » mais si frais, mon Dieu !

M^{me} J... trop maternelle. Répondu raide comme fallait (gentiment, ô oui).

Féru, moi, ce jourd'hui, de rang-k-à tenir (c'est vrai pourtant !) tenue, mise (t'en charges) ? Moi, nous charge du reste, par *surcroît*. Pour ça (pas ?) Broussais, puis Vincennes — et ÉDITIONS !! (1)

(1) Ici croquis de la main de Verlaine.

... — Dimanche, Temple protestant. Pas vu Lods mais entendu sermon dont fragment plus haut. — « Service » français ; calviniste. O ces cantiques ! Drôles de vers.

« Tu fais
Ma paix
Ta parole
Me console ! »

Et le *Dixit* : *l'Éternel a parlé lui-même à mon Seigneur*. Pourtant poésie aussi là ! Mais la Présence Réelle, le Saint Graal, cette *chose*, où là ? « En esprit et en vérité » J'aime mieux... Ma mie, ô gué !

— M^{me} J... m'écrit : « Vu le jeune compagnon, c'est votre ami, sûr. Je m'y connais. »

Répondu : *Voui* (mieux que ça, quelque chose comme : oui, ce jeune homme est mon ami vrai. Moi aussi je me connais en gens).

— Séducteur, jettatore, va !

... Je songe à *Bonheur*. *Amour de la Patrie* vient. *Colloque (théologique)* aussi. Aussi, hélas ! et plutôt *Chant alterné*...

Samedi.

3 h. Rien !

Mais je pars.

A demain *dimanche* 11 h. 1/4, gare de Lyon.

Si contr'ordre, auras lettre ou dépêche.

CDLXXXII

14, 3 h. 55 (1).

Reçu mandat, merci. Gare Lyon dimanche onze quart.

VERLAINE.

(1) *Revue Blanche*, 1896.

CDLXXXIII

Londres, 5 décembre 1893 (1).

....La (the) question est l'éternelle Esther la badname. I prefer Philomène. Je suis jaloux dans ce pays d'Othello. Jaloux à en mourir, si je m'étais avisé de rompre avec cette trop aimée, bizarre et savoureuse middle aged woman ! Est-ce vrai qu'elle me trompe et m'exploite dans les grands prix ? Tu peux le savoir et me le dire. Ou est-ce que je me cocufie et me vole moi-même ? Questions ?

La Belgique va peu. J'espère toutefois l'ensevelir après un petit repos, point je le crois rue Broca. On verra à partir 2, sans revenir 3...

Ai fait vers (Lines) sur quelle traversée néanmoins exempte de « rendre » et sur le divin Oxford. Verras ça. Et boirons eun ! boum !... chose, absinthe being a forbidden matter... by Esther... but I abstain forcibly.

Pardon de tout cet anglais de cuisine et à très bientôt. Mais tâche à savoir si c'est vrai qu'Esther en ses meubles avec l'homme nu-tête (doublement.)

Encore une poignée de mains quadruple.

P. V.

CDLXXXIV

Paris, le 25 juin 1895 (2).

Monsieur le Président,

On ne saurait assez, en effet, multiplier les mani-

(1) Fragment de lettre extrait du livre de Cazals et Le Rouge : *Les derniers Jours de Paul Verlaine*, p. 94.

(2) F.-A. Cazals et Le Rouge : *Les derniers Jours de Paul Verlaine*, p. 147.

festations en l'honneur de la mémoire d'Henry Mürger et j'applaudis à l'idée d'un autre banquet peut-être mieux approprié à l'inauguration d'un buste.

Ma santé ne me permet d'assister ni à l'une ni aux autres, mais j'y serai d'intention.

Car en dépit des... sévères appréciations de quelques-uns qui auraient pu et dû se taire, Murger reste et doit rester, dans toutes les mémoires des lettrés, des lettrés français, du moins, et certes, parmi ceux-ci, des lettrés parisiens.

Il appartenait à ce café Procope qui fut toujours fréquenté de la Bohême, et surtout — et uniquement de celle qui travaille — de réunir sous vos si heureux auspices, monsieur le Président et cher ami, tous les Colline et Schaunard qui ne peuvent guère donner six francs, même dans une occasion aussi solennelle.

J'admire aussi le menu (1) et vous quitte avec tous mes vœux pour que le lapin ne soit pas bicéphale.

A toi, mon cher Cazals, et à vous tous et toutes, bien cordialement.

P. VERLAINE

16, rue Saint-Victor.

(1) Le voici :

Bouillon (H.) et Bœuf.
Légumes du pot-au-feu.
Radis nature,

CDLXXXV

Vendredi, 4 heures. [s. d.] (1).

Je reçois à l'instant un mot de Barrès m'annonçant « *le déjeuner de la délivrance* » pour Dimanche en 8, c'est-à-dire le 17 (ça fera juste 2 mois).

Va donc falloir un peu penser à habits, à au moins un paletot décent quelconque.

Puis nous verrons pour le reste (déménagement, etc...)

Je travaille ferme. Proses *finites*. Restent à recopier, mais pas long et pourras, toi, ce faire. Vers marchent aussi, TA pièce en tête. Ci-joint un sonnet Berrichon que prière de coller (le sonnet !)

Je t'attends impatiemment. Ton

P. V.

Excuse ce papier emprunté à d'anciens fumistes, apporte m'en du BEAU.

Quid de Lemerre ? (2)

Saucisson Phémie

Lapin (sans têtes).

Cornet de frites.

Salade.

Desserts.

Fraises des bois. Cerises de Montmorency.

Demi-bouteille de vin.

Chansons de Mürger.

(Le prix de ce banquet avait été fixé à 2 francs).

(1) Cazals et Le Rouge, *Les derniers Jours de Paul Verlaine*, p. 105.

(2) Un croquis — charge de Verlaine par lui-même, le représentant habillé élégamment, avec cette légende : « Comme faut que je soïe l'aute (*sic*) Dimanche, »

LETTRE A JULES CLARETIE

1881

La très belle lettre qu'on lira ci-après a été écrite par Verlaine à Jules Claretie, à la suite d'un article publié par ce dernier sur *Sagesse*, dans le journal *Le Temps*. Elle a été publiée par Jules Claretie, lui-même, dans un article intitulé *L'Apothéose de Paul Verlaine*, et paru dans *Le Temps* du 2 juin 1911.

CDLXXXVI

Le 8 janvier 1881.

« Mon cher Claretie,

« Le plus grand des hasards m'a mis sous les yeux l'article du « *Temps* » dans lequel vous voulez bien vous occuper de moi et de mon livre : *Sagesse*. Je vis à la campagne, toute l'année et n'y reçois, en outre d'une feuille du département, qu'un journal hebdomadaire anglais. Ce n'est donc que sur le tard que je puis venir vous remercier des lignes, un peu bien narquoises par places, que vous m'avez consacrées dans ladite chronique.

« Permettez-moi de rectifier entre nous certains détails et de m'insurger doucement contre quelques allégations.

« Que j'aie proféré en 1871 la férocité musicale dont il s'agit, c'est possible, bien que je ne m'en souviene pas. On dit tant de choses quelquefois pour amuser la galerie... ou pour l'irriter... ou pour rien ! Le mieux, l'idéal, serait d'être discret ou réservé, et c'est à quoi je crois être arrivé de prime saut aujourd'hui que me voici... un absent. Là où on n'est pas, du diable si *la pose* ne perd pas ses droits !

« Je tiens néanmoins à vous rappeler que j'ai fait mon devoir pendant le siège, et vous même m'avez vu sous les armes, seul à peu de chose près de tous les employés de la Ville, très légitimement dispensés d'ailleurs du service militaire. Seulement, on restait libre de servir la bonne cause des deux manières simultanément : comme employé et comme gardenational, et j'ai usé de la liberté offerte, ce qui, je pense, peut m'absoudre de goûts wagnériens manifestés sans doute trop véhémentement pour bien faire.

« Autre observation. Pourquoi traiter d'excentricité la publication de poésies qui traduisent aussi sincèrement que possible l'état actuel de mon esprit ? De ma conversion, je n'ai rien à dire à personne : c'est mon affaire à moi, mon bonheur privé, la fleur tardive de mon âme, qu'il m'appartient exclusivement de surveiller, de cultiver avec amour et prudence si je la veux voir se former en fruit de l'arrière-saison.

« Mais à parler généralement, quoi d'étonnant

qu'un homme revienne à la foi de son enfance, à la religion des ancêtres, de la patrie, au Dieu que sa mère lui a enseigné et dans les bras duquel son père est mort ? Ajoutons que ce Dieu, que cette religion, que cette foi, voient leur rester fidèles et se réconcilier avec eux les neuf dixièmes des femmes de France et l'immense majorité de nos chers mourants, sans compter tous les infortunés qu'ils relèvent et consolent à moitié du chemin !

« Dernier grief, dur celui-là ! De ce que j'ai jeté aux orties la défroque voltairienne et fait voler par dessus les moulins le lourd bonnet doctoral de l'athéisme d'outre-Rhin, vous me voyez d'ores et déjà pardonnant à l'affreux Joseph Prudhomme, jadis honni dans un jeune sonnet. Oh ! que nenni ! Mon cher Claretie. Je persiste à haïr l'immonde fantoche comme il convient, *perfecto odio*, et si je ne le méprise, ne le bafoue et ne le voue pas à toutes les épithètes qu'il faut, et cela mieux que jamais, je veux l'aller dire à... Genève ! Joseph Prudhomme, pour nous autres catholiques, mais c'est l'ennemi ! « Epars et multiforme » il est partout et il est tout... Les trois quarts des vers de *Religions et Religion* sont de lui. (Qui ne reconnaîtrait dans ce livre le sabre immortel destiné à défendre l'idée de Dieu et à la combattre au besoin ?)

« ... Sérieusement, relisez, quand vous en aurez le temps, le livre *Sagesse*, et j'ai confiance qu'en dehors de toute question d'opinion et de doctrine, vous y trouverez tout au moins un effort nouveau

et une grande conscience littéraire et quelque nouveauté dans les rythmes et les coupes.

« J'ai changé du tout au tout comme individu, mais je m'honore d'être resté de cœur avec les poètes, jeunes encore à l'heure qu'il est, qui débütèrent dans le *Parnasse* de 1866. Ce groupe fut convaincu, tenace, ardent et combattit le bon combat, en toute bravoure et non sans quelque gloire. Il appartient à un esprit compréhensif et généreux comme vous, de soutenir les vétérans de cette arrière-garde du romantisme, avant-garde à son tour d'un art nouveau, mais traditionnel, notez-le bien — Français et chrétien, j'en ai la confiance assurée.

« Si quelquefois il vous plaisait de reparler de mon livre en tant que livre, vous seriez infiniment gentil de m'envoyer le numéro du journal ou de la revue (j'ignore à peu près tout maintenant des publications et des écrivains) où vous rendriez compte de *Sagesse*, à l'adresse :

« Monsieur Verlaine,

« Aux soins de M. Julien Dehée,

« à Fampoux, près d'Arras (Pas-de-Calais).

« Agréez, mon cher Claretie, l'expression de ma sincère sympathie.

P. VERLAINE.

LETTRES A FRANÇOIS COPPÉE

1869-1892

L'amitié de Verlaine et de Coppée, nouée aux temps héroïques du *Parnasse Contemporain*, ne se démentit pas un instant jusqu'à la mort du poète de *Sagesse*. Les quatre lettres que nous publions ci-après, et qui s'échelonnent de 1869 à 1892, en sont un bon témoignage. Les trois premières ont paru dans la revue *Belles-Lettres* de janvier 1921. Nous devons la quatrième à l'obligeance de l'avisé collectionneur, M. Canqueteau.

CDLXXXVII

Arras, le 17 août [18]69.

Mon cher ami,

Venu ici à l'effet d'empléter sans nombre, je me précipite dans un café d'où je vous écris ces lignes, tout en savourant le vermouth gommé de la réconciliation avec la vie, la raison, la santé et la gaîté. — Il est extrêmement et plus que probable, que lundi prochain 23 courant, Paris me verra en ses murs. Qu'on se le dise parmi nos amis, et que mardi l'on vienne voir l'exilé « amnistié », en son pertuis de la rue Lécuse (8 heures soir jusqu'à minuit). Je compte sur votre promesse de me lire illico ce *six punch* là !

Je ne pourrai malheureusement vous faire part sérieuse encore des *Forgerons* considérablement augmentés d'ailleurs. *Les Vaincus*, par exemple, sont pour le moment en retard, par préoccupations étrangères à tout socialisme : leur tour reviendra plus tard.

Votre dernier vers du sonnet à Nina, est bien : — mais saperlipopette ! Lady Macbeth était blonde ! — Je suis dans une impasse, moi aussi, et plus terrible encore que la vôtre. J'ai le dernier tercet-ci :

« Ayant vu cet ange pervers,
« Ous qu'est mon sonnet, dit Arvers,
« Et Chilpéric dit : Sapriskoche !

Plaignez-moi et aimez-moi, et à mardi sans faute, n'est-ce pas ?

Votre bien ami,

P. VERLAINE.

Reçu *Prometheus*. — Merci mille fois.

CDLXXXVIII

Paris, le 15 février 1887.

Mon cher ami,

Parsifal fera partie d'*Amour*, qui aura des dédicaces, et il sera dédié à Jules Tellier.

Amour paraîtra, si tout marche au gré de mes vœux, dans les environs d'avril, mai, ou quelque chose comme ça. Il y manque encore une couple de cent vers, qui seront véhéments et tendres autant que possible.

Après quoi, *Parallèlement*, dont vous connaissez

les tendances, sans épithète au fond, logiquement explicables d'ailleurs. Ci-contre une polissonnerie extraite de ce dernier volume (Verlaine avait joint à sa lettre le manuscrit de *Casta piana*), toutes polissonneries, celle-ci et les autres, qu'illuminera une conclusion *très batte* !

Santé ? pas d'observations nouvelles. Travail ? ditto.

Marasme, en un mot : petite, ô petite flexion de plus en plus très peu perceptible, avec énormément d'attention ; quelques vers et quelque prose découragés un peu, et très espacés, quoi qu'en ait ma bonne volonté. Car travailler (pour de l'argent !) dans l'inconnu, ça ne donne ni ailes ni pattes, vrai !

Nos symbolents et autres décadistes semblent assoupis, sauf quelques exceptions. Lûtes-vous *Centon* et les *Demoiselles Goubert* (1) ?

D'autre part, si ! Ça m'intéresserait de lire ce *Bonheur* de Sully Prudhomme. Si l'aviez, et que ça ne vous privât ni incommodât pas, envoyez. Vous rendrai ça dans Pâques.

Car je vais vous attendre impatiemment. Quand ça ? Où serai-je ? Sans doute ici encore, ou bien analogue. Car, fussé-je un peu mieux en argent, j'ai dessein de finir ma convalescence dans vague maison de santé, où économie et repos.

Voilà bien parler, n'est-ce pas ?

(1) *Les Demoiselles Goubert*, roman par Paul Adam et Jean Moréas, Paris, Tresse et Stock, 1887.

Et je vous serre affectueusement la main. Merci des beaux vers. Compliment à M. de la Tailhède. Tuissimus.

P. V.

CDLXXXIX

Asile National des Convalescents de Vincennes.

Saint-Maurice, le 7 septembre 1887.

Mon cher Coppée,

Lepelletier m'apprend que vous voulez bien vous occuper de moi, en vue de quelque chose, pour échapper à la misère *très imméritée* qui me presse depuis tantôt deux ans. Il a dû vous dire que les suites d'un rhumatisme me rendent en outre très incommodément boiteux, avec néanmoins quelque espoir de guérison, moyennant de grands soins et de sévères précautions. Je vous remercie bien cordialement et me recommande moi-même cette fois à votre vieille amitié.

En attendant le plaisir de vous revoir quelque jour, je crois pouvoir vous parler de deux pièces en un acte, l'une en vers, « *Les Uns et les Autres* », contenue au livre *Jadis et Naguère* ; l'autre en prose, « *Madame Aubin* », qui fait partie de mon volume de nouvelles, *Louise Leclercq*.

J'avais écrit touchant la première à Porel, en 1885, et avais reçu de lui la promesse d'une lecture ; puis le mal est venu rapidement, suivi de désastreuses affaires, et je n'ai pu m'occuper à nouveau de ce projet.

Je crois cette piécette jouable et honorable.

Quant à la seconde, j'ai peur qu'elle ne soit bien courte, quoique voulue ainsi, et qu'il soit, par exception, nécessaire d'y *ajouter des coupures*. Avez-vous lu l'un ou l'autre de ces opuscules ?

Je n'ai jamais manqué de vous faire adresser mes livres aussitôt qu'ils étaient publiés. Mais la malechance qui ne cesse de me caresser, a toujours voulu que je ne fusse jamais là, empêché par des causes ponctuellement désagréables, pour présider à l'envoi de mes bouquins ou les porter moi-même, comme c'eût été le cas vis-à-vis d'un ami comme vous.

J'ai su, en particulier, que *Sagesse* ne vous était pas parvenu, et je suis bien sûr d'avoir destiné, par lettre formelle, un exemplaire à vous être expédié.

Je regrette d'autant plus cette inexactitude que c'est à mes yeux ce que j'ai fait de plus passable, et que je tenais beaucoup à ce que vous en eussiez connaissance.

Je sors d'ici, un hospice après trois autres, en un an ! — après demain, vendredi 9. — Je ne sais encore où j'irai, ni ce que je ferai, avec la lune dans mon tablier ! Toutefois, écrivez-moi aux bons soins de Mr Vanier, 19, quai St-Michel, le jour et l'heure où je pourrai « Call an you ».

Je vous porterai les deux machines en question, et nous causerons, si vous voulez bien.

Ecrivez le plus tôt possible à votre

P. VERLAINE.

Mes meilleurs respects à M^{lle} Coppée.

CDXC

Le 24 mai [18]92.

Mon cher Coppée,

J'ai le plaisir de vous recommander à nouveau M^{lle} Delria, une artiste de talent qui désirerait un engagement soit à Paris, soit en province. Si vous pouviez à votre tour la recommander à quelque directeur, vous seriez assuré de toute ma gratitude et vous obligeriez fort votre vieux copain.

P. VERLAINE.

15, rue Descartes.

M^{me} Sarah Bernhardt est je crois, à Paris. Un mot de vous auprès d'elle serait très certainement utile à M^{lle} Delria.

Si vous pouviez...

LETTRES A IRÉNÉE DECROIX

1875-1889

Les sept lettres qu'on va lire furent adressées par Verlaine à un compatriote de sa mère, Irénée Decroix, âgé en 1875 — année à laquelle remonte la première des lettres que nous reproduisons — de vingt-cinq ans environ. Le compatriote de la mère était devenu l'ami du fils, et Verlaine fut reçu à plusieurs reprises dans la famille de son camarade, à Fiefs, petit village de l'arrondissement de Saint-Pol (Pas-de-Calais). Six de ces lettres ont été publiées par Ernest Delahaye, dans son opuscule intitulé : *Documents relatifs à Paul Verlaine* (Paris, Maison du Livre, 1919). — La septième, sans date, mais écrite de Rethel et que l'on peut placer en 1879, est empruntée par nous au *Verlaine*, du même Delahaye (p. 254). — Notons au surplus que les lettres du 23 décembre 1875, du 6 janvier 1876 et du 24 janvier 1889, sont ornées de dessins plaisants de la main du poète.

CDXCI

Stickney, le 8 octobre 1875.

Cher Monsieur,

J'ai reçu, il y a plus d'une semaine, votre excellente lettre et si je n'y ai pas répondu plus tôt, c'est que j'ai, comme vous comprenez bien, du travail par-dessus la tête. Soyez bien assuré de mon bon souvenir, sincère et cordial,

Je me suis occupé de placer quelques-unes de vos cartes (et prix des vins). Mais je n'ai jusqu'ici guère réussi. Vous savez, les Anglais sont gens pratiques. Ils voudraient goûter avant d'acheter. Et je crains bien que ce ne soit difficile, sinon impossible. Néanmoins, envoyez-moi encore des renseignements sur la façon dont on s'y prend pour placer à l'étranger. J'irai sous peu à la ville (Boston) où j'ai quelques connaissances. Je puis vous assurer que je ferai de mon mieux.

Delahaye m'écrivait ces jours derniers. Il devait arriver à Soissons mardi de cette semaine ; j'attends de ses nouvelles de jour en jour.

Vous êtes assez aimable pour vous enquérir de mes occupations actuelles. Elles sont toutes d'étude et de rustiques promenades à travers un beau pays verdoyant, un peu plat, un peu froid peut-être, mais l'air est si pur et si bienfaisant. J'espère arriver avant peu à une habitude de l'anglais suffisante pour me rendre capable d'enfin aborder les carrières lucratives (toute ambition trop ridicule écartée, bien entendu).

Ma grande distraction est de lire les journaux du cru, qui sont en général assez intéressants parce qu'ils sont écrits *froidement*. On y juge la politique française (actuelle) assez sévèrement (peut-être avec raison) par ce temps de menus commérages et de misérables disputes...

J'espère bien que notre correspondance n'en restera pas là, et c'est dans cet espoir, cher Monsieur

Irénée, que je prends congé de vous par une bonne et solide poignée de main.

Votre

P. VERLAINE.

P. S. — Veuillez ne pas m'oublier auprès de M. votre père et de toute votre aimable famille dont l'hospitalité m'est et me sera toujours présente.

CDXCII

23 décembre 1875.

Cher Monsieur Irénée,

Me voici de retour en France. Pour les vacances de « Christmas ». Encore trois semaines, et puis après départ pour six mois. Je profite de l'occasion pour vous rappeler l'adresse de ma mère qui est la mienne du moment : 2, impasse d'Elbronne, rue d'Amiens, Arras.

Quand vous passerez par Arras, il est entendu que vous ne nous oublierez pas.

J'ai reçu des nouvelles de Delahaye qui, comme vous le savez sans doute, est retourné à Charleville où il occupe un emploi à la mairie, en attendant de passer la deuxième partie de son « bachot ».

En attendant, s'il doit se présenter (1), le très vif plaisir de vous revoir, veuillez agréer, cher Monsieur Irénée, ainsi que toute votre famille, la bien cordiale expression de l'excellent souvenir de

Votre tout dévoué

P. VERLAINE.

(1) A Douai, non loin d'Arras. (Note d'E. Delahaye.)

CDXCIII

Arras, 6 janvier 1876.

Cher Monsieur Irénée,

Voici ma photographie. Pardon de vous envoyer une aussi horrible « binette ». On fait ce qu'on peut. Et puis consolons-nous dans ce cri désormais patriotique :

A BAS SARCEY !

Horriblement pressé, fatigué, ayant sommeil, — et tout ce qui constitue un parfait gâteux. Je me félicite d'avoir encore la force de vous serrer la main bien fort, bien cordialement, de remercier de nouveau mille fois M. et M^{me} Decroix de leur hospitalité si charmante, de présenter mes bien amicales civilités à M^{lle} votre sœur — et de dire mille choses cordiales à M. Ponticus auquel je dédie le dessin ci-adjoint (folâtre) (1).

Ecrivez-moi là-bas : Stickney, Grammar School, near Boston, Lincolnshire, Angleterre. N'est-ce pas ?

Votre commission chez M. Galant sera faite demain matin. — Encore une fois, mille amitiés.

Votre

P. V.

P. S. — Ma mère, qui se joint à moi pour vous

(1) J'ajoute, parce que l'on ne comprendrait rien à ce calembour inattendu : les mots « adjoint folâtre » se rapportent à un magistrat municipal qui défrayait la chronique joyeuse de Fiefs, Amette et lieux circonvoisins ; cela faisait rire Verlaine, mais n'a pas assez d'importance pour être expliqué tout au long. (Note d'E. Delahaye.)

envoyer son meilleur souvenir, sera toujours heureuse de vous voir quand vous passerez à Arras. Elle remercie M. Decroix de sa promesse de lui faire une visite et compte bien sur celle-ci. Elle me charge enfin de témoigner toute sa reconnaissance à M^{me} votre mère de toutes ses bontés pour moi.

CDXCIV

Bournemouth, le 19 décembre 1876.

Cher Monsieur Irénée,

Je m'embarque demain de Londres pour Boulogne, et arriverai probablement jeudi soir ou vendredi matin au plus tard au n^o 2 de l'impasse d'Elbronne, où j'espère bien avoir le plaisir de recevoir votre visite. Je compte faire un voyage à Paris dans le commencement de janvier et serai heureux, si ça ne vous dérangeait pas trop, de vous serrer la main auparavant. Si donc vous pouvez passer par Arras un de ces derniers jours du mois, veuillez m'en prévenir et que votre lettre ne soit pas trop en avance sur vous, surtout !

Mes meilleurs souvenirs, je vous prie, à votre excellente famille, et croyez-moi, cher Monsieur Irénée,

Votre tout dévoué

P. VERLAINE.

P.-S. — Excusez mon affreux griffonnage. Je suis dans les emballages jusqu'au cou.

CDXCV

Paris, le 15 janvier [1877].

Cher Monsieur Irénée,

Fait les deux commissions en question, repars
demain matin pour :

M. P. Verlaine,
2, Westburn Terrace,
Bournemouth.
(Hants) England.

où j'espère bien recevoir de vos nouvelles et
d'où repartirai vers le 1^{er} avril, afin de passer une
semaine à Londres avant mon retour *définitif* en
ce Paris qui a vu mon enfance, et qui verra proba-
blement ma vieillesse, s'il y a lieu. Là, — à Londres
(comme à Paris, d'ailleurs, quand rétabli là, pour
des jours « indéfinitifs »), je compte sur vous et
Delahaye pour un séjour non moins cordial qu'in-
vestigateur.

Veillez assurer toute votre aimable famille du
meilleur souvenir de ma mère (qui va rentrer à
Arras, 2, impasse d'Elbronne, où elle sera toujours
heureuse de vous recevoir) et de

Votre P. VERLAINE.

CDXCVI

Rethel [1879 (?)].

Cher ami,

Peut-être avez-vous déjà su par Delahaye mon
adresse actuelle qui est :

au collège Notre-Dame
Rethel Ardennes

Je me trouve très confortablement ici sous tous les rapports. Je suis nourri (admirablement), blanchi, chauffé et éclairé dans l'établissement, de plus logé dans une chambre à part...

Très chic le Pas-de-Calais, en particulier Arras ! — Mais que doit dire M. Orbant (1) ? La situation est tout de même un peu détendue : espérons que MM. les ex-363 réfléchiront un tantinet avant de rendre une seconde dissolution nécessaire.

Rethel a bien mérité de « nos frères égarés » de Nouméa et autres pénitenciers : 198 voix pour le conservateur contre 1198 données à un M. Drumel, un universitaire — parbleu ! — ex-professeur au lycée de Douai.

Je compte sur lettres fréquentes de vous, et si « l'hasard » des affaires vous rappelait en Ardennes, sur votre bonne visite à Notre-Dame. De midi à deux heures et demie tous les jours je suis absolument libre — indépendamment du soir, — et un café et pousse-café imperpétueux, fabriqué par ma blanche main dedans mon propre logis, vous tendra ses bras « traditionnels ».

CDXCVII

Paris, le 24 janvier 1889.

Cher Ami,

Que devenez-vous depuis si longtemps que nous n'avons eu de nos nouvelles réciproques ? Moi

(1) Le propriétaire du 2, impasse d'Elbronne. Verlaine avait souvent avec lui d'amicales discussions au sujet de la politique.

(Note d'E. Delahaye.)

toujours panné et malade, à preuve que me revoici à l'hôpital. Ma santé toutefois et mes affaires vont mieux ; même j'espère sortir bientôt et vivre enfin ! normalement.

Je fais toujours de la littérature en masse. Entre autres choses je vais publier un recueil de vers intitulé les *Amis*. Une pièce vous y est dédiée que je vous enverrai. Il y est question de bonnes femmes de la banlieue d'Arras qui viennent toutes les semaines au marché sur leur âne et leur pipe à la bouche. Est-ce *courbouillières* ou *fourbouillières* qu'on les nomme et que signifie au juste ce mot patois ?

Renseignez-moi sur ce sujet le plus tôt possible. Tous renseignements aussi sur vous, n'est-ce pas ?

Mille compliments chez vous, et croyez-moi toujours

Votre

P. VERLAINE.

Lit 1, salle Parrot, hôpital Broussais.
96, rue Didot.

P.-S. — Delahaye et Nouveau, vus tout récemment. vous envoient leur meilleur souvenir.

P. V.

LETTRES A ERNEST DELAHAYE

1875-1876

On n'ignore pas l'amitié qui, dès leur jeunesse, unit Verlaine à Ernest Delahaye. Celui-ci s'entremet, à toutes les époques de la vie du poète de *Sagesse*, pour lui éviter de multiples tracasseries et lui adoucir l'existence. Cette amitié se traduit par une longue correspondance dont nous ne connaissons qu'une partie, celle que Delahaye voulut bien publier dans le livre qu'il écrivit sur son ami, et aussi dans l'opuscule intitulé *Documents relatifs à Paul Verlaine*. A plusieurs reprises, au cours de ces lettres importantes, Verlaine parle de « l'Œstre ». C'est de Rimbaud qu'il s'agit. De même « *Sago* » signifie *Sagesse*.

Nous n'avons pu avoir connaissance des originaux, qui ont été dispersés dans des ventes. Un ensemble de trente-trois lettres a figuré au catalogue Charavay.

CDXCVIII

Stickney, 29 avril 1875.

« ... Le cercle de mes relations s'élargit. J'enseigne maintenant notre belle langue aux quatre filles d'un médecin du voisinage. Ce n'est pas encore le Pérou. D'ailleurs je ne vise pas présentement aux sous. Et quand plus tard force me sera bien de m'en occuper, ce sera sans préjudice d'occupations

moins crevantes et plus utiles. Dieu merci, je n'ai plus de « besoins ». Vivotter, dans quelque province, ou, si je peux, voyageotter à petites journées par tout ce pays-ci, Ecosse, Irlande, peut-être, en effet, comme j'avais dessein, dans des Rome pour quelque temps, — c'est mes buts, sans autre (extérieurement parlant). Quant à des versses... hélas ! oui, je crois bien que j'en ferai toujours... En attendant, je pense à ces « cantiques » qui t'alarment. Pourtant ça sera très bien, si je puis. Des espèces de psaumes de David, avec mon triste *moi* dedans et tout ce que j'y pourrai mettre d'orthographe et de prosodie. Très complet, — depuis *libera me de sanguinibus* jusqu'à *usque que* ? — Ai-je besoin d'ajouter que rien d'artistique ? O je hais jusqu'à cette ombre d'*insincérité*, maintenant, et aujourd'hui surtout. — Littérairement même, rien de choquant, je pense, n'est-ce pas, dans ce dessein ? Ce sera toujours aussi intéressant que des apologies de petites vilénies ou que des paganismes à la Gueute comme on nous bassine avec depuis si longtemps. — Mon poème sacré serait immense. Il roulerait sur la Vierge. Titre probable : *Le Rosaire*. Comprendrait depuis Adam et Eve jusqu'à présent. Toutes les civilisations, toutes les légendes... Je tiens à peu près le plan qui est tout théologique et qui a encore besoin d'être digéré. J'aurai besoin d'immensément voyager. Chemin faisant, j'accrocherai probablement des occasions de livres en prose, histoire, critique, etc. Ce serait toute ma vie, naturellement.

Mon livre patriotique sera court et simple. J'espère pouvoir bientôt t'envoyer fragments. J'ose croire que ce sera neuf, très doux, très touchant, et, autant que possible, très français et pas « gaulois ». Très naïf, bien entendu, et je ferai tout mon possible pour être absurdement sincère. — En un mot, de quoi faire saisir mon livre en Prusse... et en France. Tu verras et, je pense, approuveras. Tous ces plans, bien entendu, subordonnés aux événements de ma santé et de mes affaires morales. J'ai appris à ne plus tabler sur l'avenir. Mais il faut bien se caresser l'esprit !! »

Ma vie est follement calme et j'en suis si content ! Nul ennui aussi bien, et je crois t'avoir dit que rien de pionnard. J'ai besoin atrocement de calme. Je ne me sens pas encore assez reconquis sur mes idiotismes passés, et c'est avec une espèce de férocité que je lutte à terrasser ce vieux Moi de Bruxelles et de Londres, 72-73... de Bruxelles, *Juillet 73*, aussi... et surtout.

... Et je t'avoue qu'avec les moyens humains seuls, avec le bon sens de ce siècle, je n'y parviendrais pas. Pense donc combien ce *Moi*, s'il était resté *athée*, serait fort et dangereux maintenant avec son immense haine du monde qu'il a *condamné*, avec toutes les rancunes de tout genre qui ont fermenté dans cette cuve belge, avec le « je m'en fous pas mal » qu'il opposerait victorieusement à toutes les conséquences d'un coup de haine ou de mensonge ! Mais j'ai cette chance d'avoir vu clair, et

quelle récompense intellectuelle ! Quels yeux métaphysiques maintenant ! Comme je m'enfonce avec énergie dans tous problèmes... et que les joies du monde tel qu'il apparaît me soulèvent de pitié vraiment !... C'est ce qu'il faut des grands événements, des grands *malheurs* (ô abus des mots !) pour enfin comprendre et seulement comprendre, je crois. Si je pouvais te parler de vive voix, j'essaierais peut-être de te faire part de ces choses merveilleuses, mais, au moins, par lettres (il faudrait des traités, des bibliothèques) c'est tâche impossible :

... « appressandose al suo desire
« nostro intelletto se profonda tanto
« che retro la memoria no pue ire ».

En approchant, dit Dante, de son désir, notre esprit va si profondément que la mémoire ne peut revenir en arrière.

« Que te dirai-je d'ici ? Campagne trop jolie. On pense à Florian. Mais les bergers ont des cols cassés et des chaînes en aluminium. Un tas de batteuses à vapeur et d'inventions paresseuses, des fumivores, des fumiers perfectionnés, et le « prograis » dans toute sa fleur. — Je préfère les Ardennes. — et voire le péquet au gin (ceci appartient au vieux Moi. Fais pas attention).

— J'assiste aux services anglicans les dimanches, où j'entends de jolis cantiques !... Mais quel triste culte, et sans raison d'être, celui-là... Mais au fond tu es de mon avis sur le protestantisme. La question...

est d'ailleurs jugée, — et par les protestants eux-mêmes, j'entends les instruits. Ils sont les augures de cette hypocrisie insuffisante à masquer, même aux yeux des « fidèles », l'impuissance radicale de leur pauvre reste de dogme... Mais laissons ces questions inopportunes épistolairement... Si tu as des nouvelles de Stutteggarce, ou autres lieux, fais savoir, et si y écris, envoie une mienne très cordiale (au fond) poignée de main de ton

P. VERLAINE.

CDXCIX

Stickney, 1^{er} mai 1875.

Mon cher ami,

Reçu ta lettre du 29 qui se sera croisée avec une mienne. J'envoie ce mot pour rétablir *le Quilibe (sic)*.

Si je tiens à avoir détails sur Nouveau, voilà pourquoi. Rimbaud m'ayant prié d'envoyer pour être imprimés des « poèmes en prose » siens, que j'avais ; à ce même Nouveau, alors à Bruxelles (je parle d'il y a deux mois), j'ai envoyé (2 fr. 75 de port !!!) illico, et tout naturellement ai accompagné l'envoi d'une lettre polie, à laquelle il fut répondu non moins poliment ; de sorte que nous étions en correspondance assez suivie lorsque je quittai Londres pour ici. Je lui écrivais quelques jours avant que je lui enverrais mon adresse quand installé.

— Depuis, je n'en ai rien fait, pour plusieurs

raisons dont tu devineras les principales et dont LA principale, l'indifférence (au fond).

Mais je ne voudrais pourtant pas passer aux yeux de ce particulier pour un s..., qui n'écrit plus tout d'un coup, sans motifs et si j'étais sûr qu'il n'allât pas galvauder mon adresse, je réparerais cet oubli de grande plume, sans cette chose, de ne pas savoir son *présent perchechoir* (*sic*).

Tu pourrais sans doute, puisque tu écris (probablement) à Stuttgart toujours soutirer, sans dire pour qui, l'adresse actuelle du G. Nouveau en question et me l'envoyer. Du reste je n'y tiens pas plus que ça.

Naturellement rien à te dire que des félicitations touchant tes projets très raisonnables de voyages universitaires et qu'à te remercier des très bonnes billes d'*employés* (*sic*) envoyées.

Les jours ne se ressemblent pas. Aujourd'hui je suis occupé par-dessus la tête.

Je te quitte pour — ô malheur ! la quatrième satire (liv. I) d'Horatius et le 10^e livre de l'*Iliade*, dont je dois préparer fragments pour explicate... en *angliche, of course* ! C'est égal, que de pions, que de pions ! Encore un ? Qui encore ??? Est-ce bête, cette fièvre !!! d'enseigner ce qu'on sait pas !!! Il est vrai que c'est bien innocent !

Ton fidèle

PAUL VERLAINE.

Ne tarde pas trop à m'accabler de paragraphes et de dessins et de nouvelles. Nouveau y compris, puisque Nouveau il y a.

Ma prochaine réponse sera pourrie de *verses*, selon ton imprudente demande.

D

3 septembre 1875 (d'Arras).

Cher ami,

En attendant (sans fièvre) s'il y aura lieu de n'envoyer plus qu'une feuille de « *Cellulairement* » (1) désormais nonostant jusqu'à nouvel ordre, voici 30 et 31 du vol.

W. A. va m'écrire quand je dois retourner. Je pense que ça sera dans une 15^e, peut-être avant, peut-être après.

Quelle nouvelle (en tous cas) de l'Œstre ? Et s'est-il édulcoré ?

Grrrande nouve ici. *L'Ordre* journal rrrépublicain rrradical, a mouru et s'est fusionné dans *L'Avenir*, un pâle organe thiérard. Pleure, toi. Moi kekçam' fol ?

Didst thou give Chanal (2) this book of mine ?

Dûment corrigé ? Ne pas oublier le dernier vers (*sic*) :

Elle reprit sa route et portait haut la tête (3)

quë je crois 40.000.000 de fois meilleur que l'autre.

Renseigne, cancanne, dessine, essecuse la brièveté. Suis plongé dans St Th. d'Aq. que je viens

(1) Sur *Cellulairement*, cf. *Bibliographie et Iconographie de Paul Verlaine*, par Ad. Van Bever et Maurice Monda, p. 72.

(2) Edouard Chanal était professeur de rhétorique à Charleville.

(3) Œ. C. I, p. 192.

d'acheter en C^{ie} de Ste Thérèse. Quelles lectures ! « 93 a des beautés »... mais quel vieux pou ! Essaie, toi, donc, de lire un peu de sérieux, tu verras, après, ce que valent les balançoires actuelles, *from* Flaubert to Goncourt — car on ne parle pas de Sarcey, n'est-ce pas ? ni d'Hugo.

Ton

P. V.

DI

Le mardi 26 octobre [18]75.

Cher ami,

Ta lettre m'annonçant ton change prochain me trouve précisément en train d'attendre renseignements pour Boston où j'ai l'intention de m'établir, milieu ou fin 9bre (date de l'expiration de mon « engagement »). Point encore parlé à W. A. Attends d'avoir « secured » quelques leçons en ville, histoire de payer mon logement et ma nourriture. Je pense que lui, W. A., ne demanderait pas mieux que de me garder, mais comme il ne pourrait m'offrir qu'un paiement trop léger, et qu'au bout de six mois j'ai pu acquérir tout ce qu'il me fallait ici, en fait d'assez de prononciation pour aspirer à mieux, je préfère Boston, où du moins j'aurai quelque loisir et quelques occasions de plus. Donc, encore dans l'expectative. Si je ne trouve rien à Boston re-London où suis sûr de trouver. D'ailleurs, jusqu'à nouvel ordre écris toujours ici.

Ne manque pas, dès arrivé à Charleville, de me donner ta nouvelle adresse,

Et quoi de l'Œstre ?

Fin du volumphe. Ma prochaine contiendra des vers nouveaux. Puis la comédie annoncée (sur papier fin).

Procure-toi feuille de papier pliée en 2, sur la première page colle le titre *Cellulairement 1873-1874*. — Sans nom d'auteur, et dresse toi-même table des maquières à la 1^{re} page de la seconde feuille, fourre le volume entre les deux feuilles et serre « précieusement ». Si parfois voyais jour à une occasion d'imprimer (gratis), fais savoir.

Le dernier tercet d'un des sonnets de l'autre jour doit être chngé ainsi

Quelque chose du cœur enfantin et subtil
Bonté, Respect. Car qu'est-ce qui nous accompagne,
Et vraiment, quand la mort viendra, que reste-t-il ?

Écris bientôt.

Ton bien affectionné

P. V. (1).

DII

Saturday, 27 novembre [18]75 (2).

Cher Ami,

Ta lettre reçue ce matin est bigrement la bien-

(1) Nous devons cette lettre à l'obligeance de M. G. J. Aubry, qui la tenait lui-même de M. Gabriel Latombe. « W. A., écrit M. G. Jean Aubry, désigne Mr. Andrews, le « school-master ». La « Comédie annoncée » doit être *Les Uns et les Autres*, à laquelle Verlaine avait peut-être fait des retouches récemment, mais qui a dû être écrite plusieurs années auparavant. »

(2) 2 ff. vergé coquille, 2 pp. texte, 2 dessins à la plume de la

venue de m'arriver au beau milieu d'une horrible disette de nouvelles « from any part » et qui dure depuis près d'une « fortnight ».

Enchanté de te savoir à l'angliche. Quand tu auras fini ce « Vicar » (1) (entre parenthèses, quel curé, quelle église !), procure-toi et lis le fameux *Pilgrim's progress* par John Bunyan, un chaudronnier qui vivait sous Charles II. Au point de vue religieux (qui est le seul *mien*) c'est fautif au possible, — œuvre d'un puritain, d'un « preacher », Ça part de la *Bible Seule* et ça se dément à tout bout de champ... Mais quel riche Anglais ! L'anglo-saxon tout pur, sans français, sans « slang ». Très amusant, en outre, très ingénieux, et, en tout cas, indispensable à *avoir lu*. D'une incroyable facilité au surplus, et moins « obsoleti que le « Vicar » (très bon anglais d'ailleurs, et classique aussi). Tu m'en diras des bonnes nouvelles. (Et si ne peux te procurer en France, fais signe, et t'enverrai « directly ».)

Envoie nouvelles d'Homais. [A propos lui as-tu dit mes intentions républicatoires au cas où ses petits projets prendraient corps ?] Tu peux lui dire que toutes ses lettres, adressées *rue de Lyon*, ne me sont même pas envoyées, [mais par mes instructions lues et conservées par un ami dévoué of mine.] Quant à la poste restante à London,

main de Verlaine. L'original appartient actuellement à M. Canqueteau. — Les mots entre crochets ont été biffés par Verlaine.

(1) Allusion probable au *Vicaire de Wakefield*.

inutile d'encombrer cette institution de lettres qui ne seront jamais « called for ». Le jour où il sera sérieux, il connaît la voie (toi) pour me faire parvenir sincérités.

Réponds sur ces points, et tâche de savoir en quoi consistaient les sucreries envoyées rue de Lyon et poste restante. Et sonde, et sonde, et sonde, et sonde en coure !!!!

Je m'épuise actuellement en démarches pour améliorer ma *situate*. Dès qu'il sut mes *intentiones* quittatoires, mon brave « employer » me promit hautes payes, et « plenty of confortabilities » : ce qui me décide à rester « till Christmas ». Et nous cherchons, nous cherchons *lessons at people well off's*. Trouverons-nous ? En tous cas serai à Londres à l'époque de Noël pour une quinzaine au moins.

Ton paragraphe relatif aux livres est un peu obscur. Les as-tu envoyés, en même temps que la lettre ? ou les promets-tu seulement ? D'ordinaire ils arrivent un jour après les lettres. Et envoie la petite note n'est-ce pas ? Seras payé *illicompte*.

Ma mère (qui doit, je pense, aller à Paris pour affaires, ce mois ou le prochain) est, je crois, bien dans l'intention de se fixer à Arras où du moins elle n'est pas seule, à moins que je ne vienne à « *to get a suitable station in this country* » auquel cas elle viendrait et resterait près de moi. Elle demeure toujours dans c't' impasse Fantastique, à c't' Urban's.

Il neige ici (*it snows*), il grésille (*it steets*), il fait

un temps impossible, c'est embêtant comme tout, mais j'en profite pour versifier.

... A bientôt donc de nouveaux Chedœufs. (sic)
— En attendant 4 et 5 de la *Sale Bête* de Comédie secundum Dhervillum.

« Malgré moi je reviens, et ma lett' s'y résigne,
« A cet homm... ais qui fut si philomathe, hélas !
« Et dont Noël et Chapsal, chez les pions qui s'indigne
« Parle à feu Vaugelas... »

— Quelle est donc la bête plus bête qu'un chien et plus embêtante qu'une bête féroce qui conseille l'Ecole polytechnique (c'est trop injuste, trop injuste, et je tourne charogne, etc...) — Chez qui IL loge ? J'imagine quelque angélique parent ou parente réveillé toutes nuits par rentrées à 4 pattes, dégueulages (je connais ça !) et autres exploits antiboyolaques ! Et la mère, la daromphe, quoi qu'elle dit de ça ? Est-ce toujours ma faute ? Demeure-t-elle toujours 5 bis, quai de la Made-lomphe ? Parce que je me ressouviens (toi aussi peut-être) qu'il faudra quelque jour, peut-être dans un an, peut-être après (I dont Know yet) que je communique avec cette mère des Gracques, au sujet de mon procès en séparate ! Réponds détaillément.

Et surtout, ne reste plus si longtemps sans « fa-der » en longues et bonnes épistoles.

Ta vieille coquine de branche P. V.

Si quelquefois tu avais quelques vers (anciens) de l'être, envoie, je te prie, copie. Mes « sonnets »,

ça m'est égal, tu sais. Je parle des vers d'avant son avatar et l'Homais actuel.

P. S. — Et quoi de Chanal ? Il a dû pousser de beaux cris universitaires, au reçu des *Romances* !

DIII

Boston, mardi 23 mai 1876.

Cher ami, mes félicitations sur ton changement en mieux. Ça doit te faire de bonnes économies, — et puis ça prouve qu'on est content de toi.

Moi j'en suis toujours à mes 3 élèves, et aux belles promesses données. Aussi serait-il des plus probables que jeudi en huit (c'est-à-dire que jeudi 1^{er} juin, je partirai pour Londres, où poste restante jusqu'à nouvelle adresse qu'aurais de suite), Boston perdît l'honneur de m'avoir en ses murs. J'irais à Londres où séjournerais jusqu'en fin juliard, histoire d'y gagner sûrement, du moins je le pense, mon loyer et ma nourriture, aussi d'y « *look out* » pour une situation plus sérieuse à la rentrée fin 7bre, et *congemark* en août et premiers jours 7bre. Quel dommage toi pas pouvoir ou pas croire pouvoir bouger de tes Ardomphes !

Quand auras occasion, n'oublie pas mes « *commisses* » relatives à Tennyson (moyen de m'en procurer une édition américaine à bon marché) et à E. Poe (si l'édition en 4 vol., Edinburgh, Adam et Charles Black, 24 shillings, est la plus complète, et s'il y en a une moins chère). Parlant d'E. Poe, t'envoie une petite pièce bien curieuse pour le sujet.

Est-ce une traduction d'une vieille hymne latine publiée ? L'exquise simplicité me le ferait croire. Toujours est-il que c'est extraordinaire, le sujet choisi, et la simplicité employée.

Ci-joint aussi une « pièce » de protestantisme que je cueille dans le dernier numéro du journal *libéral* d'ici. « Ab uno disce omnes ».

Mes réflexions aujourd'hui seront brèves. La France va « à la m... » C'est clair. Mais que penses-tu des orateurs de la gauche ? Jamais je crois pareilles nullités n'eurent lieu. Quelle crasse, quelle crasse !

Donc peux m'écrire en toute sécurité ici encore pendant huit jours ! Après attends nouvelles. Seras prévenu à temps de déménagement à « Londe ». Mais si peux écrire d'ici à huit jours, tu combleras d'aise.

Ta branche affectionnée

P. V.

Ci-dessous fragment de « *Sago* » (1). A bientôt plus longues choses.

(1) Le fragment de *Sagesse* que Verlaine envoyait avec cette lettre à Delahaye, est la pièce qui débute par ce vers :

O vous comme un qui boite au loin...

qu'il date de Boston, mai [18]76. Cf. Œ. C., I, p. 211.

LETTRES A LÉON DESCHAMPS

1890-1895

Verlaine collabora assidûment, à partir de 1889, à la revue *La Plume*, dirigée par Léon Deschamps. Il eut ainsi l'occasion de se trouver en relations épistolaires avec ce dernier, qui organisa, en 1890, une souscription destinée à la publication de *Dédicaces*, et assura, en 1894, la publication d'*Epigrammes*.

Nous avons pu réunir douze lettres de Verlaine à Deschamps, dont six ont été publiées par les soins de M. Armand Lods dans le Supplément littéraire du *Figaro* du 7 avril 1923. Deux autres nous ont été gracieusement communiquées par le même. Une dernière a été mise à notre disposition par M. Canqueteau. Mais toutes ces lettres, il faut bien l'avouer, ne présentent qu'un intérêt limité pour l'historien. Elles ont surtout trait aux besoins pécuniaires du poète. Aussi avons-nous pensé pouvoir les écarter de cette publication, nous bornant à en reproduire trois, dont la première en particulier nous éclaire sur le cœur sensible et tourmenté du pauvre Lélian.

DIV

15 octobre 1890.

En lisant dans votre dernier numéro le si éloquent article de Cladel (1), je me suis remémoré une visite

(1) Sur Baudelaire.

à la tombe de Baudelaire que je fis, il y a cinq ans, en compagnie de Charles Morice. J'étais allé au cimetière Montparnasse pour porter une couronne à une personne qui me fut quelque chose comme Maria Clemps fut à Edgar Poe (1). Ce devoir presque filial accompli, mon cher Morice et moi, nous nous enquîmes de la tombe de Baudelaire ; mais, comme je savais que le grand poète était inhumé dans la sépulture du général Aupick, nous n'eûmes pas à nous heurter à toutes les navrantes (et honteuses pour un pays) ignorances constatées par l'auteur d'*Ompdrailles*, et nous pûmes bientôt mélancholier et ratiociner devant la stèle mesquine sous quoi dort tant de gloire littéraire — et par surcroît, si l'on veut, militaire... et diplomatique !!

Bien des années auparavant, j'avais accompagné, moi tout jeune et tout rêveur, le cercueil de Baudelaire, depuis la maison de santé jusqu'à la nécropole, en passant par la toute petite église où fut dit un tout petit service d'après-midi. L'éditeur Lemerre et moi marchions les premiers derrière le corbillard que suivaient, parmi bien peu de gens, Louis Veillot, Arsène Houssaye, Charles Asselineau et Théodore de Banville. Ces deux derniers prononcèrent quelques paroles d'adieu. Au moment où on descendait le cercueil dans le caveau, le ciel, qui avait menacé toute la journée, tonna, et une pluie diluvienne s'ensuivit. On remarqua beaucoup

(1) Sa belle-mère, M^{me} Mauté.

l'absence, à ces tristes obsèques, de Théophile Gautier, que le Maître avait tant aimé, et de M. Leconte de Lisle qui faisait profession d'être son ami, en dépit des relations, un peu ironiques de la part de Baudelaire, qui avaient existé entre le défunt et le barde créole.

J'ai cru de quelque intérêt de vous envoyer ces notes qui ne me rajeunissent guère, bien que je le répète, je fusse fort jeune, à l'époque dont je parle. Faites de ma communication ce que vous voudrez, *et vale*.

DV

Le 3 janvier 1895.

Mon cher Deschamps,

Le Pain avant tout. Donnez-moi, je vous prie, les détails sur la marche à suivre pour cette pension. Dois-je me promouvoir moi-même ou laisser faire ? Et quand y aurait-il mèche à toucher cette bonne galette-là ?

Quant au traité, ne trouvez-vous pas que cent pages et quatre cents francs sont en légère disproportion ?

Que diable, Moréas et ses quarante-deux pages n'ont-ils pas touché ça, sinon plus ? J'élève donc une objection contre les cent ou les quatre cents. Procédons, n'est-ce pas, cette fois-ci comme à Saint-Louis, par avances au prorata du nombre des vers. Dites-moi aussi dans combien de temps paraîtrait le bouquin. Approximativement, quoi !

Pour le moment, j'ai prêt :

1^o « L'amour est infatigable. » (Prologue. Payé 5 francs).

2^o « Tu m'as donné ta photographie », dû.

3^o « Là, je l'ai ta photographie », payé 5 francs.

4^o « Et puisque j'ai la photographie », dû.

5^o « Chansons pour Elle », dû.

Donc cinq pièces dont deux que vous avez. Il y a des changements dans ces pièces que je corrigerais sur épreuves. En tout déjà 88 vers. Je continue dare dare.

Je voudrais bien tout de même vous voir, d'abord pour le grand plaisir — et pour ces choses. Ne sais quand sortirai, peut-être le 10, sans doute un peu après.

Devriez m'envoyer encore quelques *Epigrammes*. Pour les placer. N'est-ce pas, envoyez, voulez-vous ?

Envoyez aussi le numéro actuel, n'est-ce pas ?

Tout à vous,

P. VERLAINE.

Hôpital Bichat, boulevard Ney (visible de 2 heures à 3 heures tous les jours, de 1 à 3 jeudis et dimanches). Mais il y a des tolérances — pas trop toutefois. Ne lâchez galette que contre copie et moyennant autorisation mienne dûment datée. Ceci pour tout le monde sans exception, sauf pour moi j'espère... s'il y a lieu, mais espérons qu'il n'y aura pas lieu,

« Dieu, ce grand Bréguet
Fit la confiance et, la trouvant bonne,
L'améliore par un peu de guet ».

DVI

Le 8 janvier 1895.

Mon cher ami,

Je vous serais obligé d'une prompte et nette réponse, puisque je ne puis avoir le plaisir de vous voir.

Donnez-moi quelques détails précis sur la pension. Que dois-je faire pour ma part et quand puis-je espérer de toucher quelque chose ? Parce que ça presse.

Enfin répondez précisément au sujet du livre et de mes observations. Je trouve particulièrement que cent pages (*Epigrammes* en a 72 et *Eryphile* 42 !) c'est beaucoup dans l'espèce puisque ça suppose un bon tiers de plus de vers qu'*Epigrammes*. Remarquez en outre que, à moins d'un accord avec vous, je ne publierai rien du bouquin en dehors, comme j'ai fait pour *Epigrammes*, spontanément.

J'ai plus de cent vers à vous donner déjà, et quand le traité sera signé des deux parts, je me mettrai dare dare « au turbin ».

Une réponse bien claire et bien prompte, n'est-ce pas ?

Parce que je compte sortir bientôt et que j'aurais besoin de certitudes.

Tout à vous,

P. VERLAINE.

Hôpital Bichat, boulevard Ney (salle Jarjavay, 16).

Envoyez donc quelques *Epigrammes* et le dernier numéro de la *Plume*.

LETTRES A ÉDOUARD DUJARDIN

1885-1895

M. Édouard Dujardin, directeur-fondateur de *La Revue Indépendante* et de *La Revue Wagnérienne*, et en outre, par la suite, administrateur du *Fin de Siècle*, se tint, dès ses débuts dans la carrière littéraire, en relations suivies avec Verlaine, à la collaboration de qui il fit mainte fois appel. Il reçut, à cette occasion, un ensemble de cinquante-six lettres, dont il a bien voulu nous communiquer les originaux. Les premières ont trait à la collaboration de Verlaine aux revues publiées sous la direction de M. Édouard Dujardin. Les autres sont relatives à la publication des *Confessions*, publication assurée par le *Fin de Siècle*. Nous n'avons pas jugé opportun de reproduire les lettres qui n'ont d'autre objet qu'une demande d'argent, ce qui nous a amené à éliminer de notre choix quarante-sept lettres ou billets. Celles qui ont trouvé grâce présentent, comme on pourra en juger, un véritable intérêt documentaire.

Sur M. Édouard Dujardin, cf. le tome II de la *Correspondance*, p. 101.

DVII

Lundi 7 décembre 1885, au soir *.

Monsieur,

Je suis charmé de votre bonne promesse de venir

* 1 f. papier vergé, encre noire, recto.

me voir bientôt et j'espère que vous la mettrez bientôt à exécution.

Je tiens un sonnet sur *Parsifal* ; je le tiens encore dans le buisson, comme dit l'Anglais, mais je vais le tenir dans la main, demain ou après-demain.

Soyez assez bon pour m'apporter, si les avez, les quatre poèmes d'opéra de Wagner. C'est pour, si le sonnet de *Parsifal*, que je veux très mystique, me semble raté, faire du vivant avec Tristan et Yseult.

Bien à vous,

P. VERLAINE.

DVIII

Paris, le 6 juillet 1886 *.

Cher Monsieur,

Excusez-moi de vous envoyer si tard le sonnet vaguement « loufoque », — mais n'est-ce pas de circonstance ? — que voici — (ô les affaires !)

Et agréez mes meilleures cordialités.

P. VERLAINE.

Mon souvenir et bien cordial bravo pour *Les hantises*, livre vraiment émouvant et d'un style fièrement original.

LA MORT DU ROI LOUIS II

Roi, le seul vrai roi de ce siècle, salut, Sire,
 Qui voulûtes mourir vengeant votre raison
 Des choses de la politique et du délire
 De cette science intruse dans la maison,

* 2 ff. papier vergé blanc, deuil, encre noire ; recto. La poésie est au recto du second feuillet.

De cette science assassin de L'Oraison
Et du Chant et de l'Art et de toute la Lyre,
Et simplement et plein d'orgueil en floration
Tuâtes en mourant, salut, Roi, bravo, Sire !

Vous fûtes un poète, un soldat, le seul Roi
De ce siècle où les rois se font si peu de chose
Et le martyr de la raison selon la foi

Salut à votre très unique apothéose
Et que votre âme ait son dernier cortège fier
Sur un air magnifique et joyeux de Wagner.

P. VERLAINE

DIX

Paris, le 14 juillet 1886 *.

Cher Monsieur Dujardin,

Il y aurait peut-être lieu de changer l'avant
dernier vers du sonnet au roi Louis II.

On mettrait :

Et que votre âme ait son fier cortège, — or et fer, ..

J'irai vendredi, ou samedi, à l'hôpital Tenon,
où je finirai de me guérir, si guérir je dois. Vanier
aura dès le premier jour le nom de « ma » salle et
mon N^o de lit. J'espère qu'on viendra me voir.
(jeudis et dimanches après-midi)

Bien à vous,

P. VERLAINE.

* 1 f. papier vergé blanc, deuil, encre noire, recto.

DX

Le 29 mai 1894*.

Mon cher Dujardin,

J'apprends par Arthur Symons qu'il a paru vers le 10 mai une poésie de moi dans *Fin de Siècle*. J'apprends aussi que vous êtes dans ce journal et je vous serais mille fois obligé de m'envoyer le n° en question.

Aussi très obligé, s'il vous est possible, de me procurer le n° de la revue anglaise où parut ce vôtre si bienveillant et si complet article sur « my humble self ». N'est-ce pas ?

Venez donc me voir : tous les jours de 1 à 4, *Pavillon Gabrielle, chambre 2, Hôpital St-Louis, rue Bichat*. Car, j'ai eu récemment une rechute de ma damnée jambe, j'espère, d'ailleurs courte (sinon bonne, la rechute, cette fois-ci). J'aurai beaucoup à vous parler.

Pouvez-vous, le plus tôt possible, me donner l'adresse de Barrès.

Je suis ici très bien. Chambre à moi tout seul. Liberté. Nourriture bonne. Il y a un cheveu, 6 francs par jour à payer. Quand on est un si petit rentier que moi, c'est beaucoup et même trop. Mais vrai, je suis las des salles communes : trop de pittoresque à la fin des fins ! Je m'arrange comme je peux et ce n'est pas très commode !

* 2 ff. papier blanc quadrillé, encre noirâtre, recto du 1^{er} f. et verso du second.

N'est-ce pas ? Venez me voir. Envoyez journal et Revue si moyen, et l'adresse de Barrès.. C'est tout, je crois. Surtout, venez me faire le plaisir de causer même de littérature, cette littérature maudite et seule consolation pourtant en ce pas drôle de monde-ci.

Bien cordialement,

P. VERLAINE.

Ne donnez je vous prie, mon adresse à *personne*. (J'ai rompu avec un tas d'ennuyeux *intimes*, par trop indéliçats, que devinez.)

A *personne*, n'est-ce pas ?

DXI

Paris, 23 juin 1894 *.

*Monsieur Edouard Dujardin,
Administrateur Général de la Société
du Fin de Siècle*

Monsieur Édouard Dujardin,

Je souscris aux conditions énoncées dans votre lettre du 22 courant, relativement à la publication dans le journal *Fin de Siècle* d'un ouvrage intitulé *Confessions de Verlaine*, absolument inédit à raison de 50 centimes (cinquante centimes) la ligne du journal ;

Le *Fin de Siècle* ayant le droit d'en faire une édition de librairie et d'en mettre en vente 1500

* 2 ff. papier ivoire, encre noirâtre, recto du 1^{er} f. et verso du 2^e.

(quinze cents) exemplaires, et ne pouvant en mettre davantage en vente sans convention avec moi et, par conséquent, de nouvelles conditions.

Au 31 Décembre mil huit cent quatre vingt quinze, je rentrerai en possession du droit d'édition, c'est-à-dire que *jusqu'à cette date le Fin de Siècle* pourra seul en être l'éditeur.

Le prix de cinquante centimes par ligne du journal comprend le paiement des quinze cents exemplaires de l'édition que *Fin de Siècle* fera de l'ouvrage.

Veillez croire à mes meilleurs sentiments.

Paul VERLAINE.

Hôpital Saint-Louis, pavillon Gabrielle, Chambre n° 2.

DXII

Paris, le 1^{er} août 1895 *.

Mon cher ami,

Que devenez-vous, depuis le temps infini que je n'ai eu de vos nouvelles ? J'espère que votre santé est bonne et que tout va bien pour vous.

Les *Confessions* se sont-elles bien vendues, et êtes-vous content de la critique ? Moi, je lis relativement peu de journaux. *L'Echo*, *Le Journal*, ont été charmants. *Le Figaro* (ça m'étonne pourtant) n'a rien dit que je sache. Et les revues ? Savez-vous ?

N'oubliez pas que vous m'avez promis un exemplaire de luxe et deux belles épreuves du dessin d'Anquetin.

* 1 f. papier vergé blanc, encre noire, recto et verso.

Au revoir, mon cher ami, et à bientôt j'espère.

Votre

P. VERLAINE.

16, rue Saint-Victor.

P. S. Hélas ! moi, je n'ose encore descendre mon escalier, mais je vais de mieux en mieux.

DXIII

Paris, le 30 septembre 1895 *.

Mon cher Dujardin,

Je viens vous apprendre que je suis déménagé, je demeure *rue Descartes*, 39, où je vous serais obligé de m'envoyer le *Fin de Siècle*. Pourriez-vous me procurer deux ou trois exemplaires des *Confessions* ?

Enfin, êtes-vous d'avis, si la vente a bien été, de reprendre la suite — et la fin de cet ouvrage. En ce cas, quelles conditions et quelle date (notre arrangement va jusqu'à l'an prochain, n'est-ce pas ?)

Prière de me répondre le plus tôt possible.

Votre bien cordial,

P. VERLAINE.

Désormais, donc : 39, rue Descartes.

DXIV

Jeudi, 17 octobre 1895 **.

Mon cher Dujardin,

Je vous ai écrit au cours de cet été deux lettres restées sans réponse, relatives aux *Confessions*

* 1 f. papier vergé mauve, encre noire, recto.

** Carte postale, encre noire.

(dont je vous demandais deux ou trois exemplaires) et m'enquêtai si vous vouliez en publier la suite. J'ajoutais : date, prix et conditions ? Ceci est pour vous confirmer ma lettre et vous prier de me répondre le plus-tôt possible 39, rue Descartes.

Votre dévoué,

P. VERLAINE.

DXV

Paris, le 20 décembre [18]95 *.

Mon cher ami,

J'ai réfléchi sur vos propositions relatives à une seconde partie de mes *Confessions*. Elles me semblent bien mesquines. Au lieu de dix sous la ligne, — prix raisonnable pour un volume courant — (raisonnable ? vous ?) c'est à grand peine le prix d'un article d'un débutant qui commencerait à gagner *des sous*. Donc, faites-moi part d'autres intentions, venez me voir, nous parlerons de bonne foi et de bonne amitié. Et où en est l'édition première du Bouquin qui peut devenir amusant ?

Je sors de la chambre. Et vous ? J'espère que votre jaunisse est guérie.

Votre,

P. VERLAINE.

* Carte postale, encre noire.

LETTRE A RENÉ GHIL

1885

La lettre qu'on va lire, datée du 21 novembre 1885, nous a été communiquée par René Ghil lui-même, quelques mois avant sa mort. Elle était la réponse de Verlaine à l'envoi par René Ghil de son premier volume : *Légende d'âmes et de sangs* (Paris-Frinzine et C^{ie}, 1885). Elle témoigne combien le poète de *Romances sans paroles* s'intéressait à l'effort des jeunes.

DXVI

Paris, le 21 novembre [18]85.

Monsieur,

Vous avez certainement pardonné mon manque d'accusé de réception de votre volume, ne l'attribuant qu'à des causes impérieuses, et vous ne vous êtes pas trompé. Aujourd'hui qu'une maladie non dangereuse mais tyrannique et qui n'en finit pas, fait mine de m'être moins amèrement gênante, je commence, avant de vous en parler, à relire *Légende d'âmes et de sangs* qui m'avait fort impressionné lors de la première révélation, il y a bien des mois de cela. Un énorme intérêt m'attache à ce livre que je veux savoir par cœur. Recevez cette assurance

en attendant que je puisse m'expliquer au long.

M. Vanier m'apprend qu'un livre de vous où m'est dédié un long morceau va paraître (1). Agréez mon chaud remerciement. Je me propose fermement de vous voir dès qu'il me sera possible, mais quand ? de sortir du lit. (Je suis rhumatisant !) Mais je suis visible — hélas ! à toute heure et en un seul lieu qui est

6, Cour Saint-François, rue Moreau, tout près des Quinze-Vingt).

Avec mes meilleures sympathies.

Paul VERLAINE.

(1) Il s'agit de la 1^{re} édition du *Traité du Verbe* (Giraud, éditeur, 1886), que publia d'abord la revue *La Pléiade*, après une première version parue sous le titre : *Sous mon Cachet*, dans la revue de Bruxelles, *la Basoche*, en avril-mai 1885.

LETTRES A ARMAND GOUZIEN

1869-1870

Les deux billets ci-après ont été publiés par M. Pierre Dufay dans le numéro de la revue *La Connaissance* de novembre 1920 (pp. 902-903). Les originaux appartiennent à M. Canqueteau. Armand Gouzien, « boulevardier, musicien et futur inspecteur des Beaux-Arts » rabattait, en 1869, année de la fondation du *Gaulois*, des collaborateurs pour ce nouveau journal. C'est ainsi qu'il fit appel à Verlaine qui refusa d'abord, puis, d'après la seconde lettre, paraît s'être laissé fléchir. Encore ne pouvons-nous assurer, avec M. Dufay, que cette seconde lettre ait trait à une collaboration au *Gaulois*.

Sur Armand Gouzien, cf. *Correspondance*, t. I, pp. 127 et 271

DXVII

Samedi soir [1869 ?].

Mille fois merci, mon cher Gouzien, de votre bon souvenir. Il est probable qu'en d'autre temps j'eusse cédé à la tentation d'entrer dans le *Gaulois*, journal influent. Mais réellement à présent (surtout en préoccupé d'un tas de projets littéraires en diable), je ne puis collaborer, moi républicain, à une chose qui, d'après ce que m'en a dit la personne qui est venue vers moi ce matin, ne sera rien moins

« qu'agréable » et qu'anti- « mandat *impérative* ».

Pardon de ce pédantisme puritain et avec tous mes remerciements sincèrement et bien sincèrement réitérés.

Toutes mes meilleures amitiés.

P. VERLAINE.

DXVIII

[1870].

Mon cher Gouzien,

Je suis véritablement navré de vous faire faux-bond aujourd'hui. Voici mon excuse. Ma femme qui est enceinte a été hier au soir et toute cette nuit horriblement souffrante et moi sur pied et sur les dents. Dans ces conditions il m'a été de toute impossibilité de me livrer à un travail intellectuel quelconque. Pour vous prouver toute ma bonne volonté, je vous envoie ci-jointe l'informe ébauche de ma lettre projetée. Voyez si par hasard vous n'en pourriez rien tirer.

Je me propose de vous aller voir demain matin à l'effet de bien m'entendre avec vous sur l'esprit politique, les nuances et les choses à mettre ou à ne pas mettre, étant donné l'esprit de la rédaction.

Et vous pourrez compter sur la lettre d'après-demain.

Ne me tenez pas trop rigueur et croyez-moi toujours bien vôtre.

P. VERLAINE.

14, rue Nicolet, Paris-Montmartre.

LETTRE A GUYOT-SIONNEST

1887

Quoique nous ayons eu l'original de cette importante lettre entre les mains, nous ne pouvons affirmer avec certitude qu'elle fut adressée à M^e Guyot-Sionnest, avoué de Verlaine, dans toutes les affaires pendantes avec son ex-femme, et notamment pour la succession de la mère du poète. Cependant le ton de la missive — très caractéristique — nous apporte plus qu'une présomption à cet égard.

DXIX

Paris, le 8 août 1887 *.

Monsieur,

Je vous écris poste pour poste, une dernière fois, en me félicitant d'avoir enfin fait montrer à M^{me} Mathilde, née Mauté, le fond de sa pensée qui est décidément malpropre.

Je garde, non sans un soin jaloux, ses deux réponses, d'ailleurs étonnamment cyniques pour ne rien dire de plus, et qui seraient outrageantes venant de moins bas, que mon fils lira un jour, conjointement avec les doubles des deux lettres miennes,

* 2 ff. papier à lettre vergé blanc, encre noire, recto et verso du 1^{er} f., recto du 2^e. La moitié du 2^e f. est découpée.

qui ont eu la bonne fortune de susciter ce jet de boue. Il se fera ainsi une opinion sur son père et sur sa mère. Une autobiographie (non plus un jeu littéraire), posthume ou non, selon que je le jugerai convenable, l'édifiera en outre sur tous mérites antérieurs.

En attendant, M^{me} Mathilde, née Mauté, est prévenue que je vais faire, dès un peu guéri et dégagé de la misère *honteuse pour elle*, dont elle est l'auteur, tout mon possible pour que mon fils me revoie et me connaisse de nouveau. Je crois que la loi m'offre des moyens et je suis résolu à les employer tous, après avis compétents pris, car je ne veux plus commettre, dans cette lutte que j'engage contre elle, une seule *maladresse*, — quelle qu'elle soit. Assez comme cela de maladresses (et de duperies), aboutissant à des catastrophes dont je me lasse d'être l'unique victime. Tout le temps, toute la patience, tout le sang-froid, je les emploierai, M^{me} Mathilde, née Mauté, peut y compter. Elle m'a toujours pris pour un autre.

Libre à elle ! Seulement elle en a menti, elle s'est menti à elle-même, vous le savez, en disant que je lui demande de me « nourrir ». Je lui ai demandé, je lui demande, veux-je dire, sept cents et des francs, par moi donnés précédemment sur les vingt et quelques mille francs dont elle s'est emparée, grâce à mes peut-être trop grands scrupules d'honneur, dans des circonstances particulièrement odieuses.

Comme elle ne manquera pas, elle qui n'a cessé

de me diffamer, depuis presque le lendemain de mon sot mariage, de répéter partout que je lui ai demandé l'aumône, je vais prendre soin de mettre mes amis et connaissances au courant de la vérité, de toute la vérité, toutes pièces en main, sans oublier surtout le jugement en séparation, ce monument, ni les vieilles, très vieilles lettres.

J'engage, pour finir, la mère de Georges Auguste Verlaine notre fils ? légitime ! à ne plus faire figurer dans ses lettres me concernant non plus que d'aucune façon dès qu'il s'agira de moi, une personne que ne regardent en rien mes affaires ni d'avant, ni d'après des choses contractées, moi vivant, en octobre ou novembre de l'année dernière, *en tous cas bien postérieures au 25 janvier 1886.*

Je reviens sur la qualification d'honnête homme, à moi donnée par M. le juge de paix du XII^e arrondissement en ce même 25 janvier 1886, et j'ai l'absolue confiance que vous êtes de l'avis de ce magistrat et convaincu de ma parfaite *dignité*, ainsi que de mon bon droit indéniable dans la présente circonstance.

Agréez, avec mes excuses, pour cette importunité, mes salutations.

P. VERLAINE.

Hôpital Tenon, lit n^o 5.

LETTRES A VICTOR HUGO

1858-1867

Victor Hugo était favorable aux jeunes poètes. Aussi est-ce à lui que Verlaine adressa ses premiers vers, que l'auteur des *Contemplations* accueillit avec bienveillance. On sait, notamment, qu'il définit *La Bonne Chanson*, qui parut en 1870, « une fleur dans un obus. » Dans la *Revue de France* du 1^{er} octobre 1924, Gustave Simon, exécuteur testamentaire de Victor Hugo, a publié, au cours d'un article intitulé *Paul Verlaine et Victor Hugo*, trois lettres inédites, plus un fragment de lettre également inédit, dont nous reproduisons le texte.

DXX

Paris, le 12 décembre 1858.

Monsieur,

Pardonnez-moi si je prends la liberté de vous dédier des vers, c'est que, me sentant quelque goût pour la poésie, j'éprouve le besoin de m'en ouvrir à un maître habile, et à qui pourrais-je mieux qu'à vous, Monsieur, confier les premiers pas d'un élève de quatrième, âgé d'un peu plus de quatorze ans, dans l'orageuse carrière de la poésie ?

LA MORT

Telle qu'un moissonneur, dont l'aveugle faucille
 Abat le frais bleuet, comme le dur chardon,
 Telle qu'un plomb cruel qui, dans sa course, brille,
 Siffle et, fendant les airs, vous frappe sans pardon ;

Telle l'affreuse mort sur un dragon se montre,
 Passant comme un tonnerre au milieu des humains,
 Renversant, foudroyant tout ce qu'elle rencontre
 Et tenant une faux dans ses livides mains.

Riche, vieux, jeune, pauvre, à son lugubre empire
 Tout le monde obéit ; dans le cœur des mortels
 Le monstre plonge, hélas ! ses ongles de vampire !
 Il s'acharne aux enfants, tout comme aux criminels.

Aigle fier et serein, quand du haut de ton aire
 Tu vois sur l'univers ^{voler} ce noir vautour,
^{planer}
 Le mépris (n'est-ce pas, plutôt que la colère)
 Magnanime génie, dans ton cœur, a son tour ?

Mais, tout en dédaignant la mort et ses alarmes,
 Hugo, tu t'apitoies sur les tristes vaincus ;
 Tu sais, quand il le faut, répandre quelques larmes,
 Quelques larmes d'amour pour ceux qui ne sont plus.

P. VERLAINE.

Si vous voulez bien, monsieur, me faire l'honneur
 de me répondre, adressez ainsi votre lettre :

Monsieur
 Paul Verlaine, rue Truffaut, 28
 A Batignolles,
 près Paris.

DXXI

Paris, 14 septembre 1867.

Cher, illustre et vénéré Maître,

Il m'a été impossible, en dépit de tous mes efforts, de réussir à mener à bonne fin les deux commissions dont vous avez bien voulu m'honorer et qui consistaient, d'une part, à vous faire parvenir l'article de Leconte de Lisle sur la *Légende des Siècles*, d'autre part à transmettre à Albert Glatigny vos bienveillantes paroles relativement à ses vers et à sa demande de jouer dans *Ruy Blas*.

J'ai pour la première de ces commissions, communiqué votre désir à Leconte de Lisle qui a perdu l'article et totalement oublié la date, même approximative, de son impression. *Le Nain Jaune* ayant depuis quelque temps changé nombre de fois, de rédactions et de domiciles, ces péripéties ont entraîné la disparition de bon nombre de numéros parmi lesquels se trouve, sans nul doute, le numéro en question car mes recherches, actives s'il en fût, et mes insistances n'ont absolument abouti qu'à mes mains vides et qu'à ma confusion.

Quant à Glatigny, il s'est, depuis le commencement d'août, tellement éclipsé de Paris que ses plus intimes ignorent sa résidence actuelle. La nostalgie des planches et des toiles de fond l'aura repris, et il ajoute probablement, en attendant l'hiver et *l'Alcazar*, un nouveau chapitre à son *Roman comique*. Il n'est pas besoin de dire que, dès son premier

signe de vie, je saurai faire ce qu'il convient :
Soy quien soy.

Il me reste, cher Maître, à vous prier d'excuser ce bavardage et de recevoir l'expression de mon immense respect, ainsi que l'inaltérable affection de ma gratitude profonde. Mon bon ami François Coppée vous dira mieux que je ne saurais vous l'écrire le bonheur et la joie intarissables et bavards dont m'a comblé la charmante et fraternelle façon dont vous avez daigné me recevoir récemment.

En vous priant de faire agréer à M^{me} Victor Hugo l'hommage de mon profond et reconnaissant respect, je vous supplie encore une fois de me croire à jamais,

Cher illustre et vénéré Maître.

Votre tout humble et dévoué serviteur et admirateur.

PAUL VERLAINE.

Je me recommande aussi au bienveillant souvenir de M^{me} Charles Hugo et de MM. Charles et François Victor Hugo.

P. V.

DXXII

Londres, le 4 octobre 1872.

Mon cher Maître,

Je n'ai pas voulu, lors de mon départ de chez mon beau-père, vous importuner de mes affaires particulières, ni opposer une importune apologie aux récriminations dont n'aura pas manqué de vous accabler ma trop jeune femme...

L'intérêt qui s'attache à une jeune femme *quittée* est trop légitime pour que je songe à invoquer d'autre « excuse » que celle-ci : *C'est moi le quitté*. Quitté pour mon beau-père, pour une coterie qui m'a trouvé trop sévère, mais faible, durant plus d'un an, quitté par un caprice de pensionnaire infatuée, à cause de la *Bonne Chanson* et de mon inqualifiable faiblesse vis-à-vis de tous ses caprices..

DXXIII

Bruxelles, samedi 26 juillet 1873

Je reçois à l'instant votre lettre, mon cher Maître, et je m'empresse de vous envoyer toute l'expression de mon infinie gratitude. Je savais bien, en vous écrivant sincèrement, dans toute l'expansion de mon affreux chagrin, que je vous toucherais et que vous viendriez à mon secours. Merci mille et mille fois encore pour tant de bonté, je saurai m'en montrer digne.

Un instant de folie compliquée et provoquée par de longues et secrètes souffrances m'a fait quitter la voie heureuse et calme où j'étais enfin entré et rentré après d'atroces angoisses. Pourtant je puis témoigner que dès le lendemain je m'efforçais (il y a juste un an de cela) d'y revenir par tous les moyens. J'ai fait deux fois le voyage de Londres en Belgique à cet effet. Que de lettres n'ai-je point écrites, toutes suppliantes, toutes sincères, d'ici, de Londres, du pays de mon père (Luxembourg belge), où j'ai passé tout le mois de mai dernier ! De désespoir j'étais

retourné à Londres, où je m'étais arrangé une vie d'étude et de travail qui n'eût pas manqué de porter de bons fruits, si l'impérieux besoin de revenir « au vrai » ne m'eût pas fait tenter cette dernière et désespérée démarche que les circonstances et un misérable vertige ont convertie en ce dernier malheur.

J'ai, dans ma triste situation, la consolation d'avoir autour de moi d'admirables dévouements. Ma pauvre mère, accourue aussitôt ici, s'est exilée et me consacre tout son temps. Un ami de ma famille a fait tout exprès le voyage de Paris. Je compte à Bruxelles des cœurs généreux qui s'emploient pour moi. Enfin l'ami que j'ai eu le malheur de blesser s'abstient de toute poursuite et ne me laisse pas sans nouvelles de lui. J'ose croire que la justice me tiendra compte de la franchise de mes réponses non moins que de l'état absolument anormal où je me trouvais en ce jour funeste.

Pourquoi faut-il que je ne puisse, sans crainte de n'y plus voir que l'indifférence ou que la haine, penser à celle qui est tout mon avenir comme elle était, comme elle est encore ma plus profonde affection !

Mais vous me dites d'espérer. J'espère. Aussi bien ne puis-je en arriver, même après cette année affreuse, à me convaincre que cet éloignement est définitif. La présence même de cet enfant devrait m'être un garant du cœur de la mère. En me supposant tous les torts, en admettant toute justice

dans les résolutions prises à mon égard, n'y-a-t-il pas là un petit être innocent, dont le nom est en cause, qu'un rejet de mes incessantes prières ferait bien plus tristement orphelin que cette mort que j'avais tant souhaitée, et depuis si longtemps ? Je disais plus haut que j'espérais : hélas ! j'attends !

M'écrira-t-elle, ou sera-ce à vous qu'elle répondra ? Dans ce dernier cas, dois-je compter sur un mot de vous, m'apprenant les choses quelles qu'elles soient ? Enfin, quand vous serez à Paris, vous la verrez, n'est-ce pas ?

Tout ceci fut l'affaire de l'imagination, des nerfs, d'une sensibilité malade, peut-être aussi — pour une part — de l'affreux alcool, *triste solatium*, bien répudié.

Elle doit comprendre pourquoi je n'ai pas été à Paris même. Si dernièrement j'avais dans la tête d'y aller, ce n'eût pas été pour vingt-quatre heures et vous savez pourquoi, — elle aussi maintenant.

Mon cher Maître, je continue à mettre toute ma confiance et toute ma confiance en vous.

Agréez ma respectueuse et bien affectueuse reconnaissance.

PAUL VERLAINE.

Aux Petits-Carmes.



LETTRES A J. K. HUYSMANS

[s. d.]

Les deux lettres qu'on va lire, de Verlaine à Huysmans, ont été publiées par M. G. Aubault de la Haute-Chambre, dans la *Revue Européenne* du 1^{er} mai 1923. Les originaux ont appartenu à M. J. Canqueteau.

Huysmans fut un des plus sûrs et des plus compatissants amis de Verlaine : amitié désintéressée s'il en fut, à base d'admiration et de pitié, et qui reste à l'honneur de l'auteur de *Là-Bas*.

DXXIV

[s. d.]

« Mon cher Huysmans,

Je voudrais bien vous voir au sujet d'un mien portrait par Jules Valadon et que je voudrais vendre : vous qui vous connaissez en ces choses-là, peut-être pourriez-vous m'aider ?

Je voudrais aussi avoir votre avis sur une lettre de Deman, et des combinaisons qu'il m'envoie en vue d'impressions de miens livres.

L'ennui, dans tout cela, c'est l'absolu manque d'argent, la misère toujours ; et les notaires, les éditeurs, s'abstenant de remplir leurs devoirs,

alors que les propriétaires et gargotiers exigent que le pauvre meurt de faim et d'ennui accomplisse le sien.

Bloy, qui est un ange, a dû vous voir et vous parler d'un voyage sauveur de ma santé physique et morale (1).

Au plus tôt donc, s'il vous est possible, au milieu de vos propres tracas. Un mot d'avance, si vous ne pouvez venir ce soir vers 6 heures, pour un autre rendez-vous.

Votre

P. V. »

DXXV

[s. d.]

« Mon cher Huysmans,

« Ceci, je vous l'assure, est ma *dernière* manière d'appeler au secours.

« Bloy, qui est un grand cœur, mais qui a des yeux à sa manière, vient de me dire, après avoir dicté une lettre à un curé de là-bas, (une lettre, mon Dieu ! pourquoi ? à quelqu'un qui ne confirme pas ses télégrammes !), *m'a dit* que l'argent en question n'est destiné qu'à me diriger sur les Ardennes belges, peut-être dangereuses, d'ailleurs. Or, je n'ai pas de vêtements décents. J'eusse cru qu'on m'aurait habillé quand même, sur cet argent

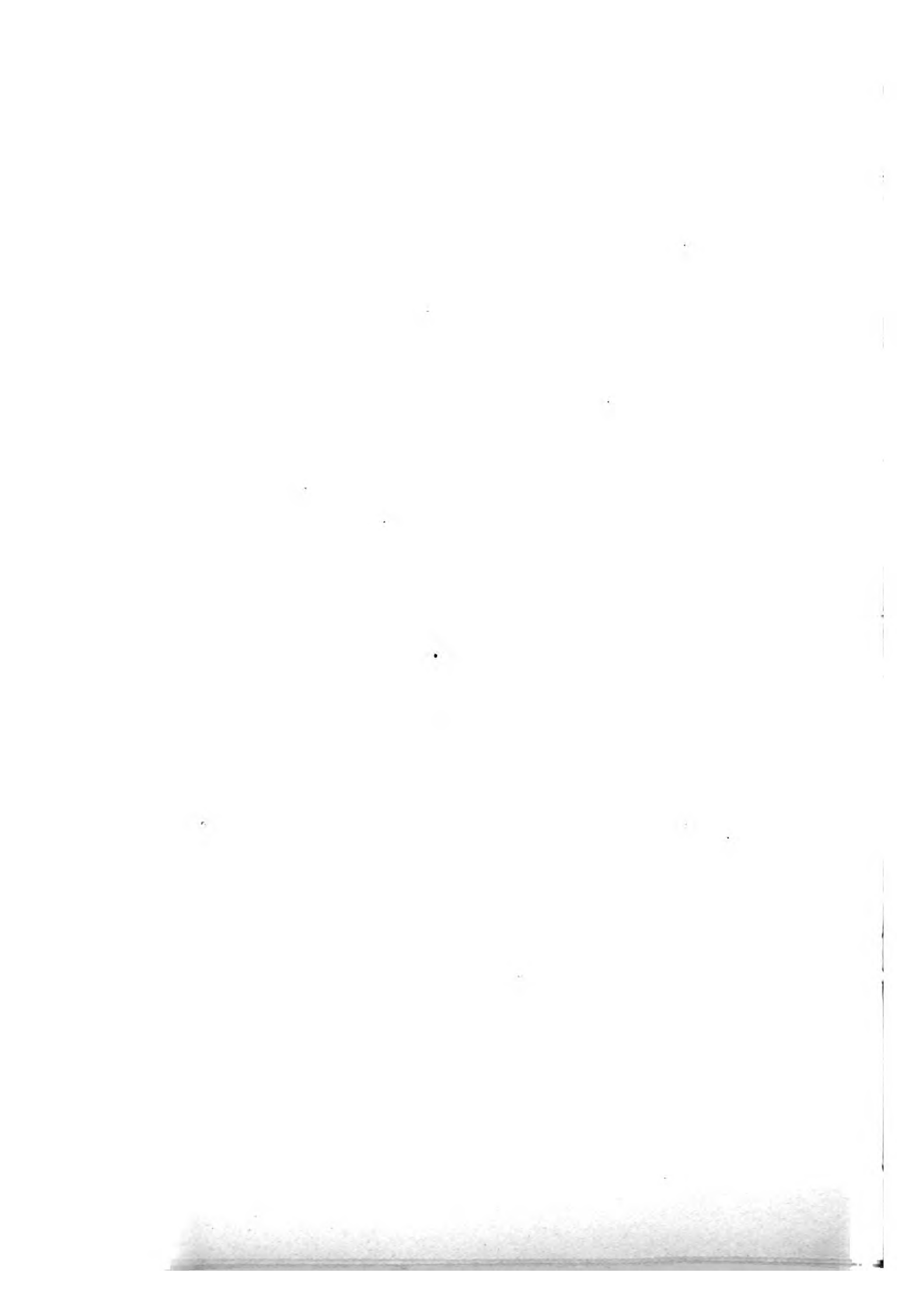
(1) Pour ce voyage qu'il devait accomplir, Verlaine toucha la somme nécessaire, mais il la dépensa aussitôt à boire avec de mauvais compagnons. Consulter à ce propos l'article de M. André Germain intitulé *Verlaine et Huysmans*, dans la *Revue Européenne* du 1^{er} mai 1923.

de voyage, inutile, je le crois, désormais. Si je dois vivre, il faut que je m'habille après avoir soldé, hélas ! ma proprio dernière.

« Donc, alors, si vous pouvez, cet argent-là, envoyez-le moi, dès ceci reçu, que je m'habille dessus et meure un peu proprement, car, pour mourir, m'y voici résolu, foi d'homme et de votre ami.

P. VERLAINE.

« J'aurai d'ailleurs pris toutes précautions contre vampires familial et autres, et mes manuscrits seront en mains sûres dès ce soir. »



LETTRES AU DOCTEUR JULLIEN

1885-1893

Les lettres de Verlaine à son médecin, le D^r Jullien, constituent un ensemble précieux, qui nous renseigne de la façon la plus complète sur les dernières années de la vie du poète. Aussi les publions-nous intégralement, d'après le texte donné par M. Jules Marsan dans le *Mercure de France* du 1^{er} juillet 1925. Ces lettres sont au nombre de trente-neuf. Nous y avons ajouté une lettre du 10 février 1886, non parue dans le *Mercure de France*, et dont le destinataire paraît être également le D^r Jullien. Nous devons la communication de cette lettre à M. André Rouveyre.

Les notes qu'on lira dans cette correspondance ont été empruntées par nous à la publication de M. Jules Marsan.

Sur le D^r Jullien, voir le tome I de la *Correspondance*, p. 221.

DXXVI

Paris, le 14 décembre 1885.

Cher Docteur,

Voici. Ma jambe va beaucoup mieux. Enflure fort diminuée.

Le pied revit un peu. La jambe plie d'un centimètre environ sans grand mal. Je puis, avec peu d'effort, la lever et la remuer en long et en large.

Je me demande si j'oserai essayer de descendre du lit ou s'il faut encore attendre. Enfin, un nouvel appareil (en plâtre, je crois) serait-il nécessaire ?

Lettre explicite s'il vous plaît.

Bien à vous.

Un danseur impatient.

P. VERLAINE.

6, Cour Saint-François, rue Moreau.

Je garde toujours ma jambe dans la gouttière. Dois-je la retirer ? Dois-je garder le genou enveloppé (1) ?

DXXVII

Le 10 fév. [18]86 *

Mon cher Docteur,

D'après ce que m'a dit Vanier aujourd'hui, Madame mon ex-épouse (*Mauté*, de son nom de demoiselle qu'elle a repris) se propose d'aller vous voir pour s'informer de la nature et de la durée ultérieure de ma maladie. Cette démarche est intéressée, car elle a l'air de s'apitoyer sur mon sort et serait heureuse que l'on croit qu'elle vient à mon secours. Une manière comme une autre de mettre les gens sensibles de son côté. Vous savez par les confidences que j'ai dû vous faire, quelle

(1) Les lettres des 14 décembre 1885, 29 avril 86, 27 décembre 91, 2 mai 94, 26 août 94 m'ont été communiquées par le Dr W. Jullien que je prie de trouver ici l'expression de ma gratitude. [Note de Jules Marsan].

* Papier à lettres vergé, format 21 × 13.

confiance on peut accorder à cet étalage sentimental à mon sujet, ainsi qu'à la protestation d'amour maternel qui cachent au fond toute sa cupidité personnelle. Son amour-propre serait satisfait si elle pouvait se vanter de faire des sacrifices pour me faire admettre à « Dubois ». J'ai trop le sentiment de ma dignité pour accepter une aumône, je vous l'ai dit et vous le répète.

Je me repose donc sur les assurances que vous m'avez données à propos d'hôpital pur et simple pour ne pas lui déguiser la vérité au sujet de la longueur de ma cure.

Bien à vous,

P. VERLAINE.

DXXVIII

Le 20 février 1886.

Mon cher Docteur,

J'ai, ce matin, complètement oublié de vous demander l'adresse de M. Colin. D'ailleurs, vous lui aurez donné la mienne pour un rendez-vous *extrêmement* prochain. Mais deux précautions valent mieux qu'une.

Il faudra qu'avant *jeudi* j'aie votre note de soins pour ma mère *et moi* (*visites chirurgicales*). J'espère fermement donc vous voir très bientôt et Colin aussi.

Mille cordialités.

P. VERLAINE.

DXXIX

Paris, le 29 avril [18]86.

Mon cher Docteur,

En présence de la mauvaise volonté de mon ex-

épouse à payer les dettes privilégiées de la succession de ma mère, je crois qu'il serait bon que vous écrivissiez à cette dame d'avoir à se presser, sinon vous vous verriez dans la nécessité de lui envoyer une sommation par huissier au sujet des 500 francs que vous doit la dite succession, et ce dans le plus bref délai.

M. Chanzy (1) a fait une démarche analogue et a reçu de l'avoué, M. Guyot Sionnest, une réponse dilatoire qui a déterminé M. Chanzy à procéder par voie d'huissier.

Le marbrier s'est fait payer, sans doute de la même manière.

Enfin, il faut prouver à cette personne la vérité du proverbe : A bon chat bons rats.

Excusez ce papier et mettez-le sur le dos de la détresse où m'a réduit une femme à qui je n'ai jamais refusé ni un gâteau, ni du Madère chez les pâtisseries de haut goût, ni boîtes de gants, ni rien, même mon estime jusqu'à ces derniers mois.

A vous, et venez donc me serrer la main.

P. VERLAINE.

P. S. — L'adresse de mon ex-femme est : Madame Mathilde Mauté, 14, rue Nicolet, XVIII^e arrondissement.

DXXX

Le 10 [juillet 1886].

Cher Docteur,

Venez, complications, rechute, etc...

(1) Chanzy, le tenancier de l'Hôtel du Midi, 6, Cour Saint-François.

Vive Louis II de Bavière à qui j'ai fait un sonnet
pour la revue wagnérienne !

Sans blague, venez quand pourrez. Je souffre
terriblement.

Votre

P. V.

DXXXI

Paris, le 31 décembre 1886.

Mon cher Docteur,

D'abord mes meilleurs souhaits. Ce matin à la
visite, le docteur, qui m'a dit vous avoir vu la
veille et avoir conféré avec vous de mon cas, m'a
affirmé que je pourrai être guéri dans *trois mois*.
Trois mois à l'hôpital, c'est doublement long,
d'abord comme délicatesse, fausse honte, que sais-
je, usurpation apparente d'un lit pour un malade
plus intéressant, etc. Quant à la longueur matérielle,
je m'y résignerais, hélas ! d'autant plus volontiers
que, sorti d'ici, je me trouverai presque immé-
diatement sans ressources, à moins d'un événement
difficile à prévoir. On me doit 900 francs dont je
pourrai toucher au moins les $3/4$ au moyen d'un
transport, mais j'ai affaire à un notaire des plus
récalcitrants. On me doit aussi 1.500 francs, un
ancien vicaire de Saint-Gervais ! D'autre part,
Chanzy me doit quelque cent francs, je pense, mais
ces affaires sont si longues. Ma femme, en faisant
ce qu'elle a fait, savait bien me mettre sur la paille
et me pousser — à quoi ? à quoi, la scélérate ! — La
littérature ? bien précaire. Des leçons ? bien aléatoire.

Quoi qu'il en soit, que me conseillez-vous ? Dois-

je rester jusqu'à ce qu'on me dise adieu, dois-je m'entendre avec Chanzy, alors (si je puis compter sur trois mois, au moins, mais sur un temps fixe), pour louer un cabinet pour mes livres et retenir la chambre du rez-de-chaussée pour plus tard... Mais c'est difficile de s'arranger avec toutes ces affaires qui en finissent peu, trop peu ! — et des gens « dilatoires », hommes d'affaires et logeurs.

Je compte sur prompte réponse vôtre. Et, *quand ça ne vous dérangera pas du tout*, sur visite.

Vous savez sans doute que M. Nélaton nous quitte le 15. Je crois — je ne fais que croire — que c'est précisément M. Berger qui le remplacera. Est-ce bon ou mauvais ?

Avez-vous reçu ou eu *Louise Leclercq* et les *Mémoires d'un veuf* ?

Bien à vous, bien reconnaissamment.

P. VERLAINE.

Salle Follin, lit 6.

P. S. — Savez-vous vaguement si le père Didon est en ce moment à Paris, et son adresse ?

DXXXII

Paris, le 11 janvier [18]87.

Cher Docteur, je pense que c'est demain que M. Richelot prend le service. Du moins, M. Nélaton a-t-il fait sa dernière visite aujourd'hui, ou ça y ressemble fort : indications précises sur les pancartes, recommandations aux élèves, etc., — et je me recommande à votre bonne amitié.

Le docteur m'a aussi parlé d'électricité, sur le « triceps » je crois (excusez !) pour quand je serai hors.

J'écris à Vanier pour ces bouquins que vous n'avez qu'à demander d'ailleurs de ma part.

Je suis en train de mettre en ordre mes deux proch. vol. de vers. Vous me permettrez, n'est-ce pas ? de vous dédier une pièce, que je veux choisir.

Je me propose d'écrire à votre frère, mais pas encore maintenant. Faut que je relise son livre (1) qui m'a plu beaucoup, *beaucoup* : simplicité, netteté. Ces *vertus* dans cette mascarade de nos jours !

A vous, bien affectueusement.

P. V.

Lit 6, salle Follin, Broussais.

DXXXIII

Le 18 janvier 1887.

Mon cher Docteur,

Ce n'est pas M. Richelot, mais M. Brun qui est notre chef de service actuel. M. Nélaton m'a recommandé. M. Brun m'a dit ce matin : vous n'êtes pas entré ici pour une ankylose, mais pour des ulcères (or mes ulcères sont guéris). Puis il a dit aux élèves : on lui fait des massages ? — Oui. — On verra.

Tel est, mon cher docteur, le point où nous en sommes. Que veut dire ce *on verra* ? Est-ce Vincennes, ou la rue, ou ici ?

(1) *Trouble cœur* (Paris, Tresse et Stock, 1886),

Honteux, moi, de vous tourmenter ainsi, mais vous avez été si bon pour moi que je suis devenu, sans doute, indiscret. Excusez ma situation d'infirmes incapable de se soigner pour le moment chez soi.

Bien à vous. P. VERLAINE.

Salle Follin, lit 6,
Hôpital Broussais, 96, rue Didot

DXXXIV

[15 mars 1887] (1).

Seriez-vous assez aimable pour me venir voir, si possible, demain mercredi, 6 cour Saint-François, rue Moreau.

Je vais mieux, mais je désirerais une consultation et un avis.

Nous causerons un peu de mon prochain volume et de dédicaces.

A vous de cœur. P. V.

DXXXV

Dimanche [15 mai 1887].

Mon cher Docteur,

Je sors de passer près d'un mois (19 avril-16 mai) à Cochin sous la direction de M. Auger, recommandé à l'interne en chef, M. Morel, par M. Nélaton. (Vous savez que ce dernier croit à ma guérison absolue dans un délai de mois [*sic*], moyennant bains ou douches et massages fréquents.) M. Auger, qui n'a pas l'air d'être de l'avis de M. Nélaton, m'envoie

(1) Date de la poste.

demain à Vincennes, non guéri de mon *ankylose incomplète consécutive à une arthrite rhumatismale* ; c'est-à-dire que je suis à peu près comme la dernière fois que je vous ai vu, la jambe pliant un peu seulement. De plus, M. Morel qui m'a ausculté souvent trouve que j'ai une *petite lésion au cœur* et me conseille de prendre en petite quantité de l'*iodure de sodium* ? Qu'est ce encore que cela ?

Je crois qu'on ne reste que 15 jours à Vincennes. Peut-être qu'un mot de vous au docteur en chef ferait du bien pour un séjour plus long et des soins sérieux. Je recours donc encore une fois à votre infinie bonté.

Amour va paraître. Il y aura la pièce que vous connaissez peut-être, « Je vois un groupe sur la mer » et qu'on trouve bien, dédiée à M. le Dr Louis Jullien. Je pense que Vanier fera ça fin courant (1).

Pensez à moi le plus tôt que se pourra, n'est-ce pas, cher docteur.

P. V.

Asile des convalescents. Vincennes

DXXXVI

Saint-Maurice, le 27 mai 1887.

Mon cher Docteur,

Le nom du médecin en chef est M. Ducel, mais c'est à l'interne qu'on a surtout affaire ; c'est,

(1) Voy. la lettre à Vanier du 10 mai 1887 (*Correspondance*, II, p. 72). — *Amour* ne parut qu'un an plus tard (*Journal de la Librairie* du 26 mars 1888). — La pièce dédiée au Dr Jullien n'est pas « Je vois un groupe... », mais la *Ballade en rêve*,

j'orthographe approximativement et je ne suis même pas sûr du nom, un M. Galli. — Je compte rester quelques jours, peut-être 15 encore, une fois mon temps de 15 jours passé (mardi prochain), puis demander à rester en payant (45 francs par mois). Ce serait « charmant » et me permettrait d'attendre de moins « indifferents circumstances ». Je vous écrirai d'ailleurs prochainement. Quand j'aurai une sortie, je tâcherai d'aller vous voir, afin que vous m'auscultassiez et m'édifiassiez sur l'état de mon « pauv'cœur ». Je pense qu'*Amour* va bientôt paraître, — en dépit des bruits de guerre !!! (1).

A vous bien cordialement.

P. V.

Galerie Argand, chambre 1.
Asile n° de Vincennes,
Seine, Saint-Maurice.

DXXXVII

Lundi soir [septembre 1887].

Mon cher Docteur,

Voici la nouvelle édition de mes *Romances sans paroles*, avec un portrait rigolo (2). Qu'elles amusent vos douleurs et qu'il fasse sourire votre, j'espère, convalescence. Je voudrais vous déranger, mais je n'ose — *On n'entre pas sans frapper* — pour me renseigner dès *le matin* pour savoir à quoi m'en tenir sur admissions ès lieux *dolenti*.

M. le docteur Berger m'a offert son service, mais

(1) Affaire Schnœbelé.

(2) Parue le 31 août.

oublia de me dire où, sinon quand. — Ces savants ! Et je voudrais avant d'entrer, sous votre aile, en la *Charité*, connaître, alors ! comment m'y prendre.

Votre concierge d'ailleurs m'aura renseigné sur les opportunités et moi, je reste, cher ami, votre obligé comme à ce bon Dieu-là.

P. VERLAINE.

DXXXVIII

Paris, le 23 décembre 1887.

Mon cher Docteur,

Merci de votre bonne promesse en vue de m'aider, le temps venu, à trouver un Orsini quartier latinesque. Quand ce temps viendra-t-il ? Voilà la question qui « m'agite ».

Un peu de clarté, n'est-ce pas ?

Je suis à peu près sûr — ou même tout à fait sûr — quel pyrrhonisme pourtant CETTE vie inspirerait à feu Candide lui-même ! — que Vanier tiendra, courant de janvier, la somme (qu'il me doit) de 250 francs à ma disposition.

D'autre part, M. Brun notre excellent docteur, va s'en aller d'ici, dans les premiers jours dudit janvier. Qui lui succèdera ? (On parle d'un M. Régnier ou Rénier). Et son successeur sera-t-il longanime aussi ? Questions. M. Brun, sans nul doute, me recommandera à lui, — mais une bonne insistance de vous ferait sans doute beaucoup de bien. Oserai-je vous prier ?...

Ah ! M. Brun, parlant de mon mal à un confrère

venu à Broussais pour une opération et qui suivait la visite s'ensuivant, lui dit : une arthrite, *génitale*, probablement. Qu'est cela, *bone Deus* !

On parlait de m'endormir pour me plier le genou de force. J'ai alors demandé, comme à Cochin et à Vincennes on m'avait trouvé cardiaque, à être ausculté. M. Brun a prononcé des paroles que je n'ai pas retenues pour caractériser ce que j'avais — et il a décidé qu'on ne pouvait m'endormir. Toutefois, l'interne m'a dit que ce n'était pas dangereux ; mais, à Cochin, on m'avait recommandé l'iodure de sodium et ici on ne m'ordonne rien pour le cœur.

Toujours la même jambe, en dépit de bains sulfureux 3 fois par semaine et de quelque électricité.

Et je profite de ce décadent décembre pour vous envoyer mes meilleurs souhaits de nouvel an. Répondrez-vous bientôt, comme il le souhaite, à votre

P. VERLAINE.

Hôpital Broussais, salle Follin 22,
rue Didot 96, Paris.

DXXXIX

Broussais, le 12 janvier 1888.

Mon cher Docteur,

M. Régnier ou Rénier m'a vu ce matin. Il m'a dit que je *pouvais marcher plus vite avec une ankylose qu'un autre et travailler*, enfin qu'il n'y avait pour moi qu'une saison !!! de bains sulfureux, mais qu'à l'hôpital...

Alors, je crois qu'il faut que je parte. Je vous écris ceci en hâte pour voir si vous pouvez faire quelque chose.

Je suis le n° 22 de la salle Follin.

J'ai reçu ce matin le livre de votre frère (1). Je le lirai avec un plaisir que je devine d'après le plaisir que m'a déjà donné son précédent et lui en écrirai. Son adresse, s'il vous plaît.

J'attends réponse le plus tôt possible. Probable que je serai bientôt hors d'ici. A moins...

Votre bien d'avance reconnaissant en tous cas et mille pardons.

P. V.

DXL

Paris, le 18 janvier [18]88.

Mon cher docteur, ci-joint une lettre pour Monsieur votre frère que je vous prie de lui remettre.

M. Régnier me garde, évidemment grâce à vous, dont mille et mille gratitudes. Il parle, mais pour quand ? (et c'est l'important) de m'endormir pour plier cette jambe. Or je vous l'ai déjà dit, un M. Morel, interne à Cochin, m'a découvert quelque chose au cœur qu'on a constaté à Vincennes, à cette enseigne que j'ai pris là de l'iodure de sodium durant 6 et 8 semaines, sinon plus. Ici on m'a ausculté et M. Brun n'a pas voulu m'endormir après m'en avoir, il est vrai, vaguement parlé, peut-être (comme M. Régnier, probablement du

(1) Brochure de *la Sérénade*,

reste) dans des buts purement dilatoires et facultatoires, comme on rime chez les symbolistes. — Que pensez-vous de tout cela, et quand vous viendrez me voir, que direz-vous après un examen... auscultatoire ? Ah ! zut alors !

J'ai des ennuis avec mes décadents. Bien envie de lâcher en douceur cette gosserie plutôt décidément compromettante. Que les gens sont donc bêtes et détestables, même les meilleurs !

Déchirez, je vous prie, cette lettre pleine de détails médicaux, d'un français cursif et de bêtes griefs touchant mon sale métier.

A bientôt. Tout vôtre P. V.

Hôp. Broussais, en Follin,
96, r. Didot.

DXLI

Paris, lundi 12 [mars 1888].

Mon cher Docteur. Reçu votre bonne lettre avant-hier.

« Après délibération », voici ce que j'ai cru pouvoir décider :

Mardi prochain, 20 courant, vers 9 heures du matin, je quitterai Broussais, me dirigeant par l'omnibus de Montrouge ou pédestrement s'il fait beau, chez Vanier, naturellement. J'espère d'ici là avoir reçu de vous lettre m'indiquant chances de logement (dans les 30, 35 francs non loin de Sainte-Geneviève ni de Vanier, plutôt plus près, bien entendu, de la dite bibliothèque où je passerai la plus grande partie de mes jours et surtout de mes

soirs, le moins haut possible, etc...) Vous verrez aussi pour la nourriture qui est le second article. pouvant attendre à la rigueur un tantinet. Quant au « somptuaire », assez pressé, lui. Verrez aussi, n'est-ce pas ?

Que de pardons pour toutes ces obligations nouvelles aussi impudemment (mais avec tant de confiante amitié) sollicitées.

L'important :

Mon budget : 140 fr. que j'emporterai d'ici. 250 fr. chez Vanier. 50 fr. à la *Revue indépendante* (1). Total 440 fr. Pour durer jusqu'en le milieu de mai, époque à laquelle 920 fr. — D'autres sommes qu'on me doit jusqu'à concurrence de 2.000 francs sont aléatoires pour le moment. Ces 440 fr., sûrs, mais c'est tout — sauf miracles ! — jusqu'en mai... Sauf avances ou emprunt. A vous de cœur.

P. V.

Ai-je besoin — 44 ans viennent le 30 mars ! — de vous promettre toute raison et tout *régime* s'il le faut, puisque je sors en quelque sorte sous vos auspices. Ayez toute confiance en votre malade qui sait être sérieux quand il le faut (2).

DXLII

Mercredi 28 [mars 1888],
rue Royer-Collard. 14.

Cher docteur, j'ai faussé compagnie à Broussais,

(1) Il venait d'y publier *Conte de fées*.

(2) Comp. lettre à Vanier du 5 mars. *Correspondance*, II, p. 142.

mais, cette fois, en toute correction. Je *travaille* !!
et suis sage !!!

Mille remerciements de votre trop bonne lettre.
Je vais penser à ce Théâtre libre et vous en écrirai,
en attendant que j'aie le plaisir de vous voir.

Votre bien reconnaissant,

P. V.

DXLIII

Paris, le 1^{er} mai [18]88.

Mon cher Docteur,

Dès lundi prochain, je serai, je l'espère, libre de
tout ennui au moins immédiat et prêt à l'attention
vers ce Théâtre libre entrevu entr'ouvert (excusez).

Doncques, un mot d'entente et je me vouerai
presque en entier à cette tentative, autant que ma
jambe le voudra.

Faites agréer à Monsieur votre frère mes meilleures
cordialités et croyez moi

Votre tout dévoué reconnaissant

P. V.

14, rue Royer-Collard.

DXLIV

Paris, le [25 mai 1888].

Mon cher docteur,

Quid de *les Uns et les autres* et du théâtre libre ?

D'ailleurs, je vais un peu mal et mes affaires ne
se débrouillent pas ; mais puisqu'il en est ainsi !

A vous de cœur

P. VERLAINE.

14, rue Royer-Collard.

DXLV

Paris, le 29 août [18]88.

Mon cher Docteur,

Je suis très reconnaissant à vous et à M. le docteur Guilloud, mais une pénurie chronique m'interdit le voyage. Je regrette d'autant plus cette circonstance, que ma jambe est loin d'aller mieux.

A vous bien cordialement. Aimez votre
P. VERLAINE.

DXLVI

Paris, 10 novembre [18]88.

Mon cher Docteur,

Ma santé est de moins en moins bonne. Je voudrais vous voir ou que vous m'écrivissiez s'il serait possible de passer quelque temps à la *Charité* où j'aurais le plaisir et le bonheur d'être votre voisin.

Je suis, en attendant, votre

P. VERLAINE.

CXLVII

Jour de Noël [1888].

Cher Docteur,

Vu ma jambe pire, je suis rentré à Broussais (rue Didot, 96), salle Parrot, lit 1.

Je vais mieux depuis. Vous écrirai plus en détail très bientôt. Amitiés à votre frère. Et ce Théâtre libre ? Et ces *Uns et ces autres* ?

A vous de cœur.

P. VERLAINE.

DXLVIII

Le 27 janvier 1889.

Le jour des bienheureux saint Boulange et
saint Jacques (1).

Mon cher Docteur,

Pourriez-vous m'envoyer deux billets pour la représentation du 31 (2) ? Deux amis à *comptes rendus et à battoirs* devant m'y représenter, j'insiste et vous serre la main bien amicalement ainsi qu'à votre frère.

Santé toujours la même. Je compte voir demain M. Chauffard (mille remerciements).

Votre bien cordial et reconnaissant,

P. V.

DXLIX

Paris, le 4 février 1889.

Mon cher Docteur,

Mes amis me chargent de vous remercier et de féliciter chaudement M. Jean Jullien. Je maudis bien ma pitoyable santé pour m'avoir empêché de joindre mes applaudissements aux leurs. Elle s'améliore toutefois et M. le docteur Chauffard a pour moi toutes bonnes attentions, pour lesquelles je vous envoie l'expression jamais assez renouvelée de ma reconnaissance.

Je fais force vers. M'autorisez-vous à vous adresser un sonnet dans un petit volume tout spécial et

(1) Allusion aux élections parisiennes (Jacques contre le général Boulanger).

(2) Première de l'*Echénice* au Théâtre libre.

le plus cordial possible que j'intitule, pour paraître très prochainement, *les Amis* ? (1)...

N'auriez-vous encore entendu parler de mon fils et, en ce cas, quelles nouvelles, je vous prie ?

Agrérez et faites agréer à M. Jean Jullien ma plus affectueuse poignée de mains.

Votre

P. VERLAINE.

Hôpital Broussais, Salle Parrot, 1,
96, rue Didot.

DL

Paris, le 3 mars 1889.

Mon cher Docteur,

Me sentant un peu mieux, j'ai quitté Broussais et suis installé rue de Vaugirard, 4, hôtel de Lisbonne, où je garde toute prudence et « reçois » tous les mercredis soir, à partir de 8 heures.

Je serais heureux de vous y voir, ainsi que votre frère à qui je serre, ainsi qu'à vous, la main.

Bien affectueusement,

P. VERLAINE.

DLI

[Mai 1889].

Mon cher Docteur,

C'est encore moi, confus plus que je ne saurais dire.

Voici. J'ai un absolu besoin d'une paire de souliers, de dégager quelque linge de chez la blanchis-

(1) *Les Amis* parurent, comme on sait, sous le titre de *Dédicaces*.

seuse et de quoi prendre, durant un jour ou deux, quelques omnibus.

Vanier me doit, grâce à une transaction relative à *mes* exemplaires de *Sagesse* et de *Parallèlement*, quelques cent francs ou tout proche. Mais il ne « peut » me les donner qu'à l'apparition (dans 8 jours au plus tard) de ces deux volumes (1).

Pourriez-vous me prêter *d'ici-là* un louis ? ou alors me fader de vieux souliers, d'une chemise et de deux chaussettes ? Je serai chez moi ou chez mes propriétaires, l'espèce de café-bureau d'en face la porte d'entrée, toute la soirée.

Vous expliquerai ma vie qui est plus sérieuse (dans le bon sens du mot) que ne pourriez croire.

Si vous ne pouvez venir, mandat, je vous prie, ou envoi. En tout cas, soyez assuré de toute ma reconnaissance pour le passé.

Votre bien affectionné,

P. VERLAINE.

Je n'oublie pas les 20 francs que je vous dois de la rue Moreau et de chez vous. Total, y compris ces 20 francs-ci, s'il vous est possible : 40 fr. qui vous seront rendus fidèlement. Je ne suis pas un tireur au c... Amitiés à M. Jean (2).

(1) Voy. lettre à Vanier du 21 mai. *Correspondance*, II, p. 155.

(2) M. Jules Marsan a publié, à la suite de cette lettre, une lettre de Cazals au D^r Jullien, que nous reproduisons ci-après.

DLII

Dimanche 28 [juillet 1889].

Mon cher Docteur,

Voici l'*Arras* en question qu'on remettra pour vous, en même temps que ce mot (1). Qu'on y taille encore, s'il y a lieu, bien que j'y aie passé déjà d'assez inflexibles ciseaux pour ma part. Vous me direz en combien ça paraîtrait, n'est-ce pas ? — je veux

F.-A. Cazals était alors hospitalisé à Broussais comme Verlaine.

Paris, 9 juillet 1889.

Monsieur,

M. Verlaine me prie de vous annoncer que conformément à vos conseils, il est entré hier à l'hôpital Broussais. M. Chauffard qui l'a examiné ce matin est aussi d'avis qu'une saison d'Aix lui ferait infiniment de bien. Il ne vous écrit pas lui-même, se trouvant un peu fatigué de la course qu'il a dû faire hier.

Il me charge, en outre, de vous envoyer pour *Art et critique* un *gosse* nouveau. L'ordre de la prochaine publication serait alors, et veuillez en prévenir Monsieur votre frère.

IV : A M^{lle} J. J., que vous avez déjà.

V : A M^{lle} M. J., que je vous envoie ci-joint.

VI : *Épitaphe*.

Et VII : *Au Révérend Prieur de la Chartreuse de M. S. M.*, que vous avez également.

M. Verlaine me prie d'ajouter qu'il serait heureux que vous vinssiez le voir un jour que vous aurez le temps ; il projette d'énormes travaux. Il compte recevoir la revue à sa nouvelle adresse : salle Lasègue, 31, hôpital Broussais, et vous envoie, ainsi qu'à Monsieur votre frère, toutes ses amitiés.

Veillez agréer...

A.-F. CAZALS.

(1) *Arras*, fragment d'un livre perdu. Publ. par *Art et critique*, les 9, 16 et 30 novembre.

dire en combien d'exemplaires et quand à peu près.

Je serais heureux d'être mis en rapports avec votre imprimeur, relativement à mon *Œuvre complète* éditée par moi seul responsable. J'ai l'intention toutefois de commencer par la publication du livre aux *Amis* (où sera votre sonnet). Ce serait « inédit » et réservé seulement aux amis, par voie, hélas ! un peu de souscription. On verrait plus tard à une édition « populaire ». L'œuvre complète (poésies) serait en deux volumes à 10 francs. Je désirerais vous parler de tout cela, à vous ou à votre frère, avant l'imprimeur.

A bientôt de vos nouvelles et, j'ose l'espérer, quelques meilleures nouvelles de chez vous.

A vous et votre frère, bien cordialement.

P. V.

Cazals vous adresse tous ses compliments. Veuillez lui envoyer *Art et critique* dès que son article sur Berrichon aura paru.

Toujours pas l'adresse de Moréas, j'espère l'avoir tout de même un de ces jours et vous la donner. Mais en voici une non moins bonne : Gabriel Vicaire, 26, rue Denfert-Rochereau. Écrivez de ma part. Je ne doute pas de son adhésion.

DLIII

[Août 1889].

Mon cher Docteur,

Vous ne doutez pas que je prends une grande part à votre douleur. Comme vous me l'écrivez,

j'ai passé par là et je ne sais que trop tout ce que l'on perd, en perdant une bonne et bien-aimée mère. Recevez donc, en cette triste circonstance, ma meilleure et ma plus chaude poignée de main.

Si vous n'êtes pas à Paris quand ceci vous parviendra, vous trouverez rue de l'Université, où ce fut porté chez votre concierge, une lettre de moi et le manuscrit (en état) d'Arras.

Veillez me faire parvenir quelques numéros du n° 10 d'*Art et critique* (et deux collections, si possible).

A bientôt, j'espère, de vos nouvelles.

Bien à vous et à votre frère. Compliments empressés de Cazals.

PAUL VERLAINE.

DLIV

Dimanche [octobre 1889] (1).

Mon cher Docteur,

Merci pour l'excellente réponse de Donzelle (2). (Qui est ce très sympathique personnage ? Et de qui sont les lignes citées à l'appui de la réponse ?)

Cazals aussi est très content de la rectification et me prie d'en remercier M. Jean Jullien bien chaudement.

Ne pourriez-vous, Messieurs Jean Louis, qui devez avoir des accointances terribles dans le monde

(1) Du 21 août au 14 septembre, Verlaine est à Aix-les-Bains. Les lettres qu'il adresse au D^r Jullien n'apprennent rien de nouveau. Au retour, il réintègre Broussais.

(2) Polémique entre un certain J. Bineau et Jacques Donzelle au sujet de Verlaine (*Art et critique*, 12, 19, 26 octobre).

théâtral, promouvoir l'idée de mes pièces jouées sur les scènes que faudrait, *sive* Français, Odéon, Gymnase ou Vaudeville (pour prose) ? Tout au moins un bout d'article ou un petit article de tête en *Art et critique* parlant favorablement de « mon théâtre », *les Uns et les autres*, *M^{me} Aubin* (qui serait augmentée d'une scène) et, pour la farce, de mes « pantomimes » et « ballets », *Gaspard Hauser* et *Pierrot gamin*, ne ferait peut-être pas mal.

Tolle, lege — et vale.

P. VERLAINE.

Salle Lasègue 31, h. Broussais.

P. S. Pourriez-vous me prêter mes livres, *Amour et Jadis et Naguère* un ou deux jours : histoire d'y recopier quelques sonnets anciens pour *Dédicaces* qui va s'imprimer et faire recopier *les Uns et les autres*. Merci d'avance.

DLV

Dimanche [novembre 1889].

Cher Docteur,

Quand la série *Arras* sera terminée, n'est-ce pas faites envoyer :

— à M. Bradier, libraire, rue Saint-Aubert, Arras, Pas-de-Calais ;

— au journal : *le Pas-de-Calais* ;

— au journal : *le Courrier du Pas-de-Calais*.

N'est-ce pas ? En ayant soin de souligner les mots *Vieille ville*, *Arras*, *Paul Verlaine* sur la couverture.

Dédicaces va paraître. Faites-moi si possible des souscripteurs.

Ennuis avec Savine pour vol. de prose (1) (vol est le mot avec les éditeurs). Envie décidément de m'éditer moi-même.

Dès sorti, m'en occuperai.

Quid d'Antoine ?

Quant à l'article de « Thome » (Trézenik, n'est-ce pas ?), il est plutôt fumiste qu'autre chose. Je n'y répondrai certes pas. Mais je me rappelle précisément avoir écrit, des premiers, sinon le premier (dans, je crois, *les Hommes d'aujourd'hui*) le mot *génie* à propos de Laforgue. Je ne le regrette certes pas, mais enfin, il est triste de se voir attribuer des torts, j'ose dire, de jalousie !! alors qu'on est peut-être le plus incapable littérairement et j'espère, sauf en affections, autrement, d'un tel sentiment, — bien au contraire et c'est prouvé dans l'espèce. D'ailleurs, n'est-ce pas, rien, *de ma part*, dans *Art et critique* à ce sujet (quel style !!)

Pense-t-on un peu à *mon* (MON) théâtre, rue des Canettes ?

Cazals, présent, se joint à moi en compliments pour vous et votre frère.

Votre affectueux,

P. V.

Quand vous verra-t-on ?

(1) *Histoires comme ça.*

DLVI

Dimanche soir [novembre 1889].

Cher Docteur,

Dédicaces va paraître. Vous savez que c'est par souscriptions. Il y aura des volumes à 20 et à 10. Propagandez emmy vos cognoissances et féaux pour le plus possible d'adhésions, je vous prie, et envoyez-moi noms et adresses (1).

Cet article sur mon théâtre dans *Art et critique* ?

L'adresse, s'il vous plaît, de Vielé-Griffin et de Régnier.

Idée, moi. Dès monnaie, réserver un peu pour publier mes œuvres moi-même. Ai imprimeur à crédit, mais que votre frère me donne un conseil.

A quand la suite des *Gosses* (2) ? Et surtout à quand votre bonne visite ?

PAUL VERLAINE.

— Ah! le père Perrens vit encore. Un bon type de mon temps, n'est-ce pas ? qu'utiliserai dans *Proses*.

Quid d'Antoine ? Pouvez-vous me prêter *Jadis et Naguère* ?

(1) Pendant l'été 1889, Verlaine s'était fâché avec Vanier. De là cette idée étrange de devenir son propre éditeur et d'imprimer lui-même ses œuvres complètes. En ce qui concerne *Dédicaces*, à paraître par souscriptions, il avait songé d'abord à son ami Cazals —, ce qui n'était pas une idée beaucoup plus heureuse. Mais *La Plume* s'offrit à imprimer le volume. En octobre, Léon Deschamps avait en main le manuscrit ; le 15 janvier, il lança officiellement la souscription. Cf. *Le Chat noir*, du 14 sept. 1889.

(2) *Art et critique*, 15 juin 1889, 1^{er} févr., 1890. Publ. dans *Histoires comme ça*.

DLVII

Paris, Broussais, le 28 janvier [1890].

Cher Docteur,

Ci-joint 5 bulletins de souscriptions. Envoyer à moi ou à *la Plume*, s'il y a lieu : C'est kif-kif. Peut-être trouverez-vous 5 bonnes âmes à 20 fr. — ou moins. M'enverriez, en tout cas, noms des souscripteurs. Le livre paraîtra sous très peu : j'attends les dernières épreuves (c'est le livre aux sonnets, à propos, dont j'ai changé le titre, *Amis*, pour *Dédicaces*, plus littéraire, je crois (1)).

Grâce aux argents que cette souscription me rapportera, j'espère tôt sortir d'ici, sans doute pour quelque séjour à Neuilly chez un ami, puis quartier près de journaux, *Figaro*, *Gaulois* où pourrai écrire et gagner.

Pourrai-je, la saison venue, retourner à Aix ? ou plutôt aller dans ces eaux du docteur avec qui je dînai un soir chez vous ?

Vanier sans doute va imprimer *Poèmes saturniens*, mais sans mon assentiment et non *corrigés par moi*. De plus j'y voulais préface qui est faite et que Vanier me met dans l'impossibilité de lui donner, faisant la sourde oreille à des propositions de revision de traités (qu'il a violés cent fois, principalement en ne me donnant pas le nombre d'exemplaires voulu et en faisant marcher incomplètement le service de presse). J'ai envie, dès *Poèmes saturniens* parus,

(1) Ne serait-ce pas aussi qu'après *Amies*, ce titre pouvait inquiéter un peu ?

de faire paraître en brochette la *préface...* et les traités !! Fameux ça ! Qu'en dites-vous ?

Pensez-vous à m'envoyer *les Uns et les autres* ? Qu'en dit Antoine ? Je pense à Claretie, moi.

Publierez-vous bientôt mes *Gosses* ? j'en aurai besoin bientôt, *très bientôt*, surtout du *Novice* (combien en avez-vous et les titres ?) parce que le bouquin de prose est en train de se faire pour tôt paraître — chez Savine, enfin !

Bonheur fini. Le mets au point. Mille amitiés à vous et frère.

P. V.

DLVIII

Paris, 14 février soir [1890].

Cher Docteur,

Je reçois à l'instant votre lettre et les 40 francs dont reçu et mille remerciements du cœur. Je vais envoyer les noms à Deschamps et lui faire part du désir de votre frère.

L'ouvrage n'est pas encore paru, il est *imminent*.

D'autre part, la souscription marche *admirablement*.

Dès sorti, j'espère très bientôt (1) et le puis dès maintenant espérer, je m'occuperai de mes affaires de librairie (2) dès sorti, *tout de suite, tout de suite*. C'est bien, n'est-ce pas ?

(1) Sorti de Broussais, fin février, Verlaine rentrera en mai à Cochin. Il passera presque tout le reste de l'année, à l'hôpital, avec un séjour à Saint-Maurice, en août.

(2) Verlaine fait ici allusion à son conflit avec Vanier. Cf.

L'auteur de l'article de l'*Eclair* est Montorgueil qui me l'a envoyé avec son nom au crayon. Il m'avait déjà froissé, il y a deux ans, dans le *Mot d'ordre* et m'avait écrit, sur plainte mienne, lettre charmante me promettant une rectification, dont nulle nouvelle que celle-ci !! Ces journalistes ont un sens moral. Comme il paraît qu'il m'est très sympathique et écrit *en ami* (jugez un peu, si le contraire), je lui ai écrit en même temps qu'à l'*Eclair*, le priant (mais sans doute, basta !) de rectifier, lui, ès prochaine occasion. Vous savez que, si je voulais, je pourrais soutenir, pièces en mains, les assertions de ma lettre et, je crois, foutre à l'*Eclair* une jolie affaire en diffamation.

Mais l'important, pour moi, c'est dès sorti de m'occuper de mes affaires de librairie, avec conseils, parbleu ! fût-ce par l'assistance judiciaire, si la persuasion ne réussit pas — l'important et le devoir.

Je vous quitte, cher docteur, en vous remerciant encore de tout cœur. Vous écrirai très bientôt.

A vous de cœur encore une fois et à bientôt somatiquement (Vulgo, en chair et en os).

P. VERLAINE.

DLIX

Jeudi, 4 h. [février 1890].

Toutes dettes payées — et j'en avais ! — je me trouve à court.

lettre à E. Lepelletier du 8 janvier, de la même année. *Correspondance*, I, p. 233.

M. Vinci n'a pas encore versé les 83 fr. de sa si touchante souscription à *Art et critique* (1). Avez-vous reçu de nouvelles souscriptions ? Car Deschamps qui est absent de Paris ne peut naturellement m'aider et je ne sais où lui écrire. Ma jambe me défend de faire beaucoup de courses, même pour « encaisser » des sommes belles mais nécessaires au *Courrier Français*. Enfin, une avance me charmerait et je demeure Hôtel des Mines, boulevard Saint-Michel.

A vous de tout cœur et excusez une indiscretion qui sera réparée.

P. V.

DLX

[Janvier, 1891] (2).

Hôpital Saint-Antoine, rue du Faubourg Saint-Antoine, 184.
Salle Bichat, 5.

Cher Docteur,

Me voici bien coupable et bien en retard vis-à-vis de vous. Mais la, mais ma vie ! Ça va mieux, un peu, du côté pécuniaire, malgré l'endroit d'où je vous écris, cloué par un rhumatisme au poignet gauche qui d'ailleurs cède à la ouate, au baume tranquille et au divin, à l'inferral salicylate (est-ce l'orthographe ?) de soude. Si bien que j'espère sortir

(1) Souscription d'Ernest Vinci : 21 exempl. à 3 francs et 4 à 5 francs. — Cf. *Art et Critique*, 22 févr. 1890.

(2) Voy. les lettres du 14 janvier à Lepelletier et à Vanier, — Cf. *Correspondance*, t. I, l. CXXX. p. 243 et t. II. L. CCLXXVIII, p. 167.

bientôt dans de normales conditions et quelles intentions sagissimes, c'est effrayant tout simplement.

Je travaille beaucoup. Sous peu, aurez de mes nouvelles, sous forme d'une trombe de publications, prose et vers, chez divers éditeurs. *Divers*, c'est le secret de ma « force » (! !) actuelle.

Divide ut imperes (Est-ce ça ?).

Las, hélas ! pour *Art et critique*, mais la « vaillante » revue va renaître dans *la Plume* et y injecter quelque moëlle dont elle a besoin.

Mille amitiés à votre frère (dont l'adresse ?) Parlez-lui donc de l'édition de *Sagesse* illustrée par M. Denis (1), un jeune homme de grand talent, et qui, par souscription, comme *Dédicaces*, me pourra procurer quelque monnoye dont toujours besoin, pauvre de moi !

Je suis ici à gogo, D^r Taprez ou Tapret comme chef (2), un homme exquis ; l'ancien D^r de Broussais comme directeur, charmant et toute complaisance pour moi. Quand pourrez, venez donc me voir. Je me propose bien, dès sorti, peut-être dans 8 jours, de sonner à votre porte, un jour que j'irai ou reviendrai des Batignolles (3) — vers 4 heures, excepté les mercredis, n'est-ce pas ? Si longtemps qu'on ne s'est vu, et vous si bon et que j'aime tant !

(1) Renvoi en note : « M. Maurice Denis, 9, rue des Écuyers, Saint-Germain-en-Laye. »

(2) Le D^r Taperet.

(3) Hôtel Biot, 15, rue Biot.

Une bonne poignée de main, cher Docteur et à bientôt dans tous les cas. Votre

P. VERLAINE.

DLXI

Saint-Antoine, 5 salle Bichat.

Jeudi 5 février 1891.

Méchant Docteur,

(De ne m'avoir pas répondu, mais si pressé sans doute, ou peut-être en voyage), j'ai le plaisir de vous annoncer que « je me fais la paire » demain vendredi, — jour de Vénus ! — et que mon adresse est dorénavant 18, rue Descartes. Vais être horriblement occupé toute cette semaine. Livre chez Vanier (*decidedly for better as to concerns prices*) (1), livre chez Charpentier (*Choix de poésies*), démarches chez Savine (*decidedly a jester, a dilatory and rarely paying fellow*) en vue de *Dédicaces*, édition commerciale et un volume de nouvelles (*Histoires comme ça*), tout prêts et ne paraissant jamais, etc., etc.

Votre frère m'a dit qu'on vous trouvait tous les jours à 4 heures, excepté les mercredis — juste *mon jour*, à réorganiser dans une 15^e. J'irai donc, dans quelque huit ou dix jours, vous serrer la main.

Et cette réédition illustrée et par souscription de *Sagesse* ?

Lûtes-vous mon interview dans le *Figaro* ? Anodin, n'est-ce pas ?

(1) Renvoi en note : « *Bonheur*, enfin ! »

Du reste, on m'a remis au sirop de Gibert. J'en emporterai un flacon ainsi qu'un autre contenant le corollaire gargarisme. On m'a dit d'user de ça encore une 15^e.

O grande puissance
De l'orviétan (1) !

Mes affaires vont un tout petit peu mieux. Avez-vous vu mon portrait par Carrière chez Durand Ruel ? Il est maintenant chez le propriétaire, Jean Dolent. Il y en a un autre d'Aman Jean.

Je travaille à mort.

Avez-vous nouvelles d'Aix-les-Bains et de Saint-Honoré ?

Et à très bientôt et tout à vous de cœur.

P. VERLAINE.

DLXII

Paris, 27 décembre 1891.

Mon cher Docteur,

Bon jour et bon an !

Voilà combien de temps que nous n'avons eu de nos mutuelles nouvelles ! J'espère que, pour vous, tout aura été, à gogo, en prospérant. Mais, depuis mon « bénéfice » (2), la mistoufle coutumière et la santé rare furent mon lot — et me revoici depuis

(1) En note : « Pour remèdes éventuels, avec un mot de vous, ne puis-je me procurer à la Centrale (pharmacie !) tel salicylate, bromure, ou Gibert [mot illisible] *oculairement* ? »

(2) La matinée du Vaudeville, en mai 1891, au bénéfice de Gauguin et de Verlaine, avait rapporté au poète 100 francs seulement. Il était rentré à Broussais en novembre.

deux mois en ce Broussais de malheur et de bonheur, où M. Chauffard vient de me découvrir... diabétique en herbe : *gluten and C^o* !

Je travaille beaucoup, *Odes en son honneur* (des Chansons pour elle plus en faux-col et en Cronstadt), *Invectives*, *Mes prisons*, *Notes sur l'hôpital, Louis XVII*. Faut que tout cela soit terminé l'an qui vient. *Sic volo sic jube... rem.*

D'ailleurs, malgré tous sucres nouveaux et tous rappels arthriques et antarthriques, je souffre médiocrement, et le petit bonhomme d'appétit vit toujours.

Quand vous verrez votre frère et que vous y penserez, s'il n'y a pas moyen d'avoir la collection d'*Art et critique* (j'ai perdu ou plutôt on m'a subtilisé la mienne), serez-vous assez gentil pour lui demander les numéros où il y a de la prose de moi : *Gosses*, *L'histoire d'un regard*, *Notice sur Jules Tellier*, entre autres choses (j'oubliais, *Une vieille ville*) n'est-ce pas ? Car ça « m'urge » en vue d'un bouquin de *Mélanges* que je brasse pour de vagues printemps.

Venez donc me voir, m'apportant, si moyen, quelque lecture (prose préférée). Visible tous les jours. D'ailleurs, vous autres médecins, n'êtes-vous pas Sésame lui-même, si j'ose ainsi m'inspirer du « feu Billard », d'hélas feu Banville.

Et tout à vous de cœur. Mes meilleurs respects à M^{me} Jullien, je vous prie.

PAUL VERLAINE.

Hôpital Broussais, salle Lasègue, 24.

DLXIII

Jeudi matin, 21 janvier [18]92.

Cher Docteur,

Sorti ! Mon adresse 272, rue Saint-Jacques (Deux-cent-soixante-douze). Merci des souscriptions (1). « Continuez. »

Il y aura des exemplaires de luxe à 20 francs. Portrait, comme pour ceux de luxe, très réussi, de Hayet, et couverture (pour ceux à 20) des plus curieuses, illustrée par le bon Cazals.

Je vais mieux, mais dois suivre un régime : gluten, benzo... quoi ? et pilules arsenicales... Sagesse prescrite et bien dans mon intention.

Envoyez les souscriptions chez moi. Plus court. Avec, bien entendu, le nom des souscripteurs et leur adresse. Le *Réveil* se transfigure en *Saint-Graal*. Joli titre, n'est-ce pas ? J'y envoie une lettre adhésive qui vous amusera. Mes meilleurs respects à M^{me} Jullien et tout à vous.

P. VERLAINE.

DLXIV

Le 7 janvier 1893.

Cher Docteur,

En Broussais, bien entendu, 22, salle Lasègue, 96, rue Didot !... (2) Pour quelques jours encore jusqu'à départ très probable pour Belgique, en vue

(1) *Liturgies intimes*, Biblioth. du Saint-Graal. (Paraîtront en mars). [Note de Verlaine.]

(2) Il y était rentré en revenant de Hollande.

de conférences. J'ai été, en novembre dernier, à La Haye, Leyde, Amsterdam, à ces fins, vous savez peut-être, avec quelque succès d'ailleurs.

Peu malade. Fatigué. Je vais beaucoup mieux.

Et... je viens au but de ma lettre. Voulez-vous m'autoriser à faire votre biographie dans les *Hommes d'aujourd'hui* ? Vous m'enverriez tout de suite, n'est-ce pas, des notes sur vous (naissance, etc.), vos travaux, vos projets ; quelques anecdotes feraient bien. Quant au portrait, voulez-vous que ce soit Cazals qui le fasse ? Il irait prendre ou vous lui enverriez (F.-A. Cazals, n'oubliez pas le F.-A., car il demeure chez son papa, 22, rue Mondétour).

Dès ma sortie d'ici — à ma rentrée de Belgique, j'irai vous voir. Quels jours et quelles heures, sans indiscretion ?

Amitiés à Jean Jullien et à vous, cher docteur, ainsi qu'à votre femme, l'expression de mes meilleures cordialités.

Votre

PAUL VERLAINE.

LETTRE A GUSTAVE KAHN

1887

Nous avons pu prendre connaissance d'une lettre et de trois billets adressés par Verlaine à M. Gustave Kahn. Des trois billets, datés respectivement des 21 mars, 3 avril et 10 novembre 1888, deux sont relatifs à la collaboration du poète des *Fêtes Galantes* à la *Revue Indépendante*. Le troisième signale l'envoi fait à M. Gustave Kahn, « critique », du recueil *Amour* récemment paru. Ils ne nous apprennent rien que nous ne sachions déjà, et c'est pourquoi nous les avons écartés. Par contre la lettre adressée par Verlaine à son correspondant, à la suite de la publication des *Palais Nomades*, présente un indiscutable intérêt. On la lira ci-après.

DLXV

Saint-Maurice (Seine). — Asile National de Vincennes, galerie Argand, chambre 5, lit n° 13 (public admis Jeudi, Dimanche et fêtes de midi à 4 heures).

Août 1887 *.

Mon cher Kahn,

Tellement bousculé par affres de toutes sortes ces mois-ci qu'il m'a été comme impossible de répondre à l'envoi de vos *Palais nomades* comme

* 1 f. papier à lettre vergé blanc, encre noire recto et verso, (*Fonds Vanier*),

fallait. Les mêmes excuses existent toujours, plutôt se fonçant, mais il finit par me tarder de vous envoyer mes meilleures et très sincères félicitations sur ce volume qui datera.

J'adore beaucoup de vos pièces et non des moins hardies, dans l'envoyage faire foutre des rimes minutieuses et des comteries par trop sur les doigts. Cela dit, je n'en reste pas moins pour les *règles* très élastiques mais pour les règles quand même, — mais pourquoi comme d'aucuns, me fâcherais-je contre vous ? Ce qui est beau et bon est beau et bon parce que et quoique. Voilà je pense une formule à n'embêter personne et ce serait la mienne si j'en avais. Et puis dans ces *palais*, que de subtilités savoureuses de langue et d'heureux raccourcis et d'amusantes redondances ! Bravo — et bis et ter et... indesinenter ! comme dit le divin Rimbaud.

— Il paraît que vous avez vu dans la rue Tronchet (on a dit Tronchet) une ou des affiches à la main avec mon nom dedans, qu'on recommandait pour des besognes. Je suppose bien que vous n'avez pas cru un instant que je fusse pour quelque chose dans cette « publicité ». Farce détestable ou « service » cru rendu, je me perds en conjectures, à propos d'une telle... lunerie.

Vanier m'a dit que vous lui aviez dit avoir suggéré à Dujardin l'idée de me demander un roman pour la *Revue Indépendante*. Je vous en suis bien reconnaissant, mais ainsi que je l'écrivais à Dujardin

l'autre jour, je ne puis rien donner ni promettre sans qu'il me soit fait quelque avance d'argent. Dans la situation *atroce* où je me trouve, j'ai absolument besoin de cet incitamentum, absolument. La chose est d'ailleurs commencée, elle pend interrompue, attendant qui la fasse achever.

Vous avez à moi, n'est-ce pas, tous mes volumes de vers reliés, sauf *Sagesse* et *Jadis et Naguère*. Si en avez fini, seriez bien aimable de les remettre pour moi chez Vanier.

Un point délicat, ou plutôt bien simple. *Pouvez-vous* me payer *tout ou partie* de ce qui peut me revenir de ma copie dans la *Vogue* et sur les *Illuminations* ? Si oui, ô faites tout de suite ! — Dujardin doit payer les vers, puisqu'il en a pris de Banville qui est très ponctuel sur cet article. Je pense que lui dont la publication est *en exercice* pourrait distraire de sa caisse les quelques sous qu'il me devrait alors, tout de suite aussi et je lui serais bien reconnaissant.

Vous qui êtes, je crois, Alsacien (je suis Lorrain ayant opté), ne pourriez-vous m'indiquer quelques voies à protection auprès de quelque Société Alsaco-Lorraine ? Ecrivez tôt n'est-ce pas ? à votre bien cordial

P. V.

LETTRE A ALBERT LANTOINE

1890

Nous devons à l'obligeance de M. Albert Lantoin lui-même la communication de l'intéressante lettre qu'on lira à la suite. La bienveillance de Verlaine à l'égard de ses jeunes confrères s'y manifeste d'une façon évidente. De plus cette lettre nous fournit de précieux détails biographiques.

DLXVI

Paris, le 31 janvier 1890 *.

Monsieur,

J'ai reçu ces jours-ci votre lettre et votre livre dont je vous remercie bien cordialement. J'ai éprouvé un vif plaisir à le lire et je me propose de le relire souvent, car il contient dans son aimable variété, bien des morceaux de choix pleins de promesses pour la plupart réalisées. Les proses tout particulièrement me ravissent. Il y en a qui rappellent tout en restant originales, l'inimitable *Gaspard de la Nuit*. D'autres, *Une fête sous Néron*, *Une fête sous Caligula*, donnent l'impression d'un fragment inconnu de quelque poème barbare et

*.Papier quadrillé, encre noire, papier vergé.

décadent traduit d'un latin subtil, cruellement raffiné déjà, demeuré grandiloquent et rythmique toujours. La plupart de vos vers sonnent bien, chantent clair, et plusieurs poèmes me paraissent parfaits, j'ai nommé surtout les pièces amoureuses. Je ne doute pas que votre volume ne vous vaille les suffrages qu'il faut briguer et j'attends impatiemment la suite de vos débuts.

Je suis heureux que ma *Vieille Ville* vous ait intéressé. Précisément je vais réimprimer ce fragment dans un volume qui paraîtra au printemps. Si quelque observation, quelque rectification devait y être faite, je vous serais bien obligé de m'en écrire.

Ma famille maternelle est d'Arras et des environs. Ma mère était une Dehée, un nom qui ne doit pas vous être inconnu, de même que le vôtre ne me l'est pas depuis longtemps. J'allais, enfant, chez des parents à deux lieues d'Arras et environs, Fampoux, Rœux, Plouvain et dans le Nord, Lécuse, Douai. Dans ses dernières années, de 1875 à 85, ma mère était revenue à Arras et j'allais la voir souvent. Je connais donc à merveille la bonne vieille cité arrageoise, sa bière, son beffroi et ses casernes. Mon père, capitaine au 1^{er} et au 2^e du génie y avait tenu garnison maintes fois, du temps où les régiments voyageaient beaucoup. J'aime bien ce pays de la Scarpe, son paysage qu'il faut chercher, mais qu'on trouve, ses habitudes patriarcales et jusqu'à son patois...

Je ne pense pas que rien m'appelle de longtemps au moins dans ces parages, mais si le fait d'un mien voyage par là se présentait, je ne manquerais pas d'aller vous serrer la main.

J'espère d'ailleurs bien vous voir à Paris où vous devez venir de temps en temps. Je suis pour le moment, malade et pauvre, à l'hôpital, mais j'espère en sortir bientôt et vous auriez toujours ma nouvelle adresse à la *Plume*. (Je suis en termes des plus froids avec mon éditeur (le sera-t-il encore ?) Vanier. Ne m'y rien adresser, en cas d'envoi).

Merci encore une fois, mon cher poète, et soyez assuré de ma meilleure sympathie.

P. VERLAINE.

Hôp^l Broussais,
salle Lasègue 31,
96 rue Didot
(Plaisance)
Paris,



LETTRES A ÉMILE LE BRUN

1886-1890

Émile Le Brun fut pour Verlaine un précieux ami. Sur ses relations avec le poète, M. Émile Le Brun s'est lui-même excellemment expliqué dans une série d'articles, intitulés *Verlaine inédit*, qu'il a publiés dans la revue *Les Idées françaises* de janvier à juin 1924. On se reportera utilement à son texte, duquel nous nous bornons à extraire la correspondance du poète avec son ami.

Dans Émile Le Brun, de l'aveu même de ce dernier, Verlaine voyait un auxiliaire utile « pour récupérer *des sommes* » auxquelles il pensait avoir droit. Dans le sonnet XV de *Dédicaces*, ne le définit-il pas l'« ami des fortes confidences » ?

Plusieurs des lettres de Verlaine à Émile Le Brun ont été reproduites en fac-simile dans la revue des *Idées françaises*.

Sur Émile Le Brun, cf. le tome II de la *Correspondance*, p. 61.

DLXVII

Paris, le 9 novembre [18]86.

Cher Monsieur,

J'ai quitté sans esprit de retour la cour St-François, ses pompes et ses œuvres, par suite, avec mon logeur, d'une discussion par voies *Sômatique* où j'avais tous les droits, — et je ne pense pas que vous me blâmiez pour ce. J'ai canaillement profité de

la conjoncture pour rentrer à l'hospice afin cette fois de m'y guérir si possible. Seulement au lieu de « souffrir » sur les hauteurs de Ménilmontant, je « golgothe » dans la plaine de Montrouge, en un mot mon adresse est : *Hospice Broussais, 96, rue Didot, 14^{me} arrondissement, Salle Follin, lit 6.*

Vous viendriez m'y voir (tramway de la gare de l'Est à Montrouge, demandez rue d'Alésia laquelle coupe la rue Didot) ou m'y écririez concernant Maître Carette. — Je vais même lui écrire moi pour lui réclamer ma rente (la seule !) de 900 francs, échéant le 15 courant. Je ne ferai aucune allusion à vous.

Avez-vous nouvelles de Tellier ? Mille compliments de moi à lui.

Et bien à vous. Venez me voir ou écrivez-moi. Venez plutôt.

P. VERLAINE.

Purée ! marmelade ! dèche ! ô que ce serait beau ces 900 balles dans une gloire, la seule ? au fond.

DLXVIII

Paris, ce 1^{er} février 1887.

Mon cher Ami,

Nulle réponse de cette Chambre des Horreurs. Que faire ? Pourriez-vous trouver... un acquéreur, fût-il à perte trop usuraire ? Moi tant besoin ! Bonne affaire pour ce monsieur au fond, et moi quelle épine provisoire hors de la patte !

Venez donc me voir. Santé ? même. Et l'Étoile ? (1)
Venez donc voir ou écrivez à ce vôtre.

Lit 6. salle Follin Hôpital Broussais.

DLXIX

27 février 1887.

Je serais bien heureux de me voir *au plus tôt* en possession de ces quelques cents francs qui constitueront ma meilleure ressource en attendant qu'on puisse tirer, si ce n'est pas chimérique, l'autre affaire (celle de l'abbé) au clair.

Venez me voir ou écrivez-moi, avec détails. Si le *corbeau* devenait nécessaire, eh bonjour, Monsieur du Corbeau, alors !

Votre bien cordial,

P. VERLAINE.

Ci-joint, selon votre trop flatteur vœu, une ballade qui complètera une autre sur le thème :

On ne fusille pas de la m...

DLXX

Mercredi soir (30 mars 1887).

Cher Ami,

Reçu votre lettre.

Voici :

Purée affreuse, inexprimable vraiment. Donc si moyen trouver corbeau ou quoi que ce soit d'immé-

(1) Cette Étoile était un journal en pleine agonie alors, que j'étais finalement seul à rédiger avec le directeur Albiot (Note de E. Le Brun).

diat, fût-ce à tout prix, me rendrait un service inouï.

Tâchez dans tous les cas de venir demain jeudi.

Vous attendrai donc. Confèrerons si sérieusement !
(Littérature aussi, si assez temps).

En tous cas, écrivez-moi et, je vous en supplie, activez cette affaire, fût-ce à boulet rouge.

A vous de cœur

P. V.

5, rue Moreau, 6, Cour Saint-François,

30 mars 1887.

Si vous voyez Vanier, dites-lui que *res augustæ* et qu'il pense à moi et à un nommé petit mandat.

DLXXI

29 juin [1887].

Mon cher Le Brun,

Quid de corvis ? (1)

Pouvez-vous venir demain jeudi ? Je sors vendredi et ne sais si pourrai vous voir de longtemps, ignorant encore mon domicile. D'ailleurs, après quelques jours, je rentre en payant (45 francs par mois).

(1) Littéralement : « Quoi des corbeaux ? » Les corbeaux auxquels Verlaine fait allusion ne sont autres que les hommes de loi chargés de la liquidation de la ferme de Juniville, achetée par Verlaine aux parents de Lucien Létinois et que le poète s'était vu obligé de revendre.

Vous ai-je dit que je vous dédiais dans *Amour* un sonnet sur saint Benoît Labre ?

Mais si vous veniez demain jeudi, quelle *chance* !

DLXXII

Mardi soir.

(Estampille de la poste : 15 juillet 1887).

Mon cher Ami,

Avez-vous quelque espoir quant à un corbeau prodige ? Que diriez-vous d'une lettre à peu près et sauf corrections vôtres conçue ainsi ?

A M. Guyot Sionnest, avoué, rue Vivienne, Paris.

Monsieur,

M. Paul Verlaine ignorant les nom et adresse actuels de son épouse, remariée, croit pouvoir vous prendre pour interprète de son désir très vif de voir son fils Georges Verlaine. Il est pour le moment à l'Asile national de Vincennes, Galerie Argand, n° 1, Saint-Maurice (Seine), où le public est admis de midi à 4 heures, les dimanches et les jeudis. Son état de santé, loin d'être satisfaisant, s'est aggravé de complications cardiaques consécutives à l'affection dont il souffre depuis 21 mois et plus. Cette circonstance ne peut, pense-t-il, que militer en faveur d'une adhésion déjà si plausible par elle-même.

Il se trouve dans une gêne pécuniaire plus que voisine du dénûment, toutes dettes, sauf une chez le pharmacien, payées. Cette situation, comparée

à la somme dont il s'est loyalement dessaisi en janvier 1886, le détermine à vous prier d'en faire part sans retard à votre cliente pour en aviser le plus tôt possible.

· · · · ·
 Veuillez, n'est-ce pas, mon cher ami, me répondre *poste pour poste*.

A vous *ex toto corde*. P. V.

DLXXIII

Paris, le 4 novembre 1887.

Mon cher Ami,

· · · · ·
 Bien entendu que s'il n'y a pas d'inconvénient, j'accepterai au plus vite les dits 45 francs. Si vous croyez qu'il y a lieu de le faire, *poste pour poste*, envoyez-moi le modèle de demande avec addition de la proposition ci-dessus, en termes légaux et corrects, car vous connaissez mon inexpérience fatale !...

A vous.

P. VERLAINE.

Poste pour poste, n'est-ce pas ?

Hôpital Broussais, etc.

Ce serait le moment de dire à Tellier d'activer le *Arras* (fragment assez long et intéressant de moi, à cause d'une très belle légende moyen-âge y incluse), et *son paiement* s'il est accepté dans *les Chroniques*... Pourrait-il (Tellier) s'enquérir pour pension et toute petite chambre dans Quartier Latin ? Enfin

vous, si voyez quelque chose pour moi..., car me voici bien en détresse encore ! je ne pense pas pouvoir rester ici longtemps, et puis ce n'est plus une vie. Mieux vaudrait un terrible *mais* MILITAIRE, enfin ! désespoir vrai !

Tout de suite réponse, n'est-ce pas ?

Et à dimanche, mais réponse immédiate, je vous prie.
P. V.

DLXXIV

Paris, le 30 décembre 1887.

Cher Ami,

Quid de te ? Combien you would been actual angel to come to me and have a talk about not only the 900 of the man in the scutcheons but the 1500 of the Reverend S... Bring, please, some perusal, French or English poets preferred.

I wish you a good year, a good health and a good plenty of good things.

Yours most friendly.

P. V.

From 1 to 3 Thursdays and Sundays. Be early and come oftentimes (1).

(1) ...Combien vous seriez pour de bon un ange ; de venir causer avec moi non seulement des 900 de l'homme aux pannonceaux, mais des 1500 de l'abbé S. Apportez, s'il vous plaît, quelque lecture, poètes français ou anglais de préférence.

Je vous souhaite une bonne année, une bonne santé, une bonne quantité de choses.

P. V.

Venez de bonne heure, et souvent. (*Traduction de E. Le Brun.*)

DLXXV

January, 4th 1888.

My dear friend, Got a letter from (and received a visit of) the Rd with that enormous debt. He gave me some money and promised to do his best in the future. I should be glad to see you and have a « lecture » of yours about it. Got too a letter from « the man-of-the-country » (nihil of he « in-the-scutcheons ») who lets me understand that the definitive paying is still delayed to the midst of next May, but that things are going on in earnest at the man-in-the-scutcheons. Good enough that ! But such a new delay ! Come and let us have a talk will ye ?

Tellier, in his article about *La Statue d'Homère* in the *Parti National*, 5 février, seems to me to commit a mistake by lending to Charles Baudelaire an ironical and disrespectful intention in these words :

Plus amusant que l'Iliade.

P. V. (1)

(1) Mon cher ami. Reçu d'abord une lettre, puis une visite de l'abbé à l'énorme dette. Il m'a donné quelque argent et promis qu'il fera de son mieux à l'avenir. Je serais heureux de vous voir et que vous me fissiez là-dessus une « conférence ». Reçu aussi une lettre du « provincial » (*nihil* de l'homme aux panonceaux, qui me donne à comprendre que le règlement définitif est encore renvoyé à la mi-Mai, mais que les choses vont leur train pour de bon chez l'homme aux panonceaux. Pas mal, ça Mais un tel retard de nouveau Venez pour que nous causions, n'est-ce pas ?

Tellier, dans son article du *Parti National* sur *La Statue*

DLXXVI

Saturday, 19th [janvier 1889].

Dear friend, I should be most obliged to you for your kindly warning Vallotton the direction of whom I totally ignore, that Maurice Barrès is disposed to write the notice for his counterfeit of my figure in the Illustrated Review. It will be, I think a good job for all of us, the review, Vallotton and self. So warn Vallotton, please. I should be glad to see him or write to him concerning that business of ours. Be kind as to send me his address. But previously warn him, will ye ?

Quid about Langlois ? Give him my best compliments. I am not very well presently, but I indulge into tremendous work (poetry, prose !!) I hope not to stay too long in this « limbes » and see you again in good health.

Write to, come to (it possible) and love, your truly.

P. V.

Please buy and send me the *Cravache* of this week number 413, samedi 19 (1).

d'Homère, me semble commettre une erreur en prêtant à Charles Baudelaire une intention ironique et irrespectueuse dans ces mots :

Plus amusant que *l'Iliade*.

A vous,

P. V. [*Traduction de E. Le Brun*].

(1) Cher ami, je vous serais on ne peut plus obligé de vouloir bien avertir Vallotton, dont j'ignore totalement l'adresse que

DLXXVII

1889, janvier.

Paul Verlaine would be glad to have from you some certainly accurately written, since to meet one another is quite a dream, about the notice on P. V.

Which is to appear with Vallotton's counterfeit. Friendly plenty (1).

DLXXVIII

Sunday (dimanche).

Cher ami,

Dites-moi quand vous seriez disposé à écrire

Maurice Barrès est disposé à écrire la notice pour son portrait de moi dans la *Revue Illustrée*. Ce sera, je crois, une bonne petite affaire pour nous tous, la Revue. Vallotton et moi. Prévenez donc Vallotton, je vous prie. Je serais heureux de le voir ou de lui écrire pour cette affaire qui nous intéresse tous deux. Soyez assez bon pour m'envoyer son adresse. Mais prévenez-le auparavant, n'est-ce pas ?

Quid pour Langlois ? Faites-lui mes meilleurs compliments.

Je ne vais pas très bien en ce moment, mais je me livre à un travail formidable (vers et prose!!) — J'espère ne pas rester trop longtemps dans ces « limbes », et vous revoir en bonne santé.

Votre dévoué.

Veillez m'acheter et m'envoyer la *Cravache* de cette semaine, n° 413, samedi 19. [*Traduction de E. Le Brun*].

(1) Paul Verlaine serait heureux d'avoir de vous quelque certitude précise, par écrit, puisque l'idée de se rencontrer n'est qu'un rêve, au sujet de la notice sur P. V. qui doit paraître avec son portrait par Vallotton.

Amicalement tout plein. [*Traduction de E. Le Brun*].

(car il paraît qu'on le désire), la notice sur moi dans la Revue Illustrée. Le plus tôt possible, if you please (s'il vous plaît).

Yours plenty (à vous tout plein).

DLXXIX

Janvier [18]90.

Mon cher Le Brun,

Je reçois *seulement*, avec un paquet de livres, de chez Vanier, votre bon petit mot, et je m'empresse d'y répondre.

Je suis, — parbleu ! — à l'hôpital Broussais...

Venez m'y voir. Apportez-moi des livres et journaux si possible. Je r'ai votre Keats.

Mon petit volume *Dédicaces* va paraître. Vous y avez un sonnet. C'est par souscription et point édité chez Vanier...

Voyez si estes riche. Je compte sur le produit des souscriptions pour sortir d'ici un peu fadé et imprimer moi-même en dépit des traités d'ailleurs outrageusement violés par Vanier avec qui je suis définitivement brouillé.

Et une bonne poignée de main avec mes meilleurs vœux pour votre bonne santé !

P. V.



LETTRES A CATULLE MENDÈS

1887 1892

La camaraderie — un peu distante — de Verlaine et de Catulle Mendès, datait de leurs communs débuts au *Parnasse Contemporain*. A plusieurs reprises, Mendès ne se fit pas faute de rendre service au poète des *Fêtes Galantes*, — que, parnassien impénitent, il préférait au poète de *Sagesse*. Verlaine lui en sut gré.

La première des lettres que nous publions nous a été communiquée par un collectionneur zurichois, M. Ch. Simon. La seconde appartient au fonds Champion. La troisième a été conservée par M. Edmond Pilon.

DLXXX

Saint-Maurice, le 12 août 1887.

Mon cher Mendès,

Ainsi que je m'y attendais, me voici transféré à l'*Asile des Convalescents de Vincennes, Galerie Argand, chambre 5, lit n° 13, à St-Maurice (Seine)*. (Visiteurs admis de midi à 4 heures, les jeudis, dimanches et fêtes. Bateau pour Charenton. Omnibus Bastille-St-Maurice). J'y suis pour une quinzaine de jours. Tout me parviendra là immédiatement pendant ce laps de temps.

M. Jules Tellier m'a rapporté vos bonnes inten-

tions à mon égard. Vous seriez bien gentil de me mettre bien au courant, au cas de collaboration au *Gil Blas* et relativement à M. Roujon, que je ne me rappelle pas avoir connu. Veuillez le faire, n'est-ce pas ? Le plus tôt possible. Je suis dans une telle situation, si vous saviez ! Et cela, je puis le dire, tragiquement, par des mains littéralement criminelles, moi dupe et victime, je ne saurais trop le répéter, de ma délicatesse et de ma simplicité. Je sais qu'il s'est formé sur mon compte, chez Lemerre et un peu partout, une légende presque ogresque et quasi crapuleuse. Je suis sûr, mon cher Mendès, que vous n'y avez pas coupé un instant et vous avez bien fait, car je n'ai jamais cessé à travers toutes mes pérégrinations, de garder, avec toute dignité inséparable de gens comme nous, l'amour sauveur de l'art et de la poésie.

J'apprends que mon *motif de pantomime* a paru avec une gravure « épatante ». Merci bien. (Je dis j'apprends, car ici, sauf ou y compris, deux ou trois journaux que vous devinez, *Lanterne*, *Petit Parisien*, *Petit Journal*, rien n'est vendu qui se puisse lire d'intéressant). Mais Vanier va m'expédier quelques exemplaires.

En attendant bien impatiemment votre réponse, je vous prie de croire, mon cher Mendès, à ma vive reconnaissance et aux meilleures cordialités de

Votre

P. VERLAINE.

DLXXXI

Le 3 octobre 1891 *.

Mon cher Mendès,

Combien vous serais-je donc obligé de déférer aux vœux d'une charmante personne pleine de talent, M^{lle} Adèle Dreyfus (au théâtre Delria (1) qui serait toute heureuse de vous avoir comme spectateur à l'une des représentations de *l'Agile trèfle*, aux Bouffes du Nord, où elle remplit le rôle de Jeanne.

Tout à vous.

PAUL VERLAINE.

15, rue Descartes.

DLXXXII

Paris, le 13 septembre 1892.

Mon cher Mendès,

J'ai reçu avant-hier les trois volumes de vos poésies complètes et je sors de les relire. Je connaissais la plupart de ces beaux vers, quelques-uns depuis presque mon enfance, car je vous *suis* depuis la *Revue Fantaisiste*, mais quel plaisir sans pair que de faire connaissance à nouveau avec eux. Quant à ceux, très rares, que je ne savais pas encore, et qui datent des époques où j'étais absent de France et de toute littérature, je les ai dévorés et redé-

* Papier à lettre blanc jaunâtre, recto, encre noire.

(1) Sur M^{lle} Delria, à laquelle Verlaine semblait porter un intérêt tout particulier, voir plus haut la lettre n^o CDXC, p. 94.

vorés à belles et bonnes dents : aussi, ce régal !

J'aime *Philoméla* de jeunesse, si je puis ainsi parler, aussi les *Sérénades*, aussi les *Soirs moroses*. J'admire en toute ferveur néo-parnassienne, la *Pagode*, qui fut jadis l'œuf d'un gros volume à finir, Mendès, à finir ! *Le Livre des Dieux*, si ma mémoire est bonne. — *Hespérus* est un mystérieux et si lumineux chef-d'œuvre et le *Soleil de minuit* votre note peut-être la plus forte avec les *Contes Epiques*.

Vous avouerez-vous maintenant que j'adore votre troisième volume, surtout les heureusement si nombreux poèmes d'amour et de joie. Cette prédilection me vient-elle de ce que moi aussi, j'éprouve, plus qu'au milieu d'une carrière si aventureuse, et parfois douloureuse, comme un regain d'adolescence dans cet été comme de la Saint-Martin où j'entre quelque peu fourbu, mais si plein de bonne volonté !

Paroles frivoles pour l'auteur de *Sagesse*, peut-être, mais bah ! le nommé Sérieux saura sans doute bien me rattraper, sans que je veuille trop l'appeler derechef, ce respectable gêneur !

Et mille mercis du bon souvenir, du gracieux envoi, de la grande joie procurée !

Tout à vous. J'écrirai à Lepelletier demain ou après. Serrez-lui la main de ma part, ainsi qu'à Schwob, et croyez-moi toujours

Votre vieux tout dévoué camarade,

P. VERLAINE.

Hôp^l Broussais, 96, rue Didot.

— Je compte sortir dans une quinzaine. Une de mes premières visites sera pour l'*Echo*.

— Vanier vous a-t-il, conformément à ma demande, envoyé mes volumes de nouvelles et poèmes en prose ?



LETTRES A ROBERT DE MONTESQUIOU
ET
A GABRIEL DE YTURRI
1890-1896

Ami de la dernière heure (Cf. *Correspondance*, t. I, p. 249), le comte Robert de Montesquiou-Fezensac fut un de ceux qui firent le plus pour adoucir l'amertume des dernières années du poète impécunieux. Souvent Verlaine fit appel à lui. Toujours l'appel fut entendu. C'est ainsi que Robert de Montesquiou aida Maurice Barrès à constituer un Comité de quinze personnes versant chacune dix francs par mois, en hommage au poète des *Romances sans paroles* (Voir l'appendice). Les cent cinquante francs ainsi réunis devaient être centralisés au *Figaro*, dans les bureaux duquel Verlaine toucherait la somme lui revenant le 10 de chaque mois. Les lettres de Verlaine à Robert de Montesquiou font, à diverses reprises, allusion à cette sorte de pension qui, malgré le bon vouloir du comte, ne fut pas toujours très régulièrement versée.

La correspondance Verlaine-Montesquiou est copieuse. Elle va du 13 juin 1890 au 2 janvier 1896, et ne comporte pas moins de soixante-dix lettres ou billets, y compris les lettres ou billets adressés à Gabriel de Yturri, secrétaire et ami de l'auteur des *Hortensias bleus*. On comprendra que, dans ce volumineux dossier, nous ayons dû faire un choix, qui nous a amené à écarter les lettres où, en quelques lignes d'un accent toujours navrant,

le malheureux grand poète se bornait à faire appel à la bourse de son généreux ami.

Une note en bas de page signale, quand il est utile, chaque lettre adressée à Gabriel de Yturri. Toutes les autres — comme il est facile de le vérifier par le contexte — ont pour destinataire R. de Montesquiou.

Sur les relations de Verlaine avec R. de Montesquiou, on consultera utilement les mémoires du comte, intitulés *Les Pas effacés* (Paris, Émile-Paul, 1922, 3 vol.).

DLXXXIII

Hôpital Broussais,
le 22 décembre [18]92.

Monsieur et cher poète,

J'ai tardé quelques jours à répondre à votre lettre si aimable, n'osant vous dire ma situation qui est déplorable à tous égards. La petite recette que des Conférences en Hollande m'avaient value a disparu, volée ou perdue, à coup sûr à peine entamée par le paiement de quelques dettes. Si bien que je suis plus pauvre que jamais et malade de ça.

Mais voici. Je vais travailler. J'ai l'intention de quitter Paris où j'ai trop souffert. Mon travail, j'espère, me sauvera plus tard, mais plus tard. Si donc je n'avais honte, je vous demanderais de quoi quitter l'hôpital qui m'est plutôt un refuge où je m'ennuie d'ailleurs à périr, de quoi me vêtir d'hiver ou louer pour quelques semaines une cahute ou une chambre dans une cahute près toutefois de

Paris (où mon travail, mais mon travail seul m'appellerait).

S'il vous plaisait d'examiner cette requête que je présente comme en rougissant, je vous serais reconnaissant plus que la parole ne peut l'exprimer car vous aurez contribué à mon salut définitif. Vous voyez que j'avais raison de ne pas encore accepter les *Chauves-Souris*. Quelle aubaine, n'est-ce pas ? eût-ce été pour certains drôles ou drôlesses.

Heureux d'apprendre qu'on n'a abusé ni de mon nom ni d'un nom quelconque. Pure, alors, imagination d'une folle, peut-être pire !

En attendant bien impatiemment votre réponse, agréez, Monsieur et cher Poète, l'expression de ma plus en plus affectueuse reconnaissance pour tant de délicatesse et de bonté.

PAUL VERLAINE.

Hôpital Broussais, 30, salle Lasègue, 96, rue Didot.

DLXXXIV

Paris, le 3 janvier 1893.

Monsieur et cher Poète,

J'ai reçu avec un sentiment de gratitude que je ne saurais exprimer, votre télégramme du 30 décembre dernier.

Voici la situation :

Je suis sur le point de sortir de l'hôpital et je dois, sous très peu, partir en Belgique et en Hollande, appelé par des groupes littéraires et artistiques pour y faire des conférences qui, je l'espère, me rappor-

teront de l'argent. Mon intention serait, en conséquence, de louer dans un quartier paisible et retiré, comme qui dirait l'avenue d'Orléans, une chambre, en attendant mon très prochain voyage, d'un mois environ.

Ma garde-robe est plus qu'incomplète, surtout pour voyager en cette saison et pour représenter quelque peu à l'étranger.

Je vous serais mille fois obligé d'une réponse que vous voudriez bien faire la plus prompte possible.

Je reste, Monsieur et cher poète, votre très reconnaissant et bien dévoué

PAUL VERLAINE.

Hôpital Broussais, salle Lasègue, 22. 96, rue Didot.

DLXXXV

Dimanche [1893].

Cher Monsieur (1),

J'ai reçu il y a seize jours un télégramme des plus bienveillants de M. de Montesquiou. J'y ai répondu exposant mes intentions une fois de plus, au cas où sa bienveillance me serait continuée. Je n'ai rien reçu depuis, ni lettre, ni nouveau télégramme. Il m'est très pénible d'insister, aussi m'adresserai-je à vous pour être le plus tôt possible au courant de ce qu'il veut bien faire, et à quelle date, mon si affectionné bienfaiteur. Je dois quitter l'hôpital *bientôt* et mes ressources sont insuffisantes pour attendre *mon départ en février pour la Belgique* où

(1) A Gabriel de Yturri.

je dois faire des conférences qui me rapporteront peut-être un peu. Une combinaison en ma faveur entre de miens amis a avorté par suite de la si naturelle instabilité humaine et aussi de la déplorable organisation de cette œuvre. Enfin je suis à *quia*. Veuillez me répondre le plus tôt possible, n'est-ce pas cher Monsieur ?

Pouvez-vous aussi me renseigner au sujet de M^{me} la Princesse de Léon (son adresse, s'il vous plaît) et des détournements dont j'aurais été la victime de quelle part ? (dates, lieux, la formule des demandes en mon nom, j'ignorais jusqu'à l'existence de cette bienfaisante personne ! et le temps que cette escroquerie aurait duré) je me propose de lui écrire pour dégager mon honneur et connaître bien de cette lamentable affaire.

Je vous serais également reconnaissant de savoir de M. de Montesquiou la date approximative de son envoi de 100 francs non recommandé et adressé à l'hôpital, venant de Suisse, cet été ? Je crois être sur la piste.

Veuillez n'est-ce pas m'écrire au plus vite et faire part au Comte de mon bien affectueux souvenir et me croire votre tout dévoué

PAUL VERLAINE.

Hôpital Broussais. 22, salle Lasègue. 96, rue Didot. Paris.

DLXXXVI

20 juillet 1893.

Cher poète,

Enfin les voilà lus et relus les chers volumes ! Je

m'exprime moins mal en vers qu'en prose et je vous reporte au sonnet ci-joint pour avoir votre appréciation.

Je n'y ajouterai qu'une chose. Comme je vous aime d'aimer Desbordes-Valmore, de mettre enfin cette admirable « muse », cette adorable toute simple et toute bien orageuse âme et de la mettre à sa place qui est la première. « Même Sand », oui ! Et je vous approuve de préparer, si j'ai bien compris, un volume sur cet ange !

Quant à moi il paraît que je vais mieux. Mais je suis d'une faiblesse atroce qui augmente de jour en jour.

Et j'ai maintenant pour réconfort un coup ou deux de bistouri quotidiennement. C'est abominable de souffrance aiguë puis sourde. Plaignez votre triste et tout affectionné.

P. VERLAINE.

Hôpital Broussais, 96, rue Didot.

Excusez cette pauvre écriture, elle provient d'un fiévreux et d'un squelette qui peut à peine manier une plume.

DLXXXVII

14 août [18]93.

Cher Monsieur (1),

Voici votre sonnet.

Le journal au lieu de répondre à ma question : Voulez-vous un article sur les poèmes de M. de Montesquiou, me répond par ceci. Nous préférerions

(1) A Gabriel de Yturri.

quelque chose sur votre candidature à l'Académie. L'article fait est donné depuis 15 jours et rien ! J'en ferai un pour ailleurs sur M. de Montesquiou.

Je suis toujours convalescent, que c'est long.

J'ai dans un carton un très beau portrait de moi par Cazals (F.-A.) l'auteur de ceux qui sont en tête des *Dédicaces* et de *Mes Hôpitaux*. Celui-ci est beaucoup plus grand naturellement. Il a en outre et va me rendre une très originale composition pour le numéro de la plume, les *Catholiques*. « Verlaine attendant la foi ». Je ne doute pas que M. de Montesquiou ne s'intéresse vivement à ces deux vraies œuvres.

Je suis très faible et ne puis que vous envoyer mon meilleur *au revoir*.

P. VERLAINE.

Hôpital Broussais, 96, rue Didot.

DLXXXVIII

Paris, le 30 août [1893].

Cher Monsieur (1),

Que devenez-vous ? Je vous ai écrit il y a quelque temps sans réponse. Quand viendrez-vous m'apporter ces fruits et ces fleurs promis si gentiment ?

Mon meilleur souvenir à M. de Montesquiou et croyez à ma vive sympathie.

Moi toujours hélas ! à Broussais, mieux mais que c'est long !

Votre

P. VERLAINE.

Hôpital Broussais, 96, rue Didot.

(1) A Gabriel de Yturri.

DLXXXIX

Samedi, 23 septembre 1893.

Cher Monsieur,

Voici bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de recevoir de vos nouvelles. Deux lettres que j'ai écrites à M. de Yturri sont restées sans réponse et M. de La Gandara qui doit bientôt ici même se mettre à mon portrait m'apprend qu'il ne vous a pas vu depuis un laps considérable, je serais heureux d'une lettre, ou d'une visite vôtre, s'il se pouvait.

Je vais beaucoup mieux et *j'espère* enfin pouvoir enfin quitter le lit, que j'ai gardé strictement ces trois derniers mois. Mon intention est toujours comme déjà il y a un an, si ma mémoire est bonne, de me « mettre dans mes meubles », en attendant que la saison octobre-mars des conférenciers soit venue, pour, après, reprendre une vie austère.

Mes meilleurs compliments à M. de Yturri.

Agréez, Monsieur et cher poète, l'assurance de mon affectueux dévouement.

PAUL VERLAINE.

Je me permets de recommander cette lettre, car j'ai peur qu'elle ne s'égare autrement après vous qui devez être en voyage.

DXC

Paris, le 25 octobre 1893.

Monsieur et cher poète,

J'ai été heureux de recevoir votre récente lettre qui me prouve que vous pensez à moi pauvre malade,

interminablement malade en dépit d'une triste, lente convalescence de limace et de tortue par trop ! J'ai résolu de sortir d'ici tout à fait dans les premiers jours de 9^{bre} sinon plus tôt. Il y a toujours la question d'argent et les gens qui m'en doivent (quelques éditeurs) sont eux aussi terriblement lents. Et je finis par m'ennuyer à mourir ici, d'autant plus qu'une « ère » de conférences (peut-être lucrative) m'attend en Belgique et en Angleterre, et encore ici la sale, ignoble question se dresse... Enfin, patience me dis-je !

Je retiens précieusement votre promesse d'une bonne visite et serai charmé de revoir M. de Yturri.

Je suis en attendant, votre bien affectionné tout dévoué

P. VERLAINE.

Hôpital Broussais, 96, rue Didot.

DXCI

Londres 28.

Monsieur et cher poète,

Veillez m'excuser de ne vous avoir pas donné de mes nouvelles jusqu'ici. Mais je vis dans un tourbillon, littéralement.

Une conférence à Nancy, une à Lunéville, une à Londres, une à Oxford, une pour demain à Manchester, une dernière à Londres, Dimanche et rentrée à Paris. Si vous voulez bien m'écrire, veuillez le faire dans le courant de la semaine prochaine, chez Vanier, 19, Quai St-Michel.

Mes meilleurs compliments à M. de Yturri et
continuez à me croire

Votre affectueusement reconnaissant.

P. VERLAINE.

DXCII

Le 6 février 1894.

Cher Monsieur (1),

J'ai reçu hier un télégramme non signé portant
des corrections sur l'article en question. Seulement
je n'ai pas d'épreuves et que faire des corrections ?

Nous sommes dans l'ennui et serions heureux
d'avoir de vos nouvelles immédiates.

Votre bien affectionné

P. VERLAINE.

chez M^{lle} Eugénie Krantz

187, rue Saint-Jacques.

Mes meilleurs souvenirs à M. de Montesquiou.

DXCIII

Paris, le 8 février 1894.

Monsieur et cher poète,

Permettez-moi de venir vous ennuyer à propos de
l'article sur votre conférence. Cet article a été fait
le lendemain même du jour où M. de Yturri m'a
eu manifesté le désir que vous aviez d'avoir mon
avis imprimé.

M. de Yturri m'a proposé des modifications que
j'ai faites et il m'a quitté il y a quelques jours en me

(1) A Gabriel de Yturri.

promettant sa visite pour lundi de cette semaine-ci. Dimanche je recevais une carte-télégramme non signée m'indiquant de nouvelles modifications. N'ayant ni le manuscrit que M. de Yturri avait emporté, ni d'épreuves puisque on ne m'en avait pas envoyé je n'ai pu qu'attendre la visite promise qui n'a pas eu lieu, non plus qu'une réponse à une lettre de moi d'avant-hier matin à M. de Yturri lui signalant cette absence de toutes nouvelles relatives à l'article en question.

Je vous fais part de tout cela, un peu étonné. Et je serais reconnaissant d'une réponse vôtres m'édifiant.

Agréer, Monsieur et cher poète, l'assurance réitérée de mon affectueuse et reconnaissante sympathie.

PAUL VERLAINE.
187, rue Saint-Jacques.

DXCIV

Le 21 février 1894.

Cher Monsieur,

Hier j'ai complètement oublié de vous remettre ce que je vous avais promis et qui était prêt depuis deux jours.

Voici ces deux petits poèmes, et excusez, comme dit votre grand compatriote Calderon, les fautes de l'auteur.

A vous et à bientôt.

P. VERLAINE.
187, rue Saint-Jacques.

A E.[ugénie] K.[rantz].

Lorsque nous allons chez Vanier
 Dans des buts peu problématiques
 Tu portes un petit panier
 Moins plein d'objets aromatiques,

Persil, cerfeuil, ès-authentiques
 Torsades d'un savant vannier
 Et tels bouquins pour les boutiques
 Que le quai ne peut renier.

Moins pleins dis-je de toutes choses
 Que de ceci, soucis moroses,
 Querelles affreuses, raisons

Mauvaises à jeter en Seine
 Si qu'au retour sans plus de scène,
 Tout bonnement nous nous baisons.

PAUL VERLAINE.

LE PINSON D'EUGÉNIE

C'est très miraculeux

Ce pinson si joli

Qui sautillait d'un air attentif et poli
 Tout au bout des barreaux, prêtant sa tête fine
 A ma bouche lui sifflant l'air de la « Czarine »,
 Il n'est plus ! Le voici sans souffle désormais.
 Il avait bien souffert, autant que tu l'aimais,
 Maussade, hélas ! et, symptôme bien pire encore
 Immobile et muet dans la cage sonore
 Du pépiement des autres hôtes de ces bois
 Et vibrants, Dieu sait comme ! de leurs émois,
 De leurs effrois, plus vifs que les jeux de la houle
 Il s'était accroupi, se contournant en boule,
 La tête sous son aile, ayant l'air de dormir,
 Et tu gardais l'espoir, cessant de trop gémir

De le croire en effet endormi. La nuit sombre
 Vint qui nous consola quelque peu. Mais quand l'ombre
 Se dissipa, cédant, Soleil, à ton effort,
 La vérité nous apparut : il était mort.

Tu reculas d'horreur malgré tout ton courage
 Ordinaire, et n'osais le sortir de la cage.
 J'accomplis, en ton lieu, ce douloureux devoir
 Et toi, dépliant en silence un vieux *Chat noir*
 Le replias sur le cadavre avec des larmes,
 Linceul approprié, symbole non sans charme
 Nous débattîmes un long temps l'heure et le lieu
 Où rendre les derniers honneurs au petit dieu.
 Quand d'un air à la fois très drôle et très funèbre
 Tu pris tout à coup ton panier déjà célèbre
 Destiné dans ton cœur à l'enterrement dû,
 Quant tu revins, t'avais l'air fier et plein de grâce
 De quelqu'un ayant fait, sans bruit et sans grimace
 Ce qu'on peut appeler une grande action !
 « Je l'ai jeté dans les caveaux du Panthéon »
 T'écrias-tu.

Puis, car la femme est toujours femme
 Et tes yeux éteignant soudain leur sombre flamme
 Tu repris, et cela me parut assez beau :
 « Il aurait peut-être mieux fait sur mon chapeau ».

PAUL VERLAINE.

DXCV

Le 22 février 1894.

Mon adresse :

M. P. Verlaine chez M^{lle} Krantz
 16, rue Saint-Victor.

Cher Monsieur (1),

Je viens tout franchement vous faire part de mon
 actuelle situation qui est des plus pénibles. D'abord

(1) A Gabriel de Yturri.

j'ai fait une rechute qui me retient au lit et m'empêche littéralement *de faire un pas*.

Puis par suite d'infidélités financières, entre autres infidélités de la part d'Esther, mon budget est devenu tout à fait insuffisant un billet de 50 francs (je rature 2 louis que j'avais mis réfléchissant qu'il me serait impossible de toucher un mandat) au plus me permettraient d'aller jusqu'aux premiers jours du mois prochain. Mais ils me sont indispensables, car je manque de tout, même de médicaments, et je me vois forcé de compter sur le travail d'Eugénie qui a bien voulu me recevoir chez elle dans ma détresse.

Je vous prie donc de bien vouloir m'envoyer par la poste, j'y pense ! incapable d'aller réaliser un mandat, un billet de cinquante francs, au lieu de 40 francs dont je parlais plus haut.

Le plus tôt sera le mieux, car *demain*, ce sera le pain qui va manquer ici !

Excusez cette lettre désolée et croyez à mes sentiments de reconnaissance. Veuillez, avec mon meilleur souvenir, transmettre cette lettre à M. de Montesquiou.

Une visite de vous me comblera d'aise. Je ne puis littéralement sortir du lit.

DXCVI

Paris, Hôpital Saint-Louis, Pavillon Gabrielle, Chambre 2,
rue Bichat.

Le 18 mai 1894.

Cher Monsieur de Yturri,
Comme vous le marquait ma dernière lettre, je

suis ici depuis le 1^{er} mai, en vertu de mon pied qui s'est déclaré tout d'un coup incapable de faire « le geste » de marcher. Sur le conseil de mon ami le D^r Jullien, je suis entré à St-Louis dans le service de M. le D^r Hallopeaux. On m'a pansé avec de l'eau de sublimé et je bois force antipyrine. Ça me coûte 6 frs par jour et me mange plus que je ne gagne (ce que je gagne !) Mais il le faut, et puis les salles communes me tuent, à la fin !

Venez donc me voir. Ça me fera grand plaisir. Tous les jours de 1 à 4.

Que faire pour le *Figaro*, puisque décidément ce journal n'insère pas l'article ? J'y ai de la copie ancienne qui ne paraît pas non plus.

J'ai envie d'y envoyer M^{lle} Krantz, que connaît M. Victor Tissot. Elle ne parlera naturellement que de la dite copie et ne ferait aucune allusion à l'article *unsésamite*.

Veillez me répondre dès que vous pourrez, et venez me voir un de ces jours.

A vous bien cordialement.

◆ P. VERLAINE.

D'autre part je voudrais bien et je pourrai certainement faire insérer ailleurs qu'au *Figaro* quelque chose sur le livre dernier (et à propos de ce livre) de M. de Montesquiou, je vous le répète que faire ? Vous me voyez embêté.

DXCVII

Le 30 juillet 1894.

Cher Monsieur,

J'ai corrigé il y a quelques jours un article sur épreuves destiné au *Figaro* qui me l'a payé et ne l'imprime pas jusqu'à présent, en dépit des petites modifications indispensables pour le mettre au point du jour :

(Allusion à la mort de Leconte de Lisle et à la résurrection par nous de Desbordes Valmore, etc).

D'autre part je suis très étonné de n'avoir plus le plaisir de recevoir de vos nouvelles *par vous-même*. Je crains tellement les... imprudences de langage que je m'imagine parfois qu'il doit y avoir entre nous... *un roman chez la portière*.

En tous cas je suis bien en dehors de tout acte, parole, etc., qui pourraient nous diviser, etc., je vous crois *personnellement* dans les mêmes dispositions de sentiments envers

Votre PAUL VERLAINE.

4, rue de Vaugirard (pour encore quelques jours).

DXCVIII

Paris, le 17 août 1894.

Cher Monsieur (1),

Conformément à ce que je vous avais dit l'autre jour, j'ai écrit à M. de Montesquiou, à Versailles même, ainsi qu'il me l'avait indiqué.

Je le prie dans cette lettre de faire en sorte, comme

(1) A Gabriel de Yturri.

il fait partie du bienveillant syndicat qui veut bien me venir en aide, que la pension projetée et, n'est-ce pas réalisée, me fût le plus tôt possible répartie mensuellement ou selon tel mode qu'on jugera convenable, mais je crois que pour commencer, mensuellement vaudrait mieux peut-être, car j'ai de l'arriéré peu à régler. Et puis je ne suis pas seul. Je ne puis en conscience me séparer de M^{lle} Krantz que j'aime beaucoup et qui en dépit de ses inégalités de caractère, m'est en quelque sorte indispensable. Or, je ne puis en ce moment l'encombrer de ma jambe malade, et lui être en somme à charge. Je me propose de retourner rue Cardinal Lemoine, 48, *notre* nouveau domicile dès que possible... En attendant il me faut bien l'aider un peu, et dame ! deux domiciles c'est un peu cher, quelques modestes que soient les dépenses de l'un et de l'autre. Toutefois avec les travaux *qu'on me doit*, un secours du ministère de 500 francs qui me sera donné le 25 courant, je pourrai m'en tirer, la pension aidant pour un bon petit temps, reprendre haleine et courage et me soigner chez moi, car je suis bien las de l'hôpital et de cette solitude forcée. C'est pourquoi j'ai écrit dans ce sens à M. de Montesquiou.

Autre guitare ! Vous savez combien j'ai été joué par la nommée Esther, la grosse femme que vous vîtes à Broussais et que j'ai fini par écarter de ma vie. Il me revient qu'elle médite de nouvelles tentatives sur ma vertu, et que, d'accord avec le marchand de vins du 210 de la rue Saint-Jacques, un

nommé Chiffeman, celui-ci se permettrait de vous parler à vous ou à M. de Montesquiou d'une note absolument fantastique de dépenses que je répudie absolument aussi. Vous voilà prévenu.

N'est-ce pas dans la mesure aussi de votre possible, activez la pension en ses premiers effets, et dès elle en train, je serai enfin ! tranquille et contents mea sorte !

Tout à vous bien cordialement.

P. VERLAINE.

Toujours ici pour le moins de temps possible.

DXCIX

27 novembre 1894.

Mon cher Monsieur de Yturri,

J'ai d'abord à regretter l'espèce de malentendu de l'autre jour, mais je puis vous assurer que me voici bien décidé à rompre avec... tous ennuis qui finiraient par me compromettre.

C'est donc en toute liberté que je vous écris pour d'une part vous rassurer et d'autre part vous remercier de la proposition que vous avez bien voulu faire à Cazals d'aller vous-même, 16, rue Saint-Victor, chez M^{lle} Krantz, chambre n^o 17, dans une maison d'ailleurs affreuse, réclamer de cette personne quelques objets miens dont voici l'énumération à peu près.

Quelque linge et vêtements, une vingtaine de livres : *Félicité*, trois volumes de Mallarmé, deux de Victor Hugo (*Les quatre vents de l'Esprit*, et les

poèmes de Sainte-Beuve et de Desbordes-Valmore, etc., plusieurs revues Blanches, cinq ou six portraits de moi par Carrière, le portrait enfin de mon père (une photographie) et celui (photographie aussi) du peintre Marius Michel qu'elle a suspendu à son mur dans un passe-partout.

Plus une suite d'articles et de manuscrits, intitulés *Essais* et destinés à l'éditeur Perrin.

Vous savez maintenant qu'elle est une menteuse, et ne vous laissez pas « monter le coup » par elle.

Intimidez la plutôt et signifiez-lui, en outre, que toutes ses démarches calomniatrices à mon égard ne servent de rien, auprès de vous et de M. de Montesquiou non plus que de tous ceux qui me connaissent.

Avez-vous remis le sonnet à qui de droit et savez-vous si on est content.

Un mot ou plutôt une visite de vous me ferait grand plaisir.

En attendant je vous envoie mes meilleurs sentiments auxquels s'associe mon ami Cazals.

P. VERLAINE.

4, rue de Vaugirard.

DC

Paris, le 21 décembre 1894.

Cher Monsieur (1),

Je reçois à l'instant une lettre de M. de Montesquiou contenant l'envoi de M^{me} de R. (consistant

(1) A Gabriel de Yturri.

en compliments exquis) et je vous remercie des quelques mots vôtres sur l'enveloppe.

J'ai, il y a déjà plusieurs jours, écrit à Vanier d'envoyer deux exemplaires de *Dédicaces* pavillon Montesquiou, ayant pris soin de lui joindre à ma lettre deux « dédicaces, à la plume, pour être encartées dans les exemplaires. Et je ne sais quel diable a fait que votre nom est orthographié, en tête du sonnet à vous dédié : Yturry ! C'est terrible, mais sera réparé dans la prochaine, que j'espère prochaine, édition.

Je vous reverrai avec le plus grand plaisir lors de votre retour à Paris, soit ici, soit en ville, rue de Vaugirard probablement. Tout bien réfléchi, peut-être vaut mieux ne pas aller rien réclamer à M^{lle} K. pour m'éviter encore de nouvelles scènes dont ma santé n'a pas besoin. C'est une bonne personne au fond, honnête je crois, économe (trop), et beaucoup trop *prévoyante*, seulement elle a le caractère le plus *affreux* qui se puisse imaginer. Depuis cinq ans que je la connais, j'ai tenté 4 et 5 et 6 et mille fois de demeurer avec elle. Ça a toujours abouti à des scènes atroces. J'aime mieux en finir une bonne fois et n'avoir par l'air de la provoquer.

J'écris par ce courrier à M. de Montesquiou. Agréez cher Monsieur les meilleures cordialités.

P. VERLAINE.

Hôpital Bichat, salle Jarjavay, 16, Bd Ney.

Je suis venu ici où je connais plusieurs docteurs et internes et où je suis gâté. Mon pied va mieux,

je me sens autour tant de sympathie mais j'ai véritablement été en danger et je sens bien que c'en est fait de ma santé générale, mais j'ai du courage.

DCI

Paris, le 22 janvier 1895.

Cher Monsieur (1),

Je suis sorti d'hier et demeure actuellement 21, rue Mr. le Prince où je serais heureux de vous voir un de ces jours. J'aurai bien des choses à vous dire, particulièrement relatives à M^{me} Desbordes-Valmore et à ma pièce *Les uns et les autres...* Je travaille fabuleusement et y prends presque mon unique distraction. En un mot je suis un sage de la Grèce et je vous envoie mon salut bien cordial en Platon, Bias, etc...

A bientôt n'est-ce pas.

P. VERLAINE.

Mes meilleurs compliments à M. de Montesquiou.

DCII

Lundi, 18 mars 1895.

Cher Monsieur (2),

Votre lettre m'a fait bien plaisir, qui me prouvait que vous pensiez toujours au pauvre poète douloureux que me voici sans fin ni trêve. Je crois vous avoir dit dans mes dernières lettres que j'avais, depuis ma sortie de Bichat !!! eu un abcès sous le

(1) A Gabriel de Yturri.

(2) A Gabriel de Yturri.

pied gauche, que j'avais dû, cette fois ici, chez moi ou chez Eugénie, c'est même chose, subir un cruel coup de bistouri et que maintenant je vais suivre un traitement des plus ennuyeux (bains locaux d'une heure, pansements à n'en plus finir, etc.) et des moins... bon marché. Durant toute la période au cours de laquelle je vous ai sonné un tocsin et presque un glas sur ma lamentable situation, nous avons, Eugénie et moi, vécu de pièces de vers que Vanier ! ne nous payait pas toujours et du pauvre travail d'Eugénie si peu récompensé ! Et cela, vous marquai-je, en attendant la mensualité du *Figaro*. Or, on m'a, comme j'avais envoyé M^{lle} Krantz pour toucher la somme que j'avais jusqu'à présent reçue régulièrement et qui m'est d'un tel réel secours ! on m'a dis-je fait répondre, puis écrit à la caisse et de la caisse du *Figaro* qu'il n'y avait, ce mois-ci, jusqu'à ce jour, rien pour moi, que personne n'avait rien donné, que M. Barrès s'occupait de cela, or Barrès à deux lettres de moi, n'a pas répondu.

De sorte que certes, l'« indemnité éventuelle à titre d'encouragement » (texte officiel) reçue du Ministère de l'Instruction Publique il y a huit jours, sous la forme de 5 billets de cent francs, il y avait six sept mois que j'en avais touché autant, cette indemnité « éventuelle et qui peut bien n'être pas renouvelée (ce n'est pas une pension, comme sous Louis XIV, ou le simple « père Badingue » ; en République, citoyen, on ne pensionne pas les poètes,

mais où vais-je ? et quel est ce souffle d'opposition ? De sorte, disais-je, que ces 500 francs du Ministère m'ont bougrement rendu service !!! mais tout de même, est-ce que le *Figaro* est déjà flambé ? » Vous pourriez certainement savoir cela de première main, et seriez bien gentil de m'informer d'une si vitale chose. N'est-ce pas ! informez-moi dès possible. Et venez donc me voir. Pas de danger de me manquer : je suis alité sans pouvoir mettre un pied par terre ! Je travaille pour me distraire, à un Louis XIII qui n'aura rien de commun, je le *crains*, avec celui de M. Sardou. Je fais aussi des proses pour the for Life. Quelle Struggle, lutte inégale et que ces proses, presque aussi mal rémunérées que des vers, sont donc de mauvaises dernières cartouches.

Nom de Dieu, que c'est donc emmerdent, tout ça !

Excusez cette éjaculation toute soldatesque (ne suis-je pas un soldat de l'Idéal ?) et répondez-moi bien vite et bien long, ou plutôt venez me voir bientôt, n'est-ce pas.

Mon meilleur souvenir à M. de Montesquiou et croyez-moi toujours

Votre bien cordial et affectueux.

P. VERLAINE.

chez M^{lle} Krantz
16, rue Saint-Victor.

DCIII

Paris, le 28 mars 1895.

Cher Monsieur et cher Poète,
J'ai lu et peut-être avez-vous lu dans le *Journal*

d'aujourd'hui sous « la signature » L. D. une ligne où votre nom et le mien étaient rapprochés dans une intention désagréable pour vous. Je m'empresse de vous assurer de toute la peine que m'a faite cette lecture. Vous connaissez trop mes sentiments de si haute estime à l'égard du vrai poète que vous êtes pour que sans attacher quant à ce qui vous concerne la moindre importance à de pareils coups d'épingle, vous puissiez douter un instant du véritable ennui que m'a causé ce bout d'article.

Je n'ai pas voulu que la journée s'écoulât sans vous témoigner à nouveau ma sincère et profonde sympathie littéraire en même temps que les sentiments d'affectueuse gratitude de

Votre dévoué.

P. VERLAINE.

16, rue Saint-Victor (aux bons soins de M^{lle} Krantz).

DCIV

Paris, le 17 juin 1895.

Monsieur et cher Poète,

J'ai reçu par M. de Yturri votre volume que j'ai lu attentivement, avant d'essayer d'en rendre compte pour une revue anglaise, « The Senate ». Je m'occupe à ce travail qui m'est tout particulièrement agréable, mais qui n'est pas facile, car quelle variété dans l'humeur et que de choses dans les paysages attendris ou approfondis. N'importe, j'espère y réussir et vous faire part bientôt de l'exemplaire.

M. de Yturri m'a dit que plusieurs personnes

s'étaient intéressées à moi et qu'une somme d'environ 200 francs étaient disponibles en ma faveur. D'autre part, j'ai reçu de M. Paul Lagarde 40 et du *Figaro*, le 10, 120 francs. Y-a-t-il corrélation entre ces personnes de ce que l'une m'a envoyé gracieusement des douceurs de chez Julien et le cours repris de la mensualité rue Drouot. Voilà ce que j'eusse appris de M. de Yturri à qui j'ai dû écrire qu'il m'était impossible d'accepter une invitation pour avant-hier samedi, vu l'état très précaire de l'amélioration de mon pied, lequel me retient encore à la chambre sur l'ordre formel du docteur et par sa pesanteur même.

Dans ces conditions je me permets d'attendre une réponse vôtre, car je suis resté sans réponse de M. de Yturri et de Barrès à qui j'ai écrit dès que j'ai eu su par les journaux qu'il était de retour.

Excusez tous ces détails, dont votre bienveillance à mon égard ne s'étonnera, j'espère, point, et agréez mes bien sincèrement et affectueuses et reconnaissantes cordialités.

P. VERLAINE.

16, rue Saint-Victor.

DCV

Paris, le 13 août 1895.

Monsieur et Cher poète,

Au *Figaro*, la dernière fois que j'y ai envoyé pour toucher la mensualité (le 10 courant), on m'a répondu qu'il n'y avait rien pour moi pour le moment, avec le conseil d'en écrire à Barrès, ce que

je viens de faire par ce même courrier-ci. J'ai cru devoir également vous tenir au courant de la situation qui ne serait pas si triste si la littérature en vérité ne payait pas si mal et si ma santé n'était pas telle depuis de si longues et si rongeuses années !

Que faire, moi, si les gens qui s'intéressaient à moi dans ces derniers temps cessent d'y penser ? D'autre part, je le répète, la littérature, telle que je la conçois ou que je la fais, c'est tout comme, ne nourrit pas son homme, véritablement !

Toutefois je m'adresse à vous comme je me suis adressé à Barrès, puisque c'est vous et lui qui voulez bien vous occuper principalement de cette précieuse mensualité du *Figaro* : l'œuvre est dans une décadence que ce mois-ci, on peut qualifier d'absolue et au nom même de l'amitié et de la sympathie témoignées si bien jusqu'ici, je vous prie de bien vouloir me continuer votre aide morale dans cette périlclitation.

Avec tous mes regrets pour l'ennui de ces mots, agréez l'expression bien sincère de mes très affectueux sentiments. Un mot de réponse me comblerait d'aise.

P. VERLAINE.

16, rue Saint-Victor.

DCVI

Paris, le 30 août 1895.

Cher Monsieur et Poète,

Je vous écris tout étonné de n'avoir pas reçu de réponse à ma lettre d'il y a quelque temps où je

vous signalais l'absence complète d'aucune somme au *Figaro*, le 10 courant. Depuis j'y ai envoyé : toujours la même réponse et le même conseil : Écrivez à M. Barrès. Or je lui ai écrit et pas de réponse non plus.

Cela m'inquiète, car la chose du *Figaro* m'aidait beaucoup à vivre. Quant à la littérature, quelle blague... pour moi du moins !

Alors je m'adresse à vous pour un conseil ou pour un effort auprès des personnes qui ont bien voulu s'occuper de moi et je reste en toute confiance, cher Monsieur et poète,

Votre très cordial et reconnaissant.

P. VERLAINE.

16, rue Saint-Victor.

DCVII

Paris, le 11 septembre [18]95.

Cher poète et ami,

J'ai passé hier au *Figaro* où l'on m'a remis 60 francs qui ont été les bienvenus, car ma situation (sanitaire et pécuniaire) n'est pas brillante en ce moment de vacances et d'atroces chaleurs sous les toits.

Je ne doute pas que ce signe de vie à la caisse de la rue Drouot, ne soit, ainsi, qu'à Barrès, dû à vous et à vos bonnes « exertions » disait l'anglais.

Je vous envoie mes meilleurs remerciements et j'espère que, comme on m'a dit au *Figaro*, les choses iront encore mieux à partir d'8bre prochain.

Et je me recommande à votre excellente bienveillance.

A vous de cœur.

P. VERLAINE.

16, rue Saint-Victor, jusqu'au 8 8bre prochain.

DCVIII

Le 31 8bre 1895.

Cher poète et ami,

J'ai passé au *Figaro* le 10 du mois qui finit aujourd'hui et j'y ai touché 100 francs. J'espère que le mois prochain se rapprochera des chiffres premiers et que la petite mais précieuse mensualité que de braves gens veulent bien me faire aura lieu régulièrement désormais. C'est tout de même triste d'ainsi compter pour vivre en dehors de son travail (et pourtant je travaille beaucoup. J'ai même fini la 1^{re} partie de mon *Louis XVII*) mais vous m'excusez parce que vous savez les choses, et ce m'est une douce occasion de vous témoigner ma gratitude pour votre bonne et infatigable sollicitude à mon égard.

Agréez mes cordialités bien affectueuses et assurez M. Yturri de mon meilleur souvenir.

P. VERLAINE.

39, rue Descartes.

M^{lle} Krantz se joint à moi en bien sincères compliments.

DCIX

Paris, le 24 Xbre [18]95.

Cher poète et ami,

Je vous écris ceci en toute cordialité, comme vous

allez voir. Et c'est l'exposé hélas ! financier de mon « actuel prédicament ».

Le 10 de ce mois, conformément à une promesse de Maurice Barrès je touchai en effet de la part m'a-t-on dit en effet de Jules Lemaître) 50 francs qui je vous le promets m'aidèrent fort dans mes « circonstances » du moment.

J'avais reçu vos excellentes assurances. M. de Yturri m'avait bien voulu aider. Bref ma situation marcherait beaucoup moins cahin caha, qui est peu dire, pour le moment, qui est critique, si je n'avais eu des déconvenues en quelque sorte internationales. D'abord de la part de l'abbé M... qui était venu il y a quelques semaines, retour de la campagne, me proposer de faire un article *que je fis, qui parut, et... qui ne me fut pas payé* (50 frs), en dépit de deux lettres miennes, pressantes. D'autre part on me doit depuis plus d'un an, en Albion, « £ 10 » donc 250 francs. Ces sommes qui m'eussent aidé pour attendre janvier me font cruellement défaut.

M. de Yturri me laisse espérer que le terme du 8 janvier au 8 avril sera payé, en temps dû. Je reçois d'un autre côté qui est cher poète et cher, bien cher ami, le vôtre, de bonnes et dignes de vous, sûres promesses pour une situation qui me permît dès le mois prochain de vivre enfin, en sécurité tout au moins bourgeoise, de ce travail peut-être un peu mieux rémunérable qui est le mien.....

Je vous envoie ces quelques lignes plutôt tristes, et serais heureux d'une réponse qui me rassurât

encore mieux et me confirmât dans ma naïveté vraie, vous le savez, en ma candeur peut-être supposée sauvage, qui n'est, au fond, que pas même seulement discrète, timide !

A bientôt n'est-ce pas ? une bonne lettre, en attendant le plaisir de vous voir et de causer enfin !

P. VERLAINE.

39, rue Descartes.

Ajoutez à cela ma santé : ma jambe et mon estomac ! je ne tiens plus debout, de tous et de rhumatismes qui me paralysent.

DCX

Paris, le 26 Xbre [18]95.

Cher poète et cher ami,

Je consens bien volontiers à faire partie du comité d'honneur dont vous me parlez et suis heureux enfin de voir aboutir cette glorification si juste et par nous autres tant attendue.

Je n'ai pas là les *contes de Noël dont vous me parlez*. Mon quartier est très rare en *Gaulois*, mais j'espère bien me le procurer quelconquement dès possible.

Je vous confirme, hélas ! la lettre ignorant votre adresse de Paris je vous écrivais à Versailles et que vous avez dû recevoir tout récemment et très sans doute après m'avoir mis à la poste votre si aimable demande d'adhésion. Je vous y parlais de retards dans des paiements de copie et toutes les misères d'un homme véritablement, c'est à croire voué....

Dans l'espoir d'avoir le plus tôt possible de vos

nouvelles ; croyez-moi, cher poète et ami, bien vôtre, tout dévoué et sympathique.

P. VERLAINE.

39, rue Descartes.

DCXI

Le 30 décembre [18]95.

Cher Monsieur,

Ceci est un cri de désespoir littéralement. Nul argent à la maison. Je suis malade comme jamais, je ne puis rien garder et not a farthing at home and I want remedies and it is necessary to have five. Eugeny, not listanding all her courage is out of forces and courage.

If it were possible to you, how much thank-full for an immediate money ! par le facteur ou mieux par vous-même.

Je vous serre la main bien tristement et bien affectueusement.

P. VERLAINE.

39, rue Descartes.

DCXII

Le 2 janvier [18]96.

Cher poète et ami,

M. de Yturri m'envoie de votre part cent francs qui nous tirent du pied la rude épine du loyer. Mais puis-je compter sur le *Figaro*, autrement je suis *a quia* et *ne sachant plus que faire*. N'est-ce pas ? répondez-moi le plus tôt possible ou plutôt venez. Je suis au lit très malade et je puis à peine tenir

cette plume. Les médecins m'ont mis au lit et au lait absolu. Ça peut durer longtemps. Ça est de la gastrite, de la cyrrhose et une menace de jaunisse. En outre ma jambe !

Écrivez n'est-ce pas, ou plutôt venez me voir très bientôt, j'ai beaucoup à vous dire.

Votre ami bien cordial.

P. VERLAINE.

39, rue Descartes.

DCXIII

Le 2 janvier 1896.

Cher Monsieur (1),

J'ai reçu votre aimable lettre et les 100 frs dont je remercie M. de Montesquiou par ce courrier, l'informant de mes inquiétudes au sujet du *Figaro*, d'après vos propres paroles relatives à Desbordes-Valmore. Je suis au *lit*, au *lait absolu*, très grande insomnie, cyrrhose, gastrite, jaunisse. Une visite de vous et de M. de Montesquiou immédiatement me ferait grand plaisir (2).

A vous bien cordialement.

P. VERLAINE.

39, rue Descartes.

(1) A Gabriel de Yturri.

(2) Voir une lettre de la même date adressée à M. Jules Rais p 300, lettre DCLIII.

LETTRES A JEAN MORÉAS

1883-1891

Les onze lettres de Verlaine à Jean Moréas, que nous publions intégralement ci-après, nous ont été gracieusement communiquées par M. Louis Barthou, qui en possède les originaux. Cette correspondance établit les bonnes relations qui existèrent longtemps entre le poète de *Sagesse* et celui du *Pèlerin passionné*. Ces relations se gâtèrent par la suite, si l'on en croit le poème intitulé *Jean-René*, dans lequel Verlaine vitupère à la fois Moréas et René Ghil (Œ. C. III, p. 328).

DCXIV

Jeudi 15 mars 1883.

Mon cher Moréas,

Je trouve ce matin, au retour d'un petit voyage aux environs de Paris, votre nom dans « *les Chimères*. »

Je n'ai pas besoin de vous dire combien je regrette de ne m'être pas trouvé à la maison, non plus que ma mère, au moment où vous êtes venu. Nous nous absentons si peu souvent que c'en est doublement déplorable.

Néanmoins, rappelez-vous qu'en général et presque sans exception, je suis rue de la Roquette,

17, tous les jours jusqu'à 2 ou 3 h. et que je serai toujours bien heureux de vous y voir le plus souvent possible.

Je pense pouvoir aller demain vendredi à la *Nouvelle Rive Gauche* vers 3 ou 4 heures, et de 5 à 6 *au d'Harcourt*. Il se pourrait aussi que je fusse *au Voltaire* (chapeau bas!) dans la soirée, — à cause de la pièce de *Vacquerie*. Donc, probablement, à demain vendredi, en tous cas.

Vu Sénéchal dernièrement. Serrez-lui bien la main de ma part, quand vous le verrez, si je ne le vois pas demain, et bien des amitiés à cet invisible Gayda.

Tout à vous,

P. VERLAINE.

17, rue de la Roquette.

DCXV

Jeudi soir.

Mon cher Moréas,

Je reçois à l'instant une invitation à déjeuner Samedi à 11 1/2, que je ne puis décliner. C'est dans le quartier Pigalle, et il faut absolument que je rentre à la maison vers les 2 heures et demie, trois h. au plus tard.

Venez donc à 3 heures. Vous serez sûr de me trouver. Nous pourrions aller faire un tour au Chat Noir.

Et ce lait, nous y habituons-nous beaucoup ? (1)

Bien à vous,

P. VERLAINE.

17, rue de la Roquette.

(1) Moréas, malade, avait alors dû se mettre au régime lacté.

DCXVI

30 juin.

Mon cher Moréas,

Voudriez-vous me prendre *Mardi* chez moi, 17 rue de la Roquette, entre 5 et 6 heures pour aller chez M^{me} Marie Krysi [nska].

On mangerait des choses vagues, et partirait de « sui que » après.

Tuissimus

P. V.

DCXVII

Arras, le 20 septembre.

Mon cher ami,

J'apprends qu'à peine un quart d'heure après mon départ vous êtes venu pour me voir. Je suis vraiment désolé de ce contre-temps, mais nous sommes gens de revue, n'est-ce pas ?

Je passe ici comme la foudre, histoire de serrer la patte à quelques collatéraux, puis file et serai samedi à Coulommès, par Attigny (Ardennes).

Retenez cette adresse et écrivez le plus vite, le plus long et le plus souvent possible à

Votre bien affectionné,

Paul VERLAINE.

Mes amitiés à Rall et à Trézenick. J'écrirai très bientôt à Morice.

Envoyez-moi votre adresse.

Qui était avec vous quand vous êtes passé chez Courtois ? (1)

(1) Ces deux dernières phrases sont écrites en haut de la lettre, la première à gauche, l'autre à droite.

DCXVIII

Paris, le 12 juin [18]86.

— Mon cher Moréas,

Des affaires et des voyages pour affaires m'ont empêché à mon grand regret, de vous féliciter comme il le faut des *Cantilènes* qui sont un bien intéressant essai.

Je dis essai à cause des rythmes si hardiment tentés et menés à bien.

Donc bravo, bravo !

J'aime surtout la bonne amertume, la bonne et forte amertume de votre très précieux livre, et je vous aime encore plus.

Quand viendrez-vous voir votre pauvre infirme de vieil ami

P. VERLAINE.

DCXIX

Hôpital Broussais, rue Didot 96, Paris-Plaisance
(salle Lasègue, 28).

Le 2 9bre 1890.

Mon cher ami, si pouvez, venez donc me voir. Visible tous les jours de 1 à 3. Vous prenez sur le Bd Saint-Michel le tramway Gare de l'Est-Montrouge, descendez à l'Église Saint-Pierre de Montrouge, prenez la rue d'Alésia, tombez dans la rue Didot et après 2 ou 3 minutes de chemin voyez à droite une clôture de planches et une très modeste porte avec un drapeau au-dessus. C'est là. Je suis, —

avec L'Anglois (1), entré ici, d'avant-hier, — dans une petite salle, la 2^{me} à gauche en entrant dans un pavillon à gauche de la cour d'hommes. Il y a au-dessus de notre porte une horloge et l'inscription Salle Lasègue, 27, 28, 29, 30, 31, 32. — Je suis le 28, L'Anglois est le 30.

Quid de ce Pélerin Passionné ? Je compte sur un exemplaire furieusement. Figurez-vous que j'avais prêté à un Monsieur Franklin-Bouillon, votre idylle en l'honneur de votre indigne ami, et que ce trop fanatique de vos vers-personnage (style symbolo-décadent, excusez !) a oublié de me la rendre et s'est départi devers de longs — et — sans — adresse — laissée — Londons (mais *bis repetita placent*).

Prêté aussi d'autre part mon Calderon. Apportez-moi donc le vôtre. Si possible les 3 volumes (m'ennuie. Veux lire beaucoup. Veux faire surtout — serioso ! — ma jornada de l'Agravio).

Et visite ou lettre, IDYLLE surtout, et Calderon, n'oubliez pas.

Todo el de V. M.

Pablo VERLAINE.

L'Anglois vous envoie ses meilleurs compliments. Nos empressées poignées de mains à qui de droit. Si voyez d'Argès, dites-lui qu'il vienne, et à tutti quanti que e menester. (Quelle salade bi-péninsulaire, bone Deus !

Ah, et si vous pouviez m'apporter aussi, soit un

(1) Sur Fernand Langlois ou L'Anglois, cf. tome II, p. 155.

Rabelais, soit quelque étude sur quelque poète moyenâgeux, renaissant ou antique, enfin quelque chose qui me sorte un peu de la crasse ignorante où croupis sur certaines matières plus particulières entre toutes, pauvre de moi !

Art et Critique contiendra samedi pochades miennes auxquelles soyez indulgent, n'est-ce pas ?

DCXX

Mardi, 27 janvier 1891.

Mon cher Moréas,

Permettez-moi d'être au plus haut point surpris d'apprendre qu'un banquet « amical » est organisé en l'honneur de *Pélerin Passionné*, d'abord sans que j'en ai été averti, ensuite après que vous-même m'avez parlé « d'assentiment », de « patronat », que sais-je, moi, mien en compagnie « d'assentiment », de « patronage » Mallarméen, pour employer un néologisme de nos jeunes compagnons ! Je vous avoue que j'en ai tout de suite écrit à Mallarmé. Après la farce de *l'Echo de Paris* où l'on m'a exclu du « jury » où étaient tous mes camarades, — du Parnasse —, et du concours, ça ce n'est qu'une saleté, pas une insulte —, après les 4 et 4 ans d'effroyable misère passés, il me serait dur d'être encore traité comme quantité négligeable, et je proteste au nom de l'affection que vous dites me porter. D'affreux jeunes gens, — entre d'autres fort gentils, — nous entourent et, selon l'usage, nous font du tort. Quoi qu'il en soit, faites pour le mieux de

votre amitié. Moi, je suis cloué encore pour quelque temps par un nouveau rhumatisme à la main gauche, mais quand je sortirai je m'abstiendrai de toutes fréquentations « littéraires », comme de la peste, et ne sortirai guère que pour des apéritifs sans « talent » et des courses indispensables chez les éditeurs et les caisses des journaux — si sérieuses !

— Parlant, enfin ! de sérieux, voici :

Lettre de Mendès en même temps qu'à vous. Ce vieux camarade me fait passer de la copie à l'*Echo*. M. Simond (Henry) me demande combien j'exige. Je lui ai répondu pas plus tard qu'hier que..... mon dieu (*sic*) je voudrais bien être payé comme mes camarades Mendès et Silvestre, ou encore, comme M. Moréas pour ses contes, M. Moréas à qui j'allais d'ailleurs... écrire ». — Et combien et comment vous paie-t-on ? Veuillez, n'est-ce pas ? écrire tout de suite. Si vous saviez ce que ça m'importe !

Mon cher Moréas, je le répète, il y a d'affreux jeunes, décidément prouvés faux, *laudatores proesentis*, bêcheurs de l'absent, à tous vents, et aussi bien pour vous aujourd'hui, qu'hier pour moi et qu'avant-hier pour... Baju !!!

N'ont-ils pas, ces gosses, dit que c'était contre vous l'autre soir ma sortie sur Shakespeare. Vous êtes témoin que je vous ai objurgué comme collaborateur en Calderon, au contraire ! Les conneaux ! (1)

Moi, comme vous, je suis un simple, plus simple

(1) Ce paragraphe a été ajouté après coup par Verlaine, en marge.

encore que vous, malgré mes affreux retours paysan et faubourien, rusé à vide, mâdré pour rien. Mais au fond simple et honnête en fait de rapports d'homme à homme. Faudrait s'entendre par dessus la tête de ces gens-là, — puisqu'on ne peut pas s'en débarrasser et qu'au fond ils nous peuvent être utiles, mais à quel détriment de quelle tranquillité qu'on aurait si on était assez fort pour les coudepied-auculifeir « une fois », comme dit le Belge.

Moi, mon siège est fait. Et je redeviens, en plein Paris de cette « jeunesse » l'homme des Ardennes, moins, malheureusement, la piété *pratique*, que j'étais lorsque me connûtes. Un pur *pédezouille*, avec de sales yeux, parfois, de poète très irritable et très méchant.... quand on l'attaque, même par derrière, comme c'est le cas présentement.

Enfin, je le répète, faites pour le mieux de *notre* amitié, et venez me voir un de ces jours. Je suis visible quotidiennement — directeur charmant, moi, ici, coq en pâte — de 1 à 3, c'est-à-dire venir un peu même avant 3 heures et on reste indéfiniment. D'ailleurs je compte retourner tôt derrière ce Panthéon, où m'engloutis dans vie cachée et laborieuse. Alors Voltaire 1 fois et François I^{er} 2 ou 3 fois par semaine. Mais se voir toujours, à 2 ou à 3, mûrs et mûrissants

! !
! !
çà, c'est pour moi ! !
 çà, c'est pour
 Jean Moréas.

Sans rancune et tout à vous. L'adresse de Rist, s'il vous plaît. Donnez-lui toujours la mienne qu'il vienne me voir. J'aime bien ce jeune homme tout franc et tout net et qui promet plus qu'un tas de fanfrelucheurs.

Envoyez moi donc ou plutôt apportez moi vos contes. Faites vite, car sans doute, dans 10, 15 jours au plus, je compte partir.

Et la main bien fort.

P. VERLAINE.

Hôpital Saint-Antoine, salle Bichat, lit 5, rue du faubourg Saint-Antoine, 184. Demander au concierge le 5 de Bichat.

DCXXI

Le 1^{er} février 1891.

Mon cher Moréas,

Merci de votre mot, bien qu'en fait de pointes + (1) et surtout d'« interviews », je sois d'une ignorance qui touche à l'innocence, vrai !

Mais je maintiens ce que j'ai dit sur NOTRE entourage — sauf 3 ou 4, et encore ! de ces jeunes, m'est avis que nous ferions mieux d'un peu écarter ces éphèbes d'une grimace mal encourageante.

N'oubliez donc pas de me dire combien ils vous paient à l'*Echo*, parce qu'ils m'ont aussi demandé de la copie qu'ils ont.

Je sors vendredi. Vous verrai sans doute lundi prochain au Voltaire ou peut-être même avant au

(1) Cette croix renvoie au post-scriptum.

François. Serai 18 rue Descartes où tout me parviendra.

A vous de tout cœur.

PAUL VERLAINE.

Dès « jour de réception » installé, vous ferai signe. A moins que ne compte comme telle le mot de la fin de l'article d'*Art et Critique*, une pure gaminerie, en tous cas, et que compensera un chapitre long sur votre œuvre en général dans un livre que je finis.

Hôp. Saint-Antoine, 5, salle Bichat, r. du faubourg Saint-Antoine, 184, E. V. (visible jusqu'à vendredi matin, tous les jours de 1 à 3 et *indesinenter*).

Envoyez-moi donc vos contes (1).

DCXXII

Mercredi, 4 février [18]91.

Mon cher Moréas,

Merci du toast et des bonnes assurances.

Ah ! l'interview ! D'abord doit-il paraître ? Puis il n'y a rien été dit « d'aigre-doux ». Quel est encore le sale gosse qui vous a monté à ce sujet ? ça devient agaçant. On ne pourra bientôt plus dire un mot. même d'*éloge indépendant*, avec ces espèces !

Vous parlez de vous séparer à *jamais* de quelqu'un. Faites-le donc de certains caudataires et vous vous en trouverez mieux que de vous en prendre à « un bon vieux zig, comme moi ».

— Pardon si j'insiste, mais c'est pour savoir moi-

(1) Cette phrase est écrite en haut de la lettre et à gauche,

même ce que je dois demander. Combien vous paient-ils pour les Contes à l'*Echo*? (1).

Votre

PAUL VERLAINE.

Hôpital Saint-Antoine salle Bichat, 5, jusqu'à vendredi exclusivement.

Après, m'écrire 18 rue Descartes. D'ailleurs viendrai lundi soir au *Voltaire*.

DCXXIII

Jeudi, 6 h. matin.

Mon cher ami,

Le voilà, — ou la voilà — enfin paru ou parue ce ou cette fameux ou fameuse « interview », très tronqué ou tronquée d'ailleurs, mais, n'est-ce pas ? d'une innocuité parfaite. Je n'ai appris qu'hier après-midi, par un externe, son apparition et l'ai fait aussitôt acheter au n° d'en face par un infirmier. Vous voyez qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat et que votre « on » en a encore une fois menti. Et merde à ce « on » — là qui nous voudrait brouiller.

Je vous annonce, aussi bien, *s'il doit paraître*, pour samedi, un article sur Raynaud où je parle de vous en termes aussi..... *terribenz* dans le *Chat Noir*, et, je vous le répète, une étude dans un bouquin presque fini.

Moralité !

La main cordialement, et plus que sans doute à lundi au *Voltaire*.

Votre

P. VERLAINE.

dès demain, 18, rue Descartes.

(1) *L'Echo de Paris*. Dans sa lettre du 27 janvier, Verlaine avait déjà posé la même question à Moréas. Voir plus haut, p. 251.

Envoyez moi donc votre premier conte que je n'ai pas eu dans ma réclusion. Adressez çà rue Descartes 18.

Moi, je vous assure, je vais me priver de parler bien gracieusement et de faire une charmante mine à d'aucuns parmi nos jeunes-z'-amis, qui ont l'air un peu trop de se foutre de nous, tant bêtes d'ailleurs soient-ils.

Mais effaçons tout çà, n'y pensons plus et à quand Calderon ? Vous savez que me voici devenu un travailleur forcené : et la meilleure preuve, c'est que J'Y AI DES RAISONS AUJOURD'HUI.

Tibi

P. V.

DCXXIV

Lundi.

Mon cher Moréas,

Je cours à *Art et Critique* avec un bout d'article où tout mon avis très court et très décisif.

Ne vous laissez circonvenir ni étourdir par de telles langues « argyrapides »

Ami, ami !

P. VERLAINE,

18, rue Descartes, chambre 19.

Peut-être à ce soir au Voltaire, si le sou. Passerai vers 5 heures au François, 5 ou 6.

LETTRE AU RÉDACTEUR EN CHEF DU MOT “ D’ORDRE ”

1887

Dans sa misère et son abandon, Verlaine demeurait soucieux de sa dignité. La lettre que nous reproduisons en est un témoignage, qu’il était, croyons-nous, opportun de relever.

DCXXV

M. le rédacteur en chef du *Mot d’ordre*.

Le 22 août 1887 *.

Monsieur,

Je lis dans un article signé *Germinal*, parmi des phrases où il est question *d’indélicatesses*, ces mots « les accidents de Verlaine ».

* 2 ff. papier à lettre blanc, vergé, séparés, encre noire, recto des 2 ff. A la lettre est épinglée l’enveloppe avec l’adresse écrite à l’encre rouge.

M. Edmond Lepelletier

homme de lettres

3, rue de Mesmes

Bougival (Seine-et-Oise).

On peut penser que Verlaine avait adressé sa lettre à Lepelletier pour qu’il la transmitt au *Mot d’Ordre*.

Comme il se trouve que ce Verlaine ne doit sa présente pauvreté qu'à une série « d'indélicatesses légales et autres, ouvrées à son détriment, dont il a toujours supporté les conséquences donc en toute dignité, permettez-lui de protester hautement contre quelque chose qui pourrait ressembler à une insinuation attentatoire à son honneur.

Il n'a plus guère sous le soleil que sa misère mais il tient à ce qu'elle soit respectée.

En vous priant d'insérer ce mot le plus-tôt possible, Il vous fait agréer, Monsieur le rédacteur, ses salutations empressées.

P. VERLAINE.

LETTRE A LÉO D'ORFER

1886

La lettre ci-après fut adressée par Verlaine à Léo d'Orfer, qui préparait alors une série de portraits d'écrivains, pour lesquels il avait besoin de renseignements biographiques. Ces portraits, intitulés *Médailles*, parurent dans *La Vogue*, en 1886. Le « médaillon » sur Verlaine parut dans le numéro du 18 avril 1886, illustré d'un portrait du poète par M. Léon Lefebvre.

Le manuscrit de cette lettre appartient à M. Tristan Bernard. (Cf. le supplément littéraire du *Figaro* du 7 mai 1922).

DCXXVI

(23 octobre 1886.)

Mon cher d'Orfer,

J'accède volontiers à votre proposition, d'autant mieux qu'il m'apparaît qu'en effet mes affaires avec Vanier ne peuvent en rien en souffrir, et qu'il faut lui rendre cette justice que, jusqu'ici, il m'a laissé complètement libre et n'a jamais mieux demandé que de me voir répandre dans les journaux et revues le plus possible. Donc, syndiquez, mon cher ami, syndiquez, *au plus tôt* surtout, et que ma situation, qu'on ne saurait rêver pire, s'édulcore au moins jusqu'aux termes d'une vie acceptable,

D'ailleurs, je suis depuis longtemps habitué aux plus modestes conditions, excepté, bien entendu, ma plus que pauvreté, pour ne pas dire ma noire misère actuelle. J'ai vécu *Sagesse* en même temps que je l'écrivais et je ne demande, Dieu m'en est témoin ! qu'à recommencer. Donc, je remets mes intérêts en vos mains amicales, et vous serai bien reconnaissant de *faire vite*, n'est-ce pas ?

Ci-joint une pièce inédite (pour *Parallèlement*). Certains pardessus vert et noir à fourrures qui m'ont suivi dans mes « malheurs » forment un bon appoint de ce *Caprice* dans le goût de Goya si l'on veut, d'où :

Du vert clair plein d' « espère » au noir componctueux.

Cette note « intime » pour entamer la série des détails sur moi.

Choses biographiques proprement dites : voir dans ma biographie aux *Hommes du jour* (1) et dans *Pauvre Lélian* (2) (*Vogue*).

On a tant dit que j'étais dans les cinquante ans que j'insiste sur ma date de naissance, 1844, ce qui fait quarante-trois seulement.

J'ai été plus particulièrement lié avec Coppée ; fait même, en sa collaboration, plusieurs gazettes

(1) *Les Hommes d'aujourd'hui*, 5^e volume, n^o 244, texte de Paul Verlaine, dessin d'Émile Cohl. *Œ. C.*, V, p. 298.

(2) *La Vogue*, n^o 7 (7-14 octobre 1866). On sait que *Pauvre Lélian* fut écrit par Verlaine lui-même. Cette biographie fait partie du volume intitulé *Les Poètes maudits*. *Œ. C.*, IV, p. 81.

rimées dans des petits journaux d'alors, une entre autre (*sic*) assez longue, au *Hanneton*, sous forme de *Revue de l'année en 1867* (1). Il y avait là ces deux vers presque prophétiques pour moi :

Nous mendierons la soupe aux portes des casernes
Monsieur, et nous irons coucher dans les plâtras !

Eu aussi des rapports très cordiaux avec Valade. Lecomte de Lisle dont vous me parlez, a été assez cochon avec moi, en effet — après des relations des plus amicales. Vanier a de curieux autographes à moi de cet Impassible en chef. Je ne dis pas que je ne reparlerai pas quelque jour de l'aimable auteur de tant de beaux vers et de potins dignes de M^{me} Gibou. Été camarade de classe, dès la septième, de Raoul Rigault que j'ai vu quelques jours encore avant sa mort, au fond très réhabilitante pour cet infernal gosse qui fut un enfant exquis et resta toujours bon garçon.

Mes rapports avec Lemerre exactement définis dans mes *Mémoires d'un veuf*. Mes aventures de Belgique, connues, je crois. A Mons, en 1874, conversion au catholicisme négligé depuis ma première communion. Vie presque de reclus et vraiment très *bien* de 1875 à 1883, Angleterre, Reibel, premier séjour dans la campagne ardennaise. Vie alors de bâtons de chaises, de 1883 à « nos jours ».

Connaissez mes projets littéraires actuels ? Caresse l'idée, après *Bonheur fait* et un *Etcætera* (vers divers

(1) *Le Hanneton*, n^o du 2 janvier 1868. Cf. Œ. P. II, p. 203.

parallèles à futurité), de grands poèmes (et petits) impersonnels. Aussi d'un *Louis XVII* (1), trois actes en vers avec, si possible, Sarah Bernhart (*sic*), enfin nouvelles, en masse (... *Contes tout ainsi, Histoires comme ça, Pour...* et la suite des *Mémoires d'un veuf*) et sur la planche, latéralement (beaucoup pour pain et beurre), critiques littéraires ès journaux un peu embêtants — à moins que je ne me fasse chartreux quelque part.

Catholique absolu, pratiquant, pas clérical. Ruine, vous le savez ; surtout attribuable, en outre de quelques solides sottises, bien miennes, à ma femme, qui est responsable de bien d'autres choses de ma vie aussi !

Pour le reste,

« Jamais fatigué
D'être inattentif et naïf. »

(Voir aussi, un peu entre les lignes, ma biographie de Rimbaud, ne pas trop croire aux légendes. Surtout je suis un loup-garou, un ceci, un cela, mais je *ne suis pas un bohème et je n'ai pas cinquante ans. Quarante-trois*, c'est bien beau déjà pour *un enfant au fond*.)

Et bien cordialement à vous, répondez vite à votre

P. VERLAINE.

Hôpital Broussais, salle Follin, lit 22, 96, rue Didot, 14^e arr.
Omnibus de Saint-Pierre de Montrouge. Jeudis et dimanches,
de 1 à 3 après-midi.

(1) Ce drame ne fut jamais achevé. Le seul fragment que nous en possédions a été publié dans le numéro de *La Plume* du 1^{er} avril 1897, puis recueilli dans les *Œ. P. II*, p. 189, sous le titre *Vive le Roy* !

Mais écrivez bientôt, n'est-ce pas ?

Ne sais encore quand sortirai. Bientôt sans doute. Peu guéri, d'ailleurs, de ma claudication, mais assez bien portant d'autre part. Chapitre des détails à continuer si nécessaire. Procédez par questionnaire, voulez-vous ?

LETTRES

AUX PARENTS DES ARDENNES

1857-1880

Les lettres de Verlaine à ses parents des Ardennes sont précieuses, pour autant qu'elles nous apportent le témoignage que le sentiment familial se conserva toujours très vif chez le poète. Nous n'en avons malheureusement conservé que cinq, qui ont été publiées par les soins de M. Thomas Braun dans la revue des *Marches de l'Est* (année 1909-1910, n° 4).

Les trois premières furent adressées à Hector Pérot, cousin germain de Verlaine. La mère d'Hector, Julie Pérot, était en effet la propre sœur du capitaine Verlaine, père du poète. La lettre du 4 janvier 1857 — l'épistolier avait alors 13 ans — nous montre un Verlaine tout jeune collégien. Celle du 22 août 1862 nous le présente à quelques semaines du baccalauréat. La troisième quelque six mois après est d'un Verlaine étudiant et plus préoccupé de chasse que de poésie. Hector Pérot habitait alors Paliseul (Luxembourg), avec sa mère qui, quelques années plus tard, se transporta à Jehonville (Ardennes), où Verlaine lui écrit, le 13 janvier 1872. La cinquième lettre enfin, est adressée au gendre de la tante Julie « le cousin Jules », qui vient de perdre sa belle-mère. Verlaine, à cette occasion, lui adresse ses condoléances. Le poète aimait beaucoup la sœur de son père, comme il aimait d'ailleurs toute sa famille, en dépit du reproche de dureté qu'on lui a fait parfois, avec quelque légèreté, ce semble.

DCXXVII

LETTRES A HECTOR PÉROT

1857-1863

Batignolles, 4 janvier 1857.

Mon cher Hector,

Pardonne-moi si j'ai tardé à t'écrire, ce n'est pas tout à fait de ma faute : pendant les classes, je n'ai pas un seul moment à moi. Je profite des congés du jour de l'an pour t'écrire. Tu me fais dire par Eugène de t'écrire certaines choses que je ne me rappelle pas du tout. Si tu parles par énigmes, tu remplis certes bien le rôle du sphinx, mais je t'avoue que je suis un pauvre Œdipe. Dans ta prochaine lettre qui, j'espère, ne se fera pas longtemps attendre, tu seras moins énigmatique et je pourrai peut-être te donner des détails sur ce que tu me demanderas. Pas plus question ici de mariage que du grand Turc. En est-il ainsi là-bas ? La renommée m'a appris que tu n'étais pas mal animé aux fêtes, je n'en doute pas.

Mais à propos, ô pieux Hector, continues-tu tes pèlerinages à la chapelle St-Roch ? Es-tu toujours ce sanglier des Ardennes, redoutable au gibier ?

Je t'embrasse en te souhaitant une bonne année ainsi qu'à M. et M^{me} Pérot, Clarisse, tes deux oncles d'Offagne et particulièrement M^{me} Poncelet.

Je te souhaite aussi la réussite de tes pèlerinages à St-Roch. Amen !!

Ton ami dévoué P. VERLAINE.

P.-S. — Voici notre nouvelle adresse : M. Verlaine rue Truffaut, n° 28 aux Batignolles.

DCXXVIII

Lécluse, le 22 août 1862.

Mon cher Hector,

Si j'ai tardé si longtemps à t'écrire, ce n'est pas à moi qu'il faut t'en prendre, mais au baccalauréat, dont, au reste, je tiens à passer les examens avec succès, si bien qu'aujourd'hui je puis répondre tout à mon aise à ton aimable lettre de l'autre mois. J'espère que tu me tiendras compte de cette excuse et que tu me pardonneras mon retard involontaire.

Depuis trois jours, nous sommes, papa et moi, chez Éliisa. J'avais besoin pour mon compte de venir respirer l'air pur de la campagne, et papa, lui, quoique encore bien souffrant, a cru qu'un séjour ici lui ferait du bien. Jusqu'à présent, sa santé ne s'est pas beaucoup améliorée, bien qu'il n'ait plus de douleurs tout à fait aussi vives qu'aux mois de juin et de juillet. Espérons que quelques semaines de repos et de tranquillité mettront fin au terme de cette douloureuse et cruelle maladie. Maman, qui, ces derniers jours, s'est si fatiguée à le soigner, a préféré rester encore quelques jours à Batignolles où elle va suivre un régime fortifiant. Pour moi, je me porte toujours parfaitement et me dispose

à faire cette année mes premières armes de chasseur.

M. Istace et Noémi que nous avons vus dernièrement vont à merveille. Eugène, qui depuis plusieurs mois est reparti pour l'Espagne, m'a écrit il n'y a pas longtemps et sa lettre ne me donne que de bonnes nouvelles. Sa santé, dit-il, est parfaite, son commerce marche comme sur des roulettes ; l'Espagne lui plaît infiniment.

Voilà, mon bon Hector, tout ce que j'ai de nouveau à t'apprendre. Toi, de ton côté, as-tu quelque chose de neuf à m'annoncer ? Se marie-t-on à Palis-seul, meurt-on, naît-on ?

J'espère que ta prochaine lettre me renseignera sur tout cela.

Quant à ce qui est d'aller en Belgique, je ne sais pas trop encore ce qu'il sera décidé à cet égard. Je crois que nous pourrons pourtant, cette année, vu mon admission au baccalauréat, aller vous dire bonjour à tous et renouer un peu connaissance.

Adieu, mon bon Hector, le facteur attend, je n'ai que le temps de terminer ma lettre au plus vite et de te serrer cordialement la main.

Ton ami tout dévoué

P. VERLAINE.

DCXXIX

Paris, mars 1863.

Mon cher Hector,

Nous avons tous appris avec plaisir par ta bonne lettre que ta santé était tout à fait remise depuis quelque temps et que, d'un autre côté, ta famille

et nos connaissances de là-bas allaient aussi généralement bien. M. Istace, qui est de retour à Paris depuis plusieurs jours, nous a confirmé de vive voix ces bonnes nouvelles. Je ne pourrai pas, malheureusement, t'en dire autant de nos santés à nous. Pas pour ce qui me concerne personnellement ; je ne me suis jamais mieux porté, mais ma mère a toujours des battements de cœur qui l'inquiètent beaucoup et quant à mon pauvre père, nous venons d'apprendre par M. Magne, un grand oculiste, qu'il a l'œil gauche atteint de *cataracte* et l'autre œil menacé. Il se désole beaucoup et nous sommes tous fort tristes. D'autres médecins disent qu'il n'y a pas de cataracte, on ne sait auquel entendre. Toujours est-il que cela est bien pénible et pour papa et pour nous deux maman.

Tu me demandes, mon cher Hector, comment j'ai employé mes vacances ? A chasser. Oui, mon bon ami et je ne suis pas décidément trop maladroit. Juges-en : le premier jour, *sans chien*, j'ai tué quatre pièces et les autres jours en proportion. La chasse jointe à d'autres plaisirs, comme les fêtes, les dîners, les promenades et surtout le plaisir de ne rien faire, après avoir travaillé (pour mon baccalauréat) comme un nègre, tout cela dis-je, m'a fait passer de très agréables vacances. Depuis je suis rentré à Paris et je fais mon droit pour le moment.

Mais voilà assez parlé de moi je pense ; je dois te sembler bien égoïste pour bavarder si longtemps sur mon propre compte. Tu te plains dans ta lettre

du peu de temps que te laisse ton emploi. Je te dirai, si cela peut te consoler, que moi aussi je dispose de bien peu de minutes. Voici ma journée : je me lève à huit heures pour aller prendre une leçon d'arithmétique (vu que je suis très peu fort en arithmétique et qu'il faut absolument que je la possède au moins passablement pour ne pas me voir refuser aux examens du ministère des finances que je me propose d'affronter dans quelque temps). A dix heures, je rentre chez moi pour déjeuner, puis je pars pour l'école de droit qui est située comme tu sais peut-être à une bonne distance des Batignolles. A la sortie de mon cours qui dure une heure, je vais à la bibliothèque Sainte-Geneviève bûcher mon droit et mon arithmétique. Puis je m'achemine tout doucement vers Batignolles. Après mon dîner, par exemple, je n'ai plus rien à faire... Incorrigible que je suis, voilà que je me reprends à parler de moi... Revenons à mon sujet, c'est-à-dire à tes occupations.

Tu me dis que tu es à te demander qui est-ce qui fait marcher ta machine et tu me demandes des explications : je t'avouerai en toute humilité que je n'y comprends pas grand'chose non plus et j'ai pour cela de bonnes raisons. N'ayant jamais fait que des études littéraires, je n'ai fait que lire très rapidement tout ce qui concernait la physique, et surtout les télégraphes qui ne font point partie du programme du baccalauréat ès lettres.

Mais, quand j'irai là-bas et je pense que ce sera

cette année, tu m'expliqueras tout cela, car je suis sûr que tu en sais plus là-dessus que tu ne veux dire et j'espère en outre que ton emploi ne t'empêchera pas, lors de l'*ouverture*, de me faire faire mes *secondes* armes. Dieu de Dieu, que de gibier je vais tuer !

Quant à la *bonne âme* dont tu me parles et que tu me dis ne pas trouver, cela ne cacherait-il pas quelque chose, beau ténébreux que tu es ? Qui sait ? Peut-être que quand je reviendrai au pays, te trouverai-je bel et dûment marié à une charmante petite femme et en passe de devenir père d'un gros enfant comme Philippe, malgré tes habitudes de fumeur.

Je finis, mon cher Hector, sur cette douce idée et te prie de vouloir bien te charger de mille compliments de ma part et de la part de mes parents à M. et M^{me} Pérot et à Clarisse, qu'Élisa, qui vient de nous écrire tout récemment et dont toute la petite famille se porte à merveille, embrasse en particulier. Elle compte venir à Paris au mois de juin. Et toi, si tu pouvais te faire remplacer pour quelque temps et venir nous voir à pareille époque, nous aurions quelques bons jours, qu'en dis-tu ?

Adieu, mon cher Hector, porte-toi bien, et ne sois plus si long à m'écrire.

Je te serre cordialement la main.

Ton ami dévoué

P. VERLAINE.

DCXXX

LETTRE A LA TANTE DE JEHONVILLE

1872

Le 13 janvier 1872.

Ma chère tante,

Je vous avais promis une lettre aussitôt mon retour à Paris, et si j'ai tardé quelque temps c'est à cause de la santé de ma femme qui est heureusement rétablie après de très inquiétants symptômes. Elle me charge ainsi que maman, qui, vous le savez, vous aime beaucoup, de toutes sortes de bons compliments. Je serais très heureux de recevoir de vos nouvelles, bien que j'espère de tout mon cœur que votre rétablissement est à présent complet. Embrassez bien pour nous Jules, sa femme et leurs charmants enfants et croyez-moi toujours

Votre bien affectueux et respectueux neveu,

P. VERLAINE.

14, rue Nicolet. Paris. Montmartre.

DCXXXI

LETTRE AU COUSIN DE JEHONVILLE

1880

9 février 1880.

Mon cher Jules,

J'apprends à l'instant la mort de ma tante Julie et je m'empresse de venir vous témoigner toute la part que je prends à votre douleur. J'aimais

beaucoup ma tante Julie et avais toujours gardé le meilleur souvenir de sa bonté à mon égard. Croyez donc à ma vive sympathie dans cette triste circonstance et veuillez, ainsi que ma cousine et votre chère petite famille, en agréer l'expression bien sincère et bien cordiale.

Maman a été très affectée de cette triste nouvelle. Elle se proposait justement d'aller voir ma pauvre tante en été. Elle n'aura sans doute pas manqué de vous écrire ces jours-ci.

Je vous embrasse tous bien cordialement et vous prie de me rappeler au souvenir de nos parents du Sart.

Votre cousin tout dévoué

P. VERLAINE.

55, rue d'Amiens, Arras (Pas-de-Calais).



LETTRES A FRANCIS POICTEVIN

1886-1888

Nous empruntons au fonds Vanier la première des deux lettres ci-après. La seconde a été publiée par M. René Martineau, au cours d'un article intitulé : *Un oublié : Francis Poictevin* (*Mercur de France*, 15 novembre 1921, pp. 114 et ss.).

Né à Paris en 1854, et tombé dans un oubli trop absolu pour être définitif, Francis Poictevin publia une dizaine de volumes d'une pensée subtile et d'un art un peu hermétique, au nombre desquels on peut citer *La Robe du Moine* (1882), *Seuls* (1886), *Paysages* (1888), *Double* (1889), *Tout bas* (1892), *Ombres* (1894), etc...

Verlaine avait beaucoup d'estime pour le « très grand talent » de Francis Poictevin. Mais la lettre qu'il adressait à l'auteur de *Tout bas*, le 4 mars 1888, offre un intérêt plus particulier que d'autres, en ce qu'elle nous met au courant d'un projet littéraire abandonné par le poète.

Sur Francis Poictevin, cf. *Les Hommes d'aujourd'hui*, *Œ. C.*, V, p. 470.

DCXXXII

Paris, le 20 Xbre 1886 *.

Monsieur,

Toujours des tracas atroces panachés de souffrances physiques (qui m'empêchent de lire et

* 2 ff. papier à lettre blanc quadrillé, encre noire recto et verso du 1^{er} f.

d'écrire comme je le voudrais ! C'est ainsi qu'il y a plus d'un mois je me suis vu séparé de mes travaux par la nécessité impérieuse de venir ici à l'hôpital Broussais, pour y soigner les suites d'un rhumatisme qui m'a torturé tout l'hiver dernier. Puis de plus en plus désastreuses affaires financières qui se perdent dans la nuit de ces dernières années ! N'importe, j'ai pris connaissance des premières pages de *Seuls* (1), et je me fais une joie, quand guéri et rentré, de compléter cette jouissance littéraire que je vous prie de croire bien vive. Du reste vous connaissez mon avis sur vos précédents ouvrages et toute l'estime où je tiens votre très grand talent.

En attendant de vous envoyer au premier jour propice mon appréciation complète, veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mon entière sympathie.

PAUL VERLAINE.

Lit 6, salle Follin.

DCXXXIII

Hôpital Broussais, 4 mars 1888.

Cher Monsieur,

J'ai reçu votre lettre hier soir.

J'avais lu vos *Paysages* et me disposais à vous en témoigner toute mon admiration pour l'infinie perfection de rendu intellectuel et comme cordial des aspects de la nature.

Aussi pour les quelques figures humaines d'une vérité mille fois plus amusante que si elles se mou-

(1) *Seuls*, par Francis Poictevin, Paris, Lemerre, 1886.

vaient dans la frénésie ou la longueur d'une action arbitraire.

J'eus dans le temps une idée aussi de paysages purs et simples d'un *Robinson* sans Robinson ni Vendredi.

C'eût été en vers et s'est appelé l'*Isle* sur les derrières de couvertures.

J'ai abandonné ce projet, mais votre livre me l'a magistralement rappelé presque comme un devoir. Car n'est-ce pas, vive la nature de Dieu toute belle — et toute bonne à le bien prendre.

Mille sympathies, mon cher confrère.

P. VERLAINE.



LETTRES A RACHILDE

1886-1887

La première des lettres de Verlaine à Rachilde qui figurent à la suite a été publiée dans le *Mercure de France* du 1^{er} octobre 1923 (p. 189). La seconde, inédite, nous a été communiquée par M^{me} Rachilde elle-même. La troisième, dont nous ne possédons qu'un fragment, est empruntée par nous au livre de F.-A. Cazals et G. Le Rouge : *Les derniers Jours de Paul Verlaine*, p. 33, en note.

On verra suffisamment, par ces trois lettres, que Verlaine avait pour M^{me} Rachilde autant d'amitié que de respect et d'admiration. Aussi bien l'auteur de *Monsieur Vénus* obligea le poète à diverses reprises.

DCXXXIV

Paris, le 12 novembre 1886.

Je sors ravi de votre livre (1). Permettez-moi, Mademoiselle, d'en admirer surtout la première partie, la plus longue, relative à l'enfance de votre héroïne et qui, d'ailleurs, prépare si bien le « haut le poignard » final. Terrible l'abattoir et l'évanouissement *sec* de Mary. Et quel exquis épisode le

(1) *Monsieur Vénus*, roman de Rachilde, qui venait de paraître.

Siroco, et le bon chien « au lieu de regarder la rose il regardait Mary ». J'adore le ménage Corcette, je sympathise, malgré tout, avec le colonel Barbe, scrongnieugnieu ! et je trouve très bien, très logique et très déduit ce dénouement par et probablement sur... le troisième sexe. Et voilà que je voudrais bien lire vos autres œuvres.

Je n'ai vu personne, hier, jeudi, bien que Tanchard dût venir, m'avaient prédit des externes. J'aurais bien voulu savoir si mon déménagement de chez Cleuzy (hôtel du Midi, 6, cour Saint-François, 5, rue Moreau, quartier des Quinze-Vingts, en tout cas) est opéré. Sinon, priez donc le bon Cazals, que je ne saurais jamais assez remercier, et l'excellent du Plessys, de faire au plus tôt, de tout emporter de ce qui est aux murs, dans les tiroirs et dans les armoires. étagères et commodes, 2 épées à moi sont accrochées au-dessus de la glace. Emporter le pupitre avec ce qu'il y a dedans. Prendre garde au pastel et aux deux portraits huile (1) ainsi qu'à ceux sous verre (2). Il y a des chaussures derrière la table de nuit (pardon !) neuves et vieilles : tout prendre excepté chaussettes et chaussons décidément périmés.

Enfin perquisition scrupuleuse et emballage total. Quelques effets de femme seront trouvés, souvenirs de ma mère : les prendre.

(1) Le sien par Valadon, et celui de son père.

(2) Son portrait, jeune, par Henry Cros, et une lithographie représentant sa mère en coiffure et costume romantiques. (*Notes de F.-A. Cazals*).

Il y a une très belle malle qui n'est pas dans ma chambre : la réclamer. Emporter tous les effets pendus à gauche, en entrant.

— Ci-contre la ballade *Louise Michel* où il y a *faucille* rimant en *cile*, parce que je pense qu'on doit prononcer ainsi, et deux rimes auvergnates *fragiles* avec *bacille*, *évangile* avec *Bazile* — et un sonnet qui n'a peut-être de drôle que l'épigraphe.

Mille bons respects de celui qui vous a toute reconnaissance de l'avoir empêché, l'autre jour, de faire peut-être des choses, non pas de désespoir, fi !... mais bizarres trop.

P. VERLAINE.

Lit 6, salle Follin, *hôpital Broussais*, 96, rue Didot,
14^e arrdt.

DCXXXV

Paris, le 4 mai [18]87 *.

Mademoiselle,

Voilà deux fois, deux mardis ! que je me propose d'aller vous présenter mes affectueux respects, et par deux fois d'absurdes impossibilités m'en ont empêché ! Mais tout arrive, et il se pourrait que je fusse tranquille assez la semaine prochaine pour avoir enfin le plaisir de vous serrer la main dans l'après-midi d'un plausible, enfin ! mardi. En tous cas, n'en veuillez jamais de ces retards à l'homme le plus ordinairement ponctuel et teneur de

* Papier vergé, 2 f., texte recto et verso du 1^{er}. Encre noire décolorée.

parole que je suis, nonobstant toutes apparences.

Sans doute, — étant données les habitudes de Vanier, habitudes étranges et particulièrement lentes (sauf erreur ou omission) — avez-vous reçu ces jours derniers ou allez-vous recevoir *Amour* ?

Mais si vous ne me faites pas l'honneur de m'informer affirmativement par un mot d'ici à mardi, je pourrai, grâce à des ruses de sauvage, me procurer chez cet éditeur-là un exemplaire pour vous le porter. En attendant, veuillez pour m'excuser, vous rendre compte de la drôlerie un peu macabre de ma gueuse d'existence actuelle et conserver votre bienveillance à votre

P. VERLAINE.

14, rue Royer-Collard.

DCXXXVI

[s. d.]

.
 J'espère que votre santé continue à être bonne, chère Mademoiselle. La mienne est entre le ziste et le zeste. Le docteur me laissa espérer que je marcherais à peu près comme tout le monde... boiteux, mais m'assure que ce sera long. J'avoue que l'hôpital me pèse assez, non pourtant que je sois aussi affamé de liberté, voire de licence qu'on pourrait le supposer après de si longs jeûnes, au contraire, il me semble que guéri et sorti je m'occuperai juste de vivre très petitement avec la sagesse chrétienne et la pratique, oui, la pratique catholique

pour objectif... En attendant cette sortie dans les brumes de l'avenir je travaille à des *Histoires comme ça*, *Contes tout ainsi*, *Pour ma fille*, *A Cœur joie ! Mémoires d'un veuf*, 2^{me} série, etc. Sans compter les vers. C'est tout de même captivant et consolant ce travail, la littérature, quand on s'y fourre tout entier, son rêve et le reste !

.

LETTRES A JULES RAIS

1890-1896

M. Jules Rais a conservé, de ses rapports avec Verlaine, une correspondance comprenant trente-sept lettres ou billets du poète. Il ne pouvait être question de publier ici intégralement cette correspondance, un grand nombre de lettres n'ayant d'intérêt véritable que pour leur destinataire. Nous avons donc fait un choix de dix-sept lettres significatives, que nous reproduisons à la suite.

M. Jules Rais, alors élève au lycée Janson de Sailly, était allé rendre visite à Verlaine en traitement à l'hôpital Broussais. Il en résulta des relations qui durèrent jusqu'à la mort du poète. Au surplus, M. Jules Rais, rédacteur à *La Lorraine artiste*, puis rédacteur en chef de *l'Image*, fit, à plusieurs reprises, appel à la collaboration de Verlaine, comme on le verra, au cours de la correspondance, entièrement inédite, que nous publions.

DCXXXVII

Paris, le 8 juillet 90.

Monsieur,

Je reçois votre lettre à l'instant et serais heureux de vous voir jeudi, de 1 à 3, heure réglementaire. (Et l'on est très strict ici). J'aurai d'autant plus de plaisir à vous entretenir que l'un de mes bons amis, M. Germain Nouveau (1) est Professeur de dessin

(1) Germain Nouveau, en littérature Humilis, peintre et poète, auteur des *Valentines*, des *Poésies d'Humilis*, etc.

à Janson de Saily et que mon fils, que peut-être vous avez connu, y a passé.

Agréez mes meilleures salutations.

P. VERLAINE.

Hôpital Cochin, 47, rue du Faubourg Saint-Jacques,
Salle Woillez, lit 25.

DCXXXVIII

Le 14 octobre 1890.

Hôpital Broussais, salle Lasègue, lit 28, 96, rue Didot,
Paris-Plaisance.

Visible tous les jours de 1 à 3 heures. Prendre omnibus gare de l'Ouest — Montrouge, descendre à l'Eglise St-Pierre de Montrouge, et enfiler la rue d'Alésia jusqu'à la rue Didot. L'hôpital — des planches — est tout près du pont du chemin de fer de ceinture.

Cher Monsieur,

J'ai été très sérieusement dans la pour ainsi dire impossibilité de répondre à votre tout aimable lettre d'il y a beaucoup trop longtemps déjà et ma meilleure excuse, si c'en est une, consiste — dans mon existence en camp volant ce n'est merveille — à avoir égaré la lettre où votre adresse. Je savais bien que c'était Nancy, Meurthe-et-Moselle, mais la rue et le numéro m'échappaient.

Quoi qu'il en soit, puisque vous voulez bien désirer de mes nouvelles, voici :

Quitté Cochin peu après votre départ de Paris. Séjour de six semaines environ à l'hôtel de Lisbonne,

4, rue de Vaugirard où je demeure habituellement, où il est plus que probable que je « descendrai » à ma sortie d'ici, et où, en cas de traces miennes perdues, on peut toujours se procurer mon adresse soit en province, soit à l'étranger, soit plutôt hélas ! ès retraits de l'Assistance Publique. — *Αναγκη* !

Avez-vous bien employé vos vacances, je veux dire vous êtes-vous bien amusé ? *Surtout vous êtes-vous bien porté* ? Car c'est l'essentiel.

Revenez-vous (ou êtes-vous revenu ?) à Paris ? En ce cas venez me voir souvent. Aurez avis de mon changement de domicile, dès qu'il y aura lieu.

Je n'ai pas encore répondu à votre ami, le poète des *Assonances*. Présentez-lui mes excuses et mes félicitations quand le verrez ou lui écrirez.

D'ailleurs je ne compte pas rester ici indéfiniment. J'ai quand je suis « dehors » l'habitude de réunir une fois par semaine quelques amis, le soir. J'espère que cet hiver vous voudrez bien assister le plus souvent possible à mes modestes Mercredis.

Et je vous serre la main très cordialement.

P. VERLAINE.

DCXXXIX

Hôpital Broussais, rue Didot, 96. Salle Lasègue, lit 24.

Le 18 Décembre 91.

Mon cher Ami,

Je suis en effet à l'hôpital : rhumatisant, cardiaque et... vaguement diabétique maintenant.

Mille grâces pour le charmant article. Mes meilleurs remerciements aussi à M. Carmouche.

Ci-joint un articulet sur Metz pour la *Lorraine Artiste*. Entre parenthèse : si possibilité de toucher quelque argent le plus tôt possible, et que ça m'arrive *avant le 25, jour de Noël*, surtout, serai extrêmement reconnaissant de recevoir, par mandat, par exemple, plutôt.

Et vous, travaillez-vous ? Communiquez-moi en cas d'affirmative.

J'ai récemment reçu une réponse de Roger Marx alors au régiment. Doit être rentré.

N'est-ce pas, si moyen d'avoir quelque argent, mandat *ILICO*.

Continuerai l'article s'il y a lieu. La *Lorraine Artiste* veut-elle — à titre tout gratuit, alors — d'un article mien sur le récent livre de Gabriel Vicaire, *A la bonne franquette* ?

Et tout à vous de cœur,

P. VERLAINE.

DCXL

Paris, Hôpital Broussais, salle Lasègue, lit 30, 96, rue Didot.

17 septembre 92.

Cher Ami, voici l'Ode... C'est chauvin, n'est-ce pas ? peut-être un peu enfantin, mais précisément, je crois dans la note d'un messin optant. Peut-être feriez-vous bien de m'envoyer épreuves pour retoucher un peu. Si paiement prochain possible, comment obligé, moi !

Je pense sortir bientôt, vers fin du mois. D'ailleurs écrirai. Mais si possible, mandat, combien obligé !

Premiers frais de réinstallation, blanchissage, etc.

Signoret (1) ? Avez-vous enfin volume. Vous le procurerai, moi, et bientôt.

Pourrez-vous m'envoyer *Souvenirs* parus et l'article sur Vicaire. Je compte sur service présent et futur. Quoi de Marx — 54, rue d'Amsterdam son adresse ?

Et tout à vous de cœur,

P. VERLAINE.

DCXLI

Paris, le 2 octobre 1892.

Mon cher Ami,

J'ai reçu les 20 francs avant-hier, dont merci.

Ce que je deviens comme santé ? Mieux et je compte sortir incessamment.

Comme travail, en outre de l'*Ode* et des *Souvenirs*, fait depuis ces 8 semaines, plus de 800 vers et des proses sans nombre — et je continue.

Bien gentil, si pouviez m'envoyer, sinon par *la Lorraine Artiste*, du moins, copiés, les p^{rs} *Souvenirs*, ceux du 3 janvier, quoi.

Merci d'avance.

Je vais plus que jamais m'occuper de vos *Liturgies*.

Et je vous serre bien cordialement la main. A très bientôt nouveaux souvenirs. — Ah ! on fait mon buste en ce moment. Il est assez réussi. Ce sera pour le prochain salon des Champs-Élysées. Ne serait-il pas vraisemblable que la ville, je suppose,

(1) Sur Emmanuel Signoret, voir plus loin p. 323.

de Nancy l'acquière pour son Musée... Voyez donc à ça, si ça ne vous paraît pas trop dans les nuages.

L'artiste est un jeune (dans les 30 ans) reçu déjà aux précédents Salons. — Nom : de Gaspary.

Et la main bien cordialement.

P. VERLAINE.

Jusqu'à nouvel ordre Broussais.

DCXLII

Paris, dimanche 14 [octobre 1892].

Mon cher Ami,

Je vous envoie par ce courrier d'autres bulletins.

Liturgies intimes est un *Sagesse* expérimenté en quelque sorte, aussi bien par la pratique que par l'omission. Ça s'applique, à travers la Messe et les Fêtes, à la pauvre vie d'un pêcheur. Par exemple :

« Moi qui ne suis qu'un brin d'hysope dans la main du Seigneur...

.

L'homme est saint au sortir du baptême

.

L'homme est saint au sortir de l'Eucharistie

.

L'homme est saint, oint des Saintes Huiles.

Puis des paysanneries :

Dans les Avents les Cós chantent,

Comme l'on dit chez mes pays...

De « l'esprit »

Esprit Saint descendez en ceux

Qui.....

Et jamais d'amertume, cette fois.

N'allez surtout pas citer ces fragments. Je cite, moi, de mémoire, le livre étant à l'impression.

Du reste, au fait, faites ce que vous voulez pour le mieux, hélas ! de cette nouvelle souscription qui, j'espère, m'aidera pour *du* bon.

« Au moins, *Sagesse* ! car c'est bon pour une fois ».

Quant à ce volume belge — ô que différent de *Sagesse* et de *Liturgies*, et qui s'intitule *Femmes*, s'adresser à Kistemaekers, en Bruxelles. Et surtout ne pas trop le montrer.

Il me reste, cynique, à vous prier, dès quelques sous, d'un mandat. Et excusez n'est-ce pas ?

Comptez sur *Souvenirs*. M'y mets « *toto corde meo* », quelque, encore et j'espère, pour la dernière fois, emmiellante que soit la vie de

Votre bien affectueux

P. VERLAINE.

P.-S. — Je vous écrirai très longuement très prochainement. Mais, égoïste que je suis, vous, vos travaux ?

Quant à la charmante « admiratrice » si la voyez, tous mes respects sympathiques en attendant la *grandis epistola* en question.

DCXLIII

Paris, le 12 août [18]93.

Oui, mon bien cher ami (permettez que je continue au crayon ; il est tout au matin, mon encrier est archibourbeux et ce n'est pas encore l'heure de la cantine). Oui, j'ai été bien malade, je vais infiniment

mieux mais ... le Docteur piquait toujours. Hier 13 incisions sans compter l'avenir qui est sans bornes.

Et votre santé ? Vous devez être terriblement faible et c'est affreux la faiblesse. Depuis deux mois que je suis au lit sans en bouger j'en puis juger !

La chambre au grand lit si peu hospitalière pour vous (il est vrai qu'aussi vous étiez d'un pressé) *is over*, la femme avec, chipie et vieille garde sous des airs de Jenny l'Ouvrière... Et j'en suis revenu à d'anciennes amours, converties en presque conjungo.

D'ailleurs je me suis enfin rangé ! ce que je vais faire en fait de littérature le prouvera : Sagesse sur toute la ligne. — Sauf, trop ! en vers.

Vous qui aviez coutume de m'envoyer de si belles fleurs à la St-Paul pourriez-vous, — mais plus modestement, sans frais ni grand dérangement, m'envoyer quelques fleurs alpines, entre autres de l'Alpen... j'ignore la fin, fleur grasse si j'ai bonne mémoire ?

Je m'arrête ici fatigué un peu et je vous serre bien affectueusement la main.

P. VERLAINE.

Un mot de ces conférences possibles dans l'Est ? Ce n'est pas la saison je le sais — et je ne suis pas de saison (ni même de *Season*, bien que ou plutôt parce que Candidat à l'Agagadémie.

A vous encore.

P. V.

DCXLIV

1^{er} novembre [18]93.

Mon cher Ami,

Reçu votre télégramme auquel répondu que je choisissais le 7 pour la conférence, et que le titre en sera *De la Poésie française contemporaine*.

J'espère avoir, sinon un permis par voie de journaux, chose difficile à obtenir maintenant, paraît-il, de l'argent pour le voyage ; mais dans le doute où vous laissent toujours flotter les éditeurs (c'est de l'argent qui me vient « du Han... », de Hollande, où mon petit bouquin *15 jours en Hollande* est imprimé et va m'arriver, du moins on me le promet) je crois qu'il serait en effet prudent que j'eusse le plus tôt possible l'argent, quelque chose comme 50 francs. Et pour ce, que vous me l'envoyez par mandat télégraphique au reçu de ceci, ici Broussais. De la sorte, je sortirais après-demain vendredi et pourrai me mettre en route mardi 6.

Je marche encore très mal et très peu, mais avec de la prudence, « I will be able to manage tolerably, I think ».

J'attends donc votre télégramme pour demain 2 (Coïncidence, c'est à pareille date que l'an dernier, je m'enwagonnais pour la Hollande).

D'ailleurs vous écrirai dès après-demain, avec mon adresse nouvelle. Aurai l'heure de mon arrivée.

A bientôt, et mille remerciements bien affectueux de votre

P. VERLAINE.

DCXLV

Paris, le 10 janvier 1894.

Mon cher Ami,

Je n'ai eu connaissance de la perte que vous avez faite qu'avant-hier, tant mes lettres ont été interceptées durant mon séjour en Angleterre par qui vous savez. Agréez mes compliments *non banals* de condoléance. Ce mot est bête, mais le cœur y est.

Lorsque vous êtes venu, j'y étais. Je ne sais pourquoi la concierge a dit ne pas me connaître. Je demeure dans une chambre à peu près pareille à, et meublée comme celle de la rue des Fossés St-Jacques. Ecrivez-moi donc *rue St-Jacques 187*, et si possible envoyez-moi ces 10 francs si on ne vous les a pas escroqués durant mon séjour outre-Manche, dès qu'il ne vous sera pas ennuyeux de le faire.

Je vous serais aussi reconnaissant de m'envoyer la *Lorraine Artiste* contenant ma conférence, toujours à la même adresse.

Mes meilleurs souvenirs à votre mère et à votre sœur et ma meilleure poignée de main à ces Messieurs de Nancy et de Lunéville.

Tout à vous.

P. VERLAINE.

Un exemplaire aussi pour Vanier et une affiche de Nancy et une de Lunéville pour

P. V.

S. V. P.

DCXLVI

6 avril 1894.

Mon cher Ami. — Ai-je ou non des excuses à vous faire ? J'ai tant d'affaires que je ne me souviens plus si je vous ai accusé réception de 4 *Lorraine Artiste* dont mille mercis.

Et comment allez-vous ? Moi toujours confiné. Pourtant j'ai pu aller dernièrement au Café Procope pour une conférence sur les poètes du Nord français patoisants et autres, Desbordes-Valmore, Desrousseaux, etc.

Encore une fois vous demanderai-je l'adresse de Roger Marx, rue St-Lazare n° ??? C'est pour un article du *Courrier* dont j'ai besoin.

Vu avant-hier M. Aimé (1) : vous voyez qu'on me trouve tout de même : 1^{er} escalier à gauche la dernière marche de l'escalier (5^{me}) la porte en face. 187 rue St-Jacques. Mes respects à votre famille et croyez-moi toujours bien votre

P. VERLAINE.

Mes amitiés à tous ces Messieurs, s'il vous plaît.

DCXLVII

Paris, le 27 décembre 1894.

Hôpital Bichat, 16, salle Jarjavay,
Boulevard Ney.

Mon cher Ami, N'attribuez, je vous prie, qu'à des circonstances *littéralement* indépendantes de ma

(1) Docteur Henri Aimé, ami de Jules Rais et collaborateur de la *Lorraine Artiste*.

volonté, maladie, contrariétés, préoccupations de toutes sortes, etc., le long retard de cette lettre apologétique si j'ose m'exprimer ainsi. Le fait est, pour l'instant, que je suis retombé dans mes douleurs rhumatismales et autres — pas pour longtemps, j'espère, et je commence à entrevoir le jour de « la sortie », quelque chose comme dans 3 semaines, 1 mois.

Et je travaille dare dare. Même j'ai quelques vers inédits. Si la *Lorraine Artiste* (existe-t-elle encore ?) voulait m'en prendre et qu'elle pût les payer, je serais heureux de les lui offrir par votre intermédiaire. En outre, je fais des proses, mes *Confessions*, des articles pour la *Revue Encyclopédique*, grâce à la recommandation du bon Roger Marx, des machines un peu à droite et à gauche.

Mais vous ? Vous voilà, je pense, libéré, pour quelque temps, du service militaire et en toute facilité d'écrire vers et prose.

A ce propos vous n'avez jamais été — fi, Monsieur, que c'est donc mal ! — communicatif sur ce sujet avec votre vieux confrère qui vous prie d'enfin vous départir d'une discrétion qui j'espère bien n'est pas de la timidité. Vis-à-vis de moi et de vous à moi, j'y insiste, ça serait mal.

Donc écrivez-moi en tous détails à l'adresse ci-contre, le plus tôt possible, n'est-ce pas ?

Je suis brouillé, vous le savez, avec le numéro de votre maison. Et voilà, pour couronner la chose, que j'oublie l'initiale du nom de famille du « bien-

faiteur » nancéien que porte votre rue. Est-ce un P ou un F (1). Ma foi, j'opte pour l'F : c'est plus rigolo.

Et tout à vous bien affectueusement.

P. VERLAINE.

DCXLVIII

Le 2 mars 1895.

Cher Ami, Ayant perdu votre adresse je prends le seul parti pratique qui est de vous écrire à Nancy d'où Madame votre Mère voudra bien vous renvoyer la présente carte.

J'ai quitté le 21 de la Rue Monsieur-le-Prince avec laquelle je suis brouillé et je demeure maintenant 16, *rue St-Victor* où j'espère bien vous voir un de ces jours : facile à trouver, cloué au lit par rechûte.

Et tout à vous,

P. VERLAINE.

DCXLIX

Le 15 mars 1895.

Mon cher Ami, Avez-vous reçu mon mot adressé à vous à Nancy ? Quoi qu'il en soit vous avez mon adresse et j'ai la vôtre et je m'en réjouis. — Mais ce qui m'a fort affligé c'est que vous soyez venu rue St-Victor et que vous ne soyez pas entré — car la clef était sur la porte... Il faut frapper très fort, à cause d'une double porte. Quant à moi, je suis alité sans pouvoir bouger du lit (abcès sous le pied gauche, toujours ! coup de bistouri, pan-

(1) Poirel, en réalité.

sement, etc). Retrouvez ici la chambre « touchante » de la rue des Fossés St-Jacques..., et sa bonne et charmante locataire.

Quant au 21 rue Mr le Prince, fini : Kleptomanie ! Zut alors !

Venez-donc. J'y suis *toujours* !!! Frappez fort et entrez... 16 rue St-Victor.

Votre

P. VERLAINE.

DCL

Le 17 mai 1895.

Mon cher Ami, Voici la lettre en question. Si ça paraît dans un journal de Nancy procurez-moi le numéro n'est-ce pas, je pense que c'est bien : tout simple et sans maniérisme.

A vous de cœur.

P. VERLAINE.

Merci pour ma santé : Je vais toujours de même. Gardant la chambre où je sautèle à grand'peine.

DCLI

Paris, 31 juillet 1895.

Cher Ami, J'ai reçu les *plans*, où j'ai vu « ma » street (1). Il y en avait aussi des environs de Paris où je n'ai rien vu. J'ai écrit dernièrement à R. M. au sujet de « l'indemnité à titre d'Encouragement ». Pas encore reçu de réponse. Je le suppose en

(1) La rue Paul Verlaine qui venait d'être créée à Nancy par M. M. Nathan, en même temps qu'une rue des Goncourt,

voyage. Si lui écrivez ou le voyez, rafraîchissez-lui, voulez-vous, la mémoire à mon endroit.

Toujours même santé. Cahin caha ! Pas encore osé descendre, figurez-vous !

Et vous, en vacances, hein, heureux enfant ! Continuez... pas trop longtemps, qu'on vous revoie bientôt et plus souvent en ce 16 rue St-Victor où, en attendant, écrivez-moi donc.

Mon bien affectueux respect chez vous et à vous, cher ami, la meilleure poignée de main de votre

P. VERLAINE.

Amitiés à ces Messieurs de Nancy.

DCLII

Paris, 21 septembre 1895.

Mon cher Ami, J'ai reçu avec bien du plaisir votre lettre. Heureux homme de pouvoir voyager et voir du nouveau ! Moi toujours tenu « par la patte ». Je sors un peu... ô pas loin. J'espère toutefois que l'hiver, salubre, me fera du bien. Ces grandes chaleurs, passées à Paris, sous les toits m'ont fait bien du mal, mais l'appétit et le courage reviennent (lentement, faiblement) avec les premiers temps frisquets... Je travaille, fin 8bre j'aurai un gros livre de vers, titre LE LIVRE POSTHUME !!!

Nulle nouvelle de Roger Marx qui pourtant m'a promis son aide auprès du Ministère pour « indemnité » ? La dernière fois que je lui ai écrit il était en Suisse. Est-il de retour à Paris ?

M^{me} Krantz vous envoie ses meilleurs souvenirs
et moi ma plus cordiale poignée de main.

DCLIII

2 janvier [18]96.

Cher Ami,

Oui, j'adhère à votre journal. (1) Imprimez-moi
parmi collaborateurs et m'écrivez détails.

Très, très souffrant. Au lit et au lait. C'est pour-
quoi je vous écris si peu et si mal (2).

A vous de cœur.

P. VERLAINE.

39, rue Descartes.

(1) *L'Image*.

(2) Cette lettre est une des dernières, sinon la dernière, que
Verlaine écrivit, puisqu'il mourut six jours après. Le même jour
cependant, il écrivait à Robert de Montesquiou. Voir plus haut,
DCXIII, p. 244.

LETTRE A M. RAULIN

1892

On lira avec intérêt la lettre ci-après, dans laquelle Verlaine se défend du « reproche d'immoralité » qui lui avait été fait par un rédacteur du journal *L'Univers*. Cette lettre, communiquée par son destinataire, M. Raulin, à Adrien Mithouard, a été publiée par ce dernier, dans le numéro du *Monde* du 22 janvier 1896, au cours d'un article intitulé : *De Paul Verlaine, poète catholique*.

DCLIV

Paris, 11 janvier 1892.

Monsieur,

Je lis dans *l'Univers* du 10 janvier un article où mon nom est mentionné avec des éloges, dont merci au rédacteur, et des blâmes contre lesquels je demande à protester en quelques mots.

J'ai entrepris et achevé, à travers quelles difficultés de la vie et que de découragements parfois ! une œuvre toute personnelle et, je crois, unique dans notre poésie française : l'histoire, en quelque sorte, d'une conversion selon l'expression du regretté Féval ; quatre volumes d'en moyenne quinze cents vers chacun composent ce modeste

mais absolument sincère monument, si on me permet un pareil terme ambitieux, *Sagesse*, *Amour*, *Bonheur*, d'un catholicisme naïf, de source, *Pratique* et *Pratiquant* de néophyte plus avancé que ne semble le croire votre collaborateur, enfin *Parallèlement* qui, comme son nom l'indique, n'est à côté des professions de foi d'auparavant et depuis, qu'une brutale, c'est possible et trop évident même, qu'une « odieuse », si vous voulez, confession de bien des torts sensuels. Ce livre dur et rien moins que voluptueux où le « vice impur » ne se montre pas à son avantage, que je sache, dans l'ensemble de l'œuvre, ne vient pas, je vous prie de le remarquer, le dernier, ni, tant s'en faut ! le définitif de cette tétralogie laquelle se clôt par *Bonheur*, un livre sévère et tout, tout chrétien.

Je puis donc et dois, quoique je me rende bien compte de la mission de l'*Univers* qui a surtout d'autres besognes à expédier que de s'occuper bien minutieusement d'art et de littérature, me défendre comme poète du reproche d'*immoralité*. Les vers que l'on me reproche font, je le répète, partie comme *repoussoir* d'un ensemble, et cet ensemble est édifiant et d'un chrétien réel, qui fut pratiquant et le sera encore, je l'espère et je m'y efforce...

Mais en voilà assez sur un malentendu. Je suis trop d'âme et d'esprit avec l'*Univers* pour insister davantage sur un sujet qui me semble éclairci.

Seulement, maintenant, permettez-moi pour finir

deux petites rectifications qui ont aussi leur importance néanmoins.

Oui, je vais souvent à l'hôpital, mais c'est par suite de rhumatismes contractés pendant la guerre de 1870, et aussi de revers de fortune subis bien en dehors de ma responsabilité pour ne rien dire de plus qui serait par trop à mon avantage et au détriment moral de d'aucuns. Je ne me plains pas, je ne me suis jamais plaint et si j'accepte ce que de bons amis veulent bien faire — *contre un volume inédit*, d'ailleurs — ce qu'ils peuvent honorablement pour eux et pour moi, ce n'est, croyez-le bien, pas sur une initiative quelconque de ma part. Enfin, l'auteur de l'article parle de ma « vieillesse » ! Or je n'ai que quarante-sept ans, âge mûr et déjà respectable sans doute, mais tout de même encore assez éloigné du commencement de la décrépitude.

Sur quoi, monsieur, je vous prie d'insérer la présente dans votre plus prochain numéro et d'agréer mes salutations empressées.

PAUL VERLAINE.

Hôpital Broussais, 96, rue Didot.



LETTRES A ERNEST RAYNAUD

1887-1892

Verlaine entretint avec le poète Ernest Raynaud une correspondance importante, qui a malheureusement échappé à nos recherches. Les deux lettres qui figurent à la suite appartiennent au fonds Canqueteau. Elles furent toutes les deux écrites à l'hôpital, et nous montrent un Verlaine assoiffé de lectures et de connaissances qu'il n'était pas inutile de mettre en relief.

DCLV

Paris, le 30 septembre 1887.

Mon cher Ami,

J'ai tardé à vous donner mon avis sur *Le Signe*. Ce n'est pas faute de penser à vous, mais tant de bêtes préoccupations dont la principale ne vaut pas un bon vers !

Bravo, et bravo, et bravo ! surtout pour *A une passante*, et *Tristesse* que bien des mercis de m'avoir dédié. *L'Aquarelle* est bien bien jolie, et *la Réverie* un pur chef-d'œuvre, aussi.

Querelle : pourquoi faire rimer nacarat et réséda ? pour un exemple entre plusieurs ? O rimonons peu si nous voulons, mais rimonons tant que nous n'assonons

qu'avez à moi, si je ne me trompe. Aussi, si avez, un Dostoïewsky. Je n'ai jamais rien lu de ce romancier, figurez-vous. O toutes mes ignorances ! —

Que faites-vous en ce moment ? je vis si éloigné de tout !!!

Quand vous verrez du Plessys, donnez-lui donc mon adresse, et dites-lui que je serai heureux de le voir. J'ai en outre une toute petite commission à lui faire faire, auprès de Thomas (oh ! il ne s'agit pas de déménagement, rassurez-le).

Je compte sur votre bonne visite prochaine.

Tout à vous.

P. VERLAINE.



LETTRE A HENRI DE RÉGNIER

1887

La lettre à M. Henri de Régnier qu'on va lire est empruntée par nous au livre de Charles Donos : *Verlaine intime* (Paris, Vanier, 1898), p. 158. Comme nous n'avons pu prendre connaissance de l'original, nous la donnons sous toutes réserves. Charles Donos la rapproche à raison d'une lettre adressée à M. Gustave Kahn à la même époque. (Voir plus haut lettre DLXV, p. 187.)

DCLVII

Paris, août 1887.

Mon cher de Régnier,

Vous connaissez la nature des préoccupations peu littéraires qui m'empêchent trop souvent d'être aussi ponctuel que je désirerais de l'être, et me ferez crédit des quelques mois, c'est honteux ! que j'aurai mis à répondre au don de vos *Sites*.

Ce dernier volume, vôtre, marque une évolution bien sensible dans votre manière. La belle sérénité juvénile a disparu ; en se virilisant de plus en plus votre talent prend des accents profonds et amers qu'une forme irréprochable sait magistralement retenir dans le ton. Bravo de nouveau et de nouveau. Il y a tels de vos sonnets que je préfère aux autres. Peu, car l'ensemble est très bien, exquis et fort et

d'un « symbolisme » héroïque des plus nobles et des plus plaisants.

Laissez-moi toutefois admirer surtout les numéros VI, VII, XI qui vénèrent plus particulièrement la bête, la bonne, la sainte nature, et puisqu'il le faut ! ce n° III.

J'ai véritablement longtemps réfléchi à la demande de Griffin d'un « exposé de principes » concernant l'art des vers, etc. Je n'ai pu tirer de ma conscience que cette conclusion : Tout est bel et bon qui est bel et bon, d'où qu'il vienne et par quelque procédé qu'il soit obtenu. Classiques, romantiques, décadents, symbolos, assonnants ou comment dirai-je ? obscurs exprès, pourvu qu'ils me foutent le frisson ou simplement me charment, même et peut-être surtout sans que, comme le Dindon de Florian, je sache bien pour quelle cause, font tous mon compte. Allez, poètes que nous sommes, aimons-nous les uns les autres, cette maxime n'est pas plus bête en art qu'en morale et je crois qu'il faut s'y tenir. Telle ma théorie mûrement délibérée.

A vous bien cordialement. Venez donc me voir un de ces jours. Je suis un peu nulle part maintenant, mais j'espère bientôt me fixer en quelque vraisemblance... Vanier saurait toujours où on me trouve et trouvera.

P. VERLAINE.

LETTRE A ARTHUR RIMBAUD

1875

On ne peut que déplorer de n'avoir pas conservé les lettres que Verlaine écrivit à Rimbaud. L'exil du poète des *Illuminations*, son renoncement à la littérature expliquent qu'il ait sans doute détruit tout ce qui lui rappelait sa vie littéraire. Le fragment de lettre que nous publions, écrit d'Angleterre, est emprunté au *Verlaine* d'Ernest Delahaye, p. 212, en note.

DCLVIII

Décembre 1875

.
Moi, le même, toujours Religieux strictement, parce que c'est la seule chose intelligente et bonne. Tout le reste est duperie, méchanceté, sottise. L'Église a fait la civilisation moderne, la science, les littératures ; elle a fait la France, particulièrement, et la France meurt d'avoir rompu avec elle. Et l'Église aussi fait les hommes, elle les *crée* : je m'étonne que tu ne voie pas ça, c'est frappant. J'ai eu le temps, en dix-huit mois, d'y penser et d'y repenser, et je t'assure que j'y tiens comme à la seule planche...

... Résigné par l'excellente raison que je me sens,

que je me vois *puni*, humilié justement, et que plus sévère est la leçon, plus grande est la grâce et l'obligation d'y répondre. Il est impossible que tu puisses t'imaginer que c'est de ma part pose ou prétexte. Et quant à ce que tu m'écrivais... « modifications du même individu sensitif » — « rubbish », « potarada », blagues et fatras dignes de... et autres sous-Vacqueries !

Donc le même toujours, la même affection pour toi. Je te voudrais tant éclairé, réfléchissant ! Ce m'est un si grand chagrin de te voir en des voies idiotes, toi si intelligent, si PRÊT (bien que ça puisse t'étonner) ! J'en appelle à ton dégoût lui-même de tout, à ta perpétuelle colère contre chaque chose — juste au fond, cette colère, bien qu'inconsciente du *pourquoi* !...

LETTRES A FÉLICIEN ROPS

1888

L'éditeur Léon Vanier, se disposant à publier en 1888 la première édition de *Parallèlement*, conçut le projet de demander pour le frontispice une eau-forte à Félicien Rops. Verlaine se chargea des démarches à faire, et engagea à cet effet, avec l'artiste, la correspondance que nous publions ci-après.

M. Armand Lods possède une lettre de Rops à Verlaine, datée de juillet 1888, dans laquelle l'artiste annonce qu'il a terminé son frontispice, après avoir lu le manuscrit du poète.

Cependant, pour des raisons qui n'ont pas été suffisamment éclaircies, Rops abandonna tout projet de décoration, et le volume parut non illustré.

DCLIX

Paris, le 5 janvier 1888.

Monsieur,

Je publierai sous peu, — dans quelques mois, m'assure Vanier, — un livre intitulé *Parallèlement*, d'une extrême et pour ainsi dire ingénue sensualité qui contraste avec le très sincère mysticisme catholique de *Sagesse* et d'un autre volume, *Amour*, qui va paraître. Le manuscrit est chez Vanier, 19, quai Saint-Michel, complet.

Je serais heureux d'avoir un frontispice par vous et je prends la liberté de vous le demander.

Veillez, si vous devez répondre à cette lettre écrite en toute simplicité. le faire le plus tôt possible à l'adresse ci-après.

Votre admirateur,

PAUL VERLAINE.

Hôpital Broussais, salle Follin, 22. 96, rue Didot, 14^e arrond.

DCLX

Paris, le 11 février 1888.

Monsieur,

Je viens vous remercier de la généreuse promptitude avec laquelle vous avez bien voulu accepter d'orner d'un frontispice mon livre, *Parallèlement*.

J'ai vu Vanier, qui m'a apporté le manuscrit sur lequel nous avons travaillé en vue du classement des pièces et de la table. Il doit le porter, s'il ne l'a déjà porté, à l'imprimeur, et vous aurez sous peu le tout.

Comme je vous l'écrivais, ce livre sera exceptionnel dans l'ensemble de mes œuvres d'homme ; je ne puis que considérer comme des essais mes trois premiers volumes, essais dans des genres bien différents, et, pour moi, — avec, en partie, les *Romances sans paroles*, — *Sagesse*, *Amour*, *Parallèlement* (et *Bonheur*, un dernier livre mystique presque achevé) sont la seule chose importante de ma vie littéraire. *Jadis et Naguère* (et l'*Et Cætera* qu'annoncent les quelques mots d'en-tête de *Parallè-*

lement) seront, dans cet ensemble, des sortes de *Sottisiers*, de refuges pour des pièces non classables et qu'il serait peut-être dommage de perdre.

Pour le volume qui nous occupe et dont j'ai dit dans ma seconde série des *Poètes maudits* (*Pauvre Lelian*), en me plaçant, bien entendu, au point de vue d'ailleurs très sincère de *Sagesse*, *Amour* et *Bonheur*, que c'était « plein d'une affligeante belle humeur et de l'orgueil de la vie », vous y trouverez, je pense, ce que j'ai voulu y mettre, un homme qui est moi parfois — tout rond, tout franc dans son vice, si l'on veut, — tellement c'est sincère et comme gentil à force d'être sincère, sans surtout nul sadisme en dépit de l'*Envoi de la Ballade de la mauvaise réputation* (aussi bien tout ironique). Tel est, eût dit Baudelaire, le « Sophisme » qui ressort de ce bouquin s'épatant brusquement entre deux effusions probablement des plus mystiques qu'ait eues notre littérature française de vers.

Je vous livre cette idée de moi pour ce qu'elle vaut. Usez-en comme vous voudrez et dès que vous aurez fait *ce qu'il faut*, soyez assez bon pour me le faire voir, n'est-ce pas ?

En vous renouvelant l'expression de ma vive et très honorée gratitude, je vous prie d'agréer, Monsieur, mes bien cordiales salutations.

PAUL VERLAINE.

Hôpital Broussais, salle Follin, 22. 96, rue Didot.

DCLXI

Paris, le 5 juillet 1888.

Mon cher Monsieur Rops,

Vous seriez bien aimable de me donner des nouvelles de mon manuscrit et, si possible, de me l'envoyer. Vous avez dû vous en pénétrer et je pense qu'à vos yeux comme aux miens le livre est plutôt *amer et dur* (triste, hélas ! non pas) que voluptueux proprement dit. Le frontispice alors serait amer et dur — ou comme vous le jugerez convenable, au fait ! — et mille excuses.

Je compte sur vous n'est-ce pas ? et suis

Votre tout dévoué,

P. VERLAINE.

14, rue Royer-Collard.

Quand vous verrez Rodenbach, excusez-moi auprès de lui d'être si introuvable : toujours sorti pour ces courses à l'argent. Qu'il serait aimable *d'insister* auprès de la *Revue générale* de Bruxelles pour qu'ils me paient les vers y publiés récemment !

DCLXII

Paris, le 27 juillet [1888].

Mon cher Monsieur Rops,

J'ai le plaisir de vous présenter mon ami Henri d'Argis, auteur d'un roman, *Sodome*, dont j'ai *fait la préface*, et qui serait fier d'avoir un frontispice signé de vous. Il ira vous voir mardi prochain et serait heureux que vous lui fixiez une heure en

vue de vous parler un peu longuement, — à moins que, dès maintenant, même sans connaître l'œuvre, cela ne vous dérange. Votre silence lui tiendrait lieu de rendez-vous.

Votre ami

P. VERLAINE.

14, rue Royer-Collard.

L'adresse de M. d'Argis est 21, rue Denfert-Rochereau.



LETTRES A MARCEL SCHWOB

1882-1892

Des trois lettres qui figurent à la suite, adressées par Verlaine à Marcel Schwob, la première et la troisième appartiennent au fonds Champion. Nous avons eu l'original de la seconde entre les mains.

Marcel Schwob, rédacteur à *L'Echo de Paris*, avait de ce fait l'occasion d'obliger Verlaine. Il n'y manquait pas, comme on le verra par les lettres ci-après.

Cf. *Correspondance*, tome I, p. 244.

DCLXIII

Hôpital Broussais,
salle Lasègue, lit 30, 96, rue Didot.

Août 1882 *.

Mon cher Ami,

Voici. Vanier a tout mon volume d'*Odes en son honneur*, dont les 3/4 sont inédits. Je ne doute pas que sur la présentation de ce mot-ci, il ne consente à vous confier le manuscrit que m'apporteriez. Nous ferions un choix, je recopierais les pièces qu'il faut, et alors *l'Echo* (1) serait réguliè-

* Carte-lettre grise, encre noire, adressée à M. Marcel Schwob, 2, rue de l'Université, Paris.

(1) *L'Echo de Paris*.

rement servi en attendant d'autre copie. De la sorte aussi les paiements seraient réguliers.

N'est-ce pas ?

Je vous attends bientôt et reste tout vôtre

P. VERLAINE.

DCLXIV

Ce mardi [novembre 1891] *.

Mon cher Schwob,

Cazals vous remettra la lettre ci-jointe que j'ai adressée à M. le Directeur de la *Revue de l'Evolution* (1) et que je vous serai reconnaissant de publier dans l'*Echo*.

* Papier d'hôpital, fragment. Encre noire, recto du 1^{er} f.

(1) Voici cette lettre, écrite sur papier d'hôpital, encre noire sans en-tête, 2 ff. recto :

Paris, 14 novembre [18]91.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu un peu tard, dans la *Revue de l'Evolution*, les très intéressants articles de M. le D^r Laurent, intitulés : *Poètes et Dégénérés*. Sans répondre à l'éminent praticien sur des questions qui sont hors de ma compétence, principalement, comme de juste, quant à ce qui me concerne, je demande à rectifier l'erreur qui consiste, de la part du susdit travail, à attribuer à M. Arthur Rimbaud des sonnets extravagants *exprès*, sortant tout simplement de la plume de beaux esprits en humeur de rire et de mystifier. MM. Laurent Tailhade, Maurice du Plessys et Ernest Raynaud pourraient au besoin en témoigner.

Le *Limaçon* et les *Cornues* et la pièce intitulée : *Doctrine*, publiée par Darzens dans : *Reliquaire*, sont de leur pure invention et la seule pièce vraiment de Rimbaud citée par le docteur Laurent est celle intitulée les *Corbeaux*, dont ce dernier dit :

Remerciez donc Lepelletier de son article et croyez moi vôtre

P. VERLAINE.

Hôpital Broussais, 96, rue Didot.

P.-S. — Distinguons ! Distinguons ! Le portrait de Cazals précède, non les *Chansons pour Elle* mais mes HÔPITAUX !

DCLXV

Samedi, 24 septembre [18]92 *.

Mon cher Schwob,

J'envoie aujourd'hui Samedi deux Elégies plus courtes que celle qui a paru au *Supplément* ce matin.

Je profite de l'occasion pour insister, devant mon départ prochain d'ici, sur votre bonne visite à moi.

Je sais le malheur qui vous a frappé et je vous envoie toute ma sympathique condoléance.

« On ne saurait toucher avec plus de bonheur et surtout plus de sentiment la note triste. Cela n'est ni de la pose ni de la recherche ».

Quant au reste de l'œuvre du poète ardennois, je ne puis mieux faire que renvoyer M. le D^r Laurent à l'édition authentique qui va paraître chez L. Vanier (préface explicative de Paul Verlaine).

Agréez, Monsieur, mes meilleures civilités.

PAUL VERLAINE.

* Feuille d'hôpital coupée en deux, pliée en travers, écrite au recto du 1^{er} feuillet, au verso du second, et en travers : « Monsieur Marcel Schwob », encre noire.

Mais quand vous aurez un moment libre, vous me ferez bien, bien plaisir de venir.

D'ailleurs une de mes premières visites sera pour l'*Echo*.

Amitiés à tous ces messieurs, et bien à vous.

P. VERLAINE

Hôpital Broussais, 96 r. Didot, salle Lasègue, lit 30.

Poignée de mains cordiales à Lepelletier et à Mendès. Mon départ prochain me fait insister sur avance sur lignes comptées.

LETTRE A EMMANUEL SIGNORET

1892

Le poète Emmanuel Signoret avait demandé à Verlaine quelques lignes pour le premier numéro de la revue *Le Saint-Graal*, qui devait grouper, sous l'égide de Wagner, un certain nombre de jeunes écrivains catholiques. Verlaine répondit, par la longue lettre ci-après, qui fut insérée dans le numéro du *Saint-Graal*, en date du 25 janvier 1892, pp. 8-11.

DCLXVI

Au poète de « Missive »

Paris, le 20 janvier 1892.

Mon cher Emmanuel Signoret,

Vous me demandez quelques lignes au sujet du *Saint Graal*. Les voici de tout cœur.

Je suis absolument avec vous et avec vos amis : la gratitude pour ce qu'eux et vous faites en ma faveur, en ce moment ne m'y convierait pas, que je serais encore avec vous par mille liens esthétiques. Quant aux principes, au Principe, veux-je dire, qui a inspiré votre entreprise et dicté votre titre si heureux, il va de soi qu'il est mien cordialement, spirituellement, intellectuellement. J'ose dire que, par le contestable privilège de l'âge, je vous ai

précédé, mais quasiment seul, sinon seul, dans la voie, où vous entrez avec tant de belle vaillance et de haute ambition. Votre précieuse sympathie veut même bien me donner dans vos rangs un grade en quelque sorte dont je suis fier et que je m'efforcerais de mériter en l'honorant.

Bien des découragements m'ont tenté dans le déjà long pèlerinage de ma vie littéraire ; entre toutes amertumes, l'indifférence bourrue, l'injustice même et, par instants aussi, la triste mauvaise foi de toute une partie de la presse, dite et malheureusement crue en bon lieu, trop fréquemment religieuse, m'ont souvent stupéfait, m'auraient presque comme paralysé en quelque sorte ; nulle compétence, d'ailleurs — et, dame ! c'est une consolation, cela — pas plus que de charité, dans ces esprits de sacristie, manieurs d'éteignoirs, non les christophores qu'il leur faudrait être et que vous voulez être, ô mes jeunes amis, de qui Raphaël Dolney (1) rendait si éloquemment la pensée ces jours derniers. Mais j'ai lutté, j'ai persévéré — et ma joie n'est pas mince de devoir précisément le bon renom dont on veut bien me gratifier — à mes travaux chrétiens et, je le proclame, *catholiques*, dogmatiquement et philosophiquement catholiques. Toute une jeunesse plutôt rebelle à l'enseignement de l'Église, a naguère accueilli mes livres *Sagesse*, *Amour*, *Bonheur*, avec une faveur qui m'a particulièrement touché. Voici qu'à ses côtés s'élève,

(1) Pseudonyme d'Emmanuel Signoret.

fraternelle, la jeunesse croyante, pour consoler, de concert avec elle, le poète grisonnant, que la vie a tant éprouvé sans le lasser et les passions tant secoué, sans l'ébranler ni l'effeuiller dans sa Foi reconquise au meilleur prix, celui du malheur, — vieil arbre épargné, mais marqué par la foudre de Dieu !...

Pour en revenir à votre, à notre cher journal, encore une fois : « Bien, très bien ! » *Le Saint Graal*, quel mot, quel nom ! Double signification : faite de l'Art moderne, sommet du Vrai éternel Saint Graal, Sang Réel, le sang du Christ dans l'or incandescent ; *Saint-Graal, Lohengrin Parsifal*, la manifestation triomphale et triomphante de la plus sublime musique, de l'effort poétique peut-être définitif de ces temps-ci.

Artistes et Chrétiens, vous l'êtes, et vous l'êtes non à la manière fadasse et grognonne que voudraient certains P. P. fouettards, mais fraîchement, sereinement. En même temps que les sublimes vérités adorées, que la Seule morale pratiquée, vous aimez la beauté des vertus, celle du culte, celles, innombrables, de la Doctrine et de la Discipline. Vous n'êtes pas de l'avis de Boileau, en ceci comme en beaucoup d'autres choses, je le crains sans trop vous blâmer : « les mystères terribles » vous paraissent susceptibles d'admiration judicieuses et de respectueuses interprétations. Même vous avez, comme d'aucuns, que je désapprouve, diraient en vrai bourdon, l'insolence et imprudence d'apporter

dans votre vie généreusement chrétienne, dans vos affections, dans vos enthousiasmes, cet amour de la clarté, de la franchise, du bien et du juste, résumé par le Beau et sous le Beau, par le sourire et l'harmonie.

Que vous dire de plus ? Non pas courage. Et pourquoi ?

Puisque vous êtes courageux, jusqu'à la bravoure, jusqu'à peut-être la témérité, la bonne, s'entend. Non pas courage, mais : bravo ! mais : restez fermes dans votre dessin, jamais abattus, toujours « en avant », comme ces fous, après tout sympathiques, de l'Armée du Salut, mais pour la Vraie cause, vous. En face des « écoles » plus ou moins plausibles en partie dont, au résumé, peuvent se prévaloir le mouvement, *l'évolution* littéraire, auxquels nous assistons, non sans intérêt (permis, n'est-ce pas à votre aîné, de *faire bande* dans une si chère troupe ?) opposez, proposez vos splendides prémises, ouvrez tout larges vos principes, arborez vos neuves couleurs, déployez votre glorieux naïf drapeau, où s'essore en plis éclatants la toujours jeune Tradition ; aux rebalbutiements des néo-Romans, aux sèches obscurités, légèrement insanes des Instruments-évolutionnistes, répondez par le cri de guerre et par l'hymne de paix de la vieille France éternelle, langue d'oïl et langue d'oc, Mistral et Lamartine et jusqu'à Théroulde, à travers telles proses et tels chants sacrés, indiciblement beaux !

En présence des menaces d'une Renaissance

factice, d'un paganisme brutal ou décadent de la mauvaise façon, restez Moyen-âge, gothiques, si l'on veut, par la conviction, par la grandeur, par, aussi, le subtil et le délicat, par la profondeur. Quand, et si possible, par le but, toujours — Dieu ! — et par Dieu, le Beau, et, par le Beau, Dieu encore et toujours !

P. VERLAINE.



LETTRES A CHARLES DE SIVRY

1878

Verlaine eut quelque temps le projet d'écrire un opéra sur *La Tentation de Saint-Antoine*, dont Charles de Sivry (cf. *Correspondance*, I, p. 27) eût été le musicien. Ce projet ne se réalisa pas. Il nous en reste les deux fragments de lettres qu'on va lire, et que nous empruntons au *Verlaine* d'Ernest Delahaye, p. 277.

Verlaine était, à l'époque où il écrivit ces lettres, professeur au collège de Rethel.

DCLXVII

14 septembre 1878.

Cher ami, je t'envoie aujourd'hui la première scène de la *Tentale*. Vois si ça peut aller. Je n'ai pas étalé d'érudition et ai juste employé les noms démonologiques qui m'ont paru les plus sonores, à la bonne franquette.

La scène suivante s'ouvrira par le chœur du fantôme de l'armée anti-hérésiarque, rythmé à 7, en petites strophes sèches de 6 vers :

« Christ est notre polémarque »...

L'armée, avec ses cantines (popinœ), ses filles

de joie, ses tribunaux d'exception, campe autour d'Antoine, d'où incidents, récitatifs, chansons... »

DCLXVIII

.

[s. d.]

... Pressissimus, Tuissimus. Mille choses à Emma, nièce et gosses si chouates.

O Quantum \ (Noli remanere sine respondendo *bibi*
culinare (c'est un datif d'un nominatif inconnu).

Paulus de Berlanensibus, ad institutionem Dominae nostrae (Retheliensis) Arduanis partibus — Gallia.

Nota bene. — Sed gallica vox melius haberetur apud employatibus postensibus Reipublicae Francorum.

Saltem est hæc opinio Paulissimi tui.

LETTRES A JULES TELLIER

1886-1888

La correspondance de Verlaine avec Jules Tellier — ou du moins ce qui nous en est resté — comprend quatorze lettres, qui ont été publiées par la *Revue des Lettres françaises* de juillet à septembre 1912. On se convaincra aisément de l'importance capitale de ce témoignage — un des plus complets et des plus émouvants que nous ait laissés le poète.

Jules Tellier, mort tout jeune, et à qui Maurice Barrès a consacré une étude pénétrante en tête de *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, était un des plus grands espoirs de la jeune littérature en 1886. Ses œuvres, réunies en un volume intitulé *Reliques de Jules Tellier*, et tiré à petit nombre, ont été mises dans le commerce en 1924, par la librairie Émile-Paul (*Œuvres*, 2 vol. in-8°).

Le catalogue de la vente Le Petit signale deux lettres de Verlaine à Tellier, en date du 13 décembre 1889 et du 13 décembre 1890. Malgré nos recherches, ces lettres n'ont pu être retrouvées.

DCLXIX

Paris, 17 août 1886.

Cher Monsieur,

Excusez mon long retard qui n'est attribuable, soyez-en sûr, qu'à mon tas d'affaires désagréables brochant sur mes interminables indispositions. Je

vais pourtant un peu mieux de mes jambes et le reste a toujours été bon. Seulement, que c'est long et mal à propos, les rhumatismes !

Mille remerciements pour vos beaux vers que j'accepte de grand cœur. J'aime cette gravité dans cette douceur et cette histoire qui s'attendrit dans l'amour du beau. On lit trop peu de choses pareilles en nos jours de poésie si exclusivement sensationnelle.

Je vais profiter de l'adresse de Tennyson. Mais j'ignore le nom et la « direction » de son principal éditeur à qui peut-être il serait bon d'écrire en même temps qu'au poète. Pourriez-vous me renseigner à ce sujet ?

Quand aurai-je le plaisir de vous voir ? Je suis visible ici les jeudis et les dimanches, de 1 à 3 heures (salle Seymour, lit 21, hôpital Tenon).

Mille cordialités de votre

P. V.

J'ai toujours en ville la même adresse : 5, rue Moreau, 6, cour St-François, Paris.

DCLXX

Paris, 22 Nov. 1886.

Mon cher Ami,

Votre lettre m'a fait grand plaisir et vos vers m'ont ravi. Pourquoi n'emploieriez-vous pas un pseudonyme et ne publieriez-vous pas le volume dont vous me parlez ? — Ce serait un succès ou je me trompe beaucoup. Vous en seriez quitte plus tard

pour insérer, sous votre nom alors, dans des œuvres complètes, ces rimes momentanément orphelines.

Ma santé n'est pas meilleure. Me revoici aux bras de l'Assistance Publique : cette fois c'est à l'hôpital Broussais, salle Follin, lit 6, 96 rue Didot, 14^e arrondissement.

Je ne sais quand je sortirai ; peut-être dans 8 jours, peut-être dans des mois. J'aimerais mieux dans des mois, tant je suis dans la *Sainte* pauvreté !

Vanier vous a-t-il envoyé les *Mémoires d'un Veuf* ? Je pense que ça vous amusera.

Je travaille ferme à *Amour* et à *Parallèlement*. Je confectionne entre temps un tas de récits très familiers que j'ai l'intention, après qu'ils auront paru dans des journaux payants, de réunir en deux volumes, *Contes tout ainsi*, *Histoires comme ça*.

— Je pensais... n'auriez-vous pas quelquefois des renseignements à me donner pour un petit établissement, leçons ou bureau, dans un Midi ou une Algérie ?... — Car, combien mes ressources sont minces ! Quand j'y pense quelquefois, j'ai comme un vertige. Avec ça, ma femme vient de se remarier !!!

Ah ! j'ai quelque espoir de voir jouer à l'Odéon *Les Uns et les Autres* (de *Jadis et Naguère*) et *Madame Aubin* (que pensez-vous de ce tout petit acte ?) mais quand ?

Je n'ai pas vu Le Brun depuis quelque temps, mais j'ai reçu ce matin même une lettre de lui. Il

me dit que toutes vos lettres à lui sont toutes chargées de bons sentiments pour moi.

Je vous en remercie bien, bien cordialement.

Dieu merci, la querelle entre les Symbolistes, Décadents et autres enphuistes est apaisée. — Tant tués que blessés, personne de mort — sômatiquement. Restent campant sur le champ de bataille :

Le Décadent (où va s'imprimer une mienne ballade sur Louise Michel. Refrain : Louise Michel est très bien !)

Le Scapin (où je compte faire paraître des nouvelles).

La Vogue (qui a des vers de moi).

La Revue Indépendante (aussi).

La Revue Contemporaine (qui me doit de l'argent).

Décadence et *Symboliste* ont vécu. R. I. P.

De vagues orages éclatèrent naguère entre mes proprios et myself. Ne sais, quand sortirai, si reviendrai Cour St-François. Auriez adresse nouvelle en tous cas immédiatement. — Ci-joint pour « Comédie Humaine » un sonnet en vers de 14 pieds. Point reçu *Chroniques*.

Ecrivez le plus souvent possible

Votre

P. V.

DCLXXI

Paris, le 19 décembre 1886.

Mon cher Ami,

Je ne m'excuse pas du retard actuel ; vous imaginez facilement ma vie ici partagée entre

beaucoup de travail, prose et vers, beaucoup de nuit, et tout plein de dérangements, remèdes, pansements, repas, etc.

Merci de la note très élogieuse sur mes proses. Sérieusement vous plaisent-elles et qu'en dites-vous, en tout cas, entre nous ? Vous ai-je fait part des *Contes tout ainsi* et des *Histoires comme ça* ? J'y travaille pour insertion dans journaux payants hypothétiques et pour, plus tard, réunion dans volumes à 3 frs 50. Je me mettrai aussi prochainement à *Pour ma fille*, récits chastes, ceux-ci. Je projette enfin, vienne 1888, un machin d'étrennes en vue de sommes. Enfin 2^{me} « *Poètes Maudits* » sous presse ou presque. *Amour* et *Parallèlement* peuvent être considérés comme terminés et je compte sur l'impression du premier pour le printemps. L'autre recueil suivrait de très près. Et si mes affaires s'arrangent et que j'aie quelque répit, je verrai, tout en faisant représenter *Les Uns et les Autres* et *Madame Aubin*, à écrire pour le théâtre *Charles le Sage*, *Les Danaïdes* et *Vive le Roi* !

.
(deux lignes biffées)

Fait 's pas attention. Je m'embarquais dans du prudhomisme un peu em...

Je préfère me cantoner dans un silence digne de nous.

Votre prose très corsée. A quand la suite ? Et les vers ! Et le et les volumes ?

Merci à Mr Raymond (1) de son envoi. Vers jeunes, mais déjà dégagés et en route d'être indépendants. C'est bien votre avis n'est-ce pas ? Aussi.

On m'a récemment donné quelque espoir relatif à mon genou qu'on masse et échaude chaque jour sans grand, grand résultat.

Quant à mes finances, quel statuto quo ante ! Lûtes-vous les *Illuminations* (parues à la *Vogue*, 4 rue Laugier). Que c'est donc beau, joli, et d'une langue !

Je suis isolé. Je ne reçois non plus guère de journaux. Avez-vous eu connaissance de ma ballade *Louise Michel* parue dans le *Décadent* d'il y a quinze jours ?

Tous les petits écrits de la chose décadente ont disparu, j'entends les feuilles, car les revues persistent.

Quant au *Décadent*, je ne l'ai pas reçu depuis ma ballade insérée. Lui aurait-elle mené son deuil, justes dieux ! à la pauvrete.

Unique publication symboliste, ou comme vous voudrez : *Les demoiselles Goubert*, auteurs : Adam et Moréas (Tresse et Stock).

Depuis quelque temps sans nouvelles de Le Brun. Comment s'appelle donc votre ami qui est venu plusieurs fois avec vous, une fois entre autres que j'allais prendre un bouillon dans la rue Moreau ? C'est un bien charmant homme dont je prise et aime fort les conseils fermes et si affectueux. Je

(1) Raymond de la Tailhède, ami de Tellier.

serais heureux de faire plus ample connaissance avec lui.

Mon bagage de biographies est grossi de Charles Cros et de Louis-Xavier de Ricard (encore à paraître tous deux).

J'ai profité de l'occasion pour dire bien simplement, comme à propos de Sully-Prudhomme, quelques choses sensées, que vous aimerez, j'espère : c'est pourtant trop vrai qu'on a dit récemment trop de c... ies, — au fond ! Il m'appartient, je crois, de non pas réagir, mais continuer à dire ma pensée encore plus dégagée d'équivoque si possible.

Quand sortirai-je ? où irai-je ? que ferai-je ?

Sans doute je retournerai pour quelque temps rue Moreau. L'adresse d'après sera quelle ? ce que les événements la feront. Mais je répète, quand sortirai-je ?

En attendant, écrivez toujours (et le venez voir quand à Paris) rue Didot 96, hôp. Broussais, salle Folin, lit 6, 14^e arrondissement — public admis les jeudis et dimanches de 1 à 3, à

Votre bien affectionné

P. VERLAINE.

Je vous écrirai immédiatement dès que je devrai sortir, avec tous renseignements.

DCLXXII

Paris, 15 février 1887.

Mon cher Ami,

Parsifal fera partie d'*Amour*, qui aura des dédicaces, et il sera dédié à Jules Tellier.

Amour paraîtra, si tout marche au gré de mes vœux, dans les environs d'Avril, Mai, ou quelque chose comme ça. Il y manque encore une couple de cent vers qui seront véhéments et tendres autant que possible. Après quoi, *Parallèlement* dont vous connaissez les tendances (sans épithète, au fond) — logiquement explicables d'ailleurs. Ci-contre une polissonnerie extraite de ce dernier volume (1), toutes polissonneries, celle-ci et les autres qu'*illuminera* une conclusion très « batte ».

Santé ? — pas d'observations nouvelles.

Travail ? — ditto.

Marasme en un mot : petite, ô petite flexion de plus en plus très peu perceptible avec beaucoup d'attention ; quelques vers et quelque prose découragés un peu et très espacés, quoi qu'en ait ma bonne volonté. Car travailler (pour de l'argent !) dans l'inconnu, ça ne donne ni ailes ni pattes, vrai !

Nos Symbolents et autres Décadistes semblent assoupis sauf quelques exceptions.

Lûtes-vous *Centon* et *Les Demoiselles Goubert* ?

D'autre part, si ! ça m'intéresserait de lire ce *Bonheur* de Sully-Prudhomme. Si l'avez et que ça ne vous privât ni incommodât pas, envoyez. Vous rendrai ça dans Pâques.

Car je vais vous attendre impatiemment « quand ça ». Où serai-je ? Sans doute ici encore ou lieu analogue.

Car fussè-je un peu mieux en argent, j'ai dessein

(1) Le poème manque dans le manuscrit.

de finir ma convalescence dans vague maison de santé où économie et repos. Voilà bien parler, n'est-ce pas ?

Et je vous serre affectueusement la main. Merci de vos beaux vers.

Compliments à M. de La Tailhède.

Tuissimus,

P. V.

DCLXXIII

Paris, 1^{er} mai 1887.

Mon cher Ami,

Pardons ! Excuses ! Toutes sortes d'excuses et de pardons ! Mais vrai, si emberlificoté, si terriblement pris par les bêtises de la misère et de la mistoufle, qu'incapable longtemps de répondre d'une convenable façon à votre déjà lointaine dernière lettre.

J'ai reçu les *Républiques* avec les fragments du *Bonheur* (1). Eh bien, j'aime ça, — avec toutes les réserves de forme et de fond que de droit, — et je lirais volontiers l'ensemble.

Mon livre sera tellement différent de celui de Prudhomme que je ne vois aucun inconvénient à ce que celui-ci ait pris, sans s'en douter, mon titre, d'ailleurs annoncé depuis longtemps.

Je vous attendais presque aux environs de Pâques, et ce m'a été, je vous assure, une grande déconvenue de ne pas vous voir. Il y avait quelques jours que je n'étais plus à Broussais ; je vous expliquerai de vive voix pourquoi.

(1) *Bonheur*, par Sully-Prudhomme.

Force m'a été, vu ma jambe récalcitrante, de me rapatrier encore une fois ès-bras de l'Assistance Publique — et mon adresse est donc, hélas ! Hôpital Cochin, salle Boyer, lit 13, faubourg St-Jacques, Paris. D'ailleurs j'y suis très bien et aussi content que possible.

D'ailleurs, aussi, situation absurde. Au pied du mur, littéralement, littéralement. Je vis sur une lame de rasoir et je ne comprends rien à mon espèce de sécurité.

Je me remue néanmoins en vue de place quelconque à ma sortie, leçons, etc. Mais le drôle de « prédicament » !

J'ai vu Le Brun il y a quelque chose comme quelques jours avant Pâques. Il a dû vous transmettre des compliments de ma part.

Je travaille. Quelque prose pour journaux payants. Pas encore essayé les dits journaux mais ai peur d'une non réussite. Quel métier pour n'en pas être un ! Aussi si je pouvais trouver quelque chose, n'importe quoi ! qui me mît à même d'écrire à ma guise après le « turbin » « sérieux » !

Amour et Parallèlement sont chez Vanier finis. Paraîtront fin courant. — *Romances sans paroles* aussi.

J'ai commencé hier *Bonheur*. Vous voyez, même *in imo voraginis*, on pense encore à ses chères c... ies qui constituent, au fond, notre vie vraie et dans lesquelles nous mourrons impénitents.

Lettre de vous attendue impatiemment. Donnez-

moi donc le nom et l'adresse de votre ami de l'été dernier. Vous savez qui je veux dire.

A vous de cœur.

P. VERLAINE.

Mes meilleurs compliments à M. Raymond (1).

Cette fois j'ai quitté pour tout de bon la cour St-François et compte me loger au quartier latin quand je sortirai : c'est encore le meilleur milieu, n'est-ce pas ?

DCLXXIV

Le 12 juillet (1887).

Cher Ami,

Je suis à l'hospice Tenon, salle Seymour.

Veillez le dire à Vanier à qui je vais écrire très longuement. Exposez-lui que des espadrilles (dix-neuf sous) et un vague pantalon de treillis feraient mon beurre.

Donnez aussi, si vous les voyez, mon « adresse » à Thomas et à Marius Michel, et, n'est-ce pas, quand en aurez fini avec (?), remettez le Verlaine-Gosse (2) à ce Vanier. — Je compte sur votre bonne visite et sur celle de La Tailhède pour jeudi (jeudis et dimanches, de 1 à 3).

Et si vous pouviez m'apporter un méchant couteau de trois ou quatre sous, pour découper mes nourritures, quel roi vous seriez !

Votre bien cordial

P. VERLAINE.

(1) Raymond de la Tailhède.

(2) *Souvenirs*. Cf. *Œ. P.*, I, p. 262.

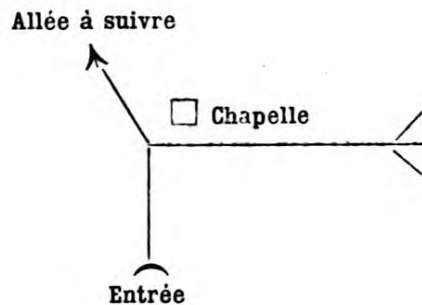
DCLXXV

Paris, le 19 juillet 1887.

Mon cher Ami,

Ce ne sera pas pour aujourd'hui Vincennes. Donc je vous attends jeudi *et* dimanche.

Si d'ici là vous pouviez amener Lemaître, ce serait très bien. Les jeudis il y a moins de monde. N'oubliez pas que c'est de 1 à 3 heures. En déjeunant à onze et demi vous pouvez par des tramways ou omnibus facilement aboutir. A pied, de la Bastille, un chemin court relativement, c'est par la rue de la Roquette et le Père Lachaise. Prendre l'allée centrale et celle toujours tout droit sur la gauche de la chapelle centrale (et non à gauche), ceci quoi,



Au surplus mieux vaut demander la route aux conservateurs des machabées — (orthographe généralement adoptée dans les journaux qui emploient ces mots-là. Moi j'ai mis « macabé » dans les *Mémoires d'un Veuf*). Il y a même au bout du *Campo Santo*, un cabaret très bien qu'eût aimé Baudelaire.

Un ! Très bien !

M'apporter — bouteille d'encre de deux sous, ou encre dans vieil encrier portatif que vous auriez de trop, un porte-plume et quelques plumes, aux fins d'écrire beaux souvenirs littéraires ou autres pour *les Chroniques* ; des *Chroniques* excepté celle où il y a *Pour un enfant* et celle que j'ai là de juillet ; un ou deux livres, un Lemaître et, au fond, cette *Fin de Satan*, et du papier, si vous en avez de reste ainsi qu'enveloppes, un peu de tabac et une pipe de deux sous. Voilà bien des choses ! Ah ! un crayon d'un sou !

Tâchez de voir Thomas pour mon chapeau de haute-forme, chez Vanier, et qu'il ait l'obligeance de passer chez la blanchisseuse de la Cour Saint-François, pour payer s'il peut le blanchissage d'une chemise de toile, d'une paire, ô surtout ! de chaussettes, et me les faire parvenir ici cette semaine, sans faute ; de voir Vanier, lui exposer mon besoin d'écrire des lettres pour argent (timbres-poste, pantalon treillis, espadrilles, quelque cinq ou dix francs, montrez la lettre si besoin). Mon budget, ceci expédié, sera de sept sous. Exposez-lui que c'est insuffisant. J'attends lui ou mandat d'un jour à l'autre.

Ai projets « plaçatoires ! et « rangeatoires ». Dites-le lui. Dites aussi à l'épigrammatif Le Brun que *cette fois*, ma sagesse, basée sur cette fameuse confession de l'autre jour, est sérieuse et qu'on le verra, nom d'une pipe ! Donc je compte sur vous et sur La Tailhède, pour jeudi, n'est-ce pas ?

Relisez bien ma lettre et oubliez-en le moins possible.

A vous et à La Tailhède bien affectueusement.

P. VERLAINE.

Salle Seymour, hôpital Tenon, rue de la Chine.

E. V.

— Ou une lettre, n'est-ce pas ? Il doit y avoir dans le paquet que Vanier a fait prendre chez Michel (qui m'a écrit une bien drôle de carte postale) un étui avec des lunettes dedans. Je voudrais bien avoir l'un et les autres. Quoi encore ? — Ah, que Vanier m'apporte quelques *Romances* pour moi mettre dédicaces. Vanier a un manuscrit vague de moi du *Voyage en France par un Français*.

C'est détestable, mais j'y pourrais puiser des choses en prose pour être payées et autres. Dites-le lui et que quand serai à Vincennes, serai content de l'avoir, aux fins de l'éplucher. Ajoutons encore une fois qu'il est urgent que j'aie quelques sous très vite afin de me mettre en mesure en cas de départ d'entre les bras de la Charité publique (et privée !) pour vivre par moi-même. Pour ce des lettres sont indispensables à écrire et coûtent des masses de trois sous.

Plus quelque tabac ! Misère !

Oh ! et la carte postale de Marius Michel !

DCLXXVI

Paris, mardi 26 (juillet 1887).

Cher Ami,

Toujours ici. Venez jeudi (dimanche aussi si

vous voulez). Serez toujours averti dès changement.

Apportez donc avec la 3^{me} série des *Contemporains* toutes les *Chroniques* que pourrez, excepté celle de juillet et celle où il y a des vers miens, que j'ai. Quelque tabac, plumes, papier et encre portative, si moyen.

Dites à Vanier que je fais un *Hérédia* (1), (le poète, bien entendu). Voudrais faire aussi un Theuriet, un Lemoyne (André) et un G. Lafenestre, mais éléments manquent, *sive* les œuvres. Moyen d'en avoir ? L'*Hérédia* va être fini et sera payable dès que finances vanièresques permettront. Moi toujours bien besoin.

Revêtes-vous Catulle (2) ?

[Et] bien le bonjour à La Tailhède et à vous.

Votre

P. V.

DCLXXVII

Mardi, 9 août 1887.

Chers Amis (3),

Je vous attends jeudi — et dimanche à *l'Asile National de Vincennes, St-Maurice (Seine)* galerie Argand, chambre 5 lit 13. De midi à 4 heures.

Apportez *entre autres choses* les *Chroniques* où il y a : « Je suis un homme de Moissac ».

S'il se peut, encrier portatif et papier pour copie.

(1) Voir l'appendice p. 379.

(2) Catulle Mendès.

(3) Lettre adressée à Jules Tellier et Raymond de la Tailhède.

Et, si avez, journaux. Pourriez-vous passer 8, rue Drouot et demander le n° du lundi. Avez-vous revu Mendès ?

A vous très bientôt et très souvent.

Lundi prochain, Assomption, visite comme jeudis et dimanches.

Votre

P. V.

Jour de l'Assomption visiteurs admis aussi.

1^{er} août. — Il y a un article de Lepelletier dans l'*Echo de Paris* sur *Romances* ?

DCLXXVIII

11 octobre 1887.

Mon cher Ami,

Lu votre article dont mille mercis. C'est amical et très flatteur, gentil et chouette en masse, enfin très bien. Je ne l'ai naturellement communiqué à « personne ici » (*margaritas...*) mais je sais que le chef et l'interne l'ont lu d'autre part. Même le chef aurait dit : « Ah, c'est le poète du 22 », et a *souri*.

« Charles X souriant, etc. » (que diable me veut Hugo avec ce tas de réminiscences ?)

Viendrez-vous jeudi (de 1 à 3). Si oui, ô apportez l'*Arras* que je le retouche. [Ah !] aussi, si avez livres intéressants, apportez, apportez, et *Chroniques* de ce mois.

— Et, si pouvez, votre article du *Parti* sur Mendès et le vers latin. Que je voudrais donc lire (si avez)

un Catulle, Tibulle, Properce franco-latin !! Savez-vous que j'ai toujours eu le projet de traduire Ovide ? (de concert avec Charles Morice). Qu'en dites-vous ? Ça aurait-il des chances de vente un peu ?

On travailote toujours. Mais la *Revue Indépendante* ne paie pas ses dettes.

C'est bien ennuyeux que Dujardin (1) manque ainsi de parole.

Si voyez Vanier avant moi, dites-lui donc de corriger dans le manuscrit de *Parallèlement* le titre de ma ballade des Bons écrivains en ceci

Ballade

pour nous et nos amis

Pourriez-vous aussi me procurer quelques livres (surtout de vers) de Theuriet, pour biographie de lui en train mais arrêtée faute de documents ?

Les médecins, vu mon commencement (?) de maladie de cœur, jugent qu'il serait dangereux de m'endormir, de sorte que je ne sais absolument pas ce que je vais devenir, rester indéfiniment ou sortir sous peu. Lepelletier m'offre l'hospitalité et d'autre part j'ai quelques (tout petits) espoirs... en outre des fameux 900 francs... (2).

A propos, Le Brun (216, Faubourg Saint-Denis) est-il de retour ? — Quand vous verrez Vanier,

(1) Voir à ce propos *Correspondance*, t. II, p. 101.

(2) Cf. Lettres à Lepelletier. *Correspondance*, t. I, l. XCIX et ss.

dites-lui donc que la pièce de *Parallèlement* comprise dans la série : *Limbes* et qui est dédiée à S. M. et A. R. doit avoir cette dédicace modifiée en S. M. M. M. et A. R. — ce qui veut dire à *Sophie Marie Mathilde Mauté* et *Arthur Rimbaud* (note pour les bonnes âmes qui me biographieront quand « je reposerai dans la mort tranquille »).

Mille choses encore à vous dire que j'oublie, mais que je vais inscrire à mesure qu'elles me viendront à l'esprit, pour vous en faire part plus tard.

Mais à jeudi n'est-ce pas ? (jeudi prochain, 13 courant, quoi).

Mes meilleurs cordialités à Langlois. La Tailhède est-il revenu ? Mille compliments de ma part.

Votre dévoué

P. V.

Hôpital Broussais, salle Follin, rue Didot, 96.

Tâchez que les *Chroniques* me fassent les plus empressées avances sur cet Arras là.

DCLXXIX

Mercredi 16 novembre 1887.

Cher Ami,

Je vous écris ceci pour vous rappeler votre bonne promesse de me venir voir.

Prenez pour prétexte, si vous voulez, que vous devez m'apporter cet Arras à revoir et des livres Métaphysiques.

Amitiés à La Tailhède. Quand reverra-t-on Le Brun et ce Langlois ?

A demain jeudi (?).
 Votre affectionné

P. V.

Le Lemaître a-t-il paru ? Si oui, apportez-le donc moi. Je ne vois jamais rien ici ! Je ne pars pas jusqu'à nouvel ordre et suis toujours hôpital Broussais, salle Follin, 22, rue Didot, 96, visible jeudis et dimanches de 1 à 3.

DCLXXX

Paris, 1^{er} mai 1888.

Mon cher Ami,

J'ai écrit à Lepelletier, au sujet de « Nos Poètes », et je ne doute pas de sa bonne volonté, d'ailleurs si motivée (excusez le fade compliment).

N'est-ce pas ? mon portrait-bébé et cet *Arras* si rêve, sont sains et saufs et quand vous pourrez, je les aurai ?

Ecrivez-moi un mot de ce très vague interview dont parlâmes l'autre matin, dans la rue de Médicis, et fixez-moi comme qui dirait pour dimanche une heure et un lieu positifs.

Votre bien cordial

P. V.

DCLXXXI

Samedi soir [1888].

Mon cher Tellier,

Seriez-vous assez gentil, puisque vous quittez vos demeures, pour me rapporter mon portrait en

bébé (auquel je tiens beaucoup) et la machine sur *Arras et N. D. des Ardents*, dont j'ai très besoin.

A vous cordialement.

P. V.

En cas d'absence mienne, mettriez au bureau le paquet avec « fragile » dessus, à cause du verre.

— Vais finir le sonnet *La Tailhède* et l'envoyer *par vous*. Donnez votre nouvelle adresse.

DCLXXXII

Paris, 14 décembre 1888.

Mon cher Tellier,

Je serais heureux que vous fissiez toutes les démarches nécessaires pour que mon portrait par Valloton, accepté depuis des mois par la *Revue Illustrée*, paraisse, et que la notice soit faite par vous.

Occupez-vous-en et croyez-moi votre bon ami.

PAUL VERLAINE.

LETTRES A GABRIEL VICAIRE

1889-1895

Gabriel Vicaire, l'auteur des *Emaux bressans*, entretenait de bons rapports avec Verlaine. Il nous en est resté quatorze lettres ou billets qu'on lira ci-après. Toutes ces lettres nous ont été aimablement communiquées par M. Georges Vicaire, neveu et héritier du poète. Seule, la lettre en date du 13 novembre 1891 est empruntée par nous à l'ouvrage de F.-A. Cazals et Le Rouge : *Les derniers Jours de Paul Verlaine*. On trouve, dans cette correspondance, un grand nombre de détails précieux sur les dernières années de l'auteur de *La Bonne Chanson*.

DCLXXXIII

Hôpital Broussais, Salle Lasègue, Lit 31

8 juillet 1889 *.

Cher Ami,

Celle-ci est pour dire de venir me voir les jeudis et dimanches de 1 à 3. — « Si vous voyez dans les

* Papier bulle à formule administrative de l'Assistance Publique, encre noire 1 f. (28 × 22) recto. Lettre non signée. La formule imprimée a été remplie d'une manière facétieuse par Verlaine. On y lit ce qui suit :

NOM DE L'ÉTABLISSEMENT. Service de M. *Chauffart*.

Le nommé : *Verlaine (Paul-Marie)* âgé de : 45 ans, pro-

gazettes » des « artiques » sur mes bouquins, combien vous seriez bon, donc, de me les signaler, et, si possible, de me les envoyer.

A bientôt, n'est-ce pas ? en Broussais (hôpital), rue Didot 96 (quartier de Plaisance) tramway gare de l'Est-Montrouge — église St-Pierre, rue d'Alésia, 4^e rue à gauche, r. Didot. Le 14 juillet il y aura des réjouissances à l'hôpital. Ce sera rien bath, il y aura surtout un écusson monstre dont je ne vous dis que ça : Cazals l'a peint !!!!! Sérieusement. Tâchez de venir ce jour-là et en tous cas, venez.

DCLXXXIV

Paris, le 2 août [18]89 *.

Mon cher Vicaire,

Voici votre Sonnet. Excusez !

J'ai l'idée de faire imprimer ce petit volume pour amis, *Dédicaces*, uniquement d'abord pour mes amis seuls, à une cinquantaine d'exemplaires de luxe. J'en ai écrit à Bouchor de qui j'attends la réponse.

Je voudrais vous parler cantate. S'il y avait moyen, moi, d'en faire une qui fût primée, bath alors ! — et comme vous êtes clerc en ces matières,

fession : *pauvre* ; tempérament : *ardent* ; constitution : *faible* (*ça revient*). Entré le : 8 (terme) juillet 1889, salle *Lasègue*. Lit n^o 31. Au verso du feuillet un très curieux dessin à la plume, de F.-A. Cazals, annoté par le poète et représentant Verlaine à l'hôpital.

* Fragment de papier d'hôpital, encre noire 1 f. (14 × 22), recto. Au verso, dessin à la plume non signé : le poète présente à un musicien le manuscrit d'une cantate.

je serais heureux de recevoir de vos leçons quant à la coupe, au rythme, etc. (S'agit d'un poème, symbolique, patriotique ou philosophique, 1000 francs !!! à mettre en musique pour la ville de Paris).

En tous cas, venez donc me voir. Tous les jours, de 1 à 3. Vous ferez le plus grand plaisir à votre

P. VERLAINE.

Cazals vous envoie compliments.

31, salle Lasègue, hôp. Broussais, 96, rue Didot. Paris
Plaisance.

DCLXXXV

Vendredi après-midi [fin octobre 1889] *.

Mon cher ami,

Je vous annonce l'apparition de *Sagesse*, revue et corrigée et de *Parallèlement*. Vanier qui est la rosse que savez me refusera certes le service de presse nécessaire.

Dans ces circonstances si vous voulez acheter les bouquins nouveau-nés, autant à moi, qui réduira les prix qu'à l'éditeur qui n'est pas au coin du Q.

Ne sais si pourrai, malade, presque alité, demain c'est-à-dire samedi matin au François. En ce cas, vous pourriez passer de 1 à 2, 2 1/2, 4 rue de Vaugirard, tiendrai à votre disposition les deux chefs-d'œuvre dont question.

A vous affectueusement.

P. V.

* Papier vergé, encre noirâtre, 1 f. (21 × 13), recto. La date nous est fournie par les nouvelles éditions de *Sagesse* et de *Parallèlement*.

DCLXXXVI

Paris [17 octobre 1890].

Vendredi soir *.

Mille remerciements, mon cher Vicaire, et *à très bientôt*.

Venez donc me voir un de ces jours, autant que possible de 1 à 3.

Et votre pièce ?

Amitiés à L'Anglois (1), dont j'ai reçu la bonne lettre hier et que je remercie. Qu'il vienne donc aussi quand possible.

Quelques livres s'il vous plaît, quand viendrez. Du Dostoïewsky si possible. Jamais rien lu de ce tonneau, figurez-vous !

Votre bien cordial et tout dévoué

P. VERLAINE.

Hôpital Broussais, 96, rue Didot.

DCLXXXVII

Paris-Broussais, 3 janvier [18]91 **.

Mon cher ami,

Enfin, c'est certain, officiel ! Je m'en réjouis bien, bien cordialement et t'envoie toutes mes félicitations pour ta croix. Du coup, je pardonne bien des choses à ce Fallières-là. Et vive la R. F. « pour une fois ! »

* Carte postale, encre noire, timbre de la poste 17 octobre [18]90. Au verso, cette suscription : Monsieur Gabriel Vicaire, 26, rue Denfert-Rochereau. E. V.

** Papier à lettre quadrillé, blanc, encre noire, 1 f. recto.

(1) Fernand Langlois.

Demain, avant dix heures, on portera chez toi quelques peu encombrants tableaux et menus objets, suivant la bonne offre de ton obligeance. il y a quelque temps.

Ton ami qui voudrait bien te voir.

P. VERLAINE.

DCLXXXVIII

Le 29 janvier [18]91 *.

Mon cher ami,

Vous ne m'en voulez pas, j'en suis sûr, de notre bisbille de l'autre soir où nous fûmes d'ailleurs, l'un et l'autre, quelque diable aussi s'en mêlant, passablement bâtons... de maréchal.

Le lendemain, pour mon compte, m'en fus chez Sinval, de sang-froid absolu, ce qui me permit de constater qu'en effet, c'est le roi des c... et même des muffles. En tout cas, toujours un de moins dans mon chemin.

Et je fus, ce même lendemain, *repris* d'un rhumatisme cette fois au poignet gauche, qui me força d'entrer *illico* en Saint-Antoine, Salle Bichat, 5, où je compte rester environ une semaine, au plus, après quoi, rentrée au quartier, rue Descartes, avec apéritifs tous [les] matins au François et causette imperpétueuse entre les journaux mal lus.

Tout à vous bien affectueusement.

P. VERLAINE.

* Fragment de papier d'hôpital, encre noire, 1 f. recto et verso plié en deux.

Mes petites affaires vont assez bien. Enfin ! Et je vais couler peut-être quelques mois tranquille, en attendant la fortune que m'a jadis promise une somnambule extralucide à la fête de Montrouge.

Tuissimus

P. V.

Visible tous les jours de 1 à 3 ; demander le 5 de Bichat.

Hôpital Saint-Antoine, 5, salle Bichat, 184, rue du faubourg Saint-Antoine, Paris.

DCLXXXIX

Vendredi 13 [novembre 1891] *.

Cher ami,

Es-tu revenu de tes pèlégriations [*sic*] ? Moi, rentré dans mon château d'hiver, sive H¹ Broussais, Salle Lasègue, 24, rue Didot 96 : rerhumatismes, souffles cardiaques, commencement de diabète et fin de syphilis. Joli programme, n'est-ce pas ? — et qui demandera DU TEMPS.

J'ai fait, tu sais, ta biographie pour *Hommes d'Aujourd'hui*. Ne paraîtra qu'après lecture tienne et tienne approbation après retouches sous ta dictée. Viens donc me voir. Dis à L'Anglois mon adresse. — Visible *tous les jours* de 1 à 3.

Ton

P. VERLAINE.

* (Fragment de papier d'hôpital, recto). Cette lettre a été publiée en fac-simile par F.-A. Cazals et G. Le Rouge dans leur livre *Les derniers Jours de Paul Verlaine*, p. 32.

DCXC

Le 18 février [18]92. *

15, rue Descartes (non plus 18, mais quinze).

Mon cher ami,

Excuse-moi de n'avoir pas été au banquet : trop indisposé.

Ta biographie par moi va paraître chez Vanier qui te demande tes lieu et date de naissance et une pièce à ta volonté, soit inédite, soit extraite d'*A la bonne franquette*.

As-tu souscrit à mes *Liturgies intimes* ? Sinon, ci-joint un bulletin que tu remplirais (si voulais) m'envoyant à moi, pour plus de rapidité, la somme et le bulletin. Je donnerais celui-ci, avec un « payé » en marge à Signoret.

Le plus vite possible, n'est-ce pas ?

Mais peut-être as-tu déjà souscrit. En ce cas, merci.

En tous cas, merci d'avance et merci encore.

Ne te fie, en fait de communiqués me concernant, qu'à moi seul, ou à lettre mienne datée.

Le sale temps m'empêche seul de ne pas monter chez toi, car faudrait sortir de chez moi et ce margouillis des rues me fait peur.

Ton

P. VERLAINE.

DCXCI

15 août 1892 **.

Cher ami,

Me voici à Broussais (diabète, excemat, rhumatisme, etc.) pour peu de temps, je pense.

* Papier à lettre blanc, quadrillé, encre noire, 1 f. recto.

** Papier à lettre quadrillé, encre noire, 1 /2 f. recto, non signé

Je t'attends ici le plus tôt possible. Je suis visible tous les jours de 1 à 3. *Strict délai.*

La personne qui est déjà allé me déménager chez toi, viendra au François à 11 heures, mais elle aura passé chez toi vers 10 heures. Elle te parlera, car elle est bien renseignée et tu pourras *en toute confiance*, je t'assure, lui entamer la confiance que tu me promets.

En attendant je me repose sur toi et sur nos autres amis si gentils pour moi à propos de mes pauvres intérêts.

A très bientôt, n'est-ce pas ?

[P. V.]

DCXCII

Mercredi 31 [1892] *.

Cher ami,

Pas reçu R. Parti « à la campagne », après avoir payé en a-comptes assez sérieux, 60 francs chaque en moyenne, mon restaurant, mon propriétaire et mon ancien traiteur. Mais nulle nouvelle de lui.

Ça me laisse dans la mouïse, d'autant que les journaux dits payants se montrent récalcitrants et que nulle nouvelle, non plus, de Vanier.

Pourrais-tu, cher ami, puisque tu ne peux plus te fier à R. (et qui t'en blâmerais ?) selon ta bonne parole de l'autre jour, m'aider d'un petit mandat

* Fragment de papier d'hôpital, encre noire, 1 f. recto. La date approximative de ce billet nous est fournie par une référence administrative imprimée au bas du papier et portant : 1892. N. 191.

de 5 ou 10 francs, fruit de ta cotisation « en retard » ?
(Pardon, n'est-ce pas ?)

Je vais mieux et n'attends guère qu'une galette un peu sérieuse, et le règlement de par Bouchor ou Coppée pour m'en aller après quelques bains pris.

Et je te serre bien cordialement la main.

PAUL VERLAINE.

Hôp^l Broussais, salle Lasègue, lit 30, 96, rue Didot.

DCXCIII

Le 11 janvier [18]93 *.

Cher ami,

Je reçois une lettre de Bouchor, à qui j'avais fait part de la situation concernant la combinaison que tu sais ; or, tout en déplorant très gentiment l'échec de l'autre, il m'offre plus gentiment encore de s'inscrire un des premiers si une seconde a lieu. Alors l'idée m'est venue de ceci : me borner à accepter de quelques amis sérieux, préférablement de la *partie*, mettons toi, Bouchor, Richepin, Vérola, Ponchon, Coppée, Dierx, Raynaud, Mallarmé, Blémont, peut-être d'autres encore, une pièce de 5 (10 francs, peut-être, de quelques-uns) par mois ; quand ça ne ferait que 50, 60 francs par mois, ça m'aiderait beaucoup, et au moins j'accepterais de bon cœur et tiendrais cet argent pour sacré, ne l'employant, dès reçu, qu'à, par exemple, un loyer ou quelque vêtement, blanchissage, etc. La question serait la centralisation des fonds, chez

* Fragment de papier à lettre, encre noire, 1 f. recto.

quel tiers ? ou à moi directement, à tel jour donné, ou, par exemple, tout bonnement chez Vanier.

Qu'en dis-tu ? Parles-en comme venant de toi... Tâche à ramasser des adhésions dans ton clan. Quant à moi, je chaufferai de mon côté. Ça ne m'a pas l'air bien extravagant ce projet, où, du moins, il n'y aura que des poètes, sans intermédiaire qu'un pur dépositaire qui serait donc ou Vanier, ou tout bêtement, moi.

Ton bien cordial et tout dévoué

P. VERLAINE.

22, salle Lasègue, hôp^l Broussais.

Ecris-moi au sujet ci-dessus. Viens donc enfin me voir. Toujours de 1 à 4.

DCXCIV

[Janvier 1893 ?] *.

P. Verlaine salue G. Vicaire et lui confirme sa lettre d'avant-hier soir.

Salut, d'ailleurs, et confraternité.

P. VERLAINE.

Sérieusement, vieux, donne de tes nouvelles.

DCXCV

Le 25 février 1894 **.

Cher ami,

Je suis entrain de te faire un article dans une

* Papier vergé, encre noire, 1 f. recto. La date de ce billet est incertaine. Sans doute fait-il suite à la lettre du 11 janvier.

** Papier à lettre vergé, petit format, encre noire, 1 f. recto et verso.

revue Américaine : *The Cosmopolitan*, de New-York et pour la fameuse *Lorraine Artiste* (1). Très joli ton « Bois » si bien nommé. Merci des très beaux vers à moi dédiés.

Viens donc me voir une de ces après-midi. Toujours cloué ; moi.

Quand tu iras chez Lemerre, demandes «- y » donc pour moi, gratis bien entendu, un exemplaire du bouquin de Vermersch, *l'Infamie humaine*, préface de Paul Verlaine.

Enfin, quand tu me feras le plaisir de venir me voir, apporte-moi donc deux ou trois petits cadres de mes collections, par exemple les Trois poètes maudits et le Jardin d'Angleterre, d'à peu près même dimension.

Au revoir très bientôt et tout à toi

P. VERLAINE.

187, rue Saint-Jacques.

DCXCVI

Hôpital Saint-Louis, pavillon Gabrielle, chambre 2.

[Le 3 juin 1894] *.

Cher ami. Que deviens-tu ? Serais-tu toujours souffrant ? Si non, pense donc à moi et viens donc me voir. Tu m'apporterais, si ça n'ennuie pas tes poches, deux ou trois de mes menus objets, photographies par exemple, de façon à faire de mon démé-

(1) Voir plus haut les lettres à Jules Rais, p. 285 et ss.

* Carte postale, encre noire. Au verso, timbre de la poste : Paris 3 juin 94, et cette suscription : M. Gabriel Vicaire, 26, rue Denfert-Rochereau.

nagement une expédition par « petits paquets », une cloche de bois innocente, quoi. Dès mon retour dans mes lares, je te débarrasserai du tout dans mon nouveau domicile, car je déménage en juillet. (*Ne le dis à personne pas plus que mon adresse ici.*) Tu sais quels petits galvaudeux (et des plus intimes, mais des plus perfides je veux parler !) j'ai à me méfier, d'autant plus que j'ai eu toute confiance naguère encore.

Et je te serre la main bien cordialement.

P. VERLAINE.

Lu avec grand plaisir ton « Congrès »
de 1 à 4, on ne fouille pas.

Déchire cette carte qui pourrait traîner chez toi et être vue par tel ou tel.

DCXCVII

Le 5 avril [1895] *.

16, rue Saint-Victor (aux soins de M^{lle} Krantz).

Cher ami que deviens-tu ? Moi je suis cloué encore une fois. Viens donc me voir. Je suis chez Eugénie qui me soigne ; d'ailleurs je vais mieux, grâce à ces bons soins. Mais je ne puis quitter le lit. Quand tu viendras, mets donc dans ta poche un des petits objets miens qui t'encombrent, photos par exemple.

Nous parlerons du portrait de mon père — et nous boirons du vrai Bonnekamp de Hollande.

Ton

P. VERLAINE.

* Carte postale, encre noire. Au verso timbre de la poste avec une date presque illisible. Même suscription que pour la précédente carte.

APPENDICE

SUPPLÉMENT AU TOME III

Nous donnons ci-après, ainsi qu'il a été fait à la fin du tome précédent, l'analyse succincte des lettres importantes qui ont échappé à nos recherches, mais dont l'existence nous a été révélée par les catalogues de ventes d'autographes.

Nous publions également à la suite, soit fragmentairement, soit dans leur intégralité, plusieurs lettres qui n'ont pu trouver place dans le corps du volume.

I

LETTRES A DIVERS

I. *Deux billets à Théo de Bellefond, datés du 9 décembre 1894 et du 8 mars 1895.* — Ces billets ne présentent guère d'autre intérêt que de nous apprendre que Verlaine se trouvait, le 9 décembre 1894 à l'hôpital Bichat et le 8 mars 1895, 16 rue St Victor. Dans le premier il recommande ses « nippes » à son ami ; dans le second, il le conjure de ne donner ni à Esther ni à toute autre personne ce qui lui reste de « paperasses ».

(Cf, *Le Procope*, 15 avril 1896).

II. *Lettre à Eugène Carrière, datée du 25 mai 1891.* — La représentation de sa pièce. *Les Uns et les Autres* ne lui ayant rapporté « que de l'ennui », Verlaine offre à Carrière de lui vendre « le si beau portrait » que l'artiste a fait de lui « le plus cher et le plus rapidement possible ».

III. *Lettre à Félicien Champsaur, datée du 19 novembre 1890, et relative au Choix de Poésies* qui parut chez Fasquelle en 1891. C'est en effet par M. Féli-

cien Champsaur que le *Choix* fut porté à l'éditeur.

Hôp. Broussais, 96, rue Didot.

Mon cher Champsaur,

Nous venons, L'Anglois (1) et moi, de faire un choix provisoire dans les *Poèmes Saturniens* et *Sagesse*, les deux seuls volumes miens que je possède (et encore est-ce en épreuves). Voici les deux listes :

<i>Poèmes saturniens</i>		<i>Sagesse</i>	
Les sages d'aujourd'hui.	20	Beauté des femmes.....	14
Nevermore	14	Les faux beaux jours...	14
Après trois ans.....	14	Sagesse d'un Louis Ra-	
Vœu	14	cine	14
Lassitude	14	Non, il fut gallican.....	14
Mon rêve familial.....	14	Écoutez la chanson....	28
A une femme.....	14	Les chères mains.....	20
Femme et chatte.....	14	Et j'ai revu l'enfant...	14
La Chanson des Ingé-		Voix de l'Orgueil.....	33
nues	32	L'âme antique.....	48
Grotesques	40	O mon Dieu.....	46
Paysages tristes.....	139	Je ne veux plus aimer..	24
L'angoisse	14	Mon Dieu m'a dit.....	140
Effet de nuit.....	14	L'espoir luit.....	14
Cavetri	12	Je suis venu.....	16
Sub urbe.....	28	Un grand sommeil noir.	12
Sérénade	28	Le ciel est.....	16
Nocturne parisien.....	106	La faiblesse.....	14
Marco.....	54	Vous voilà, vous voilà..	22
César Borgia.....	22	L'immensité	12
	607	La mer.....	24
		La grande ville.....	12
		C'est la fête.....	20
			571

Total de ces deux volumes 1178.

(1) Fernand Langlois.

Une appréciation *très exclusive*, à vue de nez, nous donne, en ajoutant à ce total celui des 5 autres volumes, puisque ni *Bonheur* ni *Dédicaces* ne peuvent être comptés 3300.

Comment me procurer les autres volumes ?

Les acheter me semble dur. Pourriez-vous, vous qui êtes prépotent chez Vanier, demander ces bouquins à cet « homme de bien » ?

Répondez-moi sur ce point qui est de toute importance, car n'est-ce pas ? une bonne avance me serait faite dès la livraison. Soyez assez aimable pour, dans la mesure du possible, activer cette affaire. Si je pouvais sortir fin courant !

Lundi mon portrait fut fait par Carrière, en une séance. Superbe. J'ai fait dessus un sonnet ci-joint. Si pouvez le faire passer à l'*Événement* ou ailleurs ? Croiriez-vous que Charpentier n'aimerait pas une reproduction de ce portrait par les procédés ordinaires ?

Enfin, faites-moi le plaisir de m'écrire et de venir quand possible.

L'Anglois se joint à moi en amitiés empressées.

Votre

P. VERLAINE.

(Fonds Barthou).

IV. *Lettre à François Coppée, datée du 5 novembre* [?]. — Verlaine apprend par les journaux que Coppée se dispose à faire lire à l'Odéon un poème intitulé *La grève des forgerons*. Il lui rappelle qu'il travaille lui-même à un drame intitulé *Les Forgerons*. Il termine : « Si vous n'y voyez pas

d'inconvénient, il me serait agréable que vous me fissiez l'amitié à l'avenir d'afficher votre poème sous son titre intégral ».

(Cf. *Catalogue Chavaray*, n° 151).

V. *Lettre au même, du lundi 19* [?]. — Verlaine remercie son ami de la promptitude avec laquelle il lui a envoyé 50 francs : « Je sais toute la sympathie que vous me portez et j'en suis touché plus que je ne saurais le dire ».

(Cf. *Catalogue Chavaray*, n° 86360).

VI. *Lettre à M. Austin de Croze, datée du 27 septembre 1895*. — En réponse à une lettre de M. Austin de Croze, rédacteur au *Figaro*, qui lui demandait des vers inédits pour mettre dans une interview, Verlaine envoya les vers suivants :

DÉBUT D'UN RÉCIT DIABOLIQUE

Les yeux de l'infini cette nuit étaient bleus,
Mi-fermés et versant aux nids déjà frileux
Le rêve gazouilleur des nuits tièdes encore,
Et les derniers vents de l'été, berceau sonore,
Sur le ciel clair charmaient ces sommeil délicats.

Nous ne connaissons que ces cinq vers du *Récit diabolique*, que Verlaine ne dut pas terminer.

(Cf. *Le Figaro*, 10 janvier 1896).

VII. *Billet à Rodolphe Darzens, daté du 21 novembre 1888*. — Verlaine informe son correspondant qu'il a quitté l'hôtel de la rue Royer-Collard, et qu'il habite maintenant 216 rue St-Jacques, Hôtel des Nations, où il l'attend « au premier jour ».

(*Fonds Saffrey*).

VIII. *Lettres à Pierre Dauze, directeur de la Revue Biblio-Iconographique.* — Ces lettres, au nombre de 20, furent écrites par Verlaine à Pierre Dauze à propos des 13 sonnets sur la bibliophilie qui lui avaient été commandés par ce dernier. Pierre Dauze publia les lettres avec les sonnets dans, *Biblio-Sonnets* (Paris, Floury, 1913, in-8°). Les Biblio-Sonnets étant des poèmes écrits sur commande ne présentent pas un vif intérêt poétique ; il en est de même des lettres qui s'y réfèrent. La dernière de ces lettres, datée du 7 janvier 1896, veille de la mort du poète, a été écrite pour Verlaine par Eugénie Krantz.

IX. *Lettre à Lucien Descaves datée du 14 mars 1895.* — En janvier 1895, M. Lucien Descaves ouvrit une souscription dans le *Journal* aux fins de renouveler ou de changer en concession à perpétuité la concession temporaire achetée pour Villiers de l'Isle-Adam au cimetière des Batignolles. Sur l'initiative de MM. Escudier et Grébeauval, le conseil municipal accorda une concession à perpétuité en première ligne au Père Lachaise. La somme recueillie par la souscription put donc être consacrée à l'achat d'une pierre tombale qui fut posée le 15 décembre 1895. La lettre de Verlaine que nous reproduisons se rapporte à l'initiative de M. Lucien Descaves.

14 mars 1895.

» Monsieur le rédacteur,

» On a tant, dernièrement, paraît-il, parlé de ma mort dans certains journaux, qu'il me sera

peut-être permis de prendre, pour un instant, la parole, presque en qualité d'habitant de l'autre monde, dans une affaire sépulcrale par excellence.

» Il s'agit de la sépulture de Villiers de l'Isle-Adam. Une souscription ayant produit les fonds nécessaires, il a été décidé qu'un monument serait élevé sur la tombe du poète de qui les restes, enlevés du cimetière des Batignolles, où ils reposent depuis sa mort, seraient transportés au... Père-Lachaise !

» Voilà qui me confond. Pourquoi le Père-Lachaise, banale nécropole où M. Thiers se pavane, en un temple d'ailleurs ridicule, tandis que Musset, croirait-on, grelotte sous un saule dérisoire « *Obtenu par prière* », en place, pour le créateur d'*Akédysséril* et de *l'Ève future*, de ce petit, un peu sauvage cimetière hors murs, tout plein de vieux officiers dont quelques-uns chevaliers de Saint-Louis, dignes compagnons de repos du catholique et du royaliste... dans l'idéal, que fut Villiers ?

» Et puis laissez-moi, pour conclure, exprimer un gros regret tout égoïste si vous voulez, mais, je crois, par exception, égoïste *bien*.

» J'ai, dans ce même cimetière des Batignolles, mon tombeau de famille, où dorment déjà mon père et ma mère : j'y ai ma place... avec une place encore par-dessus. Pour qui ? sans doute — le plus tard possible — pour un fils que j'ai.

» Il me serait donc douloureux de penser que mon cher ami de si longtemps, que mon grand Villiers, qui me fut fidèle et doux en cette vie, ne restât pas

mon compagnon de l'au-delà. Et c'est pourquoi cette lettre qui est comme une protestation.

» PAUL VERLAINE.

16, rue Saint-Victor.

(Cf. *Le Journal*, 7 janvier 1923).

X. *Lettre à Léon Deschamps, datée du 23 août 1892.* — Verlaine remercie son correspondant d'un envoi de fonds (5 francs). Il donne son adhésion à un banquet de la Plume, et informe qu'il est visible tous les jours, de 1 à 3, à l'hôpital Broussais. (Cf. *Supplément littéraire du Figaro* du 7 avril 1923).

XI. *Lettre au même du 11 janvier 1893.* — Verlaine demande à son correspondant un prêt en gage d'une photographie « faite par un peintre et non un manoeuvre, par Zilcken lui-même, en son atelier », de trois numéros de la *Revue Indépendante*, et de l'*Ennemi des lois* de Maurice Barrès (*Fonds Canqueteau*).

XII. *Lettre au même du 23 décembre 1894.* — Verlaine voudrait voir Léon Deschamps pour lui parler du « livre un peu léger pour Rops... ». « Quel arrangement prenons-nous ? combien de vers ? Quel prix ? Ce sera fait aussi vite que *Epigrammes*, vous savez ». Le poète est à l'hôpital Bichat, visible tous les jours de 2 à 3. (Communiqué par M. Armand Lods.)

XIII. *Lettres au même des 14 et 16 janvier 1895.* — Verlaine, toujours à l'hôpital Bichat, parle « humbles fonds » dans la première lettre, et demande à Des-

champs d'apporter les doubles de leur traité, « qu'il n'y ait plus qu'à signer ». Dans la seconde, il se plaint que F.-A. Cazals ait publié, dans un livre, un portrait de Verlaine, que le poète ne l'avait pas autorisé à reproduire. « Prend-il donc ma figure pour un gagne-pain ? » Et il ajoute : « vous continuez toujours, n'est-ce pas, à vous occuper de ma pension ? Je crois qu'il faut battre le fer... » (Cf. *Supplément littéraire du Figaro*, du 7 avril 1923.

XIV. *Billet au même, écrit rue St-Victor le 27 février 1895.* — Le poète envoie, par l'intermédiaire de M^{lle} Krantz, un poème inédit, qu'il demande qu'on règle « ès-mains » de ladite. « Je vous serais également obligé de lui remettre les exemplaires de *Epigrammes* qui me reviennent ».

XV. *Lettre à Auguste Dorchain, datée du 28 mai 1888.* — Verlaine remercie Auguste Dorchain de l'article que celui-ci lui a consacré dans l'Encyclopédie de Lemerre. « Je suis pourtant incommensurablement plus et mieux converti, croyez-le, à la « Cène de l'Évangile » qu'au « Banquet de Platon ». Un livre douloureux et prochain, *Parallèlement*, que viendra tout de suite DÉVORER *Bonheur*, qui sera une conclusion à mon espèce d'Élégie depuis *Sagesse* et un peu les *Romances sans paroles*, expliquera, sans ambages, les choses... »

L'encyclopédie dont parle Verlaine est en réalité l'Anthologie des Poètes français du XIX^e siècle publiée par A. Dorchain chez Lemerre en 1888. La notice sur Verlaine se lit au tome III, de cette

anthologie, p. 114. Il semble qu'A. Dorchain, malgré les remerciements du poète, y ait traité Verlaine avec une sévérité excessive.

XVI. *Lettres à Edouard Dujardin* (1886-1895). — Nous renonçons à donner le résumé, lettre par lettre, des 46 lettres ou billets que nous avons écartés de notre choix. Ces lettres en effet nous apportent peu de renseignements nouveaux et se bornent pour la plupart, à des demandes d'argent ou à des accusés de réception de sommes reçues.

XVII. *Lettre au Figaro, publiée dans ce journal le 26 juillet 1893.* — La lettre suivante est précédée dans le *Figaro* de cette petite note : M. Paul Verlaine, dont la santé a donné lieu aux versions les plus diverses, nous adresse la lettre suivante dans laquelle il précise son état maladif avec les détails les plus complets :

« Ce titre doit être traduit littéralement et non pris dans le sens tout à fait macabre et *lettre de faire part* qu'on y attache en ce Paris peu latiniste.

Si vous voulez bien, cela signifie *du fond de l'abîme*. L'abîme, dans l'espèce, *mon abîme*, c'est une crise morbide par où je viens de passer. Crise mortelle, et l'on m'a cru « en allé » par deux fois : délire violent suivi d'un sommeil comateux.

Ma maladie s'appelle *érysipèle infectieux de la jambe gauche*. Cette jambe gauche m'aura-t-elle agacé, fait souffrir, coûté de l'argent, tout le petit pécule qui me restait d'une assez jolie aisance, fait manquer de bonnes occasions — et ce qu'elle me

procure encore de souffrances, maintenant qu'elle et moi *allons mieux* !

Mais je reprends les choses d'un peu plus haut.

Depuis deux mois je souffrais étrangement. L'été m'a toujours fait mal, ce qui déplaît à un monsieur « alsacien » qui s'étonne qu'un « bohème » comme moi n'aime pas cet astre ravigorant, à son sens, débilitant selon moi, quand excessif, surtout, comme cette année aux vaches maigres... Après quelque hésitation (l'hôpital n'est jamais bien drôle, en dépit des belles résignations arborées), j'allai voir à Broussais, que je connais trop ! le cher docteur Chauffard qui me dit d'entrer sur-le-champ, que mon cas était plus grave que je ne le croyais...

J'entrai, on m'ausculta. On me découvrit quelque chose, on me traita par l'iodure de potassium qui détermina une ébullition, un bouillon de mauvais sang et « d'humeurs peccantes » (ils appellent ça plus terriblement que dans Molière, aujourd'hui, nos bons médecins qui sont les mêmes que ceux du grand siècle, car je suis sûr qu'au fond Fagon et ses confrères en savaient plus long que leur latin de cuisine, de même que ceux-ci sont évidemment au-dessous des mots dérivés du grec qu'ils emploient comme microbes, et du latin aussi, bacilles, etc.

Quoi qu'il en soit, un matin, je me réveillai comme d'un rêve laborieux : j'avais vu des choses, actuellement évaporées, si intenses. Quels paysages baroques ! Un entre autres dont je me souviens imperceptiblement. C'était en même temps la

place Saint-Médard à l'endroit où la rue Mouffetard s'offre un peu d'air et d'espace, et pas ça du tout, un grand espace vide dans ce monde toutefois. J'y descends dans un geste wagnérien.

O Wagner, je ne t'ai presque pas entendu. Artiste, tu ne travaillais donc que pour ceux qui t'avaient sifflé jadis et te voilà la proie de ceux que ne t'aiment pas ! Les artistes, s'ils ne sont pas riches, à la porte ! O le triste *sic vos, non vobis* ! criant c'est ici que l'on combat à cuirasse découverte (?). On y vendait aussi des nez et je m'en achetai un beau pour remplacer le mien par trop kalmouk... Je n'avais plus de perception du réel et ne répondais plus quand on me parlait. J'entrevois pourtant le docteur en chef hochant la tête et regardant son interne d'un drôle d'œil. Un jour je l'entendis ou crus l'entendre dire : « Quelle dépression ! » Je sortis de cette léthargique et pire situation d'une drôle de façon... J'avais été agité la nuit par exception, avais déchiré mon pansement que je me figurais composé surtout d'une culotte de gaze noire garnie d'étoiles d'argent au cri terriblement accentué de : « Je ne suis pas la belle Fatma ! Je ne veux pas de ce machin-là ! » Et je déclamais, et mes pauvres infirmières eurent toutes les peines du monde à me recoucher. Le lendemain, lors de la visite, le chef, au lieu de me gronder, dit d'abord à l'interne : « Mais il revit ! » Et à moi : « Enfin, vous avez retrouvé vos yeux, méchant ! »

Depuis, je continuai. Ça allait même bien à

travers d'ennuyeux, plutôt que pénibles, pansements humides pour la jambe, secs pour le pied, — quand la jambe, abominablement gonflée, crevassée, « pas fraîche », s'avisa de se couvrir d'abcès multiples qu'il fallut bistourier... et à l'heure où j'écris ceci, j'attends encore une « piqûre ». Brrr... la plume me tremble aux doigts et le tambour me bat aux dents en y pensant.

N'importe ! la tête est revenue. Je puis travailler à nouveau, et ma première « copie » sera ceci que je veux finir en remerciant de tout cœur ceux et celles qui me soignent.

Mais, docteur, hein, le moins possible de piqûres ? »

XVIII. *Lettre à M. Louis Forain, datée du 20 janvier 1886.* — Mot de présentation de Vanier à Forain. Il s'agit d'un projet « de 3 portraits dessins » pour un livre du poète. « Si tu consens, passe chez moi quand tu voudras ».

La lettre porte l'adresse suivante : 6, cour Saint-François. Hôtel du Midi. Rue Moreau, quartier des Quinze-Vingts. (*Fonds Vanier*).

XIX. *Billet à Charles Grolleau, daté du 20 avril 1888.* — Verlaine remercie son correspondant d'une lettre pleine « de bonne sympathie » qu'il a reçue de lui. Il attend sa visite prochaine. (*Communiquée par M. Charles Grolleau*).

XX. *Lettre à Théodore Hannon, collaborateur au Parnasse de la Jeune Belgique, datée du 29 décembre 1887.* — Verlaine, qui est à l'hôpital Broussais,

remercie son correspondant de la place qu'il lui a faite dans le Parnasse de la Jeune Belgique, et le félicite de ses poèmes. (*Fonds Vanier*).

XXI. *Lettre à José Maria de Hérédia, datée : jeudi soir [août 1891].* — Verlaine, qui se dispose à faire paraître, aux *Hommes d'Aujourd'hui*, une biographie de Hérédia, recommande au poète des *Trophées* le dessinateur F.-A. Cazals chargé de faire son portrait. (*Communiquée par M. Gilbert de Voisins*).

XXII. *Lettre à Victor Hugo, datée du 22 décembre 1870.* — Il le prie d'agréer des vers. Sa gorge « littéralement en flammes » le prive de l'honneur et du plaisir d'aller les lui porter lui-même.

(*Catalogue Charavay, n° 90242*).

XXIII. *Lettre au Dr Jullien, datée du 5 décembre 1886.* — Cette lettre est écrite de l'hôpital Broussais.

.
 « J'ai été longtemps sans vous écrire parce que
 « je suis fatigué de fatiguer mon prochain de mes
 « pleurs et grincements de dents. La vérité est que
 « mon état est toujours le même. Je suis depuis
 « juste un mois à l'hôpital Broussais, salle Follin,
 « lit 6, dans le service de M. Nélaton, qui m'affirme
 « qu'il n'y a rien à faire pour ma jambe. Seulement
 « il attribue mes ulcères (il m'en est revenu depuis
 « mon traitement à Tenon) à une vague et ancienne
 « castapiane. Les bras m'en tombent, ne m'étant
 « jamais aperçu de rien et n'ayant aucune trace
 « de rien nulle part. Y a-t-il donc des chancres ou

« autres accidents ainsi sourdants ? Une corré-
 « lation existerait-elle entre ceci et cela entre ma
 « jambe et mes bobos ? Après m'avoir traité au
 « sulfate de cuivre on me fait prendre maintenant
 « des sirops de Gibert (???) Enfin voilà... » à quel
 « point nous en sommes. Avec ma misère qui est
 « au comble, ma femme remariée, ma jambe incu-
 « rable et l'hiver qui commence, me voilà propre
 « et quel conseil écouter, du désespoir ou de la
 « colère ? La patience est crevée ; à force !! on va
 « crever ».

Il lui demande ensuite ses deux livres de proses, il y mettra une dédicace. Il veut aussi lui dédier des vers d'un de ses prochains volumes.

(*Catalogue Lemasle*, n° 18296 bis, n° 3).

XXIV. *Lettre au même s. d.* — Importante lettre de 5 pages, à l'encre rouge. Verlaine y définit les deux faces de son talent, « d'un côté des vers catholiques, presque archangéliques ; de l'autre, des polissonneries, avec des tendances de plus en plus sensuelles, sans pour cela être sadiques, des horreurs qui font partie d'un plan, le *douloureux programme* dont parle Baudelaire ». Nous n'avons pu avoir l'original de cette lettre entre les mains. (*Fonds Canqueteau*).

XXV. *Billet à Eddy Levis, daté du 27 décembre 1887.* — Verlaine remercie son correspondant de l'envoi de son livre *Elaine*, et l'en félicite. (*Cf. Ch. Donos. Verlaine intime*, p. 164).

XXVI. *Billet à Armand Lods, daté du 19 avril 1887.*

— Remerciements pour un volume de M. Armand Lods sur *André Gill* (1887) envoyé au poète.

(Communiqué par M. Armand Lods).

XXVII. *Trois lettres à Roger Marx, directeur de « l'Artiste. »* — Deux de ces lettres sont sans dates. La troisième porte 26 juin [1893 ?].

Verlaine s'excuse d'avoir manqué de parole à son correspondant. Il a été « entraîné dans un but déjeunatoire, si j'ose m'exprimer ainsi ». Il demande une avance sur ses futurs travaux, et dans la lettre du 26 juin [1893] informe Roger Marx qu'il est tout à son travail sur Racine et Shakespeare.

(Fonds Canqueteau).

XXVIII. *Brouillon de lettre à Paul Meurice s. d.* [1869]. — A l'occasion de la reprise d'*Hernani* au Théâtre français, Verlaine sollicite, pour Edmond Lepelletier « une place quelconque dans nos rangs, le jour de la bataille ». Au verso, un dessin à la plume représentant sans doute Paul Meurice (Fonds Saffrey).

XXIX. *Lettres à Robert de Montesquiou et à Gabriel de Yturri* (1890-1895). — De même que pour les lettres adressées à M. Edouard Dujardin, nous ne jugeons pas à propos de donner un résumé particulier de chacune des lettres de Verlaine à Robert de Montesquiou et à Gabriel de Yturri que nous avons écartées plus haut.

Au long de cette correspondance Verlaine remercie de ses dons d'argent l'auteur du *Chef des odeurs*

suaves, et se plaint « de tels délictueux tripotages » dont il est victime de la part de « la fille » Philomène Boudin, aidée par « le logeur » Paul Lacan. Il informe le comte de Montesquiou que ces deux complices « manigencent à nouveau » à propos de son manuscrit : *Voyage en France par un français*, qu'il avait projeté de lui offrir. D'autres lettres enfin ont trait à la mensualité servie à Verlaine par l'intermédiaire du *Figaro* (Voir plus loin l'appendice III).

(Voici le texte d'un billet, 7 décembre 1895, écrit au restaurant Foyot et signé : Mansilla, A. Nerosa, Edouard Garcia-Mansilla, Charles Cuvillier, Paul Verlaine et Yturri : « Nous n'avons fait que regretter votre absence, mais nous avons bu le premier verre de champagne à votre bonheur ». Il n'est pas inutile de rappeler que Verlaine devait mourir un mois après.)

XXX. *Lettres à Georges Moreau, directeur de la Revue Encyclopédique, datées des 30 mars 1895. — 4 mai 1895. — 7 mai 1895.* — Dans les deux dernières lettres, Verlaine demande l'argent qui lui revient, pour un article intitulé *Croquis de Belgique* publié dans la Revue le 1^{er} mai de la même année. Il charge M^{lle} Krantz de toucher l'argent en son nom. « ... Et surtout méfiez-vous de toute démarche qui ne serait pas précédée d'une lettre de moi, et ne lâchez rien, car la femme qui est allée récemment chez vous n'est pas honnête ». On lit en post-scriptum de la lettre du 30 mars 1895 : « Pour éviter tout faux je ferai en tête de la lettre une barre en biais à l'encre ainsi : /

(Cf. *Revue encyclopédique* 25 janvier 1896, *fac-simile*).

XXXI. *Lettre à Léo d'Orfer, datée du 2 septembre 1884.* — Le poète, alors à Coulommès, prie son correspondant d'ajouter *Amour* à la liste de ses livres à paraître. Il le charge de demander à Charles de Sivry le manuscrit des *Illuminations*, que celui-ci possède sûrement. (Cf. *Catalogue Charavay*, n° 74709).

XXXII. *Lettre au même, datée du 10 décembre 1886.* — Verlaine est en traitement à l'hôpital Broussais. Il demande à Léo d'Orfer de venir le voir : « j'ai de la copie, une drôle de nouvelle et un *Mémoires d'un veuf*, 2^{me} série ». (Cf. *Catalogue Charavay*, n° 78481).

XXXIII. *Lettre au même, du 16 janvier 1888.* — Le poète est de nouveau à l'hôpital Broussais. Il termine *Amour* et voudrait sortir de l'existence qu'il mène. (Cf. *Catalogue Charavay*, n° 60641).

XXXIV. *Lettre au même s. d. [jeudi ?].* Verlaine demande à son correspondant de venir le voir. Il lui promet le manuscrit de *Madame Aubin*, auquel il s'est mis « avec rage ». (Cf. *Catalogue Charavay*, n° 75156).

XXXV. *Lettres à Jules Rais (1891-1895).* — Dans les 20 lettres non publiées Verlaine accuse réception de sommes reçues en paiement de la collaboration à la *Lorraine Artiste* ; il remercie son ami de plusieurs envois de fleurs ; il commente son envoi, toujours

pour la *Lorraine Artiste*, des « Souvenirs d'un Messin » : « Le prochain envoi sera très incessamment, d'une pièce de vers sur Metz (1). On criera au chauvinisme, au gagaïsme, (*Namely*, Moréas !!) Je m'en fous... »

Une lettre est datée de La Haye où Verlaine donna 5 conférences « réussies paraît-il ».

XXXVI. *Lettre à Ernest Raynaud, datée du 29 juin 1892.* Verlaine habite 68 rue de la Montagne Ste-Geneviève. Il ne croit pas, mais il est « sûr qu'il y a des choses tout au moins superflues dans l'intendance en question (?) » Il serait peut-être sage d'assumer « une responsabilité dont, avec votre approbation, à tous amis, je serais fier autant que si reconnaissant ! de bien témoigner ! »

XXXVII. *Brouillon de lettre à Xavier de Ricard, daté du 31 août 1865.* — Verlaine est à Lécluse (Nord). Il annonce à son correspondant que son article sur Barbey d'Aurevilly avance. « Je mène ici la plus arcadienne vie du monde. J'ai renoncé à la chasse comme trop fatigante eu égard au peu de temps que j'ai. Je me promène 4 heures par jour dans les bois « sourds » et les prés « verts », bois de la bière du Nord le plus possible, sans faire tort pour cela aux vins de Bourgogne, par pur esprit d'équité, et finalement travaille point mal : dix vers par jour en moyenne, sans compter la prose et la correspondance. Il va sans dire que je relis quelque

(1) Il s'agit de l'*Ode à Metz* (Cf. *Invectives. Œ. C.*, III, p. 315.)

dizaine de fois par jour *Hypatie, Le Réveil d'Hélios, Apollonie* et le *Poème de la Femme*, histoire de me préserver de toutes résonances pauvres et gargouillades lamartiniennes, ce qui est un.

« J'en suis à la moitié du *Ramayana*. Par Zuydra, que c'est beau, et comme ça vous dégotte la Bible, Évangiles, Pères de l'Église, etc... »

Verlaine demande enfin à Xavier de Ricard s'il a trouvé « un nom d'école » et si son livre doit toujours paraître le premier semestre d'octobre. (Cette lettre se trouve dans le manuscrit des *Lettres à Lepelletier. Fonds Saffrey*. Cf. Correspondance T. I, p. 2.)

XXXVIII. *Fragment de lettre au même, s. d.* —
« ... Vous êtes sans doute, au courant du mouvement au fond néo-romantique actuel. C'est très, c'est trop jeune, mais ça vit, n'est-ce pas ? C'est bien la suite de notre Parnasse, — et dans tous les cas, ça casse (?) un peu l'affreux naturalisme.

Mais au fond, peut-être êtes vous naturaliste ? Non, je ne le crois pas. Trop poète pour ça, vous.

Je vous serre bien affectueusement les mains et suis toujours votre vieil et fidèle ami.

P. VERLAINE ».

Hôpital Broussais, Salle Follin, lit 6, 96, rue Didot, 14^{me} arrondissement, Paris.

(Cf. G. Walch, *Anthologie des Poètes Contemporains*, I, p. 382, fac-simile.)

XXXIX. *Lettre à Arthur Rimbaud, datée du*

26 octobre 1875. — Verlaine, qui réside en Angleterre, s'apprête à partir pour Boston et recommande à son ami un volume qui doit s'appeler *Cellulairement* (1), pour en dresser la table et le faire imprimer si possible. On lit, à la fin, une improvisation d'une dizaine de vers, illustrés d'un petit dessin à la plume. (Catalogue de la vente Vandérem : 15-20 décembre 1921, n° 892).

XL. *Lettre à Rodolphe Salis, datée du 6 juillet 1891.* — Verlaine assure son correspondant qu'il fera pendant plusieurs semaines pour le Chat Noir un envoi hebdomadaire de ses souvenirs sur la Commune. Il lui demande des renseignements sur les « trucs » dans les ombres chinoises.

(Fonds Charavay, n° 72975).

XLI. *Billet au même, daté jeudi soir [1892].* — Le poète recommande à son correspondant de bien surveiller les épreuves du dernier fragment de *Mes Prisons* qu'il lui a envoyé. (Fonds Vanier).

XLII. *Trente lettres à Vanier de 1888 à 1895.* — Nous ne jugeons pas opportun de donner les trente lettres à Vanier non publiées dans le tome II, dont nous avons pu prendre connaissance. Ces lettres ne nous apportent aucun renseignement nouveau, et seraient susceptibles d'irriter une fois de plus certaines personnes qui se sont émues de voir

(1) Cf. *Bibliographie et Iconographie de Paul Verlaine*, par Ad. van Bever et Maurice Monda (Messein, 1926, p. 72).

trop ouvertement étalés les rapports financiers de Verlaine avec son éditeur. (*Fonds Helleu*).

XLIII. *Lettres à Philippe Zilcken*, relatives au voyage entrepris par Verlaine en Hollande à la fin de 1892, sur l'invitation d'un groupe d'artistes et d'écrivains hollandais. — Nous n'avons pas cru devoir reproduire ici les lettres écrites par Verlaine à son ami le peintre Philippe Zilcken, ces lettres ayant déjà fait l'objet de deux publications (La Haye, maison Blok. Paris, Floury, 1897, in-12, et Paris, sans indication d'éditeur, imprimerie Bénard, Liège, 1922, grand in-quarto. La seconde édition contient 13 lettres et une préface de plus que la précédente). Au surplus ces lettres, ayant rapport principalement à la publication de *Quinze jours en Hollande*, n'offrent qu'un médiocre intérêt.

II

LETTRES A DES CORRESPONDANTS ANONYMES

I. *Lettre écrite d'Angleterre en 1875.* — Lettre relative aux lectures de Verlaine, aux nouvelles qu'il a de Rimbaud (désigné sous un nom d'emprunt), à ses projets d'avenir pour lui et pour sa mère.

Les deux dernières pages sont couvertes de dessins à la plume, de Verlaine, accompagnés de légendes : allusions à la vie politique du moment et à sa propre vie.

(*Catalogue de la vente Vandérem, 15-20 décembre 1921, n° 893*).

II. *Lettre du lundi 5 février [18]83.* — Cette lettre, communiquée par M. Louis Barthou, peut avoir eu pour destinataire Félicien Champsaur ou Charles Morice.

Cher Monsieur,

Je compte être au Voltaire ce soir et vous y voir sans doute. Mais au cas où je n'aurais pas ce plaisir, je vous envoie, avec la pièce de vers promise, quelques détails qui pourront vous servir.

Concernant le petit poème ci-joint, le titre *There* signifie en anglais *Là-bas*. — *Angels* (les Anges) est un quartier de Londres fort populaciel mais relativement bonhomme : quelque chose comme notre Faubourg Saint-Antoine ou notre Batignolles vers la Fourche. Si vous deviez citer le *Sonnet Boiteux*, ça ferait une antithèse assez amusante.

Quant à ma chétive individualité, — peut-être pourriez-vous constater (ce qui ne me rajeunit pas encore assez d'ailleurs) que je suis le plus jeune des Parnassiens (avec M. Anatole France, je pense) que j'ai publié mes deux premiers volumes en même temps que ceux de M. Coppée. La critique m'a été dure dès ce temps-là. Néanmoins mon nom n'a pas tout à fait sombré, — et après environ six ans d'un silence volontaire, je suis absolument résolu à reprendre le combat, en prose, en vers, au théâtre et dans le journal au besoin.

Vie orageuse, mais trouvé le port et suis maintenant l'homme qui se couche tôt et se lève tôt, à la grande amélioration d'une santé qui fut délabrée en dépit d'une constitution de fer.

Le *There* ci-joint appartient à un recueil en préparation, *Amour*. Absolument inédit, ce « there ».

J'ai tout prêt sous le titre : *Choses de jadis et de naguère*, un recueil de tous les vers que je n'ai pu publier depuis 1867 jusqu'en 74. Les quatre-vingt dix neuf centièmes de ce volume sont inédits.

J'ai également en portefeuille, outre quelques nouvelles, un livre de prose, vaguement autobiographique, *Les mémoires d'un veuf*.

Ce volume et les *Choses de jadis et de naguère* paraîtront au premier jour.

Enfin j'ai sur le chantier trois drames en 5 actes et en vers, et une tragédie en prose, *Les Danaïdes*.

Voilà, cher Monsieur, les détails promis. Si je vous vois bientôt, les complèterai de vive voix.

Bien à vous.

P. VERLAINE.

17, rue de la Roquette.

III. *Lettre de Coulommès, le 17 novembre* [18]83. — Cher ami, d'abord parlons d'autre chose que de ces emmerdeurs de *Poètes Maudits*. (Je parle du bouquin non des hommes, bien entendu). La cause est renvoyée à... la 4^{me}... page.

Le sonnet attribué à Rimbaud est en effet inférieur surtout dans sa dernière partie à tout ce qu'on peut connaître de lui, — et, malgré *ses torts*, la Rime n'a pas encore mérité, depuis Musset, d'être aussi maltraitée qu'à l' « antépénultième » et au « pénultième » [Pour le coup, *leur mort* à tous deux ne me semble plus digne des larmes de Mallarmé qui serait bien nommé alors — Pardon !] vers de l'ultième tercet. Mais deux choses militent en faveur de l'authenticité. D'abord les quatrains qui sont charmants sans être à *la hauteur*, puis l'allusion que paraît faire le poète à certaine aventure eue en *Italie* vers 75 ou 76 « con una vedova molto civile ». Le blond, c'est lui, *la brune... le poison au bout d'une épingle...* Livrons ces vraisemblances aux commentateurs et changeons notre fusil d'épaule.

Je vous envoie deux sonnets *fanatiques* pas bons non plus, et une pièce déjà ancienne (1879) se rapportant à une aventure (anglaise) celle-là, du pauvre garçon que vous connûtes un peu. Sim-

plement vertueux et religieux qu'il était, avec la déférence toute *filiale* qu'il avait pour moi, il me confia sa faute (c'était grave en effet) et sur mes vives instances et non sans quelque résistance bien naturelle à son âge et dans la circonstance, alla se confesser après une rupture complète. Il était très bon cavalier, ce qui commente la première strophe, et justifie à mes yeux la métaphore. [Vous êtes le seul dépositaire de ce cruel fragment. Celui qui en avait une autre copie dort à Ivry].

J'intercalerai probablement cela dans le grand poème en courtes pièces que je consacre à cette chère mémoire. C'est direct et complémentaire, n'est-ce pas ?

Quant à la prière, *Air à faire* « Le petit coin, le petit nid » publiée il y a quelque temps dans Lutèce, et qui exprime mon état d'âme durant les deux ans que j'ai passés chez ses parents à la campagne (non pas ici, son lieu natal, mais dans un village proche) je pense qu'elle doit être publiée à part, vu son vague. Aussi ai-je suivi votre conseil et rétabli *cœur fait exprès* en place de *cœur filial* et *le cœur qu'il faut* au lieu de *ce cœur de fils*.

Vous voyez que je pratique ce que je vous disais hier sur la nécessité en certains cas de peindre *net*, fût-ce un peu avec son propre sang dilué dans ses propres larmes, quitte à être faux exprès et comédien en d'autres.

Vous avez déjà lu ce que je vous disais hier à propos de Villiers et de ses œuvres, *proprement*

maudites. Où se les procurer ? Par lui, presque chimère ! Coppée les a sans doute, Mallarmé aussi. Mendès ne les aura plus. Ingéniez-vous quand vous aurez le temps pour plonger dans cet océan de non-publicité, et en retirer quelque Trésor à l'effet du projet entendu. Dire que j'avais tout ça ! Ce gremlin de Rimbaud (jocose loquor, credo precor) et moi les bazardâmes avec tant d'autres choses en vue d'absinthes et de manilles ! ô remords !

Mes meilleurs souhaits de première à Coppée ; c'est un bien gros combat qu'un drame en 5 actes et en VERS. Heureusement il joue sur le velours, sa position étant faite. Mais, en cas d'échec, cette Académie, hé, hé ! Il est vrai qu'au fond il se doit foutre de la vieille et qu'il y a peut-être un souvenir de Baudelaire dans ses visites aux momies du Pont des Arts : qu'elles doivent être amusantes ! — les visites — et au fond, peut-être, les momies aussi.

Quatrième page. Au turbin.

Pour contenter tout le monde, si tout bonnement, au lieu d'un seul portrait de Corbière, il y en avait deux ! Celui d'après traits sérieux, par Blanchet, et celui d'après la truculente eau-forte ! Comme cela tout froissement serait évité (et la dépense ne serait pas énorme).

Ecrivez vite et bien long à
 Votre bien affectionné

P. V.

P.-S. — J'y pense. Peut-être bien comme vous le croyez, ce serait une mystification que le *Poison*

perdu. Du reste j'écris à Blanchet et à Trézeuilh (1) par ce courrier. Alors mes raisons à l'appui de tout à l'heure seraient rien rigolottes. Après tout je m'en bats l'œil et le bon, et j'aimerais mieux récupérer *Les Veilleurs*, *Les mains de Jeanne Marie* et tant de belles choses qu'on me détient si gratuitement.

Je cherche en vain l'adresse de Beauchet. N'est-ce pas 27 rue des Sts-Pères ? Pour plus de sécurité, je vous prie de mettre à la poste la ci-jointe pour lui.

Tibi

P. V.

N.-B. — Songez à ce Goritz ainsi qu'à l'Éditeur Invraisemblable plus encore que le lecteur.

(*Fonds Barthou*).

IV. *Lettre du 30 octobre 1886.* — Mon cher ami, Je n'ai reçu que *deux* lettres de vous auxquelles je m'empresse, après un retard bien involontaire, de répondre.

Me voici sorti de Tenon mais guère mieux portant. J'ai l'intention, si ça ne doit aller que comme ça, de rentrer ès-bras de l'Assistance Publique dès l'hiver commencé. Hygiène et économie mêlées. Je me cantonnerais pour tous les mois en R dans tel Lariboisière ou plutôt Hôtel-Dieu, enfin là où il y a des sœurs. Car quel que soit le zèle des laïques, rien ne vaudra jamais ces excellentes Filles. Aussi bien à l'Hôtel-Dieu je serai à deux pas de Vanier,

(1) Sans doute faut-il lire Trézenik.

c'est central et paraît-il pour le moins aussi beau qu'à Tenon. Mout bouquins miens ont paru et vont paraître dans le dit Vanier, *Louise Leclercq*, *Mémoires d'un veuf*, *Les Fêtes galantes* (nouvelle édition), les *Poètes maudits* (seconde série), etc. Quand de retour à Paris verrez ça.

Je travaille, car il le faut sous peine de mort. Avec ma jambe malade ce n'est guère commode fructueusement « turbiner » (courses aux journaux, théâtre, etc., que j'y aille donc !!)

Enfin le Dieu des hommes de lettres (ô blasphème !) saura bien reconnaître les siens.

Mes meilleurs hommages à la personne dont me parlent vos lettres et croyez à toute l'affection de votre

P. VERLAINE.

(*Fonds Champion*).

V. *Lettre datée de Paris, le 15 février 1887* *.

Mon cher Ami,

Parsifal fera partie d'*Amour*, qui aura des dédicaces, et il sera dédié à Jules Tellier.

Amour paraîtra, si tout marche au gré de mes vœux, dans les environs d'avril, mai, ou quelque chose comme ça. Il y manque encore une couple de cent vers, qui seront véhéments et tendres autant que possible.

Après quoi, *Parallèlement*, dont vous connaissez

* Verlaine avait joint à sa lettre le manuscrit de *Casta piana*.

les tendances, sans épithète au fond, logiquement explicables d'ailleurs.

Ci-contre une polissonnerie, extraite de ce dernier volume (+), toutes polissonneries, celle-ci et les autres, qu'illuminera une conclusion *très-batte* !

Santé ? pas d'observations nouvelles.

Travail ? ditto.

Marasme en un mot : petite, ô petite flexion de plus en plus très peu perceptible, avec énormément d'attention ; quelques vers et quelque prose découragés un peu, et très espacés, quoi qu'en ait ma bonne volonté. Car travailler (pour de l'argent !) dans l'inconnu, ça ne me donne ni ailes ni pattes, vrai !

Nos Symbolents et autres Décadistes semblent assoupis, sauf quelques exceptions. Lûtes-vous *Centon* et les *Demoiselles Goubert* (1) ?

D'autre part, si ! Ça m'intéresserait de lire ce *Bonheur*, de Sully Prudhomme. Si vous l'aviez, et que ça ne vous privât ni incommodât pas, envoyez. Vous rendrai ça dans Pâques.

Car je vais vous attendre impatiemment quand ça ? Où serai-je ? sans doute ici encore, ou lieu analogue. Car fussé-je un peu mieux en argent, j'ai dessein de finir ma convalescence dans vague maison de santé, où économie et repos.

Voilà bien parler, n'est-ce pas ?

Et je vous serre affectueusement la main. Merci

(1) Roman par Paul Adam et Jean Moréas.

des beaux vers. Compliment à M. de la Tailhède.

Tuissimus

P. V.

(*Communiqué par M. Barthélemy*).

VI. *Lettre datée de Paris, le 25 février 1888* *. —
Nous pouvons supposer que cette lettre fut adressée
à l'abbé Sallard, sur qui Verlaine avait une créance.

Monsieur l'Abbé,

Ainsi que vous m'en avez prié, j'ai, le lendemain même de notre entrevue, écrit à M. le Procureur général de la Mayenne ainsi qu'à M. le Maire de Courcité. J'ai eu réponse des deux parts et toutes recherches ont été immédiatement arrêtées.

Comme je vous le disais, je me trouve, grâce aux circonstances dont je vous ai parlé, circonstances plutôt à ma louange, j'ose le dire, absolument dénué de toutes ressources autres que mes travaux littéraires, et ma situation dans la littérature est plus honorable que lucrative. Dans ces conditions, vous permettrez que je vous parle sérieusement de ma créance de 1.500 francs.

Je vous propose, autant pour faciliter votre libération que pour servir mes intérêts, de me faire un transport sur un de vos débiteurs, à concurrence des 1.300 francs qui me restent dûs en capital, en outre des intérêts, que nous pourrions réserver. Autant que possible, vous me déléguerez une créance

* Papier à lettre vergé blanc, encre noire, recto et verso du 1^{er} f., recto du second qui est coupé à la moitié.

dont l'exigibilité soit prochaine et garantie par des titres. Je vous propose cet arrangement parce que vous m'avez parlé de la difficulté que vous auriez à me rembourser sur votre traitement.

Si, néanmoins, vous croyez pouvoir effectuer votre remboursement par des a-comptes assez rapprochés je serais tout disposé à les accepter.

J'ose compter sur une réponse que je vous prie de me faire le plus tôt possible, toujours ici, Salle Follin, 22, 96, rue Didot, Hôpital Broussais, Paris.

Quoique n'étant pas bien rétabli, je pense pouvoir sortir dans les derniers jours du mois prochain. Vous aurez ma nouvelle adresse aussitôt. D'ailleurs tout m'arriverait, soit d'ici, soit de chez mon ami et éditeur, M. Vanier, éditeur libraire, 19, quai Saint-Michel, E. V.

Mais je vous le répète, je serai ici encore trois semaines au moins.

Agréez, Monsieur l'Abbé, mes bien respectueuses salutations.

PAUL VERLAINE.

VII. *Deux lettres inédites de Paul Verlaine à un avocat de ses amis.*

I

Dimanche 8 novembre 1891.

Cher Monsieur,

Morice vous a-t-il donné ma nouvelle adresse ? En tous cas, la voici ou revoici : « Hôpital Broussais, lit 24 de la salle Lasègue, rue Didot, 96 ».

Je serais heureux de vous voir le plus tôt possible. Nous causerions de ce cher Savine.

Peut-être feriez-vous bien de passer chez Vanier, qui, je crois, a les traités relatifs à *Bonheur* et à *Histoires comme ça*. Quant à *Dédicaces*, que Vanier aura si on s'arrange « quelconquement », avec Savine nul traité.

A bientôt et tout à vous en toute gratitude.

P. VERLAINE.

II

Paris, 18 novembre 1891.

Bien cher Monsieur,

Voici tout ce que je puis vous dire. Je crois pourtant que les quelques détails ci-dessous peuvent servir de base plausible d'opération.

Il y a deux ans et plus que M. Savine détient les manuscrits de *Dédicaces*, destinés à une édition commerciale. Il n'y a pas de traité, mais il était convenu verbalement que je toucherais 300 francs par tirage.

Il y a trois ans et plus qu'il me détient également un manuscrit en prose : *Histoires comme ça*, me refusant communication des nouvelles et fantaisies qui le composent, communication que je lui avais demandée, comme c'était mon droit et selon qu'il avait été entendu entre nous, en vue d'insertion dans des journaux payants.

Quant à *Bonheur*, qu'il détenait depuis plus de deux ans, et dont j'avais heureusement un double,

M. Vanier, éditeur, 19, quai Saint-Michel, lui en avait parlé avant la publication de cet ouvrage chez lui, Vanier, sans que M. Savine formulât la moindre velléité d'opposition.

Les traités relatifs à *Bonheur* et à *Histoires comme ça* sont aux mains de Vanier, en dépôt ; le prix de chaque tirage de chacun de ces deux ouvrages est fixé à 350 francs.

Telle, cher Monsieur, la situation. Je la crois bonne. Faites-la aboutir le plus tôt possible et je vous en serai bien, bien reconnaissant.

Venez me voir le plus tôt qu'il vous sera possible, n'est-ce pas. Je suis visible à partir de une heure, plutôt, tous les jours. Mais n'importe laquelle vous plaira sera la mienne.

Mille cordialités de votre PAUL VERLAINE.

Hôpital Broussais, salle Lasègue, 29, 96 rue Didot. Paris (quartier de Plaisance) (Tramway de gare de l'Est. Montrouge. Descendre à l'église Saint-Pierre, prendre la rue d'Iéna, dans laquelle tombe la rue Didot. L'hôpital est riverain du chemin de fer de ceinture).

(Cf. *Le Centre Artistique et Littéraire*, janvier 1921).

VIII. *Brouillon de lettre s. d.* * — Cette lettre importante eut sans doute pour destinataire M^e Guyot-Sionnest (cf. plus haut, p. 135), mais rien ne nous permet de l'affirmer avec certitude.

* Brouillon de lettre, non signé ni daté, écrit sur 2 f. de papier pliées en deux, et un autre demi-f. Recto et verso des 5 f. Ratures et surcharges.

« Monsieur, Je me permets de répondre à votre lettre de juin dernier m'excusant sincèrement et regrettant de vous importuner de choses qui devraient demeurer intimes, mais la situation qui m'est faite, m'interdisant absolument toute autre manière de me faire entendre à qui de droit, force m'est de recourir encore une fois à votre bienveillant intermédiaire dans des circonstances péniblement pressantes. Je serai d'ailleurs aussi bref que possible.

Je remercie la mère de notre Georges des bonnes nouvelles qu'elle me fait transmettre de la santé et des bonnes dispositions de cet enfant. Mais pourquoi cette cruelle détermination de maintenir cette séparation entre lui et moi ? Quel préjudice un fils souffrirait-il à me revoir et à me connaître père ? (*sic*) [maintenant qu'il est grand ?] Ne comprend-elle pas que cette vue et cette connaissance n'auraient qu'une bonne et encourageante influence sur moi et sur l'avenir ? J'insiste donc sur l'expression d'un vif désir exprimé par moi récemment et j'espère que peu de temps s'écoulera avant que ce bonheur me soit rendu.

Votre lettre garde le silence sur la question d'argent soulevée par ma lettre. Or il faut bien que j'y insiste aussi, car ma situation est de la dernière gravité. Je suis littéralement aussi misérable (1) et je me vois exposé dès ma sortie d'ici, trois semaines au plus, à mourir de faim ou à être arrêté

(1) Que le plus misérable des mendiants (*Ajouté par Verlaine au bas du feuillet*).

comme vagabond. Or il n'y a eu rien de ma faute dans cette situation, ni prodigalités excessives jamais, ni même imprudence dans les derniers temps. (En marge : temps, dans des dissipations explicables avec mon tempérament — mais quelque secours venant du seul lieu). Toutes mes dettes sont payées sauf une vingtaine de francs de nourriture et de blanchissage qu'on me retient en gage pour lesquels j'ai dû demander du crédit. Le tout petit héritage de ma tante que j'ai fait dans le Pas-de-Calais, mangé en grande partie par des frais de toute sorte et d'ailleurs réglé en mon absence en dépit d'un mien voyage tardif à Arras m'a partant juste suffi avec la somme qui me restait de ma mère à me faire vivre, *toutes dettes payées*, dettes honorables et contrôlables, à me faire végéter plutôt pendant dix-huit mois, dont plus de six à l'hospice, où il faut encore dépenser si l'on veut, car je le répète, je suis loin d'être guéri et incapable de marcher sérieusement, de m'habiller sérieusement seul, — et je suis presque sans vêtement, sans linge, sans rien pour me présenter, agir, chercher — et sans un toit et sans un morceau de pain, pour le soir. Et je le redis il n'y a rien de ma faute — mes maladresses, ma confiance excessive et des imprudences (non des prodigalités, je tiens à le redire) et je le jure m'ont fait pauvre et ont par suite appauvri ma mère. Ma misère, l'atroce misère où je me débats, viennent de la cession de mes titres, le 25 janvier 1886. Cette cession fut spontanée,

parce que j'ai toujours pensé qu'on m'en saurait gré un peu et que je ne mourrais pas de faim pour avoir été très loyal, plus loyal que les quatre-vingt dix neuf centièmes des gens de notre temps ? Faut-il donc expier si horriblement l'horreur du mensonge et le respect de la Justice ? Non, n'est-ce pas ? et j'abjure encore une fois la mère de Georges d'y bien penser et d'agir tout de suite.

De mon côté je cherche, je m'ingénie, je travaille, mais ma littérature que beaucoup de bons esprits estiment haut et qui m'a fait un nom, dont mon fils ne rougira pas plus tard, et dont peut-être il bénéficiera plus tard, — n'est pas pour me procurer de l'argent actuellement, tout au plus quelques bribes — et pourtant je travaille beaucoup, mais le succès d'estime surtout en poésie ou la (?) des œuvres purement littéraires signées d'un nom *tardif*, n'ont jamais nourri personne. Et le moyen avec mon infirmité de m'employer dans des bureaux, à des leçons en ville ?

— Je termine et voici ce que je propose.

J'ai envoyé autrefois, mois par mois, quelque chose comme 700 francs. Ce que j'ai abandonné peut compter pour une grosse partie des [les] dépenses faites en sa faveur par M. et M^{me} Mauté et leur fille depuis notre malheureuse séparation. Serait-ce trop demander que cette somme de 700 francs une fois donnée ou distribuée mensuellement de façon à me faire vivre jusqu'en octobre ou novembre époque à laquelle je compte sur quelques petites

sommes qui me sont dues par des honnêtes gens qui ne peuvent rien faire actuellement et à me permettre de me [remuer efficacement, tout en me soignant sans plus recourir à la charité] (en marge à gauche).

En bas du verso de la 4^e page, empiétant sur le recto de la 3^e, ces mots :

[peu d'hommes à ma place...]

[Le seul désespoir a pu me rejeter quelque...]

En marge, au recto du 4^e f. et verso du 3^e :

J'ai de bons amis qui m'ont déjà aidé et qui travaillent à me procurer quelque chose, mais ma délicatesse dont personne n'a jamais douté m'interdit, vous le comprenez, d'abuser de leur complaisance. Dieu merci je ne suis pas un bohème ; j'ai montré pendant six ans du sérieux (3 mots barrés illisibles).

En bas des 2 versos :

[me rendre mon courage]. »

III

NOTE SUR LA PENSION DE VERLAINE EN 1895

Nous trouvons, dans une lettre de Maurice Barrès à Robert de Montesquiou, la note suivante :

8, rue Caroline.

Voici la liste des quinze personnes qui se sont groupées dans un même sentiment de sympathie pour le talent de Paul Verlaine :

- M^{mes}** La Comtesse Greffulhe,
La Duchesse de Rohan,
La Comtesse René de Béarn ;
- MM.** Henry Bauer,
Paul Brulat,
François Coppée,
Léon Daudet,
D^r L. Jullien,
Jules Lemaître,
Francis Magnard,
Octave Mirbeau,
Comte Robert de Montesquiou,
Jean Richepin,
Sully Prudhomme,
Maurice Barrès.

Ces quinze souscripteurs, c'est le chiffre que, dès le début, nous nous étions proposé, représentent une somme de cent cinquante francs qui, le 10 de

chaque mois, et dès septembre prochain, sera tenue à la disposition de Paul Verlaine.

Le Figaro ayant l'obligeance de se charger de cette petite comptabilité, chacun de nous voudra bien lui adresser du 1^{er} au 5 de chaque mois la souscription de 10 francs, à moins que nous ne préférions y déposer une somme de..... Cette provision épuisée, M. Barrès préviendrait le souscripteur.

Un souscripteur qui désirerait se retirer n'aura qu'à prévenir M. Barrès.

C'est du 1^{er} au 5 septembre prochain qu'il convient de faire parvenir au *Figaro* (M. Giron, caissier du *Figaro*, rue Drouot) notre première cotisation.



TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.....	5
---------------------------------	---

LETTRES AUX CORRESPONDANTS ANGLAIS 1893-1895

LETTRE A EDMUND GOSSE 1894

CDXXXIX. PARIS, 21 MARS 1894.....	10
-----------------------------------	----

LETTRES A HEINEMANN 1894

CDXL. 3 JUIN 1894.....	12
CDXLI. 24 SEPTEMBRE 1894.....	14
CDXLII. 8 NOVEMBRE 1894.....	14

LETTRES A ROTHENSTEIN 1894

CDXLIII. 16 MARS 1894.....	15
CDXLIV. DIMANCHE 27 MAI 1894.....	15
CDXLV. PARIS, LE 18 AOUT 1894.....	16
CDXLVI. 20 AVRIL 1895.....	17
CDXLVII. 1 ^{er} AOUT 1895.....	17

LETTRES A ANATOLE BAJU
1887-1888

CDXLVIII..	DÉCEMBRE 1887.....	19
CDXLIX.	VENDREDI MATIN [1887].....	21
CDL.	VENDREDI 25 NOVEMBRE 1887.....	22
CDLI.	[1887].....	23
CDLII.	PARIS LE 18 JANVIER [18]88.....	25
CDLIII.	DIMANCHE, 8 HEURES MATIN.....	26
CDLIV.	PARIS, 7... 18.....	27
CDLV.	PARIS, LE 4 JUILLET 1888.....	28

LETTRE A NINA DE CALLIAS
1869

CDLVI.	FAMPOUX, LE 17 JUILLET [18]69.....	29
--------	------------------------------------	----

LETTRES A F.-A. CAZALS
1889-1893

CDLVII.	27 MAI [18]89.....	33
CDLVIII.	DIMANCHE, 7 JUILLET [18]89	34
CDLIX.	MACON, 5 HEURES [19 AOUT 1889].....	35
CDLX.	MERCREDI MATIN [AIX, 21 AOUT]	35
CDLXI.	AIX-LES-BAINS, LE MERCREDI [21 AOUT] 1889.....	37
CDLXII.	21 AOUT. ÉTABLISSEMENT THERMAL D'AIX-LES-BAINS.....	37
CDLXIII.	ÉTABLISSEMENT THERMAL D'AIX-LES- BAINS (SAVOIE), VENDREDI APRÈS- MIDI S. D.....	38
CDLXIV.	LE SAMEDI 24 AOUT 1889.....	41
CDLXV.	AIX-LES-BAINS, DIMANCHE 25 août....	47
CDLXVI.	AIX-LES-BAINS, 26 AOUT 1889.....	50
CDLXVII.	LUNDI SOIR 26 août.....	53
CDLXVIII.	ÉTABLISSEMENT THERMAL D'AIX-LES- BAINS, LE 28 AOUT 1889.....	57

CDLXIX.	JEUDI 29 AOUT 1889.....	62
CDLXX.	SAMEDI 31 AOUT [1889].....	66
CDLXXI.	DIMANCHE 5 H. 1/2.....	68
CDLXXII.	LE 2 SEPTEMBRE [18]89, 5 HEURES APRÈS MIDI.....	69
CDLXXIII.	VENDREDI 3 HEURES.....	70
CDLXXIV.	SAMEDI MATIN.....	73
CDLXXV.	[S. D.).....	74
CDLXXVI.	ÉTABLISSEMENT THERMAL D'AIX-LES- BAINS (SAVOIE), LE LUNDI 9 SEPTEMBRE 1889.....	75
CDLXXVII.	AIX, 10 SEPTEMBRE [18]89.....	75
CDLXXVIII.	ÉTABLISSEMENT THERMAL D'AIX-LES- BAINS (SAVOIE) LE 11 SEPTEMBRE 1889.	77
CDLXXIX.	JEUDI [S. D.).....	78
CDLXXX.	VENDREDI [S. D.).....	79
CDLXXXI.	SAMEDI 14, 11 HEURES.....	79
CDLXXXII.	14, 3 H. 35.....	81
CDLXXXIII.	LONDRES, 5 DÉCEMBRE 1893.....	82
CDLXXXIV.	PARIS, LE 25 JUIN 1895.....	82
CDLXXXV.	VENDREDI, 4 HEURES [S. D.).....	84

LETTRE A JULES CLARETIE

1881

CDLXXXVI.	LE 8 JANVIER 1881.....	85
-----------	------------------------	----

LETTRES A FRANCOIS COPPÉE

1869-1892

CDLXXXVII.	ARRAS, LE 17 AOUT [18]69.....	89
CDLXXXVIII.	PARIS, LE 15 FÉVRIER 1887.....	90
CDLXXXIX.	SAINT-MAURICE, LE 7 SEPTEMBRE 1887..	92
CDXC.	LE 24 MAI [18]92.....	94

LETTRES A IRÉNÉE DECROIX

1875-1889

CDXCI.	STICKNEY, LE 8 OCTOBRE 1875.....	95
CDXCII.	23 DÉCEMBRE 1875.....	97
CDXCIII.	ARRAS, 6 JANVIER 1876.....	98
CDXCIV.	BOURNEMOUTH, LE 19 DÉCEMBRE 1876..	99
CDXCV.	PARIS LE 15 JANVIER [1877].....	100
CDXCVI.	RETHEL [1879].....	100
CDXCVII.	PARIS LE 24 JANVIER 1889.....	101

LETTRES A ERNEST DELAHAYE

1875-1876

CDXCVIII.	STICKNEY, 29 AVRIL 1875.....	103
CDXCIX.	STICKNEY, 1 ^{er} MAI 1875.....	107
D.	3 SEPTEMBRE 1875 [D'ARRAS].....	109
DI.	LE MARDI 26 OCTOBRE [18]75.....	110
DII.	SATURDAY, 27 NOVEMBRE [18]75.....	111
DIII	BOSTON, MARDI 23 MAI 1876.....	115

LETTRES A LÉON DESCHAMPS

1890-1895

DIV.	15 OCTOBRE 1890.....	117
DV.	LE 3 JANVIER 1895.....	119
DVI.	LE 8 JANVIER 1895.....	121

LETTRES A ÉDOUARD DUJARDIN

1885-1895

DVII.	LUNDI 7 DÉCEMBRE 1885, AU SOIR.....	123
DVIII.	PARIS, LE 6 JUILLET 1886.....	124
DIX.	PARIS, LE 14 JUILLET 1886.....	125
DX.	LE 29 MAI 1894.....	126
DXI.	PARIS, 23 JUIN 1894.....	127
DXII.	PARIS, LE 1 ^{er} AOUT 1895.....	128

TABLE DES MATIÈRES 407

DXIII.	PARIS, LE 30 SEPTEMBRE 1895.....	129
DXIV.	JEUDI, 17 OCTOBRE 1895.....	129
DXV.	PARIS, LE 20 DÉCEMBRE [18]95.....	130

LETTRE A RENÉ GHIL
1885

DXVI.	PARIS, LE 21 NOVEMBRE [18]85.....	131
-------	-----------------------------------	-----

LETTRES A ARMAND GOUZIEN
1869-1870

DXVII.	SAMEDI SOIR [1869 ?].....	133
DXVIII	[1870].....	134

LETTRE A GUYOT SIONNEST
1887

DXIX.	PARIS, LE 8 AOUT 1887.....	135
-------	----------------------------	-----

LETTRES A VICTOR HUGO
1858-1867

DXX.	PARIS, LE 12 DÉCEMBRE 1858.....	139
DXXI.	PARIS, 14 SEPTEMBRE 1867.....	141
DXXII.	LONDRES, LE 4 OCTOBRE 1872.....	142
DXXIII.	BRUXELLES, SAMEDI 26 JUILLET 1873...	143

LETTRES A J. K. HUYSMANS
[s. d.]

DXXIV.	[s. d.].....	147
DXXV.	[s. d.].....	148

LETTRES AU DOCTEUR JULLIEN
1885-1893

DXXVI.	PARIS, LE 14 DÉCEMBRE 1885.....	151
--------	---------------------------------	-----

DXXVII.	LE 10 FÉV. [18]86.....	152
DXXVIII.	LE 20 FÉVRIER 1886.....	153
DXXIX.	PARIS, LE 29 AVRIL [18]86.....	153
DXXX.	LE 10 JUILLET [1886].....	154
DXXXI.	PARIS, LE 31 DÉCEMBRE 1886.....	155
DXXXII.	PARIS, LE 11 JANVIER [18]87.....	156
DXXXIII.	LE 18 JANVIER 1887.....	157
DXXXIV.	[15 MARS 1887].....	158
DXXXV.	DIMANCHE [15 MAI 1887].....	158
DXXXVI.	SAINT-AURICE, LE 27 MAI 1887.....	159
DXXXVII.	LUNDI SOIR [SEPTEMBRE 1887].....	160
DXXXVIII.	PARIS, LE 23 DÉCEMBRE 1887.....	161
DXXXIX.	BROUSSAIS, LE 12 JANVIER 1888.....	162
DXL.	PARIS, LE 18 JANVIER [18]88.....	163
DXLI.	PARIS, LUNDI 12 [MARS 1888].....	164
DXLII.	MERCREDI 28 [MARS 1888].....	165
DXLIII.	PARIS, LE 1 ^{er} MAI [18]88.....	166
DXLIV.	PARIS, LE [25 MAI 1888].....	166
DXLV.	PARIS, LE 29 AOUT [18]88.....	167
DXLVI.	PARIS, 10 NOVEMBRE [18]88.....	167
DXLVII.	JOUR DE NOEL [1888].....	167
DXLVIII.	LE 27 JANVIER 1889.....	168
DXLIX.	PARIS, LE 4 FÉVRIER 1889.....	168
DL.	PARIS, LE 3 MARS 1889.....	169
DLI.	[MAI 1889].....	169
DLII.	DIMANCHE 28 [JUILLET 1889].....	171
DLIII.	[AOUT 1889].....	172
DLIV.	DIMANCHE [OCTOBRE 1889].....	173
DLV.	DIMANCHE [NOVEMBRE 1889].....	174
DLVI.	DIMANCHE SOIR [NOVEMBRE 1889].....	176
DLVII.	PARIS, BROUSSAIS, LE 28 JANVIER [1890].	177
DLVIII.	PARIS, 14 FÉVRIER SOIR [1890].....	178
DLIX.	JEUDI, 4 H. [FÉVRIER 1890].....	179
DLX.	[JANVIER 1891].....	180
DLXI.	JEUDI 5 FÉVRIER 1891.....	182
DLXII.	PARIS, 27 DÉCEMBRE 1891.....	183

TABLE DES MATIÈRES 409

DLXIII.	JEUDI MATIN, 21 JANVIER [18]92.....	185
DLXIV.	LE 7 JANVIER 1893.....	185

LETTRÉ A GUSTAVE KAHN
1887

DLXV.	AOUT 1887.....	187
-------	----------------	-----

LETTRÉ A ALBERT LANTOINE
1890

DLXVI.	PARIS, LE 31 JANVIER 1890.....	191
--------	--------------------------------	-----

LETTRES A ÉMILE LE BRUN
1886-1890

DLXVII.	PARIS, LE 9 NOVEMBRE [18]86.....	195
DLXVIII.	PARIS, LE 1 ^{er} FÉVRIER 1887.....	196
DLXIX.	27 FÉVRIER 1887.....	197
DLXX.	MERCREDI SOIR (30 MARS 1887).....	197
DLXXI.	29 JUIN [1887].....	198
DLXXII.	MARDI SOIR [15 JUILLET 1887].....	199
DLXXIII.	PARIS, LE 4 NOVEMBRE 1887.....	200
DLXXIV.	PARIS, LE 30 DÉCEMBRE 1887.....	201
DLXXV.	JANUARY, 4 TH. 1888.....	202
DLXXVI.	SATURDAY 19 TH. [JANVIER 1889].....	203
DLXXVII.	1889, JANVIER.....	204
DLXXVIII.	SUNDAY [DIMANCHE].....	204
DLXXIX.	JANVIER [18]90.....	205

LETTRES A CATULLE MENDÈS
1887-1892

DLXXX.	SAINT-MAURICE, LE 12 AOUT 1887.....	207
DLXXXI.	LE 3 OCTOBRE 1891.....	209
DLXXXII.	PARIS LE 13 SEPTEMBRE 1892.....	209

LETTRES A ROBERT DE MONTESQUIOU
ET A GABRIEL DE YTURRI
1890-1896

DLXXXIII.	HÔPITAL BROUSSAIS, LE 22 DÉCEMBRE [18]92	214
DLXXXIV.	PARIS, LE 3 JANVIER 1893.....	215
DLXXXV.	DIMANCHE [1893].....	216
DLXXXVI.	20 JUILLET 1893.....	217
DLXXXVII.	14 AOUT [18]93.....	218
DLXXXVIII.	PARIS, LE 30 AOUT [1893].....	219
DLXXXIX.	SAMEDI, 23 SEPTEMBRE 1893.....	220
DXC.	PARIS, LE 25 OCTOBRE 1893.....	220
DXCI.	LONDRES 28.....	221
DXCII.	LE 6 FÉVRIER 1894.....	222
DXCIII.	PARIS, LE 8 FÉVRIER 1894.....	222
DXCIV.	LE 21 FÉVRIER 1894.....	223
DXCV.	LE 22 FÉVRIER 1894.....	225
DXCVI.	PARIS, HÔPITAL SAINT-LOUIS, LE 18 MAI 1894.....	226
DXCVII.	LE 30 JUILLET 1894.....	228
DXCVIII.	PARIS, LE 17 AOUT 1894.....	228
DXCIX.	27 NOVEMBRE 1894.....	230
DC.	PARIS, LE 21 DÉCEMBRE 1894.....	231
DCI.	PARIS, LE 22 JANVIER 1895.....	233
DCII.	LUNDI, 18 MARS 1895.....	233
DCIII.	PARIS, LE 28 MARS 1895.....	235
DCIV.	PARIS, LE 17 JUIN 1895.....	236
DCV.	PARIS, LE 13 AOUT 1895.....	237
DCVI.	PARIS, LE 30 AOUT 1895.....	238
DCVII.	Paris, le 11 septembre [18]95.....	239
DCVIII.	LE 31 OCTOBRE 1895.....	240
DCIX.	PARIS, LE 24 DÉCEMBRE [18]95.....	240
DCX.	PARIS, LE 26 DÉCEMBRE [18]95.....	242
DCXI.	LE 30 DÉCEMBRE [18]95.....	243

TABLE DES MATIÈRES 411

DCXII.	LE 2 JANVIER [18]96.....	243
DCXIII.	LE 2 JANVIER 1896.....	244

LETTRES A JEAN MOREÁS

1883-1891

DCXIV.	JEUDI 15 MARS 1883.....	245
DCXV.	JEUDI SOIR.....	246
DCXVI.	30 JUIN.....	247
DCXVII.	ARRAS, LE 20 SEPTEMBRE.....	247
DCXVIII.	PARIS, LE 12 JUIN [18]86.....	248
DCXIX.	HÔPITAL BROUSSAIS, LE 29 NOVEMBRE 1890.....	248
DCXX.	MARDI, 27 JANVIER 1891.....	250
DCXXI.	LE 1 ^{er} FÉVRIER 1891.....	253
DCXXII.	MERCREDI, 4 FÉVRIER [18]91.....	254
DCXXIII.	JEUDI 6 H. MATIN.....	255
DCXXIV.	LUNDI.....	256

LETTRE AU RÉDACTEUR EN CHEF

DU MOT « D'ORDRE »

1887

DCXXV.	LE 22 AOUT 1887.....	257
--------	----------------------	-----

LETTRE A LÉO D'ORFER

1886

DCXXVI.	23 OCTOBRE 1886.....	259
---------	----------------------	-----

LETTRES AUX PARENTS DES ARDENNES

1857-1880

LETTRES A HECTOR PÉROT

1857-1863

DCXXVII.	BATIGNOLLES, 4 JANVIER 1857.....	266
----------	----------------------------------	-----

DCXXVIII.	LÉCLUSE, LE 22 AOUT 1862.....	267
DCXXIX.	PARIS, MARS 1863.....	268
LETTRE A LA TANTE DE JÉHONVILLE 1872		
DCXXX.	LE 13 JANVIER 1872.....	272
LETTRE AU COUSIN DE JÉHONVILLE 1880		
DCXXXI.	9 FÉVRIER 1880.....	272
LETTRES A FRANCIS POICTEVIN 1886-1888		
DCXXXII.	PARIS, LE 20 DÉCEMBRE 1886.....	275
DCXXXIII.	HÔPITAL BROUSSAIS, 4 MARS 1888.....	276
LETTRES A RACHILDE 1886-1887		
DCXXXIV.	PARIS, LE 12 NOVEMBRE 1886.....	279
DCXXXV.	PARIS, LE 4 MAI [18]87.....	281
DCXXXVI.	[S. D.].....	282
LETTRES A JULES RAIS 1890-1896		
DCXXXVII.	PARIS, LE 8 JUILLET 90.....	285
DCXXXVIII.	LE 14 OCTOBRE 1890.....	286
DCXXXIX.	HÔPITAL BROUSSAIS, LE 18 DÉCEMBRE 91.....	287
DCXL.	PARIS, HÔPITAL BROUSSAIS, 17 SEPTEMBRE 92.....	288
DCXLI.	PARIS, LE 2 OCTOBRE 1892.....	289
DCXLII.	PARIS, DIMANCHE 14 [OCTOBRE 1892]....	290

TABLE DES MATIÈRES 413

DCXLIII.	PARIS, LE 12 AOUT [18]93.....	291
DCXLIV.	1 ^{er} NOVEMBRE [18]93.....	293
DCXLV.	PARIS, LE 10 JANVIER 1894.....	294
DCXLVI.	6 AVRIL 1894.....	295
DCXLVII.	PARIS, LE 27 DÉCEMBRE 1894.....	295
DCXLVIII.	LE 2 MARS 1895.....	297
DCXLIX.	LE 15 MARS 1895.....	297
DCL.	LE 17 MAI 1895.....	298
DCLI.	PARIS, 31 JUILLET 1895.....	298
DCLII.	PARIS, 21 SEPTEMBRE 1895.....	299
DCLIII.	2 JANVIER [18]96.....	300

LETTRE A M. RAULIN
1892

DCLIV.	PARIS, 11 JANVIER 1892.....	301
--------	-----------------------------	-----

LETTRES A ERNEST RAYNAUD
1887-1892

DCLV.	PARIS, LE 30 SEPTEMBRE 1887.....	305
DCLVI.	[OCTOBRE] 1890.....	306

LETTRE A HENRI DE RÉGNIER
1887

DCLVII.	PARIS, AOUT 1887.....	309
---------	-----------------------	-----

LETTRE A ARTHUR RIMBAUD
1875

DCLVIII.	DÉCEMBRE, 1875.....	311
----------	---------------------	-----

LETTRES A FÉLICIEN ROPS
1888

DCLIX.	PARIS, LE 5 JANVIER 1888.....	313
DCLX.	PARIS, LE 11 FÉVRIER 1888.....	314

DCLXI.	PARIS, LE 5 JUILLET 1888.....	316
DCLXII.	PARIS, LE 27 JUILLET [1888].....	316

LETTRES A MARCEL SCHWOB

1882-1892

DCLXIII.	HÔPITAL BROUSSAIS, AOUT 1882.....	319
DCLXIV.	CE MARDI [NOVEMBRE 1891].....	320
DCLXV.	SAMEDI, 24 SEPTEMBRE [18]92.....	321

LETTRE A EMMANUEL SIGNORET

1892

DCLXVI.	PARIS, LE 20 JANVIER 1892.....	323
---------	--------------------------------	-----

LETTRES A CHARLES DE SIVRY

1878

DCLXVII.	14 SEPTEMBRE 1878.....	329
DCLXVIII.	[s. d.].....	330

LETTRES A JULES TELLIER

DCLXIX.	PARIS, 17 AOUT 1886.....	331
DCLXX.	PARIS, 22 NOV. 1886.....	332
DCLXXI.	PARIS, LE 19 DÉCEMBRE 1886.....	334
DCLXXII.	PARIS, 15 FÉVRIER 1887.....	337
DCLXXIII.	PARIS, 1 ^{er} MAI 1887.....	339
DCLXXIV.	LE 12 JUILLET [1887].....	341
DCLXXV.	PARIS, LE 19 JUILLET 1887.....	342
DCLXXVI.	PARIS, MARDI 26 [JUILLET 1887].....	344
DCLXXVII.	MARDI, 9 AOUT 1887.....	345
DCLXXVIII.	11 OCTOBRE 1887.....	346
DCLXXIX.	MERCREDI, 16 NOVEMBRE 1887.....	348

TABLE DES MATIÈRES 415

DCLXXX.	PARIS, 1 ^{er} MAI 1888.....	349
DCLXXXI.	SAMEDI SOIR [1888].....	349
DCLXXXII.	PARIS, 14 DÉCEMBRE 1888.....	350

LETTRES A GABRIEL VICAIRE
1889-1895

DCLXXXIII.	HÔPITAL BROUSSAIS, 8 JUILLET 1889....	351
DCLXXXIV.	PARIS, LE 2 AOUT [18]89.....	352
DCLXXXV.	VENDREDI APRÈS-MIDI (FIN-OCTOBRE 1889).....	353
DCLXXXVI.	VENDREDI SOIR PARIS [17 OCTOBRE 1890].	354
DCLXXXVII.	PARIS-BROUSSAIS, 3 JANVIER [18]91....	354
DCLXXXVIII.	LE 29 JANVIER [18]91.....	355
DCLXXXIX.	VENDREDI 13 [NOVEMBRE 1891].....	356
DCXC.	LE 18 FÉVRIER [18]92.....	357
DCXCI.	15 AOUT 1892.....	357
DCXCII.	MERCREDI 31 [1892].....	358
DCXCIII.	LE 11 JANVIER [18]93.....	359
DCXCIV.	[JANVIER 1893 ?].....	360
DCXCV.	LE 25 FÉVRIER 1894.....	360
DCXCVI.	HÔPITAL SAINT-LOUIS [LE 3 JUIN 1894]..	361
DCXCVII.	LE 5 AVRIL [1895].....	362

APPENDICE

I. —	LETTRES A DIVERS.....	363
II. —	LETTRES A DES CORRESPONDANTS ANONYMES..	384
III. —	NOTE SUR LA PENSION DE VERLAINE EN 1895...	400

POÈMES PUBLIÉS DANS LE PRÉSENT VOLUME

I.	Paul Verlaine's lecture (Varia).....	11
II	Sonnet à Villiers del'Isle Idam (<i>Dédicaces</i>).....	48
III.	A Jules Tellier (<i>Dédicaces</i>).....	53

IV. J. K. Huysmans (<i>Dédicaces</i>).....	58
V. A celle qu'on dit froide (<i>Femmes</i>).....	71
VI. Sur une statue de Ganymède (<i>Parallèlement</i>).....	77
VII. La mort du roi Louis II (<i>Amour</i>).....	124
VIII. La Mort (<i>Inédit</i>).....	140
IX. A. E. [ugénie], K. [rantz] (<i>Dédicaces</i>).....	224
X. Le pinson d'Eugénie (<i>Dédicaces</i>).....	224

Handwritten: Duck

Handwritten: A.F. 604

CORRESPONDANCE

DE

PAUL VERLAINE

PUBLIÉE SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX

AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR

AD. VAN BEVER

TOME TROISIÈME

Handwritten: 3

LETTRES A FRANÇOIS COPPÉE, ERNEST DELAHAYE, ÉDOUARD
DUJARDIN, VICTOR HUGO, J.-K. HUYSMANS, GUSTAVE KAHN,
JEAN MORÉAS, JULES RAIS, HENRI DE RÉGNIER, ARTHUR
RIMBAUD, FÉLICIEN OPS, CHARLES DE SIVRY, ETC.



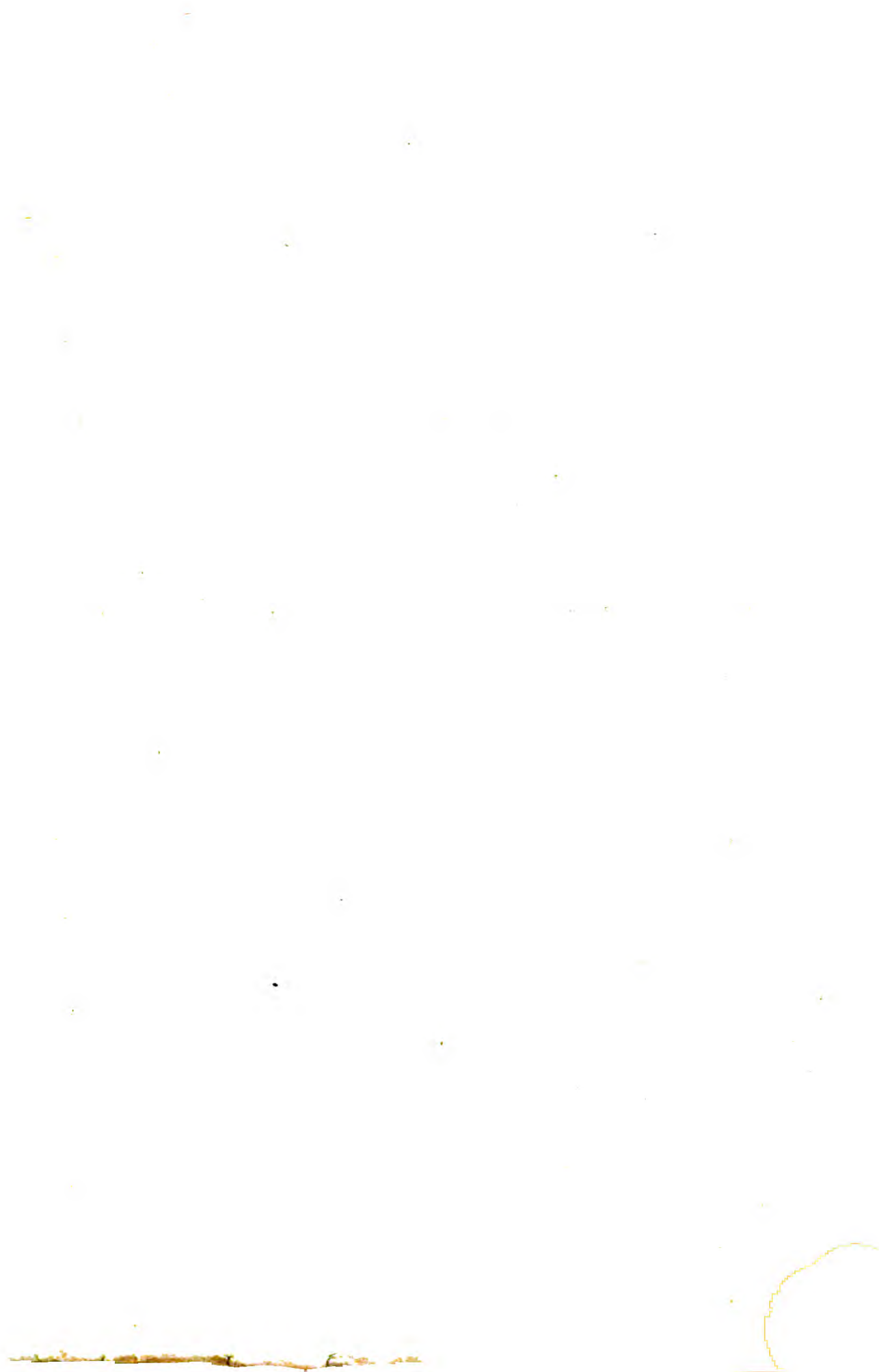
PARIS

ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1929





ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR, 19, QUAI SAINT-MICHEL, PARIS (5^e)

Collection "La Phalange"

Directeur : JEAN ROYÈRE

PAUL ADAM :	Dieu.....	9 »
JOHN-ANTOINE NAU :	Poèmes triviaux et mystiques	9 »
JEAN FLORENCE :	Le Litre et l'Amphore.....	7 »
EMMANUEL LOCHAC :	L'Oiseau sur la Pyramide....	5 »
ANDRÉ MORA :	Polyphonies.....	5 »
CHARLES DERENNES :	Ouily et Bibi.....	7 »
VALÉRY LARBAUD :	Ce vice impuni, la lecture...	20 »
JEAN ROYÈRE :	Clartés sur la Poésie.....	12 »
ANDRÉ BILLY :	La Trentaine.....	5 »
GUILL. APOLLINAIRE :	Il y a.....	15 »
R. DE LA VAISSIÈRE :	Labyrinthes.....	5 »
JEAN-MARIE GUISLAIN :	La Cigale Eperdue.....	8 »
STUART MERRILL :	Prose et Vers.....	15 »
JOSEPH DELTEIL :	Mes Amours.... spirituelles	12 »
JEAN-FRANCIS BŒUF	Sous le triste soleil splendide	9 »
ALBERT THIBAUDET	Les Images de Grèce.....	12 »
LOUIS MANDIN :	La Caresse de Jouvence...	10 »
JACQUES PRADO :	Balises.....	9 »
PAUL JAMATI :	Paris au Magnésium.....	5 »
DAUPHIN MEUNIER :	L'Ennui, Madame... ..	10 »
EMMANUEL LOCHAC :	Le Promenoir des Élégies..	8 »
CHARLES TILLAC :	Essai de joie.....	12 »
ANDRÉ MORA :	Neyrone-Paris.....	10 »

Tous les livres de la collection *La Phalange* seront édités dans un format uniforme *in-16 Jésus*, avec une couverture identique établie par Emile-Antoine Bourdelle. Il seront l'objet d'un premier tirage limité à un maximum de 1.500 exemplaires numérotés.

Il sera tiré en outre quelques exemplaires de chaque volume sur papier de Chine et sur Vergé d'Arches tous numérotés.

